

# L'OR NOIR

## (C'était le charbon)

*Ce fut une époque bouillonnante d'agitations et d'espoirs que cet après-guerre où le communisme en France atteignait son apogée et pratiquait envers les catholiques la politique de la main tendue. L'Union Soviétique avait supporté le poids de la guerre le plus lourd et apparaissait comme le principal vainqueur de la dictature nazie. Moscou était à l'autre bout de l'Europe et pouvait apparaître de loin sans démenti possible comme la patrie du prolétariat.*

*A cette époque la condition des mineurs des charbonnages de la Loire était des plus rudes. Leur vie est dépeinte ici avec des détails précis sur leur travail, leur habitat, leurs mœurs, leurs distractions, leur façon de parler, leurs conflits mêmes.*

*Elle est surtout socialement dominée par la rivalité d'influence entre les deux forces morales et politiques dominantes qui s'opposaient malgré un idéal quasi commun, le catholicisme traditionnel de la France dont l'influence restait très vive même chez ceux dont la foi avait disparu et le communisme qui se présentait alors à ses adeptes sincères et généreux comme ayant pour but la fin de l'exploitation des travailleurs, la liberté, la fraternité, en un mot le bonheur de tous. L'Union Soviétique était loin. On pouvait la faire passer à la population laborieuse et même à bien des intellectuels pour la patrie rêvée.*

*Aujourd'hui ce monde de charbonnages si vivant, si joyeux dans sa pauvreté a disparu. Les grandes poulies ne tournent plus sur les puits de mine fermés. Les sirènes se sont tuées. La végétation a reconquis de sa verdure les énormes remblais noirs où ne poussait aucune herbe. Le communisme a vu s'écrouler son idéal lorsqu'a été révélé par les soviétiques eux-mêmes ce qu'il était en réalité dans les pays de l'Est. Le coup fut très dur pour les communistes français comme pour ceux de l'Europe de l'Ouest qui l'abandonnèrent en masse. De son côté la puissance morale séculaire de l'Eglise, toujours dominante, s'acheminait déjà vers Vatican II.*

*Rien ne pouvait mieux exprimer l'ambiance de cette époque que ce poème qui évoque un souvenir d'enfance et présente déjà la fin de ce monde de charbonnages comme acquise, fin qui se réalisera, et même plus tôt que l'auteur le prévoyait.*

**Oh, ces jeudis matin pleins de bruits et de soleil !  
La pièce sentait bon le café. Des moineaux piaillaient  
Sur le rebord du toit. Des martinets noirs,  
Mes oiseaux préférés, se poursuivaient à grands cris.  
Un merle chantait dans le fond des jardins.  
Les fenêtres ouvertes laissaient voir au loin  
Les deux hautes cheminées d'une centrale thermique  
Et trois grosses tours blanches d'où montaient  
D'immenses nuages de vapeurs éblouissantes.  
Dans la rue c'était le charroi des tombereaux,  
Le pas des mineurs et de leur canne à égoïne.  
Un train de voyageurs sifflait en courant dans la vallée.  
Au flanc de la colline qui dominait la ville  
Une autre machine haletait, patinait, remordait les rails**

En tirant ses lourds wagons claquant et grinçant.  
Le charbon crépitait sur les tôles des criblages,  
Un marteau-pilon pilonnait le métal sonore  
Et les enfants du quartier criaient parce que c'était jeudi.  
Ce paysage de mines de mon enfance,  
Plein de tintamarres, si vivant, si joyeux,  
Aux mille jeux dans les crassiers, dans les jardins,  
Dans les cachettes des caves et des greniers,  
Sales à recevoir des corrections de nos mères,  
Il était, ce paysage-là, le plus doux au monde.  
Aux vacances, on nous emmenait à la campagne.  
C'est beau, la campagne. Un enfant l'aime toujours.  
Mais c'est silencieux. C'est un peu vide et triste  
Surtout le soir quand le village s'endort  
Et qu'un chien aboie pendant qu'au clocher  
Sans se presser, l'heure, toute seule, sonne.  
Quand on nous conduisait en promenade  
Et que d'aventure au détour d'une pente  
On pouvait apercevoir la grande vallée,  
Ses cheminées, ses ateliers, ses puits de mines,  
Ses grands remblais, ses fumées accueillantes,  
Montait alors en nous la joie du pays retrouvé  
Mais aussi la nostalgie des enfants loin de leur maison.  
Connaissez-vous la plus excitante découverte  
Pour un gosse marchant à travers la campagne ?  
C'est de trouver au débouché d'un taillis  
Deux rails luisants sur un ballast impeccable.  
Et si vous avez la chance de percevoir  
Le roulement lointain d'un train en marche  
Et si vous avez la chance de voir approcher  
La face altière de la locomotive  
Sous un tournoyant panache de vapeur  
Vous êtes pour un instant, bouche bée, grands yeux,  
L'enfant le plus heureux de la création.  
Que de trains doivent rouler au paradis !

Hélas, ce paysage de mines de mon enfance,  
Fumant de toutes parts, crépitant de tôles et de charbon  
Peuplé de visages noirs et de frimousses loqueteuses,  
Passera bientôt comme un stade éphémère  
Dans l'évolution rapide de l'industrie des hommes.  
Mais nous, les petits garçons de cet âge héroïque  
Ce paysage-là, nous l'aurons beaucoup aimé.

Au coin de la rue Monique frissonna.

- Encore le sale temps, murmura-t-elle.

Droit devant elle, au loin, par-dessus les silhouettes des usines, une colonne de fumée épaisse et noire coupait le ciel puis se rebattait brusquement vers le sud parmi quelques nuages effilochés. Ce signe ne trompait pas. Dans la nuit le vent descendrait des hautes couches et ce serait peut-être la neige. La neige une fois de plus dans cet hiver qui n'en voulait plus finir.

Monique pressa le pas, le menton enfoncé dans son cache-nez. Elle s'enfila dans l'étroite rue Chantoux qui tourne au milieu des jardins et des maisons délabrées. Des ouvriers marchaient silencieusement vers leur travail, d'autres rentraient chez eux. Quelques écoliers jouaient encore au goulu dans un trou creusé au pied d'un mur. C'est à peine s'ils voyaient leurs billes. Un camion vint les déranger et força les passants à se serrer contre les maisons.

- Je parie qu'ils sont encore par les rues, mes deux zèbres. Ah, quelle plaie, ces gosses !

Elle passa pour la millième fois près de l'énorme gazomètre qui dresse au-dessus des toits sa dentelle métallique puis elle déboucha dans la rue des Barrants. Il y avait beaucoup de monde. C'était l'heure où les bureaux et les usines déversent dans la ville la foule des salariés. En général les gens sont gais le soir car il est toujours agréable de rentrer chez soi. On siffle un air. On s'interpelle. On bavarde. Le travail du lendemain paraît lointain. On n'y pense pas. A chaque jour suffit sa peine.

Une lumière glissa entre les groupes de passants :

- Salut Monique !

- Bonjour Marc !

Le feu rouge du cycliste avait déjà disparu derrière un groupe de femmes. Monique changea de main le filet qu'elle portait avec précaution. Elle avait acheté une douzaine d'œufs, trois litres de vin et diverses provisions à la coopérative des mineurs. Le fardeau commençait à lui tirer sur les bras. Elle avait hâte d'arriver.

- Tu veux que je t'aide, demanda derrière elle une forte voix de femme ? Allons, fais voir... Oh, c'est lourd !

C'était la mère Didasse, une voisine, qui venait de la rattraper. Elle lui prit le filet des mains.

- Attention, il y a des œufs !

- Ouai, répondit l'autre, et du pinard. Ce serait ben dommage de casser ça !

Monique regarda la grosse femme qu'éclairait en ce moment une lampe de la rue. Visage encore assez jeune mais cheveux en désordre, figure sale, manteau râpé, depuis la plus tendre enfance de la jeune fille la mère Didasse restait un des personnages les plus pittoresques du quartier. Malgré son débraillé et son ivrognerie, Monique l'aimait car elle avait bon cœur.

- Pourquoi vous ne travaillez pas aujourd'hui, mère Didasse ?

- Tiens, regarde.

- Comment vous avez fait ça ?

- C'est un grêle hier que j'ai fait tomber sur mes doigts. Ça m'a fait chanter, tiens. Le toubib m'a donné trois jours.

- Vous avez pas de chance !

- Oh non, ma petite ! C'est toujours à moi que ça arrive. Il y a que ceux qui font rien qu'il leur arrive rien.

Monique se disait intérieurement que si elle ne buvait pas tant, elle verrait mieux où elle met les doigts quand elle trie le charbon. Comme beaucoup de clapeuses, la mère Didasse était en effet réputée faire "peter le canon". Il était bien rare de ne pas la voir rentrer ivre le samedi et le dimanche. Par contre n'importe qui pouvait lui demander un service. Elle ne refusait jamais.

- Ah voilà qu'on arrive. Tiens ton filet. Moi, je vais soir si l'Ernest, il est pas chez Monteux.

Monique reprit son filet et gravit avec prudence les quelques marches conduisant à l'entrée du premier palier. Dans l'escalier intérieur il n'y avait pas de rampe depuis des années, pas plus que de lumière. Mais lorsqu'on a vécu toute sa vie dans une maison, on en connaît tous les recoins. Là, Marc met son vélo. Ici le mur se dégrade. Plus loin la rampe du second escalier est tordue. Dans ce coin deux feux verts, les yeux de la chatte de Lorin qui se tapit dans sa caisse de sciure. Vers cette porte, il faut éviter de se frotter au mur : le plâtre coule en poussière et blanchit les toiles d'araignées.

Monique monta d'autres escaliers dans l'obscurité. Au dernier elle ouvrit la porte du couloir. On y voyait un peu. Les touches pâles de la cloison décrépie ressortaient sur un fond noir. Elle tourna à droite et ouvrit la porte de son petit appartement.

- Où ils sont passés encore ?

Elle alluma. La pièce reflétait le désordre d'une fin de repas. A deux heures, en allant travailler, le père avait laissé la table encombrée de vaisselle à laver. Il s'était reposé un moment dans le lit et ne l'avait pas refait. Des papiers traînaient sur le plancher. Deux tasses sur le fourneau. Du linge sale sous une chaise.

- Il a encore oublié le gaz !

Monique alla fermer le robinet du réchaud qui brûlait faiblement. Deux ou trois fois par semaine il arrivait au père de repartir sans éteindre le gaz après avoir bu son café.

Elle posa son filet sur un coin de la table et ressortit.

Dehors la nuit était complète. Au coin de la rue rougissait une ampoule électrique. Elle se dirigea vers le canal où ses frères, le Tienne et le Loulou, le plus petit, avaient coutume de s'amuser.

- On est là !

Elle se retourna. Les deux gosses émergeaient d'une cave.

- Qu'est-ce que vous faites ?

- On joue à cache-cache, répondit le plus grand, un garçon de onze ans portant un cache-nez noué autour des oreilles.

- Tu pouvais pas rentrer avec ton frère au lieu d'aller prendre froid ? Il toussera toute la nuit après, espèce de vaurien. Allez, marche. Et ton mouchoir, toi ? Où il est ton mouchoir ?

Le petit fouilla dans les poches de sa blouse noire puis dans sa culotte.

- Je l'ai perdu.

Monique ne put retenir une gifle. Le petit pleura. Elle eut honte de son geste et, après l'avoir essuyé de son propre mouchoir, elle l'embrassa.

- Allons, viens. Tu es tout gelé. C'est ton frère qui en mériterait une de correction.

En ramenant le petit à la maison tandis que le plus grand courait devant eux, Monique se sentait triste et abandonnée. Elle venait d'avoir vingt ans mais que signifient ces vingt ans quand on a deux frères à élever et un père à entretenir ? Ce soir-là, comme tant d'autres, l'envie la prenait de s'enfuir, d'aller chercher fortune auprès d'un homme qui pourrait lui donner un minimum de confort et de loisirs.

- Je voudrais être...

Etre qui ? Elle allait prononcer le nom d'une star de cinéma mais c'était ridicule. On est ce qu'on est et rien de plus. Plus tard, dans quinze ans, elle pourrait se payer le luxe de vivre sa vie. Plus tard, c'est trop loin pour y penser. Aujourd'hui son rôle de maîtresse de maison lui interdisait toute rêverie.

Elle poussa ses frères dans la pièce qui servait à la fois de cuisine pour tous et de chambre à coucher pour le père. Comme dans beaucoup d'appartements de cette région ouvrière, un lit semblait indispensable à la décoration de la cuisine même si on pouvait le caser facilement avec les autres lits dans la chambre à coucher commune.

- Vous avez faim ?

- Oui, donne-moi une portion, répondit le Tienne.

- Moi aussi, réclama l'autre.

Elle prit le pain resté sur la table et en coupa une bonne tranche pour chacun et leur cassa ensuite une barre de chocolat dans une tablette neuve.

- Mettez-vous dans ce coin et ne bougez plus. Laissez-moi faire le travail.

Elle aurait bien mangé un peu elle-même mais il lui tardait de voir la maison rangée et le feu briller dans le fourneau. En vitesse elle enleva la vaisselle de la table et la posa sur un rayonnage près de l'évier. Puis elle dégarnit le foyer de ses cendres, y mit du papier et une poignée de bois et craqua une allumette. Bientôt les flammes couraient entre les barreaux de la grille et la chaleur rayonnait dans la pièce. Monique s'essuya le front du revers de sa manche.

- Tienne, fais attention au Loulou. Je vais chercher de l'eau et du charbon.

Elle prit un panier d'osier et la cruche que le père avait laissée vide et sortit. Il lui fallut descendre encore le labyrinthe obscur des escaliers et tâtonner pour arriver à la cave. Elle n'avait pas pris d'allumettes. Le charbon est dans le coin à gauche, en tas énorme et on n'a pas besoin de voir. Elle en ramassa quelques bons morceaux à pleines mains et en emplit son panier. Le charbon est la seule chose qui n'ait jamais manqué aux mineurs. Après quoi elle referma la porte de la cave, longea le corridor et posa son panier sur une marche. La fontaine est à cent mètres de la maison. Elle y courut pour se réchauffer, emplit sa cruche et revint en soulevant le volumineux récipient d'un bras tandis qu'elle tenait l'autre bras en l'air pour équilibrer un peu la charge. Et ce fut la montée lente et coupée de fréquents arrêts à travers les escaliers ténébreux, la cruche d'une main, le panier à charbon de l'autre. Monique était forte. Elle avait l'habitude. N'empêche qu'elle était à bout de souffle en arrivant à sa porte.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

Le petit pleurait, le visage contre le lit. Le Tienne, lui, essayait de ramasser dans une tasse deux œufs écrasés sur le plancher.

- Sales garnements ! Qui est-ce qui a fait ça ?

- C'est lui, s'empressa de dire le Tienne. Il faisait qu'à danser.

- C'est pas vrai ! glapit l'autre. C'est lui qui me faisait tourner. Après il m'a battu.

Monique posa ses deux fardeaux et d'un geste prompt gifla à la fois le grand et le petit.

- Mettez-vous dans le coin ! Mettez-vous dans le coin ! Et que je ne vous entende plus ou je vous assomme !

Elle était furieuse et épuisée. Elle enferma ses frères entre le lit et l'armoire et s'assit une seconde sur une chaise.

- Ça va mal ce soir ! Ah, ça va mal !

Elle se leva tout à coup. Le feu de bois touchait à sa fin. Elle fourra encore une poignée de bois dans le foyer, y cassa rapidement quelques morceaux de charbon et souffla par-dessous la grille. Les flammes ronflèrent à nouveau.

Alors, sans écouter sa fatigue, elle se mit résolument à préparer le repas tandis que le Tienne, vite oublieux des gifles et des reproches, apprenait bientôt sa leçon dans un coin et que le petit, encore secoué par moments de sanglots, s'amusait à dessiner un âne sur son ardoise.

Monique avait l'habitude d'expédier rapidement les tâches ménagères. En une demi-heure, la maison avait repris son aspect d'ordre et de propreté. Le repas prêt, elle mit la table, fit approcher ses frères et elle leur servit la soupe, une épaisse soupe aux choux et aux pommes de terre qu'elle avala elle-même avec beaucoup d'appétit. Elle partagea ensuite le "matefaim", sorte d'omelette à la farine et un peu de confiture acheva de calmer leur faim à tous. Quand le père n'était pas là, ils ne buvaient pas de vin. Monique détestait le vin et elle se jurait, chaque fois que le père rentrait ivre, de préserver ses frères du vice de l'ivrognerie.

- Qu'est-ce que tu as fait, ce soir, à l'école ?

- Moi, répondit le petit, il y a la maîtresse qui nous a fait dessiner un âne avec le chauffeur.

- Avec le muletier. Tu as su faire ?

- Oui, tiens : j'en fais un sur mon ardoise.

Et il se leva et alla chercher son ardoise.

- Mais qu'est-ce qu'il fait ton âne ?

- Il fait des crottins.

Monique se sentait en meilleure forme. Elle aimait ces repas du soir où les enfants sont sages, où elle est la maîtresse incontestée de la maison, où elle sert chacun tranquillement sous la lumière étroite de la lampe. Quand le père est là, tout le monde doit se plier à sa volonté. Les gosses et Monique sont obligés de se bourrer et de boire "un bon canon" pour la stupide raison trop bien ancrée dans le peuple que plus on mange, plus on boit, mieux on se porte. Il s'ensuit de rudes batailles où Monique doit jouer d'adresse et de diplomatie mais qui finissent parfois par tourner mal les jours où le père est passé un peu trop par le bistrot. Les coups pleuvent alors sur les petits et, en voulant les défendre, Monique en reçoit sa part.

Le repas achevé, elle se mit en demeure de faire les lits. Celui de la cuisine d'abord car de lui dépend en grande partie le bel aspect de la pièce. C'était le lit du père, le plus difficile à tenir propre. Puis elle passa dans la chambre.

Cette seconde pièce avait à peu près les mêmes dimensions que la cuisine. L'humidité écaillait le plafond et décollait des pans de tapisserie sur les coins. On avait beau les recoller, ça ne tenait pas. Il aurait fallu changer toute la tapisserie passée et noircie par dix-huit années de fumée. Une fenêtre aux rideaux blancs laissait voir les lumières de la maison d'en face. Deux lits, l'un

en bois dans le fond, le sien, l'autre métallique près de la fenêtre, celui des gosses. Au milieu, une table avec une nappe à carreaux rouges et un pot de géraniums. Sur le fond, une cheminée de faux marbre et dessus, piqués au mur, des dessins des petits et de Monique elle-même. Le parquet était simplement lavé. Toute cette pièce où le père pénétrait rarement restait propre, rangée, agréable. Le matin, Monique découvrait largement les lits pour les refaire à midi. Mais aujourd'hui son nouveau travail au bureau des Bedeaux ne lui en avait pas laissé le temps.

Elle fit le lit de petits. Elle fit le sien. Elle donna un coup de balai et essuya les cadres de la cheminée.

- Ah, si mon père ne buvait pas ! Avec sa paie et la mienne on pourrait facilement joindre les deux bouts. Mais le mois dernier, c'est presque toute sa paie qui y est passée avec son plaisir d'arroser les copains pour se mettre en valeur. Quelle misère dans un ménage qu'un homme qui boit !... Si tu étais là, maman, le papa serait un homme normal et on s'aimerait bien tous... Moi, je ne sais pas faire avec lui...

Elle embrassa le cadre qu'elle essuyait. Puis elle appela ses frères et, quand ils furent au lit, elle les borda. Elle aimait les border, un peu comme sa mère la bordait elle-même quand elle était petite. C'était elle aujourd'hui la maman.

- Allez, dormez bien. Et attention, pas de pantomime ! Et toi, si tu te lèves, fais pas du bruit comme hier. Tu sais, le papa, il veut dormir. Il est fatigué. Allez dormez bien. Une bise, Loulou... Et toi, Tienne.

Elle se retira et elle éteignit. Elle aurait voulu se coucher tout de suite. Mais il n'est pas décent de se coucher avant neuf heures. Elle s'assit près du feu, les pieds dans le four et reprit le tricot d'un chandail pour le petit.

La pendule sonna bientôt neuf heures. Tout en tricotant machinalement, Monique voyait danser devant ses yeux des milliers et des milliers de chiffres. Elle entendait claquer les machines à calculer. Elle sentait l'écœurement du bureau surchauffé. Son nouvel emploi ne lui plaisait pas. On l'avait muté au bureau des Bedeaux depuis une semaine. Il lui fallait calculer à la machine un nombre énorme de petites additions dont elle ne connaissait pas le sens. Comme elle n'était pas encore habituée à ce genre de travail, elle ne pouvait souffler une minute. Mais en dépit de ses efforts, en dépit d'une course folle d'une fiche à l'autre, elle n'arrivait pas à terminer avant la sonnerie de la sortie et elle devait rester une demi-heure ou plus pour se mettre à jour. Tous les soirs depuis une semaine elle rentrait la tête lourde, le moral à plat, le cou douloureux et elle ne pouvait dormir tant que durait dans l'ombre la sarabande des chiffres et des fiches.

Aujourd'hui elle était triste. C'était le jour de ses vingt ans. Elle ne l'avait dit à personne et personne ne lui avait fêté cet anniversaire. A quoi bon d'ailleurs ? Son rôle ne se ramenait-il pas à tenir le ménage maintenant que sa mère manquait ? Ses compagnes pouvaient sortir, aller au cinéma, se promener sur les bords de la Loire les dimanches d'été. Elle, sa place était à la maison. Ses seules vacances se réduisaient à un après-midi de libre de temps à autre quand la tante venait l'aider, mais c'était plutôt rare. Le samedi et le dimanche, bien qu'elle ne travaillât pas, elle les redoutait car le père rentrait souvent "avec un coup dans le nez" et il ne faisait pas bon lui résister.

Monique revoyait ce qu'aurait dû être sa jeunesse. Souvent, comme ce soir, elle avait envie de s'enfuir. Allait-elle attendre pour vivre l'âge des rides et des rhumatismes ?... Une escapade au moins, une escapade de quelques jours

pour une raison ou pour une autre, respirer un peu de liberté, s'amuser avec des amies, se faire payer quelques réjouissances par un brave garçon... Monique y rêvait souvent. Mais elle ne s'attachait pas à ce rêve puisqu'il était irréalisable. Elle n'avait ni le temps, ni l'argent. Les petits dormaient à côté. Qu'elle les laisse seulement un dimanche avec le père !... Non, elle était bien leur maman aujourd'hui comme elle l'avait juré à leur mère le jour de sa mort. Qu'elle rêve tant qu'elle voudra si elle trouve ce rêve doux mais qu'elle remplisse courageusement son devoir auprès des petits et du père.

Du reste ce n'était qu'un mauvais moment à passer. Dans quatre ou cinq ans le Tienne travaillerait. La maison connaîtrait plus d'aisance et un grand garçon sait mieux s'y prendre qu'une fille pour tenir un homme. Elle aurait alors vingt-cinq ans. A vingt-cinq ans on est encore en pleine jeunesse. Le Tienne est raisonnable, le petit, retardé certes, mais docile. Elle pourrait songer alors à son avenir. Et puis n'y a-t-il pas des imprévus dans la vie ? Le hasard ne veut-il pas que les chances arrivent après les malheurs ?...

Monique ne pensait plus à ces choses qui finissaient toujours pas l'énerver. Elle entendit dans le couloir le pas de l'Ours rentrant sans doute d'une réunion. Une porte se referma sur le cri d'un bébé, le petit Jojo, le fils de l'Ours. Tout à coup un chant d'ivrogne monta dans les escaliers au-dessous, et la voix de la mère Didasse cria :

- Spèce ce cochon ! T'en as encore pris un coup, hein ? Va te coucher, feignant ! Va te coucher !

C'était l'Ernest, le Pif-Tord comme on l'appelait, que sa mère ramenait du bistrot. L'Ernest, un vaurien de première, bagarreur, buveur, chapardeur, sans métier, vivant d'expédients, travaillant quand ça lui chantait bien que solidement bâti et très laid avec ses petits yeux durs et son nez tordu.

Monique le détestait depuis qu'il avait voulu l'embrasser dans les escaliers. Elle lui avait décoché une gifle qui l'avait envoyé rouler contre la porte. Le Pif-Tord, éberlué, n'avait pas riposté. Mais, depuis, il la regardait de travers.

Une porte claqua, fit trembler les vitres. On entendit encore des cris, une discussion, le bruit d'une casserole qui tombe. Puis plus rien. La grosse mère Didasse avait réussi à mettre son fils aîné au lit. C'était un service qu'ils échangeaient souvent ces deux-là. Le malheur voulait seulement qu'il y ait encore dans cette famille trois gosses de six à douze ans et une grande fille de dix-huit ans, un peu simple, la Sophie.

Un calme relatif régnait de nouveau dans le vieux bâtiment. Au-dessus, les Lorin de temps à autre remuaient une chaise. Les Lorin, une famille agréable et tranquille. De bons voisins qui ne se disputaient guère. Ils étaient connus dans le quartier comme des gens très religieux, ne manquant jamais la messe le dimanche. Les enfants passaient tous par l'école libre, bien que cette fidélité à leurs principes leur coûtât d'importants sacrifices. L'aîné, Marc, un jeune homme d'une vingtaine d'années était jociste, autrement dit membre de la J.O.C. Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Le petit Jeannot, neuf ans et demi, venait de faire sa première communion privée. Ils vivaient tous les cinq dans une seule pièce où trônaient plusieurs crucifix, des tableaux de la Vierge et des Saints, des calendriers religieux, une véritable chapelle.

On entendit tout à coup remuer des chaises. Selon la coutume toujours respectée, les Lorin s'assemblaient devant le crucifix de leur cheminée pour la prière du soir. La mère se mit à réciter le Notre Père. Les autres voix répondirent. Et Monique, bien qu'incroyante, se sentait ce soir profondément



remuée par cette évocation d'une vie merveilleuse où l'on pouvait s'évader quand la misère d'ici-bas devenait trop dure. Elle murmura :

- Ils en ont de la chance.

Jeannot ne dormait pas. Blotti entre les couvertures et son oreiller, il regardait les lueurs qui se jouaient dans l'unique pièce où vivait la famille. Une braise rouge mourait dans le foyer du fourneau. Un reflet jaune soulignait le cuivre du réchaud à gaz. Le miroir faisait un trou dans le mur. Sur la table un bout de papier d'aluminium brillait. Jeannot aimait "sa maison" et trouvait à chaque meuble, à chaque objet qu'il devinait dans l'ombre, une indéfinissable saveur d'affection. Il avait passé deux mois de vacances chez une cousine à la campagne dans un appartement vaste et ciré mais il n'y avait pas été heureux. Aucune salle à manger au monde, aucune chambre à coucher si riche soit-elle, pas même un salon, ne valaient pour lui cette pièce unique où ses parents, son frère et sa sœur l'entouraient de la même intimité.

Par le rectangle pâle de l'une des deux fenêtres, des feux scintillaient au loin. Chacun d'eux représentait quelque chose. A gauche, c'était la rue Gambetta avec ses pavés et ses rails de tramway. En face, une sorte de triangle marquait l'emplacement de la centrale électrique flanquée de ses trois grandes cheminées. A droite, deux feux verts et un rouge gardaient les bâtiments métalliques du criblage, ces bâtiments qui ne cessent de crépiter de toutes leurs tôles pendant la journée et silencieux à cette heure. Et au milieu de cette couronne de lumières, une vaste plage d'ombre, le domaine immense et jamais exploré à fond des remblais et des crassiers, véritable Far West où fleurissaient chaque jeudi de nouvelles aventures.

Un cycliste passa en bas, sur la route. Un pinceau de clarté glissa sur le plafond et révéla le lit pliant de Marc au centre de la pièce. Chaque matin on allait caser ce lit pliant au fond du couloir pour le ramener chaque soir. La maman de Jeannot et sa petite sœur Line dormaient dans ce grand lit, un peu en retrait, près de l'autre fenêtre. Les respirations de tous emplissaient l'ombre d'un paisible murmure. Mais une autre respiration dominait, toute proche, puissante, presque saccadée, celle du papa de Jeannot couché avec lui dans le grand lit du fond.

Tout à coup la rue en bas sembla s'animer. Jeannot connaissait bien ce défilé nocturne, ces pas, ces voix. C'était la sortie du poste de dix heures. La mine rendait à la ville une foule de mineurs après une pénible journée de travail. Ils passaient par groupes sous la fenêtre. Leurs souliers ferrés claquaient sur le bitume. De petits coups secs punctuaient leur marche car beaucoup d'entre eux portaient une sorte de canne servant de fourreau à une petite scie. Fréquemment un briquet s'allumait et cette tremblante lueur projetait sur le mur l'étoile des rideaux. Tous ces braves mineurs bavardaient. Quelques-uns riaient. La bonne humeur est de règle à la sortie des puits.

- Et tes doryphores, comment ils vont, criait quelqu'un ?

- Ils se sont inscrits aux Familles Nombreuses.

Plaisanteries banales qui remportent toujours un franc succès de rires. Paroles reflétant les menus soucis de la vie quotidienne. Ou alors la discussion politique, l'éternelle discussion politique.

- Les gros en Russie, ils font pas ce qu'ils veulent...

- Tout ça, c'est les singes qui l'ont manigancé...

Mais bien rarement la voix prenait un ton colère. La fatigue d'un dur labeur au fond des galeries, l'appétit tendu vers le repas odorant du retour, le sommeil qui passe dans l'air frais entraînent les brûlants problèmes à des distances inaccessibles. On discute, c'est entendu, et même fort, mais comme on discuterait du soleil et de la pluie, la tête froide.

Une pétrolette s'annonçait au loin. Sa pétarade s'amplifiait, s'amplifiait. Un éclair courait sous les fenêtres dans un grand tintamarre de vaisselle. Puis le bruit s'éloignait, s'éteignait. Et comme chaque soir, Jeannot s'imaginait un grand diable sec, les doigts sur le guidon d'un vieux riblon tout disloqué.

Le calme semblait revenir. Quelques retardataires passaient encore, des isolés le plus souvent. Mais Jeannot qui connaissait bien le déroulement de ce concert nocturne attendait du fond de son lit le morceau final. Ça commençait par un coup de sifflet lointain, étouffé. Puis brusquement la locomotive débouchait du tunnel. Un halètement sourd résonnait dans la vallée. Le ferraillement des wagons volait par-dessus les toits car le train gravissait une tranchée taillée là-haut à flanc de colline. La pente étant forte, la locomotive donnait bruyamment toute sa puissance et, comme si elle craignait encore de passer inaperçue, elle sifflait une seconde fois, longuement, avant de s'arrêter devant une petite gare où une équipe de mineurs grimpait dans les wagons. Ensuite, troisième coup de sifflet qui se répercutait plusieurs fois d'une montagne à l'autre et le convoi redémarrait lourdement. Il arrivait cependant que les roues patinent sur les rails. On entendait alors fuser vers le ciel un violent jet de vapeur. Mais la courageuse locomotive reprenait son effort et crachant, soufflant, grinçant, parvenait à ébranler de nouveau ses tonnes de charbon et de ferraille. Le flanc de la colline que contournait la voie ferrée étouffait bientôt tous ces bruits. C'était la fin du branle-bas de dix heures. Le silence retombait sur la ville.

Jeannot sentait le sommeil le gagner. Il se retourna. Les larges épaules du père laissaient un vide chaud où le garçon aimait se blottir. Maintenant, l'oreille près du dos paternel, il écoutait une respiration profonde et régulière. L'air entraît avec un bruissement doux et soulevait la poitrine du dormeur puis il ressortait brusquement en ronflant un peu. Jeannot auscultait le rythme continu de cette machine en marche. Un travail intense circulait là-dedans pour réparer l'usure d'une épuisante journée de combat contre la terre. Quelle prodigieuse activité que le sommeil d'un mineur !

Et Jeannot pensait à la mine. Un dimanche, son père l'avait fait descendre par une fendue, tunnel en plan incliné qui remplace un puits vertical quand la couche à atteindre n'est pas profonde. On pénétrait dans une sorte de cabine munie d'une double porte afin d'éviter que l'air du dehors ne vienne s'engouffrer dans la bouche du ventilateur. Là s'ouvrait la galerie en plan incliné le long de laquelle on descendait par des marches de rondins entre deux voies ferrées étroites. L'énorme ventilateur qui aspirait l'air de la mine emplissait la fendue de son vacarme et l'air chaud montant des profondeurs vous sifflait aux oreilles. La respiration du père faisait le même bruit. On devinait dans cette poitrine le vent qui parcourt les niveaux de roulage. On discernait même les jets de vapeur, les coups sourds des compresseurs fournissant l'air comprimé et jusqu'au claquement des bennes se heurtant sur les plaques de fonte. C'était toute cette activité de la mine qu'évoquait pour Jeannot l'étrange respiration de son père.

Un moment ce mystérieux travail cessa d'un coup et le père toussa. Pendant quelques secondes, toute cette vie parut fragile. Jeannot eut peur. Mais le travail reprit comme un moteur qui repart.

- Mon pauvre papa, pensa Jeannot.

Il aimait beaucoup son père le soir lorsqu'il l'écoutait dormir. Parfois il songeait qu'avant cent ans ce père ne serait plus là. Mais cette tristesse concernait un avenir tellement éloigné qu'elle se perdait dans l'indifférence. Depuis la préhistoire de sa conscience, Jeannot avait toujours vu son père à côté de lui. Et son père faisait partie d'un monde éternel.

- Mon père est fort... Il vivra très vieux... Depuis trente ans il arrache le charbon de la mine. " Si on mettait en tas tout le charbon que j'ai sorti, ça ferait une montagne plus haute que le remblai du Béquet," qu'il aimait dire... Il n'y en a pas beaucoup qui ont travaillé autant que lui... Et sous la pluie des galeries... Et à côté des blocs qui tombent... Dans une mine peuplée de mille dangers... Moi j'avais peur dans la fendue. J'ai pas voulu descendre plus bas. Mon père, il a pas peur. Il est fort, mon père.

Jeannot se sentait fier d'être l'enfant d'un mineur.

- Et peu à peu il s'endormait. Soudain quelque chose qu'il avait oublié revint à sa mémoire. Il sursauta, joyeux :

- Demain, c'est jeudi !

- Bonjour, mère la Grolle ! Vous êtes pas morte encore ?

- Dis donc, gros malhonnête ! Tu veux mon pied dans le cul ?

C'était un "gandou" de service qui saluait la mère Didasse à sa manière tout en vidant les détritiques dans le camion de la voirie. Il y eut des rires, le choc d'une poubelle et sur un grand grincement le camion démarra.

Jeannot ouvrit les yeux. Un soleil éclatant traversait la pièce, inondait le lit de rayons fauves. Près de la table, sa maman versait de l'eau bouillante dans le filtre à café. Par la grille du fourneau, le feu ronflait en flammes claires. On sentait d'ici sa chaleur. Line, déjà levée, arrachait debout sur une chaise les pages d'un vieil almanach. Marc était parti travailler. On avait déjà plié et emporté son lit dans le couloir. Le père était au jardin depuis longtemps. De la rue montait le cahot des tombereaux de charbon que les "garrotaires" conduisent en jurant. Au loin, par-dessus les rideaux de la fenêtre, on voyait monter dans le ciel les vapeurs éblouissantes de la centrale électrique. La sirène de la Mine hurla huit heures. Une bonne odeur de cuisine et de café flottait dans la maison. C'était jeudi.

- Tu veux ton café ? demanda sa mère qui l'avait vu s'éveiller. J'ai pas le temps de te le donner au lit. Saute par terre et fais ta prière.

Jeannot se laissa glisser du grand lit. Il s'habilla en vitesse et, à genoux devant le crucifix, il fit pieusement sa prière. Déjà le bol de café au lait fumait sur la table. Il s'approcha et but à petites gorgées le liquide chaud.

- Dis, maman. Je vais m'amuser dehors ?

- Non. Va au jardin avec ton père. Tu y seras mieux.

- Oh maman, j'aime mieux aller dans les crassiers devant la maison !

- Non non. Je sais pas avec qui tu vas. J'aime pas te voir avec les petits voyous qui font que le mal.

- Mais jamais je vais avec eux. J'irai rien qu'avec le Tienne. Dis, maman, tu veux ?

- Le Tienne, le Tienne, c'est pas encore ça. S'il avait pas sa sœur, celui là !

- Il est bien chic. On s'amuse bien ensemble. Dis, maman, tu veux ?

Madame Lorin n'a pas une volonté intraitable lorsque la moralité de ses enfants n'est pas réellement en jeu. Jeannot savait qu'en insistant et plaidant adroitement sa cause, il obtiendrait satisfaction. A la fin elle s'écria :

- Eh bien, vas-y ! Mais que je vous entende pas vous battre ! Tu ramasses une de ces raclées ! Attends, attends, mange ta soupe.

Jeannot puisa lui-même dans la grande marmite une louche pas trop pleine de soupe aux poireaux et il l'avalait aussi rapidement qu'il pouvait.

- Moi aussi, je veux y aller ! dit tout à coup Line en tapant du pied, je veux y aller !

- Toi, tu resteras là !

- Je veux y aller ! Il y a que lui qui a le droit de s'amuser !

- Tu resteras là !

Mais soudain elle se retourna avec colère vers Jeannot :

- Et puis toi, tu as pas besoin d'aller courir les rues. Reste ici.

Jeannot qui était venu au bout de sa soupe mit un coude sur la table et pencha la tête dans sa main :

- A cause de cette chipie ! pleurnicha-t-il. Tu vas voir ce que je vais te passer quand la maman y sera pas !

- Tu entends ce qu'il me dit, maman ? Il veut me battre !

- Que je t'attrape à la battre, tiens ! Et puis toi, tu es une chipie ! Là, c'est vrai ! Un vrai poison ! Vous resterez ici tous les deux.

Jeannot ne s'avoua pas vaincu. Il essaya la diplomatie :

- Je lui laisserai mon sac de billes. Dis, maman, tu veux que j'aille m'amuser ?

- Oh, tu sais, un sac de billes toutes moches ! fit Line avec une moue de dédain. J'aime mieux ton auto.

Il s'agissait d'un auto que Jeannot s'était fabriquée lui-même avec un morceau de sapin sculpté et décoré au fer rouge et des roues ramassées quelque part dans les tas de voirie. Il y tenait beaucoup.

- Je veux ton auto. Autrement je pleure et tu iras pas t'amuser, là !

- Si tu veux aller t'amuser, donne-lui ton auto, toi ! Il faut bien que tout le monde s'amuse, dit la mère sans s'apercevoir que sous prétexte d'équité elle ne faisait que donner une fois de plus raison au caractère rusé et égoïste de sa fille.

Jeannot hésita un moment. Puis, comprenant qu'il devait en passer par là et espérant que Line n'oserait pas la brûler après s'en être lassée, il alla dénicher la belle auto derrière le compteur à gaz où il la cachait et la lança à sa sœur. Celle-ci la ramassa avec un petit sourire de triomphe.

- Je le dirai à Marc, va ! Je le dirai à Marc ! fit Jeannot, furieux. Je t'aurai bien, petite crapule !

- Tu vas fiché le camp ! cria la mère en s'avançant la main menaçante. Allez, file, vaurien !

Jeannot avait oublié son automobile. En tabler noir, le béret sur l'oreille, un cache-nez autour du cou, il précédait son petit camarade, le Tienne, à travers une steppe d'où jaillissaient des touffes de chiendents et d'orties. Le vent du nord piquait un peu leurs oreilles. Mais le soleil brillait et quand on court, on n'a pas froid.

Les voici dans les crassiers, nom que donnent les habitants de la région aux remblais de mauvais charbon qui ont fini de se consumer. Ils couvraient là

plusieurs dizaines d'hectares, véritable Far West avec ses vallées et ses montagnes.

- Viens, on monte sur le Mont Blanc.

En s'accrochant aux aspérités d'un bloc, les deux gamins escaladèrent une corniche, franchirent une crête et parvinrent enfin sur le bord d'un à-pic. C'était le point culminant de ce grand espace de terrain disloqué, effondré, pourri qui dressait comme des monts ses rochers de mâchefer. Certains blocs avaient basculé et glissé dans des trous que les jardiniers creusaient pour en extraire une belle terre rouge servant à la décoration des allées. D'autres paraissaient dangereusement en surplomb quand la terre au-dessous avait disparu. Ça et là, dans ce paysage rouge et nu, quelques graminées se hasardaient à pousser. Sorti depuis deux ans à peine de la "période volcanique", le territoire résistait encore à l'éclosion de la vie.

La période volcanique, c'est ainsi que le Tienne, s'appuyant sur une leçon de l'instituteur, avait nommé le temps où les anciens décrivaient ces fumées âcres qui s'élevaient de cet amoncellement de charbon terreux trop mauvais pour brûler dans les chaudières mais suffisamment riche en carbone pour s'échauffer lentement et à la longue s'enflammer de lui-même lorsqu'il est soumis en grandes masses à l'action de l'air. La nuit, des lueurs rouges tâchaient les pentes des remblais alors hauts d'une trentaine de mètres. De petits cratères laissaient fuser dans l'air un chapelet continu de flammèches et d'étincelles. Selon les vents les fumées se traînaient parfois lourdement sur les quartiers du voisinage, obligeant les habitants à fermer leurs fenêtres en plein été ou à fuir le soir quelques heures sur les collines. Tout le monde se plaignait. Certains cependant se consolaient en affirmant que c'était bon pour les rhumatismes et la coqueluche.

Aujourd'hui à la place du grand remblai d'hier, il ne restait plus qu'une étendue de crassiers chaotiques. Le Tienne, gamin intelligent, le premier de sa classe, n'avait pas tort lorsqu'il parlait de "période volcanique" à propos de ce feu qui brûla pendant plus d'une dizaine d'années selon les anciens et dont il pouvait voir d'ailleurs un exemple de moindre envergure à un kilomètre de là, derrière le chemin des Marocains.

Ce désert s'arrêtait aux bords de l'Ondaine. De l'autre côté de la rivière les enfants apercevaient l'aiguillage des Comonds et ses tas de coke. Plus loin, quelques jardins. Enfin les longs et vastes bâtiments de la centrale thermo-électrique avec ses trois hautes cheminées qui filaient négligemment dans le ciel leurs traînées obliques de fumée noire et ses deux réfrigérants, sortes de grosses tours, d'où montaient majes-tueusement des nuages de vapeur d'un blanc éblouissant voilant parfois le soleil dans un halo irisé.

Jeannot contemplait ce tableau qui s'offrait à ses yeux presque chaque matin. Il était content. Le Tienne à côté de lui lançait des cailloux et reniflait.

- T'as pas un mouchoir ?

- Non, prête-moi le tien.

Et Jeannot tendit son mouchoir bien repassé.

- Tu me le rendras parce que ma mère, elle ferait joli si elle le savait.

- Allez, on gèle ! cria le Tienne après s'être mouché. Viens. On joue au Far West. On va chercher les flingues.

Les deux gamins descendirent de leur Mont Blanc et, en contournant les blocs et les trous, ils parvinrent devant une lézarde qu'un affaissement de terrain avait provoquée entre deux rochers

- Merde ! Qui c'est les bandits qui nous ont fauché les flingues et les épées ?

- Flûte alors ! Les crapules !

Leur cachette avait été cambriolée par des garnements en vadrouille dans les parages. Les deux revolvers, les deux épées, le bouclier, les deux casques et l'épée d'honneur au pommeau "incrusted de clous d'or", tout avait disparu. Ils étaient furieux.

- On va faire une battue dans tout le Far West ! s'écria Jeannot.

- Oui et à cheval. Si on les trouve, on leur tend une embuscade, on les tue et on récupère notre armement.

- Approuvé à l'unanimité ! En route ! J'ouvre la marche. Attends. Il y a des empreintes.

Les voleurs avaient dû monter vers la cachette par l'autre côté. On distinguait leurs pas dans le remblai. Jeannot s'avança et se pencha :

- XYZ ! C'est lui ! En route ! Toi, ferme la marche !

Ils partirent tous les deux à la course en sautant sur un pied pour imiter le galop du cheval. Pendant quelques minutes ils escaladèrent les montagnes, franchirent des vallées, sautèrent du haut des à-pic dans la terre meuble en soulevant des flots de poussière rougeâtre. Tout à coup Jeannot, moins résistant que son camarade, s'effondra entre deux rochers exposés au soleil.

- Halte ! J'en ai marre ! On va bivouaquer là un jour ou deux.

Le Tienne s'assit à côté et les deux gosses restèrent un moment immobiles à souffler. Après quoi, le Tienne enleva ses souliers percés et en vida la terre.

- Il nous faudrait des bottes. T'as plus du gros carton ?

- Fini.

- Ça faisait bien.

Jeannot vidait à son tour ses souliers quand le Tienne qui montait les pieds nus sur un rocher à leur droite se tapit brusquement sur le sol.

- Alerte ! Silence ! XYZ, il est là avec ses deux gardes du corps. Viens. Pas de bruit.

Jeannot renfila en hâte son deuxième soulier et monta vers le Tienne. Les deux gosses regardaient par une brèche.

- Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Ils discutent ?

- Oui, ils s'en font pas, les bandits !

En bas dans un cirque, assis sur une planche, trois garçons d'environ neuf à treize ans, bavardaient à grands gestes. André, le plus âgé, qui se faisait appeler Dédé-le-Dur et que nos deux amis surnommaient XYZ dans leur langage secret, montrait quelque chose avec son doigt. On l'entendit crier :

- Eh Popol ! Faut pas les cacher là. Ils vont nous les rechipier.

Un quatrième larron, plus petit, sortit derrière un rocher en portant sous ses bras les armes volées.

- Mais ils sont quatre ! dit Jeannot que la vue de leur propre bien dans les mains de l'ennemi rendait tremblant de rage. Qu'est-ce qu'on fait ?

- On va faire une réunion d'Etat-Major. Allez vite ! Quels sont nos plans ? Moi, je suis pour l'attaque immédiate.

- Eh, crétin, ils sont quatre ! On se fera écraser. Et puis après tu pleureras.

- Alors quoi ? On les laisse partir ? Pourtant on a l'avantage : on les domine.

- Non. On va employer une ruse de guerre.

- Un stratagème, précisa le Tienne. Dis vite !

- J'en sais rien. Il faut le trouver, le stratagème.

- Moi, je suis d'avis d'observer d'abord l'ennemi.

- Approuvé.

Les deux soldats se remirent à leur poste d'observation. XYZ discutait toujours avec ses trois hommes. On comprenait mal ses paroles. Mais il fit le geste de donner un ordre et Popol s'en alla porter ses armes près d'une vieille benne rouillée à moitié enfoncée dans le sol.

- Cache-les bien qu'on les voie pas, hein ! Autrement tu auras pas de choc.

Popol enfouit soigneusement les armes dans la terre meuble sous la benne rouillée et il revint auprès de son chef qui sortait de sa poche une tablette de chocolat.

- Chouette, c'est le moment ! dit le Tienne. On va passer là, par derrière. Et quand ils seront tournés, on déterrera les armes et on partira en courant.

- Et s'ils nous voient ?

- Tant pis. On se sauvera. Il faut agir par surprise. Approuvé ?

- Ben oui. Tu as raison. Allez, du courage !

Le Tienne remit ses souliers. Ils se levèrent, contournèrent à petits pas une montagne, descendirent une pente sableuse et s'approchèrent d'une sorte de défilé entre deux blocs derrière lesquels se trouvait la benne rouillée avec sa cachette.

- Laisse-moi voir, dit le Tienne.

Il pencha la tête une seconde.

- Tu vois, c'est facile. Ils sont tournés de l'autre côté et ils mangent leur choc. Viens ! A nous la victoire ! Doucement...

A pas de loup ils sortirent de leur cachette, s'avancèrent sans encombre vers la benne. Le Tienne plongea ses mains dans la terre, en retira l'épée d'honneur, puis un revolver qu'il tendit à Jeannot puis l'autre revolver qu'il glissa dans sa ceinture.

- Vite, dit Jeannot. Ils bougent.

Le Tienne se baissa de nouveau et déterra d'un seul coup les deux épées.

- Alerte, alerte ! crièrent quatre voix à deux cents mètres.

- Ils viennent, dit Jeannot. L'épée ! Partons vite !

Les autres se précipitaient vers eux. Ils se mirent aussitôt à grimper la pente du remblai. Mais la terre croulait sous leurs souliers et les autres en courant sur le terrain plat avaient acquis de l'élan.

- Prends garde ! cria le Tienne. Attention, vas-y !

Dédé-le-Dur atteignait Jeannot. Il l'attrapa par un côté de son tablier. Jeannot se retournant donna un grand coup de son épée sur le bras de son adversaire qui lâcha prise et il continua de grimper. Mais il se sentit de nouveau accroché par le pied et tiré en arrière. C'est alors que le Tienne survenant flanqua un furieux coup d'épée sur la tête de Dédé-le-Dur.

- Salaud ! cria celui-ci. Qu'est-ce que tu vas prendre !

- Viens-y, fumier ! riposta le Tienne.

En faisant des moulinets il obligea ses deux adversaires à redescendre de quelques mètres.

- Défends-toi, Jeannot ! Tape ! Tape !

Jeannot se défendait comme un lion. Non seulement il faisait tournoyer son épée devant lui mais il profitait de la pente pour lancer avec ses pieds des paquets de terre et de gravier dans le visage des ennemis. Et peu à peu les deux gamins, en reculant, parvenaient sur la crête.

- Il faut les faire redescendre pour s'enfuir, cria encore le Tienne qui s'était rapproché de lui.

Jeannot projetait maintenant à pleines mains des nuages de poussière dans les yeux de Dédé-le-Dur qui, bien qu'aveuglé, montait toujours. Sur le point

d'être saisi, il s'assit alors contre la pente et d'un coup de pied au ventre il envoya rouler son adversaire jusqu'au bas du remblai. Impressionnés par cette chute spectaculaire, les autres n'insistèrent pas et ils redescendirent.

- Vite, partons, dit le Tienne.

Les deux vainqueurs se mirent à fuir avec leurs armes à travers monts et vallées en échangeant des hourrah. En contournant un rocher en surplomb, Jeannot plein d'audace voulut même sauter de l'extrémité du rocher sur un tas de cailloutis, ce qui représentait au moins trois fois sa hauteur.

- Je te rejoins en parachute.

Mais comme il calculait son élan, brusquement le rocher craqua sous ses pieds et un bloc plus gros qu'une armoire s'affaissa dans la terre rouge et glissa jusqu'au bas de la pente dans un tourbillon de poussière.

Affolé, le Tienne se précipita sur Jeannot étendu dans la terre en gémissant.

- Qu'est ce que tu as ? Qu'est-ce que tu as ?

Jeannot tenait sa jambe.

- Rien... Rien... Laisse-moi... Laisse-moi...

Du sang mêlé de poussière suintait d'une longue éraflure partant du genou jusqu'au soulier.

- Rien. J'ai de la veine. Ça m'a qu'égratigné.

Pâle mais rassuré, le Tienne, le souleva par les épaules :

- Viens vite ! On lavera ça à la fontaine. Ça s'y verra plus ! Viens vite ! Regarde-les là-bas qui nous reluquent. Vite ! Ils viennent !

Il entraîna Jeannot qui courait en boitant. Ni l'un, ni l'autre n'avait lâché les armes. Les autres se remettaient à les poursuivre mais ils étaient heureusement assez loin. Nos deux amis passaient près du Mont Blanc et débouchaient enfin dans la steppe où la course est plus facile.

Soudain une voix de femme retentit en face d'eux :

- Te voilà, petit chenapan ! Te voilà, hein ! Arrive ici ! Pour me faire arriver des histoires avec les gens ! Arrive ici, bandit !

C'était la mère de Jeannot qui s'avavançait dans la steppe en soulevant son tablier pour ne pas le déchirer aux ronces et aux chardons qui en revanche lui piquaient les mollets. Jeannot, tremblant, s'approchait avec le Tienne.

- Madame, s'empressa de dire celui-ci, c'est pas notre faute ! C'est les autres qui nous ont attaqués !

Mais madame Lorin était sourde de fureur. Elle s'élança vers son gosse :

- D'où tu viens, dis ? Et ça, hein, feignant ! Qu'est-ce que tu as fait à ta jambe ? Et cet accroc à ton tablier ? De ma vie ça s'est vu ! Tiens, tiens ! Polisson ! Tiens ! Me faire arriver des histoires avec le monde ! Me faire mourir de peur ! Tiens ! File et au lit !

Jeannot se baissait sous les gifles en se protégeant la tête de ses mains. Il courut en pleurant vers la maison. Mais une autre voix s'éleva, la voix du père Héry :

- Arrive, toi aussi ! Tu vas avoir ta part, voyou !

Des gens s'arrêtaient sur la route. Le Tienne, résigné, s'avança sans se presser en direction de son père, tout en narguant les curieux.

- J'ai encore de la veine : il est pas saoul !

Trois épées dont l'une richement décorée et deux revolvers restaient sur le terrain. Quand tout fut fini, Dédé-le Dur, le front en sang, et ses hommes pleins de poussière, vinrent récupérer les armes.



Le jeudi soir, Jeannot allait au patronage avec le Tienne et le Loulou, son frère. Le patronage était une sorte de garderie que tenait l'un des prêtres de Sainte Clotilde pour recueillir les enfants des quartiers populeux et leur éviter ainsi la funeste liberté des rues. Les enfants aimaient le patronage. On s'y amusait comme dans une cour d'école. On y lisait. On y assistait à des séances de cinéma. Et pour la plupart, c'était le seul lieu où ils entendaient parler de Dieu.

Depuis un mois le succès de cette œuvre s'était encore accru du fait de l'arrivée de l'abbé Campeaux, le nouveau vicaire, lequel s'en donnait à cœur joie avec les gosses, connaissait une foule d'histoires et même en inventait, les racontait merveilleusement bien et surtout savait se montrer un camarade pour chacun, recherchant même les conversations particulières au lieu de se tenir à distance comme son prédécesseur qui estimait préserver ainsi son autorité. Il avait réduit tout de suite la longue prière du soir à un seul "Notre Père" et à un seul "Je vous salue, Marie" afin que les enfants puissent la réciter sérieusement d'un bout à l'autre. La prière terminée, il passait en revue l'après-midi et sans jamais punir il disait devant tout le monde ce qui n'avait pas marché et félicitait ceux qui s'étaient signalés par un beau geste.

- Qu'est-ce qui t'es arrivé, mon pauvre Jeannot ? demanda-t-il à celui-ci à la sortie du patronage ?

- Je m'ai tombé d'un crassier. Ça a cassé.

- Et tu as roulé avec, phénomène va ! Mais qui est-ce qui t'a fait ce pansement ?

- C'est ma mère. Elle avait pas de bande. Elle a mis un mouchoir dans ma chaussette.

- Moi, j'en ai. Viens. Tu ne pouvais pas me le dire plus tôt ? Je ne le voyais pas sous ta chaussette. Et vous deux, qu'est-ce que vous attendez ?

- On part avec le Jeannot, répondit le Tienne.

L'abbé emmena Jeannot suivi de ses deux camarades dans le réduit qui servait de pharmacie et en un tournemain il refit autour de la jambe blessée un beau pansement neuf.

- Va maintenant tu es joli... Et tiens, prends-en une.

L'abbé tendit un paquet de boules de chocolat à l'enfant, ensuite à ses deux camarades. Il en prit une à son tour. Les trois gosses partirent sur un joyeux "au revoir, monsieur l'Abbé."

Après quoi il remit sa boule dans le paquet et monta dans sa chambre pour faire une toilette sérieuse car il avait circulé et joué pendant quatre heures dans la poussière de la cour. Il se rendit ensuite à l'église attenante au presbytère pour confesser jusqu'à l'heure du repas.

L'église était tiède, silencieuse. L'horloge du chœur battait doucement. Agenouillé sur la première marche du maître-autel, il faisait devant Dieu l'examen de conscience de son après-midi. Une faute dominait tout. Dans un geste d'énervement il avait repoussé Léon, le gosse qui toujours se colle contre vous pour obtenir vos faveurs, et Léon avait roulé sous les échasses d'un camarade. Heureusement les deux gosses s'étaient relevés sans mal mais le geste était fait, pas très grave heureusement, mais regrettable pour un prêtre.

Sans s'appesantir sur cette faute, il confia à Dieu sa résolution d'être compréhensif avec Léon qui avait peut-être un petit tourment de gosse à lui confier mais ne pouvait se décider à le faire. Il fallait sans doute qu'il l'aide. Puis il prit son étole, récita une oraison et se dirigea vers le confessionnal devant lequel s'impatientait une queue de dévotes.

- Mon père, je m'accuse d'avoir eu des distractions pendant mon chapelet, lui dirait cette demoiselle vénérable.

Et lui répondrait :

- Ce n'est pas un péché. Pour recevoir l'absolution il faut confesser au moins un péché véniel.

- Je n'en vois pas, mon Père.

- Voyons, cherchez bien. Vous n'avez jamais dit du mal de quelqu'un ?

Derrière la grille la vieille demoiselle lancerait un regard gêné :

- Je n'ai jamais rien dit de quelqu'un du mal qui soit faux, mon Père.

- Mais vous n'avez jamais dit de quelqu'un du mal qui soit vrai ?

Et la vieille demoiselle, l'aire pincé, avouerait :

- Il y a bien une telle qui m'a parlé hier de ma concierge...

Car le fait était notoire : mademoiselle Félicité ne pouvait pas sentir sa concierge, mais pas du tout. Le diable lui-même n'y aurait rien changé.

- L'essentiel pour le prêtre, se dit l'abbé Campeaux en refermant la porte de son confessionnal, c'est de toujours peser sur les cœurs dans le sens de l'amour du prochain.

Contrairement à un certain nombre de prêtres qui considèrent de semblables confessions comme une corvée, l'abbé Campeaux cherchait chaque fois à ramener à la vraie notion de charité ces vieilles dévotes qui, au fond d'elles-mêmes, sous une humilité de commande, se croient en odeur de sainteté... Quitte à les voir désertier son confessionnal.

Vers sept heures l'abbé ressortit, traversa la nef et vint faire sur les marches de l'autel l'oraison après la confession.

- Ah vraiment, j'aime mieux les confessions du samedi ! Ça au moins c'est la vie.

Car les dévotes de Sainte Clotilde préféraient venir toutes se confesser le vendredi, le jour de leur Chemin de Croix, et non pas le samedi avec "la basse classe" et surtout avec "cette pauvre jeunesse d'aujourd'hui".

Après le benedicite l'abbé Campeaux s'assit en face de monsieur le curé et la bonne servit le potage..

- Mon cher Abbé, dit le vieux prêtre après quelques instants de silence consacrés aux premières cuillérées, j'ai une mission à vous confier. Voulez-vous aller chez monsieur Minéral lundi ? Il veut nous remettre une certaine somme pour les écoles. Vous êtes tout nouveau dans la paroisse. Ce sera une occasion pour faire sa connaissance.

- Entendu, monsieur le Curé, mais qui est monsieur Minéral ?

Le vieux curé leva le doigt en l'air en même temps que sa cuillère.

- Vous verrez, c'est un saint homme, un grand ingénieur des Mines. Il a beaucoup de pouvoir. C'est lui qui nous fournit le charbon pour le presbytère et l'église. C'est lui qui nous aide pour nos écoles libres.

- Très bien. Mais il a les moyens de financer les écoles ?

- Pas lui seul. Il y a des fonds destinés aux écoles. Sans cela, comment feraient-elles pour vivre, nos pauvres écoles ?

- Je serai très heureux de connaître monsieur Minéral, répondit l'abbé Campeaux en reprenant du potage.

- Soyez surtout très déférent. Monsieur Minéral fait beaucoup pour la paroisse. Il est toujours au premier rang à la messe. Il nous a grandement aidés pour la dernière kermesse. Il nous a fait cadeau de lots de bons de charbon pour une valeur de cinq tonnes. De plus, c'est un homme de grande famille et vous savez que dans les grandes familles on tient essentiellement à la grande politesse.

L'abbé se mit à sourire :

- Eh bien , j'essaierai, monsieur le Curé. J'espère que je ne serai pas trop maladroit.

Le curé le regarda d'un air malicieux :

- Hé hé, mon petit ami, quand on est jeune prêtre, on en a des choses à apprendre ! Enfin, vous vous en tirerez bien, vous vous en tirerez bien.

La bonne apporta un plat de riz sucré. Le curé se servit avec application car il était gourmand de riz sucré et il tendit le plat à son vicaire :

- Mangez bien, mon ami. A votre âge on a besoin de prendre des forces.

Il y eut un silence que la bonne mit à profit en appelant de la cuisine :

- Monsieur le Curé, à quelle heure on fait ce mariage demain ? Il faut bien que je sache.

- A neuf heures et demie, ma brave Hortense.

Puis s'adressant à l'abbé tout en essuyant ses grosses besicles que la vapeur du plat de riz embuait :

- Ce sont de simples ouvriers. Il suffit de faire la cérémonie à côté, dans la chapelle de Saint-Joseph.

- Mais pourquoi pas dans le chœur ?

- C'est l'usage pour les petits mariages. C'est plus simple.

Au fond de lui-même le jeune abbé trouva injuste cette pratique qui, comme tant d'autres, établissait une discrimination de fortune, la plus païenne qui soit, dans les cérémonies religieuses entre des frères rachetés par le même sang du Christ. Mais la tradition entrant en ligne de comptes l'abbé n'insista pas et préféra se renseigner sur les écoles libres qu'il connaissait encore peu.

- Jusqu'à présent, monsieur le Curé, vous ne m'avez jamais dit combien il y avait d'élèves dans nos écoles.

- Cent cinquante à peu près. C'est pour le budget de la paroisse une charge énorme. Heureusement que monsieur Minéral et d'autres personnes de bon milieu nous aident à nous maintenir. C'est effrayant ce que les choses sont chères aujourd'hui, effrayant !

- Et les écoles communales, ont-elles beaucoup d'élèves ?

- Oh, plus de mille ! Mais, ajouta le curé avec un haussement d'épaules, quand on a de l'argent en veux-tu en voilà, ce n'est pas difficile de nous faire concurrence.

- Je croyais au contraire que le budget de l'enseignement public était dérisoire en France.

- Cela ne veut rien dire, mon ami. Vous ne savez pas ce qui circule en dessous. Et les subventions des communes ? Et les fêtes au profit de l'école laïque ? La laïcité en France, ça signifie : tout pour les mêmes. Les autres qu'ils se débrouillent ! Ils ne sont pas Français ! Ils ne paient pas les impôts !

- Oui, soupira l'abbé, nous vivons bien sous le règne de l'injustice.

Il fit passer à monsieur le curé l'assiette à dessert.

- Et les deux écoles s'entendent bien ici ?

- Ah, mon pauvre ami, quand on n'est pas du même bord, comment voulez-vous qu'on s'entende ! Il y a eu des histoires à n'en plus finir l'année dernière entre leur directeur et monsieur Manory, le nôtre. Les gosses s'étaient battus. Chez eux il y a un tas de gosses des rues. Oh, la tenue est bien meilleure chez nous ! Le milieu est bon. Enfin ça s'est calmé. Mais il faut faire attention : ils sont hargneux !... Ah que de mal fait l'école laïque en France ! Dans notre paroisse, voyez-vous, mon fils, vous aurez à combattre deux ennemis qui ne sont que les deux faces de l'athéisme : la laïcité et le communisme.

- Vous m'aviez déjà parlé un peu du communisme. Prend-il beaucoup par ici ?

- Depuis la dernière grève c'est épouvantable ! On a bien maté la grève mais en revanche le nombre des communistes n'a fait qu'augmenter. C'est à n'y rien comprendre ! Il faut croire que les ouvriers sont fous !... Ah, la France, le pays de Saint Louis et de Jeanne d'Arc, la fille aînée de l'Eglise !... Pour moi, il n'y qu'un miracle qui puisse la sauver. En attendant, mon bon Abbé, ne vous faites pas d'illusion : vous aurez à lutter.

Une ombre voilait le visage du bon vieux curé. Le jeune prêtre en fut touché.

- Avec la grâce de Dieu, dit-il en souriant, on arrive à bout de tout.

- C'est bien, c'est bien, mon ami. Vous êtes jeune. Vous avez de l'ardeur. C'est ce qu'il faut... A propos vous n'avez pas lu le dernier article du chanoine Léon sur la laïcité ? Je vais vous le donner. Il vous servira pour vos sermons.

Dès qu'il fut dans sa chambre, l'abbé ouvrit le journal :

"On ne saurait trop mettre en garde les chrétiens contre la nouvelle offensive anticléricale qui s'amorce dans le pays. La laïcité, ce vieux cheval de bataille de tous les athées quelles que soient leurs divergences dans le domaine nébuleux de leurs conceptions philosophiques, redevient le thème préféré des soi-disant défenseurs du peuple. Avec quelle ardeur ils l'évoquent ! Quelle passion n'apportent-ils pas à la défendre par des louanges dont le dithyrambe n'a d'égal que le ridicule ! On se croirait revenu à l'âge d'or de la fameuse Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

"Cependant on constate une notable différence entre cette époque et la nôtre : aujourd'hui un certain nombre de chrétiens sont tentés de se laisser prendre aux paroles mielleuses des tenants de la laïcité. Que ces bonnes gens bien intentionnées veuillent bien méditer les dangers qu'attirerait sur notre pays l'abandon des traditionnelles positions catholiques françaises.

"L'idée de laïcité en elle-même est absurde. On ne peut pas être neutre sur le problème de la foi car ce problème engage la vie entière de tout être humain. On est pour ou contre Dieu. On a souvent dit que la véritable laïcité n'existait que chez les bêtes. Les bêtes seules sont capables d'une véritable indifférence. Dès qu'un homme atteint l'âge de raison, il est enfermé dans le grand dilemme et doit inévitablement prendre une attitude religieuse. Le scepticisme lui-même fait de l'homme un être religieux.

"L'observation courante ne pouvait du reste qu'appuyer cette nécessité de la logique. Les prétendus laïques sont trop intolérants vis-à-vis de tout ce qui touche de près ou de loin à la religion pour qu'on puisse se laisser prendre à leur slogan de neutralité. Il suffit par exemple de voir comment on réagit dans de tels milieux dès qu'on parle de subventions aux écoles libres. C'est aussitôt un cri de colère et de hargne contre des maîtres qui ne demandent simplement

qu'à vivre avec décence et contre des parents dont le crime est de vouloir sauvegarder la conscience de leurs enfants. Tous les moyens leur sont bons pour étouffer l'enseignement chrétien : pas de subventions bien que les catholiques paient comme tout le monde leur part d'impôts, défense à nos élèves de s'asseoir à la table des élèves de l'Etat, tracasseries administratives, mauvaise volonté quant à nos droits les plus élémentaires, etc... Ils ne manquent aucune occasion dans cette lutte haineuse contre la vie religieuse en France.

"Pourquoi veut-on empêcher la Vérité de guider les hommes ? Pourquoi faut-il éteindre l'espérance qui nous reconforte au fond de notre vallée de larmes ? Pourquoi s'acharne-t-on à étouffer dans notre monde misérable, injuste, impur, les voix qui prêchent la pureté, la justice, la bonté ? La raison véritable est que les chemins de la perfection sont difficiles et les enseignements du Christ durs à entendre tandis que la morale laïque destructrice des plus hautes valeurs spirituelles est agréable et peu exigeante. Elle permet tout ce qui plaît. Son résultat est le désordre moral et intellectuel généralisé.

"Il suffit de jeter un coup d'œil sur nos grands quotidiens dont les colonnes s'emplissent d'un nombre effrayant de crimes, de divorces, de discordes sociales, de clichés pornographiques, pour se rendre compte de combien la moralité a baissé en France depuis une soixantaine d'années que l'école laïque ronge notre pays.

" Intellectuellement la simple et limpide foi chrétienne est remplacée dans le peuple par un abêtissement général caractérisé par les superstitions les plus ridicules avec leur cortège de fakirs, de guérisseurs, de cartomanciennes, de spirites autant que par une docilité de moutons aux excitations de la propagande communiste.

"Ces quelques constatations permettent de relever l'erreur des athées qui prônent la laïcité comme la seule condition de la liberté. La laïcité n'a rien à voir avec la sereine liberté des enfants de Dieu. Elle ne libère pas, elle enchaîne. Elle n'est pas non plus un facteur d'union quoi que prétendent les anticléricaux. Bien au contraire, elle excite les Français les uns contre les autres comme le montrent actuellement les querelles touchant l'enseignement. C'est d'autant plus facile que beaucoup de laïques se laissent manipuler par ignorance. Combien d'entre eux ont eu la loyauté de se renseigner sur la pensée chrétienne ?

"Il ne peut y avoir de compromis entre les chrétiens et les anticléricaux sur la question des libertés religieuses. Les chrétiens doivent se faire un devoir absolu de défendre leur foi et de rester fidèles à la parole du Christ : allez enseigner toutes les nations. Mais d'autre part ils ne négligeront rien pour faire comprendre à leurs adversaires les raisons de leur attitude. Grâce à leur action et leur exemple il faut souhaiter qu'un climat de pacification amène une meilleure compréhension entre les Français afin que les uns et les autres puissent se respecter, s'aimer et s'accorder mutuellement les libertés que postule une vraie démocratie".

- Cela peut servir en effet, se dit l'abbé Campeaux en reposant le journal sur le bureau de sa chambre.

Et il découpa l'article avec de petits ciseaux, le colla sur une feuille de papier et le glissa sous un dictionnaire en guise de presse.

Il vint ensuite s'appuyer à la fenêtre. Le soleil était couché. La masse sombre du clocher se détachait encore à droite sur un horizon de hautes

cheminées, de toits d'usines, de maisons noires. Un vent froid rabattait les fumées vers le sud. Le ciel restait clair. Une étoile brillait dans les câbles d'un téléphérique servant à transporter les mâchefers d'une usine au sommet d'un gigantesque remblai.

Après l'agitation de la journée, la paix du soir était douce. Le presbytère se recueillait. C'est à peine si on entendait Hortense en bas remuer la vaisselle. Une rumeur de moteurs montait de la ville aussi égal qu'une prière. Et l'abbé songeait à sa mission dans ce coin minier du diocèse. En face de ce monde de fer et de charbon, la tâche lui paraissait écrasante. Mais, comme tenait à le dire monsieur le curé, Dieu était là qui l'aiderait et son rôle à lui, jeune prêtre, se réduisait à se monter docile à la mission qu'il confiait à ses apôtres : allez enseigner toutes les nations. Dans cet apostolat sa modeste part à lui rayonnait d'évidence.

Mon premier devoir est de connaître le peuple. Je connais mal le peuple. Je viens d'une petite ville tranquille aux habitudes bourgeoises. Mon père était imprimeur. Je n'ai jamais vécu qu'avec des jeunes de mon milieu. Le séminaire, lui, est une maison trop fermée pour qu'on sache ce qui se passe au dehors. Les fils d'ouvriers eux-mêmes y perdent de vue leur propre origine... Je connais mal le peuple... Mon premier devoir est de connaître le peuple... Que dirait-on d'un médecin qui ne connaîtrait pas les hôpitaux, d'un capitaine qui ne connaîtrait pas les marins, d'un pasteur qui n'aurait jamais connu les troupeaux ?

Il songea aux diverses activités de la paroisse. Les œuvres pieuses trop renfermées sur elles-mêmes ne l'enthousiasmaient pas mais c'était son devoir de les maintenir. Les confessions avec leur cortège de péchés toujours les mêmes et toujours avoués dans les mêmes formules conventionnelles le renseignaient peu sur la vie réelle des gens. Il eût fallu parler longuement avec chacun. Mais a-t-on le temps de bien confesser lorsqu'on n'est que deux pour une paroisse aussi peuplée ? D'ailleurs ce n'est qu'une infime minorité qui se confesse. La chorale ? Une agréable occupation certes. Mais cela compte-t-il beaucoup dans la vie d'un prêtre ? Le cercle ? De vieux paroissiens très braves gens, très sympathiques, souvent bien étroits d'esprit et fortement attachés à leurs traditions de clocher. Restaient le patronage et l'Action Catholique. C'était là ses activités préférées car elles lui fournissaient un contact direct avec la réalité profonde de la vie des petites gens. Pas elles il entraînait dans l'intimité de la paroisse.

Toutes ces occupations pèsent déjà beaucoup dans la vie d'un prêtre. Mais par-dessus ces tâches quotidiennes, dominant tout, vivifiant tout, la présence du Christ dans l'hostie que chaque matin il consacrait au cours de la messe et qu'il emportait ensuite en lui comme une provision de forces pour la journée.

La nuit tombait. Une à une dans le ciel froid les étoiles s'allumaient. Plus bas, les feux multicolores des usines soulignaient les contours des principaux bâtiments. Vers le quartier des Rognants aux maisons noires et délabrées, quelques fenêtres éclairées affirmaient chacune la présence d'une famille ouvrière. Le jeune prêtre sentait four-miller sous ces constellations terrestres un peuple nombreux, pauvre, mais laborieux et avide de justice qu'il fallait préserver de la contagion communiste et du désespoir athée.

Mais pour cela il était indispensable de le connaître. Et l'abbé se promettait de ne jamais refuser aucune occasion de faire cette connaissance.

- Tiens, se dit-il tout à coup, je vais écrire à Jacques.

Jacques Midel était un prêtre ouvrier travaillant dans une usine à Beaulieu, petite cité industrielle à l'autre bout du diocèse. Bien que plus jeune de cinq ans, l'abbé Campeaux lui avait conservé une amitié fidèle depuis la colonie de vacances où, tout enfant, il l'avait rencontré. Depuis un an cependant cette amitié semblait se ternir. Jacques avait changé. A peine s'était-il engagé comme volontaire parmi les prêtres ouvriers du diocèse qu'il s'était lancé bizarrement dans des idées progressistes qui ne manquaient pas d'inquiéter son ami. Il n'en restait pas moins que Jacques connaissait mieux le peuple que lui et il pouvait lui fournir des renseignements précieux.

L'abbé se sentait très las mais avant de se coucher il alluma sa lampe, prit une feuille de papier et commença :

"Mon ami Jacques.

"Ce n'est pas parce que nous avons eu une discussion assez vive au cours de notre dernière rencontre qui remonte à déjà deux ans...

A ce moment il entendit monter Hortense. Elle frappa à la porte :

- Monsieur l'Abbé, c'est pour une malade. On vient nous chercher !

Il se leva aussitôt et descendit. Dans le vestibule monsieur le curé discutait avec une femme d'un certain âge.

- Voyons, Madame, ce n'est pas bien grave. Voilà cinq fois que mademoiselle Luce nous fait appeler la nuit ! Moi aussi, j'ai de l'asthme. Je m'inquiète pas pour si peu !

- Mais c'est qu'elle a peur de mourir sans absolution, monsieur le Curé !

- Elle s'est confessée samedi !

Sur quoi l'abbé qui avait entendu arriva :

- Je vais y aller, monsieur le Curé.

- Mais non, mon ami. Ne vous dérangez pas. Vous, madame, vous direz à made-moiselle Luce que son état de santé ne nous inspire aucune inquiétude. Tenez, portez-lui cette boîte de pastilles. Je lui en fais cadeau. Une toutes les heures. Après, son asthme sera passé.

- Mais vous savez comme elle est, monsieur le Curé ! Elle a peur !

- C'est bon, dit l'abbé. Je vais y aller.

- Mais vous êtes fatigué, mon ami ! Voyons, cette visite de nuit n'a rien vraiment d'indispensable.

- Cela me promènera, monsieur le Curé. A mon âge on aime sortir.

- Hein, père Lorin ! Fait pas chaud aujourd'hui !

- Non, pas guère ! J'ai planté des pois, moi, hier. Ça m'étonnerait ben qu'ils sortent !

- Oh, oh ! Si tu as déjà planté tes pois ! Moi, j'ai encore rien bêché. J'attends d'être sûr. C'est pas la peine de tout faire geler.

Par petits groupes, les mineurs du poste de deux heures montaient vers le puits. Tout en bavardant, ils pressaient le pas car un petit vent aigre soufflait du Nord et le soleil, quoique très brillant, ne parvenait pas à réchauffer les habits. Ils portaient tous sur leur dos, retenu à l'épaule par une lanière de cuir, un sac de toile bleue contenant la bouteille de vin et la portion. Quelques-uns s'aidaient de leur escoffine au fourreau en forme de canne. Les autres qui marchaient les mains au chaud dans les poches l'avaient glissée dans le sac de la portion ou la seraient sous leur bras. La plupart d'entre eux fumaient.

Le puits était construit à un kilomètre environ des dernières maisons de la ville, tout au bout de cette route bordée d'acacias que gravissait la caravane des travailleurs. Il dressait ses échafaudages métalliques au sommet d'une colline dans un étrange paysage où les voies ferrées, les remblais et les bâtiments noirs se mêlaient à la verdure des prés et au gris des labours. Son chevalement, tel une tour aux fines dentelures d'acier, portait dans les airs deux énormes poulies. Par un curieux phénomène d'optique, ces poulies, en tournant en sens inverse l'une de l'autre, semblaient s'agiter dans un va-et-vient rapide. Des bouffées de vapeur sortaient d'une courte cheminée de fer et masquaient par moment le sommet de la tour. On ne voyait plus alors que les deux câbles tendus obliquement des poulies vers le bâtiment des machines se croiser et se séparer par saccades dans le vide sous l'effet du mouvement, tandis que, placide, dominant tout, la haute cheminée des chaufferies, piquée de son paratonnerre, dégorgeait sur le bleu du ciel le fleuve lourd de sa fumée.

- Hé, vois-tu le singe ! cria quelqu'un.

Les autres se retournèrent et virent grimper à toute allure le long de la colonne des mineurs une superbe Talbot. Au passage, chacun reconnut au volant, seul, Minéral, l'ingénieur investi de la direction des installations minières de la région, son traditionnel cigare à la bouche. La voiture arriva sur le carreau du puits et tourna vers le garage. La poussière qu'elle avait soulevée se dispersait à travers champs.

- Hé Jules ! reprit la même voix. Tu pouvais pas lui faire signe ? Il t'aurait sûrement pris !

Les mineurs se mirent à rire bruyamment.

- On est trop mal fringué, répondit l'interpelé. On lui ferait ben honte au Trois-Soupes !

- Dis, Nono ! Tu la sors, ta boîte de cigares ?

- Ah, je l'ai oubliée dans mon carrosse. Mais je te la ferai porter par mademoiselle ma bonne à l'heure du thé !

- Entendu, mon cher ! Je lui donnerai ma bénédiction à mademoiselle ta bonne !

Tous riaient autour des parleurs. Ces mineurs, braves pères de famille pour la plupart, ne pardonnaient pas à Minéral son attitude froide et méprisante, ni sa vacherie vis-à-vis des camarades pris en faute. Ils l'avaient



surnommé "Trois-Soupes" pour avoir dit en public à propos de la dernière grève :

- Les mineurs ? Mais ces gens-là n'ont aucun, aucun besoin ! Ils peuvent vivre avec trois soupes par jour.

Le père Lorin entra avec les autres aux Lavabos, grand bâtiment contenant une série de cabines de douches sans porte. Chaque mineur avait dans l'une de ces cabines, accroché à une poulie, un seau où il pouvait mettre ses vêtements de rechange. Le père Lorin fit descendre le sien, en retira ses bleus de travail, y remplaça, après s'être changé, son "reblanchi", c'est-à-dire ses vêtements ordinaires, et le fit remonter. Puis il vérifia qu'il ne gardait sur lui ni allumettes, ni briquet car la consigne était sévère sur ce point. Il reprit enfin son sac de toile bleue sur son dos et ressortit.

Une petite queue stationnait devant le bâtiment de la lampisterie. Mais le service allait vite. Ce fut bientôt son tour.

- Numéro ? Cent nonante-six.

- Haï tè, la classe ! Comment ça va ?

Le lampiste qui avait reconnu le père Lorin était un homme de son âge puisqu'ils avaient passé ensemble jadis le conseil de révision. Par le guichet d'où sortait un courant d'air chaud, il tendit la lampe toute allumée.

- Ça va. Et ta femme ?

- Elle sort de l'hosto mardi.

- Ben tant mieux !

Déjà le lampiste parlait avec le suivant. Mais le père Lorin était content. La femme de son copain se guérissait d'un ulcère hémorragique à l'estomac. Il y avait seulement quinze jours, on se demandait si on la sauverait.

Sa lourde lampe à la main, il se dirigea avec les autres à travers les voies et les rames de wagonnets vers l'entrée du puits. A travers le tintamarre du carreau de la mine, on entendait à tout instant quelqu'un interpeler un camarade :

- Ben, fait pas chaud !... Nom de Dieu, ça caille !...

Car les mineurs ne descendent qu'en tenue légère.

Toute la cordée se trouvait là. Du trou noir au milieu duquel miroitaient deux câbles, on vit monter une cage de quatre étages. Deux coups de sonnette retentirent. La cage s'arrêta et redescendit légèrement pour se poser sur des taquets. Les servants du puits en tirèrent huit bennes de pierres et aussitôt les mineurs s'y engouffrèrent au nombre d'une trentaine, le chargement de chaque étage se faisant simultanément par les quatre plates-formes.

Les servants fermèrent la grille du puits. De l'intérieur, les mineurs mirent les chaînes.

- Ta cigarette toi !

- Oh merde ! fit le distrait en écrasant du pied son mégot sur le sol de la cage.

Trois coups de sonnette. La cage se souleva un peu pour permettre l'enlèvement des taquets. Et elle s'enfonça.

Habités depuis longtemps à ces manœuvres, les hommes n'y prêtaient plus qu'une attention distraite et ne ressentaient aucune impression. La nuit s'était faite soudain. Les lampes posées sur le sol de la cage brillaient faiblement, car les yeux n'étaient pas encore faits à l'obscurité. La cage maintenant en pleine vitesse vibrait et donnait en glissant contre les moises un ferraillement comparable au roulement d'un train sous un tunnel.

Un jet de lumières ascendant leur indiqua le milieu de la descente. L'autre cage qui remontait les mineurs du poste du matin avec leurs lampes venait de les croiser en coup de vent. Là-haut, le sol, l'air pur et le jour s'éloignaient déjà à plus de deux cents mètres, mais on n'y pensait guère. Chacun se taisait à cause du bruit. La descente dure à peine une minute. Bientôt les corps se firent lourds, le bruit décrut et la recette inférieure, ses lumières, ses voûtes maçonnées, ses bennes et ses hommes montèrent jusqu'au niveau de la cage qui lentement vint claquer sur les taquets.

Les portes ouvertes, les mineurs sortirent sur les plaques, sortes de dalles métalliques tournantes sur lesquelles on peut manœuvrer commodément les bennes hors des rails. Parmi les voix et les bruits, on entendait au-dessous de la cage tomber une cascade dans le fond du puits, le puisard, où elle s'accumule en attendant que de puissantes pompes la refoulent vers l'extérieur.

- Haï tèt petit ! T'as plus le nez plein comme dimanche ?

- C'est pas tous les jours la bombe.

C'était un servent du puits qui, tout en faisant tourner une benne de pierres sur les plaques, répondait à un camarade avec lequel il avait un peu trop bu ce dimanche. Il portait une grosse veste, un passe-montagne et un cache-nez. Le froid était vif à la recette du fond. Le système d'aération de ce puits laissait descendre librement l'air dans la mine tandis que d'autres puits, munis de ventilateurs et de cloisons étanches, étaient réchauffés par l'air aspiré du fond. Le vent qui soufflait dans la recette était agréable l'été, mais l'hiver il rendait le travail pénible et les postes de servants n'étaient plus enviés.

La recette s'ouvrait sur plusieurs niveaux de roulage. Le père Lorin et une vingtaine de camarades se hâtèrent de pénétrer dans celui de leur contrée, une grande galerie voûtée de trois mètres de large, à peu près autant de haut, sorte de petit tunnel presque horizontal et relativement bien éclairé. Les hommes marchaient entre deux voies de wagonnets, leurs lampes encore inutilement allumées à la main. Des bruits d'eau signalaient sur les côtés les conduites de décantation. D'autres tuyaux de fer couraient le long de la voûte, portant les uns l'air comprimé, les autres deux fois plus larges qu'une bouteille de vin, le remblai hydraulique. Les pas résonnaient sourdement.

Les hommes marchèrent assez longtemps. A plusieurs reprises, ils durent s'écarter pour laisser passer une rame de bennes tirée par un locotracteur au mazout dont l'odeur persistait ensuite dans l'air venant du puits.

- Tiens, Tonin, te voilà, je t'avais pas vu ! dit le père Lorin en tapant sur l'épaule d'un mineur qu'il venait de rejoindre. Tu sais qu'on fait peter la mine en arrivant ?

- Oui.

- Les boutefeux ont pas mangé la consigne ?

- Non.

Le Tonin parlait peu. Le père Lorin connaissait depuis longtemps son chargeur. Ils avaient souvent travaillé ensemble. Un brave homme que ce Tonin. Il ne laissait jamais le travail s'accumuler et ne refusait jamais un coup de main. Dans le quartier, là-haut, on le connaissait bien. Il vivait en célibataire dans une mansarde de la rue Michel Rondet. Les gens l'aimaient en dépit de son caractère bourru.

Peu à peu, en passant devant les galeries et des postes de boisage, le groupe des mineurs s'amenuisait. Ils n'étaient plus qu'une dizaine lorsqu'ils

parvinrent au plan neuf. Un plan est une galerie à forte pente partant d'un niveau de roulage et aboutissant à cinquante, cent, ou même deux cents mètres plus haut, sur une autre grande galerie horizontale, le niveau d'aération, lequel recueille l'air qui monte par le plan aspiré par des ventilateurs.

- Hé là-haut ! On peut y aller ? cria le père Lorin négligeant d'utiliser le système de sonnerie réglementaire.

Une voix répondit du sommet du plan :

- Oui ! Dépêchez-vous !

C'est par le niveau d'aération qu'arrivent généralement les bennes chargées de bois et de matériaux divers. On les fait descendre par le plan au moyen d'un treuil électrique ou à simple frein servi par un "freinteur" jusqu'aux paliers où s'ouvrent les galeries d'exploitation. Ce treuil sert aussi à "freinter" les bennes pleines de charbon, de pierres ou de déblais depuis les galeries d'exploitation jusqu'au niveau de roulage et à remonter les vides.

Les hommes montèrent par le plan en marchant sur les traverses des petites voies ferrées comme sur des escaliers. Ils ne grelottaient plus. L'air devenait doux. Peu à peu, on se sentait pris dans une chaleur d'entrailles. Un ruisseau gazouillait sur un côté de la galerie. Par endroits, des gouttes tombaient, tièdes, d'entre les chapeaux de rondins plafonnant le plan. Les lampes commençaient à jouer leur rôle de compagnes indispensables. Les hommes, malgré l'avertissement du freinteur ne se pressaient plus. La journée de travail serait bien assez longue.

Ils arrivèrent sur un palier, à l'entrée d'une galerie d'exploitation. Là, un freinteur attendait que le plan soit libre pour accrocher une benne au câble.

- Tiens, ils ont retrouvé le charbon de l'autre côté ? remarqua le père Lorin.

Les deux mineurs tournèrent dans l'étroite galerie percée presque à l'horizontale, sa pente étant juste suffisante à l'écoulement des eaux vers le plan. Ils saluèrent au passage des camarades devant une recoupe, large excavation d'où on extrait directement le charbon. Un marteau-piqueur égrenait déjà ses coups de mitrailleuse. Dans un coin, un ventilateur mobile refoulait l'air dans une conduite d'aération en ronronnant doucement. Des gouttes tombaient un peu partout.

- Alors, vous là-bas, vous l'avez retrouvé ce charbon ? demanda quelqu'un au père Lorin. Qu'est-ce que vous foutez à l'avancement ?

- On en met un coup, monsieur Tramel. Quand on aura fait peter, je crois qu'on le retrouvera. Vous viendrez voir... mais non d'un chien, que ça pleut là-bas !

Le père Lorin laissa là le sous-gouverneur, chef des mineurs de la contrée. Il s'en alla dénicher ses outils et ceux du Tonin qu'il avait cachés la veille derrière des montants, précaution indispensable contre le vol, et les deux hommes parvinrent enfin à l'avancement.

Là il pleuvait certes ! On se serait cru sous une douzaine de chéneaux percés par temps d'orage ! Tout reluisait, les quartiers de schiste en surplomb, les bois de l'enfi-lage, les montants, la boue noire du sol. Malgré le bruit qui parvenait de la recoupe, on entendait claquer les gouttes.

Le père Lorin leva sa lampe à hauteur de visage pour examiner où en était resté le travail.

- Oh, oh ! Ils ont foré les coups de mine !

A ce moment, le sous-gouverneur arriva :

- J'avais oublié de vous le dire. J'ai fait approcher la perforeuse avant qu'ils partent les autres. Vous bourrez et vous ferez peter tout de suite. J'ai pas de boufeufeu sous la main.

- Mais et l'aération ? On a besoin d'air ici. Et la fumée du coup, où c'est qu'elle partira ?

Le sous-gouverneur réfléchit une minute, bien que la nécessité de l'aération fut évidente. Un chef se doit toujours d'agir d'après ses propres conclusions.

- Vous avez raison, dit-il enfin. Je vais faire amener un ventilateur et tirer la colonne par ici... Ben, ça pleut dru chez vous ! Je ferai augmenter vos Bedeaux.

- Ça sera pas volé ! Il y en a-t-il des jaunes qui voudraient le faire ce sale boulot ?

On n'aimait pas les jaunes, ces tire-au-flanc qui trouvaient toujours le moyen d'éviter de se fatiguer aux dépens de leurs camarades..

Le sous-gouverneur s'éloigna sous la pluie. Les deux hommes dont les habits étaient déjà trempés d'une eau tiède et noire se mirent au travail.

- Il peut ben les augmenter ! fit le Tonin. Ça paiera jamais cette cochonnerie de flotte !

Une demi-heure plus tard le coup de mine était près. Le père Lorin avait enfoncé trois cartouches dans chacun des trois trous de perforeuse profonds d'un mètre cinquante et percés l'un au milieu horizontalement, l'autre en haut en descendant, la troisième en bas en montant. La seconde cartouche de chaque trou portait fiché dans sa masse un détonateur de fulminate gros comme un crayon de calepin. Il avait achevé de bourrer les trous avec de la terre glaise, en prenant soin de ne pas couper les fils provenant des détonateurs. Enfin il avait connecté ces fils à deux conducteurs principaux qu'il déroulait sur le sol de la galerie en reculant lentement. Pendant ce temps, deux hommes avaient prolongé la colonne d'aération jusque près de l'avancement.

- T'as le moulin ? demanda le père Lorin une fois parvenu avec ses deux fils de cuivre isolés dans une niche du boisage se trouvant, elle, un peu plus loin que le bout de la colonne.

Le Tonin lui tendit la dynamo. Il fixa les deux fils aux bornes.

- Va avertir les autres. Tu crieras.

Le Tonin s'éloigna avec sa lampe accrochée à sa ceinture. Quelques instants après, on l'entendit crier :

- Vas-y ! Fais peter !

Aussitôt, se plaquant dans sa niche, le père Lorin donna un vif tour de manivelle. Une violente explosion ébranla la galerie. Le souffle secoua le père Lorin et l'assourdit. Un caillou vint ricocher sur le tuyau d'aération. Le bruit se répercutait dans les fonds de la mine.

Alors le Tonin revint.

- Quel brêle, milla diales ! On s'aurait cru dans un canon.

Quelqu'un cria de loin :

- Eh, Lorin ! T'en fais du bruit, nom de Dieu ! Qu'est-ce que t'as avalé à midi ?

Le vieux mineur se contenta de rire. Il alla se rendre compte des résultats avec le Tonin. Une poussière dense obstruait le fond de la galerie. Ils s'arrêtèrent.

- D'un côté, dit-il, ça vaut mieux qu'on ait la pluie. Ça fera tomber la fumée. Il marche, l'aérage ?

- Oui.

- Je me rappelle, à la contrée Vincent, le chantier était sec. Quand on tirait la mine, vois-yo ! pas moyen de s'y rapprocher ! Tu te serais étouffé !... T'as pas connu la contrée Vincent ?

- Non.

- C'est là que le Jean Michaux et Nolack, le polonais, ils y sont restés asphyxiés quant il y a eu le feu. Ici, il faudrait qu'il soit malin, le feu !

Peu à peu, sous l'effet combiné de la pluie et de l'aération, la poussière se dissipait.

- Allez, on y va ! dit le père Lorin voyant arriver le sous-gouverneur.

Ils avancèrent à travers le nuage de poussière qui restait. Leur lampe faisait un halo grisâtre. Des gouttes scintillaient en tombant.

- Ça a marché ? demanda de loin le sous-gouverneur.

Le père Lorin ne répondit pas tout de suite. Il voulait se rendre compte.

- Ça a marché. Pas de bloc en l'air. Ça ira.

- Bon, je vais faire amener une benne.

Le sous-gouverneur qui visiblement avait peur de la pluie s'éloigna.

Alors les deux hommes se mirent à l'ouvrage. Ils avaient posés les lampes sur le sol et leurs ombres se projetaient, énormes, sur les parois mouillées. A pleines mains, ils dégageaient les blocs grisâtres, ébranlaient ceux qui tenaient encore, les roulaient dans la boue et les charriaient avec des "hans" de forçats jusqu'à l'extrémité de la petite voie ferrée où attendait une benne. Là, en coordonnant leurs efforts, ils soulevaient ces blocs et les laissaient retomber dans la benne à grands fracas de tôles.

Quand ils eurent déblayé le terrain des plus gros morceaux, ils prirent chacun une pelle et sortirent le gravier et la terre qu'ils rejetèrent vers une autre benne.

- Faudra dire à Marius de faire tirer la voie jusqu'ici, dit le père Lorin. Elle sont trop loin ces bennes.

Puis il se retourna vers le fond de la galerie en marmonnant :

- M'est avis que ce banc de pierre est pas épais. Avec le pic, je te le tordrai ben !

Au bout d'une demi-heure, ils avaient nettoyé l'avancement. Le père Lorin, la lampe à bout de bras, examinait la voûte :

- Eh, Tonin, ça a l'air de tenir, mais faut pas s'y fier. On va placer quatre montants et on fera un enfilage. Apporte les bois... Bonsoir qu'il fait chaud !

Le Tonin partit chercher ses rondins tandis que le père Lorin qui avait enlevé sa chemise mouillée, attaquait, un genou dans la boue, la paroi à coups de pic. Sous les coups puissants du bonhomme la roche s'écroulait par quartiers, la terre glissait, la géographie de cette minuscule gorge changeait à vue d'œil. Et malgré l'eau noire qui lui coulait sur l'échine, il se sentait tout en sueur.

Le père Lorin était prudent. En haut, vers la droite, il vit une avancée de roche d'allure douteuse. D'autres auraient continué à creuser en dessous. Lui, il l'attaqua avec une longue barre à mine. Le quartier de schiste résista longtemps, puis, brusquement, sans crier gare, il céda et le père Lorin recula d'un bond pour éviter sa chute.

- Mince, si j'avais pas fait attention !

Alors le bonhomme pensa avec une légitime fierté que pendant ses trente ans de mine, il n'avait jamais occasionné un seul accident motivant un arrêt quelconque de travail, ni lui-même n'avait jamais arrêté pour accident. Il ne connaissait personne qui eût pu se vanter de cela.

- Tu as fini de charger ta benne ? demanda-t-il au Tonin en se retournant.

- J'en ai ramené une autre avec les bois.

- J'avais pas entendu. Avec leurs sacrés marteaux-piqueurs !...

- Il nous en faudrait un de marteau-piqueur.

- Bah ! D'ici qu'ils aient amené l'air comprimé, j'aurai traversé ça. Il y a du charbon derrière que je te dis ! Je sens ça... Viens enlever cette terre.

Il le sentait à la dureté de la roche. Dans cette contrée, la couche était particulièrement accidentée. La galerie, à son avis, avait été percée trop près du mur, c'est-à-dire du banc de pierre qui termine par dessous une couche de charbon. Il l'avait bien dit au début à l'ingénieur mais celui-ci préférait se fier aux géomètres.

- J'avais pas besoin de tout leur bataclan, moi, pour savoir où il y en a du charbon !

Et de nouveau, les deux hommes restèrent silencieux pour mieux travailler. Pendant une heure encore, le piqueur, à genoux dans la boue, abattait la roche tandis qu'à ses côtés le chargeur enlevait les déblais par pelletées sans fin. C'étaient deux rudes travailleurs dont la réputation était bien établie dans le puits. On les accusait même de "foutre la caille" dans le chantier, c'est-à-dire de donner par leur acharnement aux ingénieurs qui s'occupaient de cette exploitation l'impression que les autres ne travaillaient guère et de les amener ainsi à accroître leurs exigences en dévalorisant l'unité de travail, le Bedeau.

- Ah ! On va boiser ! fit enfin le père Lorin en se relevant péniblement.

Ils prirent deux rondins, les scièrent avec leur escoffine à la longueur voulue, pratiquèrent à l'une de leurs extrémités une encoche destinée à recevoir le chapeau. Ensuite, ils scièrent un autre bois selon la largeur de la galerie. La préparation achevée, ils dressèrent les deux montants de chaque côté de l'avancement en les calant dans un trou creusé dans le sol, puis ils placèrent le chapeau sur ces deux montants. Cette dernière opération n'alla pas sans difficultés. Il leur fallut d'abord abattre au pic des avancées de roche qui gênaient, scier encore deux voliges tordues de l'enfilage précédent, colmater une coulée de terre au dessus de leur tête, s'arrêter deux ou trois fois parce que l'eau pleuvait dans leurs yeux. Une fois ce premier boisage solidement installé, ils enfoncèrent des planches à coups de massette entre le chapeau précédent et le nouveau, obliquement, dans le sens de l'avancement.

Après cet enfilage, le père Lorin, les mains sur les hanches, hocha la tête.

- Il y a pas à tortiller ! Il faut encore mettre deux montants !... Ah milla diales ! On bataille comme des chiens !...

Et ils recommencèrent avec peine toute cette série de travaux.

Tout à coup, on entendit frapper sur la colonne d'air comprimé. C'était le signal de la portion.

Le tintamarre de l'exploitation s'était tu, marteaux-piqueurs, chocs des bennes les unes contre les autres, râclage de pelles... Seuls persistaient le bruit des gouttes d'eau et le ronronnement du petit ventilateur placé sur la colonne d'aération qui partait vers l'avancement. Assis n'importe où, par terre, sur des bois, sur des tuyaux, les mineurs avaient ouvert leur sac et sorti la portion, laquelle consistait la plupart du temps en charcuterie et fromage. Quand aux litres de vin, beaucoup étaient déjà sérieusement entamés.

L'heure de la portion est toujours la bienvenue. C'est un moment de détente au milieu d'un travail éreintant. Tous mangeaient avec appétit et bonne humeur.

- Eh, Nono, dis, t'as pas lavé tes mains ! Tu vas salir la nappe.

Cette plaisanterie, souvent renouvelée, rencontrait toujours le même succès. Rien de plus étrange en effet que l'évocation d'une nappe immaculée au milieu de ces diables noirs, à moitié nus, sur la peau desquels les gouttes tombant du boisage traçaient des sillons clairs et qui tenaient entre leurs mains des quartiers de pain et de fromage où tous les doigts laissaient de larges empreintes noires. La lumière des lampes posées sur le sol, en éclairant par-dessous ces visages imprégnés de sueur et de charbon leur donnait une expression à la fois terrible et grotesque. De temps à autre, l'un de ces hommes portait le litre à ses lèvres et renversait la tête comme s'il jouait d'une trompette silencieuse. Des glouglous lumineux grimpaient sous le verre. Le niveau baissait. Et finalement, avec une grimace de satisfaction, le mineur rebouchait son litre et du dos de sa main s'essuyait la bouche.

- Moi, je vais chier, fit un petit gros en fermant son sac, comme si les autres s'intéressaient à son opération.

Et il s'écarta pour monter dans une benne vide.

- Vous savez qu'il y a réunion du syndicat samedi à la Bourse du Travail, dit un autre. Tu as entendu, eh, là-bas, Ventre-Blanc ? Samedi, huit heures !

- Oui, compris ! C'est pour quoi ?

- Pour que les gros, ils viennent pas nous emmerder avec leurs lois contre les grèves, cria un Polonais.

- Que oui alors ! firent plusieurs.

- Ils ont ben peur qu'on leur demande de quoi vivre ! Qui c'est qui le tire, le charbon, hein ? C'est nous ! C'est pas eux !

- Je voudrais les voir ici ! Bon Dieu, je voudrais te les faire piquer à plat ventre comme l'Henri quand on a commencé la lève ! Je te garantis qu'ils verraient si on est des feignants.

- Une bande de cochons qui s'engraissent de la sueur du peuple ! Qui c'est qu'il y a pour nous défendre, hein ? Il y a que les communistes ! Il y a qu'eux avec le peuple ! Les autres, c'est tous des vendus !

- Il y a qu'eux... il y a qu'eux... grommela le père Lorin. La C.F.T.C. travaille aussi pour le peuple.

Des rires lui répondirent. Une voix cria :

- En brisant les grèves, hein ?

- Elle est aux ordres de personne, la C.F.T.C. !

- Ouais ! A part que c'est les curés qui la dirigent ! Et ils sont pour qui les curés ? demanda un jeune. Pour les gros !

Le père Lorin se leva :

- Tu vas la fermer, toi, petit morveux ! Je te ferai voir s'ils sont pour les gros, les curés ! Moi, je suis un gros peut-être ?

Celui qui avait annoncé la réunion de la C.G.T. intervint :

- Allons, allons, père Lorin ! Faut pas vous en prendre ! Vous êtes un brave homme. Seulement vous comprenez pas où il est l'intérêt du peuple.

- L'intérêt du peuple il est pas à Moscou !

- Ni à New York !

- Non plus !

- Allons, c'est dit, hein, les autres ? Faut pas qu'on soit divisés entre ouvriers. Sans ça, on restera toujours des esclaves.

Les coups sur les tuyaux vinrent à point clore cette discussion. Tout le monde se remit au travail et le tintamarre de l'extraction recommença.

Au retour de la portion, le père Lorin et son chargeur mirent la dernière main à l'enfilage. A la fin, cela faisait comme un toit qui s'avavançait et prévenait toute chute de pierres.

- Père Lorin, il vous faut y passer. Mais comment qu'on va amener l'air comprimé ? Si on attend le Pierre...

- Il y a le Râpé, s'il voulait nous prêter son tuyau... Je vais voir.

Il revient peu après portant l'engin et le tuyau à une prise sur la colonne d'air comprimé. Le père Lorin fixait l'autre extrémité au marteau-piqueur et engageait la pointe.

- Ça y est !

On entendit l'air siffler par un joint. Le père Lorin appuya son arme contre la pierre, pressa la détente et, dans un crépitement sec, la pointe s'enfonça en vibrant.

Le travail allait plus vite. Morceau par morceau, la roche s'effritait et le Tonin n'arrêtait pas de déblayer tantôt à droite tantôt à gauche. En apparence, le marteau-piqueur semble plus facile à manier que le pic. Mais le père Lorin le redoutait. Au bout d'une heure, les vibrations qui le secouaient tout entier l'étourdissaient et il sentait ses vieux os.

- C'est bon pour les jeunes, cette saleté ! pensait-il chaque fois.

Le pic lui paraissait plus normal, plus sain et en vieux mineur qui a toute sa vie manié ce lourd outil, il l'aimait comme un compagnon de travail.

- Cochonnerie de pluie !

Une goutte venait de lui tomber dans l'œil comme il attaquait un quartier de roche un peu haut. Il s'essuya avec ses doigts mouillés et revint à l'attaque avec son arme. Et toujours la roche schisteuse cédait pan par pan, bloc par bloc. L'avancement allait vite. Le vieux piqueur se hâtait. Il sentait le charbon derrière.

- Oh dis ! cria-t-il cependant à bout de souffle en laissant tomber le lourd instrument, on peut en prendre cinq !

Et il resta un moment à se reposer, à genoux dans le sol boueux. Le Tonin, lui, s'était mis à l'aise comme il arrive parfois au plus fort du travail. Il avait enlevé son pantalon de toile largement déchiré aux genoux. A quoi bon garder sur le corps une loque trempée d'eau dans laquelle la terre s'insinue et vous blesse ?

Et on le voyait sous la lueur des deux lampes comme une vivante statue de bronze, les deux mains appuyées sur le manche de la pelle, la poitrine se soulevant dans un rythme profond, et qui regardait au loin un horizon irréel sous ces profondeurs étroites. L'eau, goutte à goutte, tombait sur son épaule et une rigole un peu plus claire courait au creux de sa poitrine et descendait jusque dans ses plis intimes.

- Qu'est-ce que tu broges ?

- Rien, répondit le Tonin en se défilant brusquement. Je pense quand j'étais gosse, mon père voulait que je reste avec lui pour être paysan. On est ben con quand on est gosse !

- Oh oui ! Oh oui ! approuva le père Lorin en ouvrant une petite boîte de fer d'où il tira une chique qu'il fourra dans sa bouche. Moi, j'aurai ben dû continuer à travailler sur la lime. C'était plus sain.

- Et tes gosses, qu'est-ce qu'ils veulent faire ?



- Le Marc, il est au criblage en attendant. Lui, il se débrouillera mieux que son père. L'autre il est trop jeune encore. Mais c'est moi qui te le dis : celui-là il ira pas dans la mine ! Si je peux travailler, je le ferai instruire...

- Oh oui, père Lorin, si vous pouvez, faites-le ! Oh oui, faites-le !

Il y avait dans sa voix un accent de conviction ardente. Puis après une pause :

- Nom de Dieu, il y en a qui me font rire dans les journaux en écrivant que les mineurs ils sont mineurs de père en fils "par tradition" ! Ils mériteraient bien des coups de pied dans le cul !

- C'est encore de ces types qui ont vu la mine sur des cartes postales, ricana le vieux piqueur.

- Moi, si j'écrivais... Mince ! Un singe !

Une série de petits coups annonçant un ingénieur venait de retentir sur les tuyaux. Aussitôt les deux hommes se remirent au travail. Le marteau-piqueur recommença de vibrer.

L'ingénieur s'attarda longtemps derrière eux dans la recoupe. Il est vrai que celle-ci était profonde de près de trente mètres et qu'elle atteignait déjà le mur.

- Qu'est-ce qu'il fout, l'autre, là-bas ? se demandait le père Lorin.

Enfin dans le noir de la galerie, ils virent approcher quatre lampes. C'étaient Tramel, le sous-gouverneur de la contrée, Puteaux, le Gouverneur du puits, Louvisc, l'ingénieur du puits, et Minéral, ces deux derniers équipés de vestes de cuir et de casques.

- H'm ! H'm ! Ça ne va pas vite ! grommela tout d'abord le grand Minéral tandis que les deux hommes redoublaient d'ardeur. Louvisc, il faut veiller à ce qu'on traverse le schiste sans retard ? Vous savez qu'on doit atteindre une pointe de couche derrière ! Le rendement du puits diminue ! Ça ne fait pas notre affaire. H'm, le gouverneur, il faut veiller au travail !

- Monsieur, j'ai mis ici les deux meilleurs hommes de la contrée. Et ils ne chôment pas, je vous en réponds ! Ce matin, il a fallu faire peter la mine. Et après, boiser.

- Peut-être ! Peut-être ! N'hésitez pas à miner. Il faut que nous atteignons le char-bon demain. La lève va être finie, derrière. Le directeur tient absolument à cette pointe de couche avant de commencer une autre lève... H'm, il a perdu son pantalon, lui !

Le grand Minéral qui se penchait un peu pour éviter de se cogner la tête contre les chapeaux repartait déjà quand il se retourna et leva sa lampe vers les enfilages.

- H'm ! H'm ! Ces hommes perdent du temps à boiser ainsi. H'm ! M'est avis que c'est inutile. Qu'en pensez-vous Louvisc ? C'est du terrain qui tient.

- Il faut bien prendre quelques précautions, monsieur.

- Mais pas exagérer ! Pas exagérer ! H'm ! Regardez-moi ça ! Je vous répète qu'il faut aller vite. Vous direz au pointeur de bien marquer le travail de ces deux hommes. Et qu'on ne perde pas de temps au boiserie ! On consolidera ça après.

A ce moment, il échappa sa lampe dans la flaque d'eau. Elle l'éclaboussa au visage, ce qui le mit en fureur. Puteaux se précipita pour la ramasser et la lui redonna, toujours éclairée, car ces lampes sont hermétiques.

- Hé, le piqueur ! Il faut évacuer cette eau ! C'est insensé de travailler là-dedans ! Insensé !

- J'ai pas le temps de tout faire ! riposta le père Lorin en attaquant de nouveau la roche avec le marteau-piqueur qu'il avait posé pour écarter quelques blocs.

L'autre ne répondit pas et s'éloigna avec ses compagnons, en courbant la tête. Quand leurs feux eurent disparu, le Tonin se retourna et, crachant dans leur direction, il cria :

- Eh, va te faire chier !

- Il est mauvais ! appuya le père Lorin en reposant son outil. L'autre, Louvisc, ça peut encore faire. Mais Minéral, mes amis !... On dirait qu'on est des chiens !... Tiens, prenons-en cinq ! Après, on resuivra cet enfilage... Mes amis, quel ours !...

De mauvaise humeur, le vieux mineur remit une nouvelle chique dans sa bouche puis il envoya promener le marteau-piqueur qui lui brisait les bras et il revint à l'assaut de la pierre avec le pic.

- Ah ! Il veut que ça avance, l'autre ! Qu'il y vienne ! Qu'il y vienne !

La taille devenait tendre. Chaque coup descendait un tas de pierraille en plaques grises. Blessé dans son amour-propre professionnel, l'homme se vengeait sur le terrain dans une sorte de corps à corps. Ses muscles saillaient. Avec des hans sonores, il arra-chait de la roche des gerbes d'étincelles. Cela dura longtemps. L'homme ne désarmait pas. Tantôt à droite, tantôt à gauche, sans prendre garde à la boue dans laquelle ses genoux enfonçaient de plus en plus, il détachait des morceaux de schiste avec une adresse exercée pendant plus de trente ans de ce terrible métier. Tout à coup, comme il creusait un trou en bas vers la gauche, une pierre plate de la largeur d'une assiette glissa dans les déblais. Le mineur l'aperçut, lâcha son pic, la prit, l'examina à la lumière de sa lampe. Comme gravée par une main d'artiste, une fougère s'épanouissait dans la pierre en traits fins et délicats. Le vieux mineur la contempla longtemps.

- C'est rare d'en voir une si bien écrite, dit le Tonin se penchant sur son épaupe.

- Tu la veux ?

- Maintenant qu'on l'a vue, fous-la en l'air.

- Non, mets-la vers mon sac. Je la montrerai aux gosses.

Le père Lorin reprit son travail. Mais sa découverte le laissait songeur. Ici, à quatre cents mètres sous terre, cette pierre dormait depuis des centaines de milliers d'années. Ici c'était autrefois le sol, ici brillait le soleil, ici coulaient les rivières et miroitaient les lacs, ici se pressait une végétation luxuriante au sein de laquelle rugissaient les masto-dontes. Comment ne pas éprouver un sentiment de mystère au spectacle de cette immense marche de la vie à travers les millénaires comme à travers les boulever-sements géologiques ? La vie nous arrive de la nuit des temps et nous laisse pour un insondable avenir. De quel poids pèse un homme dans tout cela ? Et le vieux mineur qui ne manquait pas de culture se heurtait une fois de plus aux grands problèmes insolubles. Mais il comprenait en même temps sa grandeur. De son pic, il fouillait dans les âges révolus de la planète. Il venait de révéler l'histoire d'une humble fougère perdue jadis dans un océan de verdure. Puis, comme il était croyant, secrètement, naturellement sa pensée monta jusqu'à Dieu.

- Attendez un peu, père Lorin. Je vais chercher une benne.

On entendit le chargeur rouler la benne pleine le long de la galerie. Mais le piqueur ne voulait pas attendre. Sans prendre garde aux déblais qui l'encombraient, il creusait en haut à droite. La présence de la fougère en bas

vers la gauche lui faisait en effet pressentir la proximité du charbon vers la droite en haut puisque l'inclinaison des couches montait de droite à gauche et qu'il estimait la galerie foncée trop près du mur. Le pic arrachait toujours du schiste. La pierraille tombait et formait un monticule sur lequel il appuyait ses jambes. Mais cette pierraille prenait une couleur de plus en plus noire. Tout à coup un jet de petits cailloux luisants vola sous le pic. Le père Lorin en prit un. Il était léger. C'était du charbon. Alors il agrandit le trou jusqu'à la largeur d'une coudée. Après quoi, de quelques coups vigoureux, il détacha du fond trois ou quatre blocs d'un noir incomparable qui tombèrent contre ses cuisses.

- Ah, le putin ! Je l'ai eu ! s'écria-t-il en ramassant un.

Il avait lâché son pic et, à genoux près de sa lampe, il élevait dans ses mains le morceau de charbon qui dans l'ombre de la galerie scintillait de toutes ses arêtes comme un gros diamant noir. Le visage affreusement sale du vieux mineur prenait au dessus de la lumière un relief fantastique. Ses dents blanches et ses petits yeux malins souriaient. C'était lui le géant qui par sa propre force arrachait aux profondeurs souterraines l'or noir source de chaleur pour les foyers du peuple, source d'énergie pour les usines et les trains, source de lumière pour les villes, véritable richesse des nations, car l'or jaune n'est qu'une monnaie d'échange. C'était grâce à lui et l'innombrable multitude de ses frères de travail que marchait le monde. Il n'entraînait dans cette fierté ni orgueil, ni enfantillage.

Mais bientôt le morceau de charbon perdit son éclat, devint terne. Les pensées du vieux mineur déviaient. Il jeta le bloc avec les autres et il s'assit sur une pierre. Oui, une évidence assombrissait sa joie. Pendant trente ans, chaque jour, à pleines mains, il avait jeté des tonnes d'or dans la bourse de Marianne, il n'avait ménagé ni ses forces, ni son temps, souvent harassé, toujours sale et boueux, trente ans de labeur obscur, de labeur de forçat, vingt ans sans un jour de congé, journée-et-quart pendant toute la durée de la première guerre mondiale, dur à la tâche, jamais malade, jamais blessé, mineur d'élite... et cependant il n'était pas plus riche qu'avant. Oh ! Il n'était pas difficile, le père Lorin. Un bon appartement, quelques petites économies, des congés un peu plus longs l'été, une journée de travail de six heures et il aurait été heureux. Mais sa famille vivait entassée dans une pièce sans eau ni évier et malgré deux paies il fallait compter pour joindre les deux bouts. Où était passé l'or que lui, pendant plus de trente ans, il avait prodigué aux possédants de la mine ?...

Le père Lorin, cependant, n'osait entrevoir l'abominable exploitation de sa propre énergie vitale et il ne savait que se répéter :

- Les temps sont durs !... Faut pas être feignant !... Faut en mettre un coup pour vivre !... La vie fait pas de rabais !... C'est la vie !...

Mais il est des pensées sur lesquelles il vaut mieux ne pas s'appesantir. Sa fierté de travailleur du sous-sol subsistait malgré tout. Il s'y abrita et, voyant approcher la lampe de son chargeur, il lui annonça de loin :

- Hé, Tonin ! Ça y est ! J'ai trouvé le charbon !

- Oh, nom de Dieu !... fit un mineur en sortant de la cage qui venait d'émerger du puits. Vise ce qu'il y a dehors !

Une blancheur universelle noyait le carreau de la mine, les toits du Lavabo et des compresseurs, la colline, en face, endormie dans la nuit : la neige !... La

neige tombait à gros flocons, calme, silencieuse. Quelle extraordinaire sensation de retrouver le monde totalement transformé après neuf heures de séjour au fond d'un royaume où il n'est ni jour, ni nuit, ni été, ni hiver ! Ils s'étaient évanouis sur le soleil et le vent froid, ils se réveillaient au sein d'une nuit blanche et douce. Et ils exprimaient leur étonnement par des jurons de joie.

- Et tes pois, dis, Lorin ? demanda en riant un camarade qui déposait sa lampe en même temps que lui à la lampisterie.

- Ça fumera toujours le terrain !

Tous ces nègres coururent à travers les flocons jusqu'aux lavabos. Le père Lorin savourait chaque jour l'eau chaude qui lui courait sur le corps et faisait tomber la crispation de ses vieux muscles. Les cabines étant sans porte, les mineurs se lançaient souvent des plaisanteries en signes d'amitié.

- Eh, le Bizut ! Frotte dur si tu veux que ta femme...

C'était le fait des jeunes surtout. Les anciens avaient trop de prestige pour qu'on put se livrer à des plaisanteries sur leur compte pendant qu'ils se lavaient.

Propre, bien au chaud maintenant dans ses vêtements secs, le père Lorin descendait avec ses camarades la route qui le ramenait vers la ville. Là-bas, dans la vallée, à travers les flocons de neige, brillaient en lignes géométriques les lumières des rues. A droite, au pied d'un énorme remblai, des feux verts et rouges signalaient la gare des aciéries. D'un angle de bâtiment, des rayons de projecteurs fusaient droit contre le plafond des nuages, s'éteignaient, recommençaient. Chacun savait que c'était là l'atelier de soudure électrique. Et le père Lorin avec tous les autres goûtait cette vie retrouvée et l'appétit tendu vers la bonne soupe qu'il allait manger en silence pour ne pas réveiller les gosses et l'attente d'un sommeil réparateur au fond d'un lit tiède... Il faut travailler dur pour connaître la valeur de ces petites choses.

Cependant tous les travailleurs ne dormaient pas ce soir-là. Ceux du poste de six heures, libres dès le début de l'après-midi, avaient eu le temps de faire un somme et, comme on était un samedi soir, bon nombre d'entre eux prenaient quelques heures de distraction. Les jeunes allaient au cinéma. Les anciens aimaient se retrouver au café.

Dans le quartier, chaque café avait son genre. Les habitués de chez Louison, en général, se montraient calmes et jouaient à la manille jusqu'à minuit en fumant la pipe autour de quelques bouteilles de rouge. Le patron, un fort gaillard, un ancien de la marine, veillait à la réputation de son débit et flanquait à la porte tout ivrogne qui commençait à faire de la casse. Par contre, le bar du Sous-Sol, enfoncé dans un angle de la rue au-dessous de la chaussée, était presque chaque samedi le théâtre de quelque beuverie dégénérant une fois sur trois en bagarre. Les gendarmes se montraient rarement dans ce coin. La solidarité ouvrière jouait et les témoins se chargeaient eux-mêmes de faire la police.

Comme chaque samedi soir, Monique errait dans les rues à la recherche de son père. Lorsqu'elle le trouvait seulement un peu gris, elle le ramenait assez facilement et elle le faisait coucher. Mais ce soir-là, elle avait visité en vain tous les bistros du quartier, depuis chez Louison jusqu'au bar du Sous-Sol. Sanglée dans son imperméable jaune, le capuchon rabattu sur sa tête, elle marchait à travers les flocons lourds et denses. Ses pieds enfonçaient dans la couche neigeuse sans bruit. Les rues étaient désertes.

- Où est-ce qu'il est passé encore ? Ah, si la maman avait vu ça ! C'est de pire en pire !

Une silhouette apparut cependant sous la lumière d'une lampe de rue. Elle reconnut une voisine, une Polonaise.

- Bonsoir, madame Lodewska. Vous avez pas vu mon père ?

La passante s'arrêta :

- Ah, c'est la petite Héry ? Je t'avais pas reconnue !... Ton père ? Non. As-tu été le voir au Sous-Sol ?

- Oui, partout. Je me demande où il a été boire ?

- Va voir chez le Pointu à Malat. C'est juste derrière le gazomètre. Il ne peut être que là... Ma pauvre fille, c'est pas un temps à se promener la nuit !

- Allez faire comprendre ça à mon père ! Il est têtue comme une mule !

- On ne parle pas ainsi de son père ! Va voir. Tu le ramèneras.

Monique reprit sa marche dans la neige. Elle longea un canal puis s'enfonça dans un pâté de maisons sans feux. La lueur de la ville se reflétant sur les nuages bas permettait cependant d'y voir clair. Elle se hâtait, le cœur gros, en pensant aux petits qui dormaient déjà. Par moment la charge d'un père ivrogne l'écrasait. Mais elle se rappelait sa mère et la mission que celle-ci lui avait confiée. Et puis, son père n'avait-il pas quelquefois des moments de tendresse ? Pour sa fête, il lui avait acheté un superbe imperméable et Monique, en recevant ce cadeau, s'était mise à pleurer.

- Si ta mère était là, je ne serais pas le même, va, petite ! avait-il dit alors profondément triste. Mais on s'y habitue pas ! On s'y habitue pas ! Maintenant je demande qu'une chose : c'est de crever quand les petits seront grands !... A part que les patrons et tous les capitalistes, je les voudrais tous pendre ! C'est eux la cause de tout ! Ta mère, elle aurait accouché dans une clinique et pas dans la piaule si on n'avait pas eu peur du prix. Mais quand on est juste d'argent, on regarde les frais à deux fois... Et c'était la guerre, on la sautait...

Soudain il avait frappé du poing sur la table.

- Eh, nom de Dieu ! J'avais qu'à la payer l'ambulance et la clinique ! On n'en serait pas ruiné, non !...

Et Monique s'accrochait à son cou :

- C'est la destinée, papa. Je suis contente, va. Il est rudement joli l'imperméable !

- Non pas la destinée ! C'est ces salauds de patrons qui nous foutent cette sacrée vie !

Il essuya ses yeux et prit sa casquette :

- Ah, je vais chez Louison. Aie pas peur, petite. Je rentrerai tôt aujourd'hui.

Il était bien rentré éméché comme d'habitude mais elle gardait de ce jour un souvenir heureux.

Un homme approchait. Elle le reconnut à la clarté d'une lampe d'escalier. C'était le Pif-Tort.

- Dis, Ernest, tu as pas vu mon père ?

L'autre aussi l'avait reconnu. Il la dévisageait durement.

- Ah, c'est toi la même ? ricana-t-il. Qu'est-ce que tu fais là, toute seule ?

- Je cherche mon père. Tu l'as pas vu ?

- Je l'emmerde ton vieux !

Mais il se ravisa aussitôt et fit un pas :

- Non, ajouta-t-il. Viens, on va le chercher ensemble... Hein, que ça fera mieux ?

Irritée de l'injure, Monique esquiva sa main :

- T'es un dégoûtant de parler comme ça de mon père ! Oui, c'est ce que tu es !

Elle voulut s'éloigner. Mais l'autre la raccrocha :

- Eh, tu viens la même ? fit-il avec un clignement d'œil.

- Où ?

- Ce que je t'ai dit, la blonde, c'est pour rire. Viens voir ma piaule. Allez, viens ! On rigolera ! Je suis pas méchant, va ! Allez, viens !

A cette invitation, Monique fut prise de fureur. Elle retira violemment son coude que la brute avait saisi.

- Ah ! Tu veux un pétard comme l'autre fois ? Tu veux un pétard ?

L'autre recula par peur d'une gifle. Mais son visage prit un aspect tellement sinistre qu'elle eut peur.

- Je t'avertis, hein ! Si tu recommences... Hein, fais attention ! J'en ai dégringolé de plus forts que toi !

Sur ce mensonge, elle s'éloigna rapidement. Le Pif-Tort lui lança une injure qu'elle ne comprit pas. Mais il n'avait pas cherché à la poursuivre.

Quand elle fut un peu loin, elle se retourna. Le grand gazomètre dépassait à droite derrière une rangée de toits. La silhouette du Pif-Tort se dirigea de ce côté. Il avait là son antre dans une bicoque à moitié démolie où il couchait lorsque sa mère le passait à la porte.

Monique déboucha enfin dans une rue large et pavée. La neige tombait toujours dense et silencieuse. Le rebord des fenêtres et le pas des portes se couvraient de coton blanc. Mais le milieu de la chaussée disparaissait sous le boue. Un camion avait projeté des giclées sales jusque sur les trottoirs.

Elle tourna à droite et découvrit le café dans un renforcement. Une voix d'homme y braillait à tue-tête. D'autres riaient. Les volets étaient fermés contrairement aux règlements des débits de boisson.

- Quelle vie ! murmura Monique en approchant.

Elle ouvrit la porte. La petite salle qui s'offrit à ses yeux s'estompait d'une fumée âcre. Deux ampoules pendaient au plafond, nues au bout de leur fil. Le patron, un mégot aux lèvres, un tablier bleu sur un gros ventre, essuyait un verre auprès d'un rayonnage de bois blanc. L'installation de ce nouveau bistro n'était pas encore terminée que déjà il ne désemplissait plus.

- Où-là, la belle blonde ! cria quelqu'un pendant que d'autres sifflaient d'admiration.

Elle avait rabattu son capuchon et cherchait dans la fumée. Une bande de jeune buvaient, avachis sur une table en affectant des airs d'ivrognes :

- Et le patron ! Un verre pour la poule là-bas !... Viens ici la belle on t'invite !

- J'ai autre chose à faire qu'à me saouler ! répondit Monique.

- Tu vas coucher avec ton amoureux ?

Ce n'était que des gosses qui essayaient de jouer les durs. Monique s'enfonça dans la salle sous l'œil perplexe du patron :

- Qu'est-ce que tu veux, la petite ?

Mais elle venait de découvrir son père, au fond, gesticulant devant deux individus qui rigolaient :

- Tiens, pour la grève, il y a le curé de Sainte Clotilde, eh ben, dis, vieux, d'en haut de sa cure, en pleine messe, il a dit que les grévistes, ils pouvaient

crever ! Les curés, c'est comme les patrons, ça fait la bringue sur le dos de l'ouvrier !...

Monique s'approcha de lui et posa sa main sur son épaule :

- Papa, viens.

- Quand Staline viendra, moi, je lui donnerai des noms... Et même j'attendrai pas. Je te les écrabouille comme ça !

Monique le secoua :

- Papa, viens. Tu as assez discuté. Viens te coucher.

Le père Héry se retourna. Ses yeux brillaient. Des gouttes de vin pendaient de sa moustache.

- Ah, c'est toi ? Qu'est-ce que tu viens m'espionner ici, hein ?

- Je t'espionne pas. C'est onze heures. Viens te coucher.

- Oh, une minute, la petite ! fit l'un des compagnons de son père.

- Allez, viens.

Et elle le tira avec vigueur par l'épaule. Les conversations de la salle s'affaiblis-saient. On la regardait.

- T'as pas fini de me faire chier !

- Viens, papa. Tu as assez bu. Il faut aller te coucher.

- Couche-toi, toi.

- Viens.

- Couche-toi.

Monique, les larmes aux yeux et furieuse de cette résistance et de la curiosité qu'elle soulevait dans ce bistro puant le vin, secoua son père en criant :

- Tu vas venir, espèce d'ivrogne ?

- Comment que tu as dit ?

Le père Héry s'était levé en renversant sa chaise. Il grimaçait. Intrépide, Monique ne recula pas :

- Je t'ai dit de venir.

Et elle le prit résolument par la manche pour l'entraîner. Mais soudain, la grosse poigne de son père s'abattit sur sa nuque. Elle chancela contre le mur, étourdie, les bras autour de la tête par geste de défense instinctif. Deux coups de poing firent résonner son dos. Elle poussa un cri.

- Sacrée morveuse ! Je te traiter ton père d'ivrogne ! Je te traiter ferai, boucon !

On avait tout de suite maîtrisé le père Héry qui chancelait tenu par six bras et finalement tomba assis par terre dans les crachats. Monique sauta par-dessus ses jambes et courut vers la porte. Mais avant de la refermer, elle lança à son père qui se relevait :

- Oui, tu es un ivrogne ! Tu bois toute la paie ! Et tu es une brute ! Avec trois gosses, tu as pas honte ?

Voyant son père saisir un verre plein de vin, elle referma la porte et bondit au dehors. Longtemps après, on entendit le projectile se briser contre le mur.

Elle revenait maintenant, en pleurant, à travers les rues sombres. La neige lui parut soudain douce, infiniment. Les flocons tissaient devant un bec de gaz une mousseline argentée. Une multitude de cristaux scintillaient sur le sol. Les jardins s'enveloppaient d'une blancheur silencieuse. La nuit était si pure.

- Neige, neige, tu es bonne, toi, tu es gentille, merveilleuse neige... Oh, ce capuchon impeccable sur cette borne !... Neige, quand j'étais petite, je voulais être un petit oiseau et m'endormir au creux d'un arbre, heureuse, en regardant glisser tes flocons recueillis. Autrefois, j'avais composé un poème. Il

commençait... Non, je ne veux pas le dire. Ça me ferait trop mal... Je rêvais à la vie alors... Ah, je suis servie !... Seule au monde, trop renfermée pour avoir des amies, je ne sais plus mon âge... La vie est une saleté... Mais toi, neige, tu es bonne...

Elle se laissa volontairement aller aux larmes, estimant au fond de sa conscience qu'une fois n'était pas coutume. Il ne faisait pas froid. Ses joues lui brûlaient et sur son dos la place des coups. Elle ne se hâtait plus. Sur le plafond bas des nuages rosés par les reflets des usines, elle vit se dessiner la charpente métallique du grand gazomètre. C'était beau.

Elle se retourna. Quelqu'un la suivait. Deux hommes à quelques pas. Elle reconnut avec frayeur le Pif-Tort et un individu de sa bande.

- Eh, la même !

Elle fit volte-face, droit devant eux.

- Qu'est-ce que tu me veux encore ?

- Tu viens ? C'est là.

Monique, à cet instant, observa qu'elle se trouvait devant la mesure où le Pif-Tort tenait habituellement son quartier général.

- Il y a longtemps que je t'apinche, chouchoute. Je suis pas mauvais moi. Mais, hi , hi, j'oublie pas les gifles !... Allez, gueule pas ! Montons ! On s'amusera !

Il avait dit cela sur un ton rapide et saccadé et il se taisait en la regardant avec ses petits yeux mauvais. Monique, droite en face de lui, cherchait un subterfuge.

- C'est pas rapport à ma gueule ? T'en baisses ben d'autres !

- Tu es un lâche ! cria-t-elle subitement et elle lui appliqua une gifle.

Mais au même instant un cache-nez tomba par derrière sur sa bouche et la bâil-lonna en la serrant d'une façon inouïe. Ses mains se trouvaient prises dans son dos par la solide poigne du comparse. Le Pif-Tort souleva ses genoux à pleins bras.

- Ça y est, Cognard ! On la tient ! Grouille-toi ! Au grenier !

Et Monique se sentit emportée dans un escalier sombre. Elle se débattait mais, bien saisie, elle ne pouvait que gêner les bandits et le baillon l'étouffait.

- T'as pas fini de bouliquer ? fit Cognard.

Elle répondit par une nouvelle secousse. Le Pif-Tort trébucha sur l'escalier de bois. Cognard se libéra une main et lui donna une gifle qui déplaça le cache-nez. Elle cria :

- Au secours !

Et elle se débattit si fort que les deux bandits chancelèrent. Au même instant, on entendit un grincement de freins, le bruit d'un vélo qu'on jette contre un mur et une voix :

- Qu'est-ce qui se passe là-haut ?

- Marc, viens vite !

Aussitôt l'étreinte de ses jambes se desserra. Le Pif-Tort dégringola les marches de bois avec fracas. Une lutte s'ensuivit. Des coups claquaient. Des injures se croisaient ...

- Salaud ! Ça te regarde ?...

- Cochon de tordu ! Pan, canaille !...

Monique s'aperçut soudain qu'elle était debout, immobile, les mains toujours serrées par l'autre. D'une violente secousse, elle se libéra. Mais les autres barraient l'escalier. Elle voulut sauter. Le chenapan passa ses deux bras sur son cou. Alors, par une présence d'esprit remarquable, elle se baissa



et d'un coup de reins fit basculer son lourd adversaire par devant. Il tomba à la renverse sur les deux lutteurs. Profitant de leur surprise, elle monta sur un dos et sortit.

- Marc, Marc, viens ! Je suis dehors !

Marc sortit immédiatement et allait l'entraîner quand Pif-Tort apparut, les yeux exorbités, et bondit sur lui. Marc lui décrocha un direct bien placé, mais peu sensible le Pif-Tort l'avait saisi par les épaules et ils roulèrent dans la neige.

- Monique !

A cet appel, elle se jeta sur le dos du Pif-Tort qui allait désarticuler ou étouffer Marc et, de toute sa force, elle serra ce cou visqueux en enfonçant les doigts dans le creux des carotides. Le Pif-Tort flancha. Marc, de nouveau dégagé, en profita pour lui asséner un puissant coup sur le nez et, saisissant la main de Monique, il entraîna celle-ci à la course dans les rues désertes.

Ils coururent longtemps. Puis, sûrs de n'avoir pas été suivis, ils s'arrêtèrent sous un auvent à moitié garni de bûches.

- C'était bien le moment ! Qu'est-ce que tu foutais avec eux ?

- Ils m'ont tombé dessus et bâillonnée. Si tu m'avais pas sauvée !...

- Ah, les saligauds ! J'aurais voulu te les tuer comme des chiens !

Il respirait vite et regardait Monique avec fierté

- Sans toi, Monique, j'y étais ! Ah, quelle fille tu fais !

- Tu saignes.

- Où ?

- La lèvre. Tu as une entaille.

- Qu'est-ce que ça fout ? Mais toi, tu es une de ces filles !... On est copains maintenant ?

- Copains.

Elle le regardait fixement. Marc avec son mouchoir taché de rouge se tamponnait la bouche. Quelques flocons de neige parsemaient ses cheveux.

Brusquement, elle appuya la tête contre l'épaule de son défenseur et partit en sanglots.

- Qu'est-ce que tu as ?

- Laisse, Marc. C'est nerveux... Oh, ce soir, ça allait trop mal !... Mon père au bistro !... Il m'a cognée !... Et puis le Pif-Tort !... Je suis malheureuse, Marc, je suis malheureuse !...

Marc la prit dans ses bras et l'embrassa au front.

- Je le savais, Monique. Tout le monde le sait dans le quartier. Mais ce que je ne savais pas, c'est que tu es une fille qui a du cran !... Oui, on est copains ! ... Je les tiendrai à l'œil, les salauds !... Allons, pleure plus ! A quoi ça sert ?

Il l'entraîna de nouveau par la main en direction de la grande maison où tous deux habitaient. Ils marchaient l'un près de l'autre, sans rien dire, un peu intimidés sans doute de cette marche silencieuse, comme des amoureux, en pleine nuit de neige...

Arrivé devant le grand portail vert, l'abbé Campeaux sonna. Un jardinier lui ouvrit.

- Je voudrais voir monsieur Minéral.

- Ah, bien. Entrez, monsieur l'Abbé.

L'homme le conduisit le long d'une allée rectiligne, sablée de rouge, bordée de plates-bandes tenues avec un goût recherché. Un second jardinier traçait une rosace de boutures. Un autre taillait des buis. Pour tous ces artistes, la neige, fondue la veille, ne tomberait plus. Déjà on préparait une splendide décoration de printemps.

L'allée s'infléchit bientôt derrière les mélèzes et s'arrêta sur la façade d'une grande maison de pierres que la fumée impitoyable des usines et des mines avait noircie comme toutes les autres. Elle n'en conservait pas moins une confortable apparence avec son toit en terrasse, ses balcons à balustrades et son porche flanqué de deux colonnes de marbre bleu au sommet d'un perron.

- C'est là, dit simplement son guide qui se retira aussitôt.

Le jeune abbé gravit les marches et sonna une seconde fois. Il se sentait un peu intimidé par cette entrée imposante et il se rappelait les conseils de son curé.

Une bonne en tablier blanc apparut à travers la porte vitrée. En souriant, elle ouvrit.

- C'est pour voir monsieur Minéral, monsieur l'Abbé ?

- Oui, mademoiselle.

- Alors entrez. Je vais l'avertir.

Elle saisit un téléphone derrière la porte et annonça le vicaire de Sainte Clotilde.

- Monsieur Minéral vous prie de monter dans son bureau. Je vais vous annoncer.

Elle le conduisit à travers un hall au parquet luisant incrusté de marqueterie. D'énormes plantes grasses à chaque coin. De grands tableaux sur les murs. Dans un renforcement, un aquarium de verre où des bulles s'égrenaient vers la surface parmi des poissons rouges indolents.

Ils montèrent un large escalier de marbre au tapis grenat longé d'une rampe en laiton bien astiquée et pénétrèrent dans un petit salon au fond duquel s'ouvrait une porte tapissée de cuir.

- Monsieur l'Abbé Campeaux, annonça la bonne et elle se retira.

Devant un bureau d'acajou un homme était assis, grand, maigre, cheveux raides et petite moustache. Il se leva et vint tendre la main au jeune prêtre.

- Bonjour, cher monsieur l'Abbé. Je suis heureux de faire votre connaissance.

L'abbé Campeaux se sentait gauche sous ce regard d'aigle qui le scrutait.

- Moi de même, monsieur... J'en suis... enchanté...

- Voyons. Je n'ai pas beaucoup de temps. Mais parlons un peu. Voici un siège.

L'abbé s'assit. Monsieur Minéral s'assit également derrière son bureau.

Le début de la conversation fut banal. L'abbé répondit simplement à une sorte d'interrogatoire aimable et courtois sur sa famille, ses études, ses années de séminaire, son temps de régiment. Puis la conversation dévia brusquement quand monsieur Minéral proposa :

- C'est très bien, mon ami. Mais venons-en à l'objet de votre visite. Je voulais vous remettre une certaine somme d'argent pour nos écoles libres. Mais j'ai réfléchi qu'un chèque ferait tout aussi bien. Le voici.

L'Abbé prit l'enveloppe que son interlocuteur lui tendait et remercia sans toutefois oser demander à combien se montait le chèque.

- C'est une grosse charge que nos écoles en effet, poursuivit monsieur Minéral. Et pourtant il faut bien en passer par là si on veut maintenir la bonne société.

- Et l'esprit chrétien, compléta l'abbé.

- Et l'esprit chrétien évidemment. S'il n'y avait pas nos écoles, je me demande où nous pourrions envoyer nos enfants.

- Il est certain que les enfants des familles chrétiennes ont besoin d'être protégés contre les mauvais contacts de l'école publique. Ce sont les élites croyantes de demain.

- En effet. Vous ne voyez pas nos enfants mêlés aux gosses des rues ? Il y en a beaucoup de sales, de malhonnêtes, d'orduriers. Un joli système d'éducation que celui-là ! Faut-il s'étonner ensuite que la laïcité ait fait sérieusement tomber le niveau de la société ? Quand j'examine la jeunesse d'aujourd'hui à la lumière des bonnes manières d'autrefois, je ne puis que constater un sérieux recul.

L'abbé ne sut rien répondre car il envisageait, lui, la question de l'enseignement libre uniquement sous l'angle religieux et non sous l'angle social.

- Vous avez lu l'article du chanoine Léon dans "l'Echo des Apôtres " de la semaine dernière ?

- Je l'ai lu, monsieur.

- Qu'en pensez-vous ? Moi, je trouve le style peut-être un peu conventionnel comme dans tous les autres articles du chanoine Léon mais le fond est parfaitement juste. Un chrétien ne saurait abandonner la cause de l'enseignement religieux. C'est une barrière à opposer au flot populaire et communiste qui menace de nous submerger.

- Le clergé fait tout ce qu'il peut, monsieur.

L'ingénieur leva sa main qui jouait avec une règle chromée.

- Non, monsieur l'Abbé ! Je peux vous parler franchement. L'Eglise m'inquiète. Et je ne suis pas le seul. Depuis un certain temps, j'observe un sérieux glissement à gauche. De plus en plus, le clergé abandonne sa fidélité aux principes traditionnels. Ainsi, on admet la Séparation de l'Eglise et de l'Etat alors qu'on avait tant lutté contre cette erreur. On admet comme normale l'existence de l'Ecole sans-Dieu à côté des nôtres malgré certains prêtres clairvoyants comme le chanoine Léon. L'Eglise se mêle maintenant de faire de l'ouvriérisme avec ses mouvements d'Action Catholique dont, il faut bien l'avouer, la tendance est nettement marxiste.

- Oh, monsieur ! La J.O.C. par exemple n'a rien de marxiste !

- Si, si, monsieur l'Abbé. Sans s'en rendre compte ? Peut-être. Mais réclamer la gestion des entreprises, le partage des bénéfices, n'est-ce pas aller dans le sens du marxisme ? Ah, la belle anarchie si les ouvriers se mêlaient de diriger les entreprises ! Oui, quand je les entends brailler, le soir, dans les

rues, quand je les vois déguenillés au travail, quand ils se battent avec des propos orduriers ou discutent comme des gosses, je me mets à rire en les imaginant à la tête de nos affaires ! Non, monsieur l'Abbé, vous ne me ferez pas croire que ceux qui se targuent de progrès social ne veulent pas la révolution ! Cela crève les yeux !

L'abbé qui se pinçait les lèvres se mit à sourire :

- Mais je n'ai rien voulu vous faire croire, monsieur.

Monsieur Minéral partit d'un grand éclat de rire et se renversa sur son fauteuil.

- C'est une façon de parler, mon ami. Mais je suis souvent fort inquiet de voir les tendances des jeunes prêtres. Certains ne sont pas si hostiles à la révolution.

- Vous exagérez certainement, monsieur. Le prêtre est avant tout l'homme de Dieu. Il a une mission de charité à remplir auprès de tous les hommes quels qu'ils soient. Son apostolat s'adresse donc aussi bien aux pauvres qu'aux riches. Mais jamais un prêtre ne pourra, sans renier sa doctrine de charité, favoriser la violence, jamais !

- Votre raisonnement est inattaquable, mon ami. Mais je ne sais pas si tout le monde voit bien clair dans les questions sociales. Enseigner les ouvriers, leur prêcher la religion, c'est parfait. Mais épouser leurs revendications, légitimer leurs grèves comme certains prêtres l'ont fait, c'est infiniment regrettable. Et ce que je trouve dérisoire, tenez, c'est que des prêtres abandonnent leur rang pour aller travailler dans les usines ! Ah, ça ! On aura tout vu !

- Le Christ était un ouvrier, avança tranquillement l'Abbé.

- Ouvrier... ouvrier... il ne travaillait pas à l'usine ! Et puis à ce moment les questions sociales ne se posaient pas. Vous vous rendez compte de l'énormité que vous me dites ?

- Non, monsieur, pas très bien. Le peuple a besoin des prêtres, c'est aux prêtres à aller à lui.

Monsieur Minéral se pencha sur son bureau.

- Enfin, nous différons sur ce point. Ce n'est qu'un détail. L'important c'est qu'au sortir du séminaire, milieu totalement fermé à la vie...

- Là, nous sommes tout à fait d'accord, dit l'abbé en riant.

- C'est une tare du séminaire en effet. L'important, dis-je, c'est que très vite vous sachiez distinguer la rechristianisation des masses de la révolution sociale, au lieu de vous égarer dans un sentimentalisme à bon marché. Voyez ce qui s'est passé pour les récentes grèves ? Bagarres, coups de feu, actes d'une sauvagerie inouïe, vandalisme et tant d'autres horreurs !... Quand on prêche au peuple une soi-disant justice sociale, quand on leur fait miroiter l'utopie de la richesse pour tous, on les pousse à la violence. La religion doit lutter contre la violence, m'avez-vous dit. C'est pourquoi nous attendons de nos prêtres une attitude qui favorise l'ordre social... Vous voulez une cigarette ou un cigare ?

Monsieur Minéral lui tendait deux étuis d'acajou rehaussé d'ivoire. L'abbé prit une cigarette, l'ingénieur un cigare.

- Voici l'allumeur. Enfoncez seulement votre cigarette. Oui, comme ceci. Très bien.

L'ingénieur se renversa de nouveau dans son fauteuil.

- J'ai parlé de sentimentalisme à bon marché. En voulez-vous un autre exemple ? Tenez : la question des salaires. De braves gens vous rebattent les oreilles sur la misère des travailleurs. Mais il faut voir ce qui se passe dans la

réalité. Donnez aux ouvriers des salaires au-dessus de leurs besoins. Qu'en font-ils ? Ils les portent au bistro ! Les cafés sont tous pleins le samedi et le dimanche et quand vous passez dans les rues le soir, vous entendez brailler de tous côtés. C'est ça, la réalité, mon jeune ami. Sans compter que si les ouvriers n'étaient pas payés au-delà de leur nécessaire, ils ne s'amuseraient pas à faire la grève pour le plaisir de briser, de hurler ou de paresser. Et cette Sécurité Sociale !... C'est un encouragement à la paresse, ni plus, ni moins. On en donne beaucoup trop aujourd'hui. Et le résultat, c'est une agitation révolutionnaire dont vous ne vous rendez peut-être pas compte de la gravité. Ah, monsieur l'Abbé, vous avez beaucoup à faire pour rechristianiser le peuple et lui montrer le chemin de l'ordre ! Vous avez dans le communisme un adversaire de taille !

- Je le sais, monsieur. Mais je vous avoue que ce combat m'effraie parce que je ne vois pas pourquoi le peuple a délaissé la religion pour cette doctrine matérialiste.

- Pourquoi ? Mais nous parlions justement d'école tout à l'heure. L'école Sans-Dieu a d'abord supprimé la religion dans l'âme du peuple. Et tout le reste n'a été que la suite logique de l'enseignement anticlérical. On peut dire que nous payons aujourd'hui en France les fautes des sectaires de l'école laïque.

- L'enseignement public s'est amélioré, je crois. Il y a des instituteurs catholiques, paraît-il, qui...

- Oh, mon ami, l'exception ne reste qu'une exception. Enfin, si nous voulions parler à fond des questions que nous n'avons fait qu'effleurer au cours de ce petit entretien, nous serions encore là demain. Je vais vous quitter, monsieur l'Abbé. Mais auparavant, je vous souhaite un bel apostolat dans notre ville, car nous avons sérieusement besoin de vous. Et si de votre côté, vous avez besoin d'une aide matérielle, vous pouvez nous en faire part, nous vous aiderons de bon cœur. Je souhaite vous voir de temps à autre. Nos entretiens peuvent énormément faciliter votre tâche et vous éviter certaines erreurs de collègues de votre âge.

Les deux hommes s'étaient levés. Monsieur Minéral reconduisait l'abbé sur le palier.

- Eh bien, je vous laisse, monsieur l'Abbé. Vous saluerez pour moi ce brave monsieur le curé. Lui et moi, nous sommes de bons amis.

- Je n'y manquerai pas, monsieur. Et je vous remercie infiniment pour le sacrifice que vous faites en faveur de nos écoles.

Monsieur Minéral se mit à rire et, en ajoutant le geste à la parole :

- Oh, vous savez, dans le chiffre de nos dépenses, le trou n'est pas bien alarmant.

- Il exagère ! se disait l'abbé Campeaux en revenant vers le presbytère. Le communisme, oui, d'accord... Mais il exagère tout de même ... Si je n'ai pas répondu, c'est bien pour obéir aux consignes de monsieur le curé. Quoi qu'en dise monsieur Minéral, les ouvriers ne méritent pas leur sort... Et le progrès de leur standard de vie n'a rien de contraire à la doctrine de l'Eglise. Monsieur Minéral fait partie de ce genre de chrétiens que je n'aime pas beaucoup... Enfin, il a donné une bonne somme pour les écoles. Il est meilleur qu'il n'y paraît.

Comme il tournait dans la longue rue Vassal, il pensa qu'il voulait se mettre en avance sur l'Office du lendemain. Il tira son bréviaire de sa poche

et se mit à réciter Matines. La rue était calme et le soleil donnait à l'air une odeur de printemps. Les bourgeons verdissaient aux arbres. Deux fillettes en robes claires revenaient de l'école, très sages, leur cartable à la main. Le jeune prêtre aimait le bréviaire comme une évasion vers les rivages des Deux Testaments.

"Comme le cerf altéré soupire vers les eaux délicieuses

"Ainsi vers Dieu fort et vivifiant l'âme fidèle se hâte...

Tout à coup il entendit des rires et des cris d'enfants plus loin, sur une petite place. C'était la sortie de l'école communale de garçons. Il hâta le pas par curiosité car ce spectacle d'une foule de gosses en délire lui rappelait son enfance. Il voulait juger aussi de la tenue de cette école laïque dont il avait entendu dire beaucoup de mal.

Un groupe d'enfants passa près de lui en courant. Un autre pleurait dans un coin, la tête contre le mur. L'abbé le reconnut :

- Qu'est-ce que tu as Jeannot ? demanda le prêtre en s'approchant.

L'enfant ne fut pas surpris. Il déclara au milieu de ses larmes :

- Ils m'ont donné un grand coup de poing dans le ventre !

- Qui ça ?

- Les laïques ! Ils avaient crié quand on leur a passé devant. Alors on s'est battu !

- C'est malin ! Allons, il n'y a rien de cassé !

- Tenez, c'est ces types ! Sales laïcos !

L'abbé se retourna et vit une foule de garçons passer près d'eux en remontant la rue. Beaucoup sautaient et se bouscullaient. Tout à coup de la foule bruyante jaillirent quelques croas à l'adresse du prêtre. Alors l'abbé se mit lui aussi à répéter le cri du corbeau, ce qui fit rire tout le monde. Un jeune homme arrivait portant une serviette. L'abbé l'arrêta :

- Eh, monsieur l'instituteur ! Ils se battent souvent vos enfants avec ceux de l'école libre ?

- Ça arrive, monsieur l'Abbé. On les surveille bien. Mais ça arrive ...

Le jeune homme devait avoir vingt cinq ans à peine. Yeux bleus, cheveux presque noirs, air sympathique, pour un anticlérical il ne dédaignait pas de causer avec une soutane devant tous les élèves.

- Regardez celui-là qui pleure, dit l'abbé. Il faudrait empêcher ça.

- Ah, monsieur l'Abbé ! Le mal vient de ce qu'il y a deux écoles.

L'instituteur avait dit cela avec une telle conviction que le prêtre voulut répondre.

- C'est inévitable, mon ami. Tout le monde n'a pas les mêmes idées.

- Je ne vois rien en cela qui motive la séparation des enfants en deux écoles.

- Comment ? Nous, nous sommes catholiques, et vous, vous êtes athées...

Un grand éclat de rire lui coupa la parole :

- Mais je suis catholique, monsieur l'Abbé ! Je vais à votre messe de sept heures tous les dimanches et j'y communie souvent !

L'abbé le regarda avec étonnement :

- Et vous êtes contre l'école libre ?...

- Absolument ! Et beaucoup de mes camarades catholiques aussi !

- Il y a beaucoup de catholiques parmi vous ?

- Il y en a, oui. Le nombre ? Je ne sais pas...

L'abbé haussait les sourcils. Il essaya d'expliquer son ignorance :

- Je ne suis prêtre que depuis peu de temps...

Puis, prenant une résolution subite :

- Ecoutez, mon ami. Cette question des écoles m'intéresse vivement. Voulez-vous qu'on en parle un jour ? Jusqu'à présent je n'ai entendu qu'un son de cloche.

- Volontiers. J'irai vous voir.

- Vous viendriez me voir ?

- Oui, tenez, demain soir en veillée, si cela vous accorde - Allez, circulez, les gosses, je vous ai assez vus ! - Vous habitez ?

- Eh bien d'accord ! Voilà ma carte avec mon adresse.

- Ah, je suis content d'avoir fait votre connaissance, monsieur l'Abbé !

Mais excusez-moi, maintenant je suis pressé. Alors entendu pour demain, le soir, si cinq heures ... ?

- Cinq heures ? Ça me va. Je m'en réjouis d'avance. A demain donc..

L'abbé tourna dans la rue qui le ramenait au presbytère. Sa pensée bouillonnait. Mais il était joyeux.

- Sapristi !... Après ce que j'ai entendu ou lu depuis toujours, c'est une histoire de fous !... Ah, je suis content d'avoir rencontré ce jeune instituteur ! Désormais je me méfierai de ce qu'on raconte. Les faits ! Les faits ! La méthode expérimentale ! Il n'y a que ce moyen pour connaître la vérité ...

Puis il revenait à la question sociale. Entre les idées de monsieur Minéral et celles, excessives, de son ami Jacques, prêtre-ouvrier, il y avait contradiction absolue. Qui des deux avait raison ? Comment voir clair dans cette confusion ?

- Ma faiblesse, c'est mon ignorance. Je ne connais pas le peuple. Quand je saurai ce qu'il est, quand je serai à tous pour les sauver tous, comme dit Saint-Paul, je jugerai mieux et je saurai comment m'y prendre contre le communisme...

Puis de nouveau sa pensée retournait au problème de l'enseignement. La parole de l'instituteur sonnait à ses oreilles :

- Le mal vient de ce qu'il y a deux écoles.

Il essayait de s'y retrouver :

- C'est entendu mais peut-on supprimer l'une ou l'autre ? L'école libre ? Ce serait aller contre le désir de l'Eglise, contre sa mission d'enseignement. L'école laïque ? Mais tout le monde n'est pas chrétien. Alors ?...

Il ne trouvait pas.

- Si je ne vois pas, c'est encore parce que j'ignore trop de choses sur la question. Attendons la visite de l'instituteur.

Et, sagement, en demandant à Dieu de l'éclairer, il se replongea dans la paix du bréviaire.

Comme il traversait un pont de chemin de fer, très animé à cette heure, il se heurta à deux jeunes gens qui criaient à la foule des passants des journaux communistes.

- Si j'osais, j'en prendrais un... Mais ce serait mal !

Soudain l'un des vendeurs, un gars aux cheveux roux, s'avança vers lui :

- Eh, l'Abbé ! Vous êtes pas de notre bord mais à titre de renseignement. .

Il lui tendait trois journaux devant la poitrine. L'abbé hésita imperceptiblement. Puis, devant la figure souriante et franche du jeune homme, il accepta.

René Brun rentrait chez lui très fatigué. Après sa journée, il était parti vendre ses journaux au portail du puits Dutrand et sur le pont du chemin de fer, là où à l'heure de la sortie des mines et des bureaux il passe toujours

beaucoup de monde. La vente n'avait pas été plus forte qu'à l'ordinaire. Mais il était content, content comme chaque soir parce qu'il allait se replonger dans son calme bonheur familial.

- Bonjour, Loulette ! s'écria-t-il en entrant.

Juliette, sa femme, repassait des chemises. Il l'embrassa.

- Bonjour, mon chéri. Tu as faim ?

- Une faim de loup !

- Attends. Je finis ça et je mets la table.

- Bonjour, Jojo ! Tu viens pas biser ton papa ?

L'enfant qui jouait avec des boîtes de carton près du lit se leva et courut vers son père.

- Zou, papa ! Rhaou !

Rhaou voulait dire : fais moi sauter. René Brun embrassa son fils, un beau petit bonhomme de deux ans et il le lança deux ou trois fois au plafond. L'enfant riait et criait. Ce fut le père qui se lassa le premier.

Il déposa son fils sur le plancher devant ses boîtes et se retourna vers Juliette qui mettait les bols :

- Tiens, Juliette. J'ai donné une poignée de journaux à un curé qui passait aujourd'hui.

Elle se mit à rire :

- Si ça peut lui faire du profit !...

- Après tout, pourquoi pas ? Je crois bien que c'est l'abbé Campeaux, celui que Marc disait, tu sais, hier ? Il a l'air sympa.

- Il a pas fait de difficultés ?

- Non. J'espère qu'il les lira. Il verra qu'on est peut-être pas des bandits avec le couteau entre les dents.

- Tu te mets le doigt dans l'œil. Tiens ta serviette.

La casserole venait d'arriver sur la table. Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Jojo grimpa sur les genoux de sa maman. Comme son potage à lui n'était pas tout à fait cuit, on lui donna un peu de pain et de beurre.

- Dis merci, réclama le père.

- Mé-ci, fit l'enfant en s'appliquant.

- Gentil ! Tu disais qu'on se mettait le doigt dans l'œil en tendant la main aux curés ?

- Oui.

- Eh bien, Loulette, moi, je te dis le contraire. Les catholiques ont drôlement évolué depuis la guerre !

- Et les communistes ?

Pour toute réponse, il se servit une grande louche de soupe aux poireaux.

- Nous avons été sectaires par le passé. Ça c'est vrai, poursuivit-il. Aujourd'hui, nous avons compris que c'est idiot de s'opposer à eux à cause de leurs sornettes sur le bon Dieu qui après tout ne nous regardent pas. Nous pouvons faire pas mal de boulot ensemble. Tout homme loyal quand il veut se donner la peine de s'informer et de réfléchir est obligé de reconnaître que sur le plan social nous avons raison.

- Et les catholiques le reconnaissent ?

- Certains y viennent, oui. Je t'ai déjà parlé des Chrétiens Progressistes. Il paraît qu'ils sont de plus en plus nombreux.

- Tu m'en diras tant ! Moi, j'y croirai quand on verra des types comme ça dans nos réunions.



- Mais ça s'est vu, Loulette ! Tiens, je te parie qu'avant deux ans, ici, on fera des réunions où catholiques et communistes seront côte à côte.

- Avec des curés ?

- Pourquoi pas ? On peut s'entendre sur pas mal de choses.

- Ah, mon pauvre Ours ! Tu te fais bien des illusions ! Tu oublies que l'Eglise a toujours soutenu le gros capitalisme contre l'ouvrier, qu'il y a rien à faire : la classe des riches ne laissera pas échapper l'Eglise.

- Eh bien si ! fit l'Ours avec vivacité. Les ouvriers catholiques se mettront avec nous et petit à petit le clergé suivra. C'est pas des imbéciles. S'ils ne veulent pas sombrer avec le capitalisme...

- Moi, je te dis qu'un de ces quatre matins leurs évêques vont asséner l'excommunication sur tes Chrétiens Progressistes et puis tout sera dit ! Les gros se frotteront les mains. Une fois de plus, ils auront les curés dans leur poche. Quant aux ouvriers, ils pourront crever s'ils attendent leur libération de l'Eglise.

L'Ours eut un geste d'énervement :

- Tiens, tu m'embêtes ! Tu es toujours butée ! Si on avait pas des têtes comme toi ...

Juliette lança un regard amusé vers son mari, le regard tendre et condescendant d'une mère vers son enfant qui s'afflige pour une bagatelle.

- Tu vas à la réunion, ce soir ?

- Faut bien. Tu le sais.

- Tu es tellement fatigué !

- C'est pas fatigant une réunion comme ça.

- Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Il y a Caubat qui va justement parler d'une unité d'action possible entre les catholiques et les communistes. Tu vois que cette idée n'est pas une gaminerie, d'autant plus...

Il s'arrêta pour se couper une tranche de pain et un morceau de fromage.

- D'autant plus ?...

- D'autant plus que j'y emmène Marc Lorin... Et une fois de plus, tu as tort.

- Marc qui est de la J.O.C. ? Que ses parents peuvent pas sentir le rouge à dix kilomètres !...

- Exactement ! Il est pas si buté qu'eux. Quand on a voulu discuter, on s'est toujours trouvé d'accord.

- Même sur la religion ?

- Je me fous de la religion ! On s'est occupé du pratique, de l'action sociale. On a parlé de la classe ouvrière, du capitalisme. Eh bien, on était fait pour se comprendre. Et je te dis que les catholiques et nous on est fait pour se comprendre. Mais bien entendu les capitalistes ne laisseront jamais se réaliser cette union contre eux.

Juliette soupira :

- Tu m'en diras tant !

Et elle se leva pour installer Jojo dans sa grande chaise, lui passer une bavette autour du cou et lui remplir son assiette de vermicelle au lait.

- Mais ses parents le savent ?

- Bigre non ! Elle ferait joli, la mère Lorin !

Ils se turent. Le réveil sur le rayonnage de la cheminée égrenait son menu tic-tac. Jojo avalait bruyamment son potage et frappait du pied contre sa chaise. L'ombre du chapeau de lampe s'étendait sur la petite pièce où vivait le

ménage. Seuls, trois cadres brillèrent sur une commode: les portraits de Marx, de Lénine et de Staline.

On entendit un grand bruit de galoches derrière la cloison qui les séparait de l'appartement des Héry. Monique rentrait avec ses frères.

- Ils sont heureux quand le père y est pas, dit Juliette.

- Il est encore au bistro ?

- Non. On l'a remis du poste de deux heures.

- Ça vaut mieux. Il aura pas l'occasion de se saouler le soir.

- C'est Monique qui est contente ! Elle est venue me le dire hier.

- Je pense bien... Va lui demander si elle veut de la soupe. Il en reste.

Juliette se contenta d'appeler à voix forte :

- Monique !

Celle-ci répondit derrière la cloison :

- Quoi ?

- On a de la soupe de reste. Tu en veux ?

- Merci. J'en ai une pleine marmite toute prête.

On l'entendit ensuite disputer le petit, puis moudre le café.

- Tiens, donne-moi une tasse de jus, dit l'Ours.

Juliette mit une tasse et servit.

- Tu rentreras pas trop tard ?

- Comme d'habitude.

Il but rapidement son café tiède, prit son manteau resté sur le lit.

- Mets ce cache-nez. Il fait encore froid.

Une fois équipé, il embrassa sa femme :

- Tu es mon trésor.

- C'est tout ?

- Et toi mon bijou, ajouta-t-il en embrassant aussi son fils.

Mais celui-ci, dérangé dans son repas, lui donna un grand coup de cuillère dans l'œil.

- Je sais qui c'est qui nous a vendus, l'autre jeudi !

- Qui c'est ?

- La Courge ! Elle nous a espionné par le cafuron de son grenier et elle a été nous vendre à ta mère !

Le Tienne venait ainsi de révéler à son inséparable ami Jeannot la cause du désastre de la semaine précédente. Les deux gosses tenaient conseil sur les escaliers de la cave, leurs cerceaux en bandouillère. Jeannot avait obtenu la permission d'aller s'amuser dans la rue bien que sa mère se soit juré de ne plus le laisser partir avec ce garnement de Tienne. Mais Jeannot connaissait sa mère. Et il lutta avec habileté pendant un bon quart d'heure pour obtenir la permission désirée. Finalement Marc, son grand frère, arriva et la mère, mise en minorité, dut céder. Ce qu'elle fit en passant Jeannot à la porte avec une gifle de dépit.

La "Courge", ainsi que la surnommaient les deux gosses, une énorme épicière, tenait sa petite boutique où elle vendait un peu de tout dans un coin de la rue Allix Roure près du canal servant d'égout à ciel ouvert en eaux bourbeuses du puits Dutrand. Jeannot et son ami ne l'aimaient pas parce qu'elle avait l'esprit singulièrement obtus. Elle disait que les cerfs-volants n'avaient pas besoin de queue et que le vent les faisait tomber. Elle riait quand on lui affirmait qu'un avion pesait davantage qu'une auto. Elle ne voulait pas croire que la terre tournait sous prétexte qu'elle ne voyait rien

tourner. Pour elle, la bombe atomique n'était qu'une mauvaise farce inventée par les curés pour faire peur au peuple. Mais cette fois-ci, elle venait de dépasser les bornes. La trahison appelait justice. La morale devait être vengée.

- Si on lui attachait un papier dans le dos avec écrit dessus La Courge, proposa Jeannot.

- Ça ferait aucun effet. Trouvons autre chose.

Et les deux gosses, le front dans la main, réfléchissaient intensément. A ce compte-là, l'idée lumineuse ne devait pas tarder à jaillir.

- Ça y est ! s'écria Jeannot. T'as une fusée ?

Jeannot venait de penser aux munitions enfouies par son ami dans un coin de la cave vers le robinet à gaz. Quelle intelligence que ce Tienne ! Son instituteur avait parlé un jour en classe de l'invention de la poudre à canon au Moyen Age. Il avait révélé aux enfants, l'imprudent, que les artificiers de cette époque fabriquaient leur poudre en mélangeant du soufre, du salpêtre et du charbon de bois pulvérisé. Il n'en fallut pas plus au Tienne pour essayer, le dimanche suivant, une poudre de sa composition. Il n'y eut pas d'explosion mais une longue flamme jaillit du tas de poudre comme un feu de bengale. C'était déjà un succès. Depuis avec l'aide de Jeannot qui avait su adroitement emprunter un livre de chimie à son grand frère, il avait trouvé le moyen de fabriquer des fusées avec une poudre à base de chlorate et de soufre qu'il tassait dans des vieux tubes à cachets trouvés dans les poubelles et auxquels il attachait en guise de mèche une corde plongée au préalable dans la même poudre fondue. Comment s'était-il procuré ces matières premières ? Il les avait achetées chez le dro-guiste, tout simplement, en demandant du soufre pour désinfecter et du chlorate pour désherber. Le Tienne était riche. Quand son père rentrait saoul le samedi ou le dimanche souvent il jetait son argent à travers la maison. Le lendemain, malgré un balayage soigné de Monique, il restait toujours une pièce ou deux sous les meubles. D'autre part, le gosse savait faire du commerce. Il vendait même des fusées à d'autres gosses du quartier aux prix du marché noir, fusées ne contenant d'ailleurs qu'une faible charge car, conscient de ses responsabilités, il se réservait les munitions dange-reuses pour lui seul.

- Idée de génie ! s'écria-t-il. On va lui faire sauter un fromage à cette grosse Courge !

Là, Jeannot se trouvait perplexe. Il hésita un moment car sa conscience chrétienne lui commandait de ne pas faire du tort à qui se soit. Mais, d'autre part, il savait qu'il n'arrêterait pas son ami et surtout... il n'aimait pas le fromage. Il trouva un moyen terme :

- On fera sauter un vieux fromage pourri que je sais au coin de sa boutique dehors ! Ça fera plus d'effet !

Quelques minutes plus tard, les deux terroristes marchaient en direction de l'épi-cerie Bouilloux avec des airs furtifs et graves. Ils firent un long détour pour arriver au lieu de l'attentat par derrière le canal pour n'être vus de personne. De là, ils purent s'approcher du coin de la maison où la Courge tenait son épicerie. Elle avait sorti ses paniers de légumes devant sa vitrine et disposé comme à l'ordinaire ses fromages à l'angle sur une petite table avec une vieille balance.

- Tu vois ? C'est cette grosse tourte qui coule. Elle pue jusqu'ici.

La mère Bouilloux se trouvait sans doute dans sa cuisine. On n'entendait parler aucun client.

- Bon. J'y vais.

Et déjà le Tienne se baissait pour aller placer son pétard quand Jeannot le retint par son chandail.

- Mince ! Ton frère qui te cherche !

Le Tienne revint derrière le mur, furieux :

- Toujours dans les pattes celui-là ! Pourquoi qu'il veut pas rester chez madame Brun ? Je vais te lui envoyer une tournée !

- Il vient ! Il va nous voir ! Si on partait ?... Moi, j'aime pas que tu battes ton frère !

- Ben et mon père ! C'est bien pire !... Mais il ne nous cherche pas ?... Chouette ! Il vient faire une commission ici pour madame Brun !

En effet, le petit Loulou arrivait d'un air sérieux en tenant un billet dans sa main. Il entra dans la boutique.

- Pourvu qu'il achète pas notre fromage !...

On entendit la grosse voix de la mère Bouilloux crier :

- Il y en a pas ! Et tu diras à ta sœur qu'elle me paie sa note ! Si ton père il rentrait pas saoul tous les jours ...

Visiblement, la mère Bouilloux ne voulait pas croire que le petit venait faire une commission pour madame Brun. Le pauvre Loulou sortit, la tête basse, presque pleurant, et il s'en alla. Et la voix de la Courge graissaillait à son mari dans la cuisine :

- Cette basse classe, elle nous ruinerait si on se laissait faire ! Mais je l'y ferai retenir sur leur paie.

La voix s'éteignit. La mère Bouilloux venait de rentrer dans sa cuisine.

- Cette vieille Courge punaie ! s'écria le Tienne. Ben oui que je le fais sauter son fumier de fromage qui pue ! Tu vas voir ça !

A quatre pattes il s'approcha de la petite table, enfonça sans peine la fusée toute entière dans le cylindre visqueux, fit craquer une allumette, mit le feu à la mèche qui pendait. Une mince fumée grésilla.

- Vite ! Sous le canal !

Les deux gosses sautèrent au fond du canal en ciment et, en se baissant, ils coururent se cacher sous un tunnel bas que forme ce canal en traversant une élévation de terrain.

Ils attendaient là, anxieux. Les secondes s'écoulaient, incroyablement longues.

- Ça s'est éteint ! dit finalement le Tienne, consterné.

Au même instant retentit une explosion flasque, comme le claquement d'une bouse de vache sur le pavé. Par un réflexe de culpabilité, les deux complices s'enfoncèrent brusquement sous leur tunnel boueux. Mais bien vite, la curiosité l'emporta et le Tienne, dont la tête émergeait prudemment par-dessus le ciment du canal, vit l'énorme Courge lever les bras au ciel devant son étalage éclaboussé de virgules grasses. Elle gourmandait son gringalet de mari qui se tenait tout ennuyé sur le pas de la porte le doigt dans la bouche tandis qu'un nuage noir montait béatement au premier étage. Le peu qu'il comprit le rassura :

- Espèce d'imbécile ! Je t'avais ben dit de pas les laisser au soleil !

Monique s'habillait fébrilement. Elle était joyeuse. Sa tante, venue passer cet après-midi de dimanche chez elle, se chargeait de garder les gosses. Monique était libre. Libre par un temps magnifique. Les cerisiers dans les jardins se couvraient de touffes blanches. Sur le toit d'en-face des moineaux se disputaient joyeusement.

Elle avait mis la belle jupe écossaise qu'elle s'était achetée au mois de février à force d'économies. Maintenant elle bouclait ses sandales par-dessus ses sockettes bleues. Elle se regardait dans une petite glace. Elle avait réussi à se faire belle. Ses cheveux conservaient à merveille le pli des bigoudis, ses vigoureux cheveux blonds et bouclés qui soulevaient toujours des sifflements d'admiration chez des jeunes quand elle entra dans un bureau.

- Ah ! J'oubliais !...

Elle ouvrit l'armoire qui grinça et de dessous une pile de linge elle tira un paquet bleu. C'était un short qu'elle avait réussi à se fabriquer en quinze jours en prévision de cette sortie. Vite, elle le fourra dans son sac et elle passa à la cuisine. Sa tante, un torchon attaché à la ceinture, essuyait la vaisselle.

- Déjà prête ? Ben, ma fille, toi tu vas vite !

- Je veux vite partir. C'est déjà deux heures.

- Bon, bon ! Je te retiens pas. Ah, profite-en, ma petite ! T'as ben de la peine autrement ! Quand j'avais ton âge... Il faut que jeunesse se passe.

- Tu es bien gentille, tatan !

- Mais dis-moi la vérité, Niquette, fit la tante en rentrant une pile d'assiettes dans le vieux buffet quelque peu démoli. Ce Marc que tu sors avec, c'est ton amoureux ?

Monique la regarda avec étonnement :

- Non. Un copain. C'est celui qui m'a défendu quand l'Ernest voulait s'en prendre à moi.

La tante partit d'un gros éclat de rire. Elle laissa ses assiettes à moitié rangées et, sans expliquer son rire, elle s'approcha de la jeune fille qui attendait, impatiente, la main sur la poignée de la porte.

- Fais voir ta main ?

Elle examina longuement la main de la jeune fille puis la laissa retomber.

- Tu les a passées à la Javel ?

- Bien sûr, elles sont tellement abîmées ! Mais qu'est-ce que tu as vu dans ma main ?

La tante parut embarrassée. Elle haussa les épaules :

- Ah, je sais pas trop ! Mais tu tâcheras de pas faire des sottises avec ton amoureux... parce que, ma petite, non, non, non... je vois pas de mariage là-dedans. C'est bien ce qu'elle m'avait dit, la Vampereur, en consultant ses cartes ...

Monique se frappa le front d'un geste énervé :

- Encore tes superstitions ! C'est ta manie. Si on voulait croire tout ce que tu radotes ... D'abord, tu as vite fait les choses. Qui t'a parlé de mariage ?

- Bah, t'énerves pas, mon poulet ! répondit la tante en reprenant son sourire. Ceux qui se marient pas sont ben les plus heureux ! C'est la destinée. Allez, pars vite. Et rentre à la nuit.

Monique disparut dans le couloir en criant :

- Au revoir, tatan ! Tu es bien gentille !

Elle aperçut Marc au rendez-vous fixé vers le portail des Mines. Il s'était mis en short et s'appuyait de dos contre un poteau électrique. Dès qu'il la vit, il s'avança à sa rencontre, l'air joyeux :

- Vite, le tram arrive !

Ils n'eurent guère le temps de se saluer. Le tramway s'arrêtait. Ils y coururent et montèrent.

Il y avait beaucoup de monde à l'intérieur. En ces premiers dimanches de grand soleil, la ligne drainait vers les gorges de la Loire une foule considérable pressée de fuir cette longue vallée industrielle et minière. La plupart des voyageurs étaient des jeunes dont quelques couples trop visiblement amoureux. Marc et Monique, serrées dans un coin, au fond, regardaient filer les pavés et les maisons.

- Où m'emmènes-tu ? demanda Monique à l'arrêt suivant.

- Où tu voudras. On va grimper par les gorges de la Loire.

- Chic, il y a longtemps que j'y suis pas allée... Mais tes parents t'ont laissés sortir ?

- Ben dis ! Il manquerait plus que ça !... D'abord ils savent pas que c'est avec toi... Et toi, ton père et ta tante ?...

- Oh, moi, mon père... Ma tante est venue garder les gosses pour que je puisse sortir.

- Elle t'a rien dit ?

Monique pensa tout à coup aux paroles de sa tante qui les prenait pour des amoureux. Elle n'osa pas répondre.

- Que veux-tu qu'elle me dise ? Elle était contente.

- Tu sors jamais. C'est bien naturel que je t'emmène un peu. Ça te fait rien qu'on parte ensemble ?

Devant cette question naïve, Monique se contenta de sourire. Et la conversation dériva sur des banalités comme si Marc se trouvait gêné alors qu'elle, elle était tout simplement heureuse.

Au terminus de la ligne, il fallut sortir du tramway pour prendre un car, ce qui avec une pareille foule ne va jamais sans bousculade. Agile et fort, Marc put conquérir sa place de haute lutte en entraînant Monique sur sa trace.

Ce deuxième trajet ne durait que six minutes. Vers le milieu du car, des jeunes gens chantaient "La Jeune Garde". La chaleur des tôles devenait étouffante. Marc restait muet. Monique rêvait. Ce vulgaire car lui semblait tantôt un bateau, tantôt un avion et il l'emménait loin, très loin, vers un pays de lumière et de liberté comme si elle eut été la fille d'un riche prince des îles. Mais très vite, elle s'aperçut qu'elle rêvait comme les soirs où elle se sentait malheureuse et elle s'en étonna.

Au Pertuiset, tout le monde descendit et les deux jeunes gens, à travers la foule des promeneurs, poursuivirent leur route. Ils passèrent sous un tunnel creusé dans le rocher et, sans transition, apparut, inondée de lumière, l'admirable perspective du pont suspendu jeté par-dessus un coude des gorges de la Loire. L'eau miroitait tout en bas et en amont. Une multitude de barques évoluait sur le fleuve assagi par un barrage. Quelques baigneurs s'aventuraient déjà dans l'eau.

- Comme il fait beau ! disait Monique lorsqu'ils furent parvenus au milieu du grand pont. Tiens, regarde les poissons.

Ils se penchèrent dans le vide. L'eau était transparente. Entre les algues par moment une écaille brillait. Ils ne s'attardèrent point cependant sur la route de Saint-Maurice.

- Où tu m'emmènes ?
- Tu te sens du courage ?
- Oui. J'irai où tu voudras.
- Même si on grapille par ces côtes ?
- Même si on grapille par ces côtes !
- Alors, viens ! Je me sens en forme !
- Oui. Mais attends. Pour les broussailles, je veux me mettre en short.
- T'as un short ?
- Pourquoi pas ? répondit-elle, contente de son étonnement.

Et elle s'éloigna derrière des arbustes.

Quand elle revient, Marc la regarda avec insistance :

- Que tu es belle !
- Tu es fou ? Ma jupe est bien plus belle et tu as rien dit.
- Pas besoin que je le dise. Viens, grimpons !

Le ton de leur conversation devenait familier. Marc se sentait plus à l'aise. Monique, plus méfiante, se demandait si elle méritait cette admiration. Pourtant Marc semblait avoir parlé sérieusement.

- Il m'a trouvé belle ?...

Ce jugement qu'elle attendait pourtant au cours de cette sortie puisqu'elle s'était habillée avec soin, rendait un son étrange, comme un message en apparence banal mais lourd de signification secrète. Elle s'étonnait :

- Belle ?...

Marc semblait n'y plus penser. Elle avait de la peine à le suivre. Il grimpeait les pentes, se jetait dans les broussailles, escaladait les rochers, montait, montait toujours, sans se lasser. Monique cependant se sentait légère. Le grand soleil semblait l'exciter et quand Marc se retournait en criant :

- Ça gaze, là-derrrière ?

Elle répondait :

- Marche ! Je te suis !

Ils traversèrent une avancée de forêt puis, Marc se jaugeant assez haut, ils coururent horizontalement par une pente raide et nue où la roche affleurait ça et là parmi les herbes. Souvent l'un des deux glissait et se relevait en riant. Ils coururent longtemps dans le vent du Sud qui soufflait à cette hauteur. Bientôt l'aspect des lieux changea. Le terrain devint cahotique. Plusieurs fois, Marc dut contourner des rochers. Il fut obligé finalement d'en escalader un, non sans peine, et de tirer Monique par la main. Alors à bout de souffle il s'arrêta sur une petite pente d'herbe entre deux parois brûlantes de soleil.

- Reposons-nous un peu !

Il se laissa tomber sur le sol, les bras en croix.

- Je t'ai fait courir !

- J'aime ça.

Monique, debout, le regardait.

- Tu as pris des couleurs, remarqua-t-il. D'habitude tu as une mine de papier mâché.

- C'est que j'ai pas l'habitude de sortir, moi. Je suis pas entraînée.

- Pas entraînée ? Ben, on dirait pas ! J'ai couru autant que j'ai pu pour te crever. Je croyais pas que tu suives. Tu es une bath fille ! J'aime ça !

Monique regardait toujours son ami. Il se tenait les mains derrière la tête. Sa respiration s'apaisait. Ses yeux marrons reflétaient le ciel. Ses cheveux noirs s'écar-taient parmi les herbes.

- Tu es contente de cette balade ?

Elle se détourna pour contempler le cours de la Loire, en amont, vers le rocher de Cornillon flanqué de son viaduc.

- Tu es contente ?

Elle secoua ses cheveux dans le vent puis étendit les bras en l'air.

- Bien sûr ! C'est pas si souvent que je sors !

- On sortira souvent si tu veux.

- Oui.

Elle vint s'asseoir auprès de lui sur l'herbe chaude.

- C'est gentil, Marc, que tu aies pensé à moi au lieu de partir te balader avec tes copains.

- Je pense souvent à toi, Monique, depuis qu'on s'est rencontré le soir de la neige.

- C'est vrai que tu penses souvent à moi ?

- Souvent oui.

Sans qu'elle sut au juste pourquoi, cet aveu la toucha. Elle soutint un moment le regard du jeune homme qui scrutait le sien. La confiance qu'il lui témoignait l'amenait à s'ouvrir elle-même :

- Moi, depuis ce jour, je t'écoute partir le matin et rentrer le soir. Ton pas sonne dans l'escalier. Il fait craquer les planches du plafond. Je sais toujours ce que tu fais quand tu es chez toi. Je me dis : il cire ses souliers, il se lave, il pique le feu. Ou bien : il lit. Je t'entends quand tu causes, quand tu te mets en colère, quand vous faites la prière. C'est un peu comme si nous étions frères et sœurs.

- Non, Monique !

- Pourquoi ?

Marc s'était assis et lui passait un bras sur les épaules.

- Pas comme frère et sœur.

Elle frémit un peu sous le poids de cette main un peu rude. Avec une curiosité craintive, elle demanda :

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Tu as pas la vie bien gaie chez toi ?

- Oh, on s'y fait !

- Il y en a tant à ta place qui se foutaient de tout.

- Ça m'arrive.

- Qui ficheraient le camp pour courir les hommes.

- J'ai l'envie quelquefois. Après, je le regrette. Ça me fait de la peine.

- Quand je pense à toi, je pense toujours que tu es malheureuse. Dans la rue, on te voit toujours passer triste. Les gens disent que tu es trop sérieuse pour ton âge.

Monique sourit :

- Les gens, ce qu'ils disent, je m'en fous !

- Mais les copains, eux, ils disent que tu es rudement belle !

- Je m'en fous, que je te dis ! Les hommes me dégoûtent ! Toujours ils me cherchent ! Je fais exprès de pas me peigner. Mais je sais pas ce qu'ils ont. C'est parce que je suis seule...

Marc pressa son épaule contre la sienne.



- Non ! C'est tout simplement parce que quand une fille est belle, elle est belle dans n'importe quelle tenue. Mais c'est vrai que tous les hommes te dégoûtent ?

- Non, quand même pas ! Ton père, je l'aime bien. Et puis l'Ours. J'aime bien l'Ours.

Marc se tut un moment. Elle chercha la raison de ce silence. Elle éprouva le besoin de s'expliquer :

- Toi, Marc, c'est autre chose.

- Moi, c'est autre chose ?... répéta Marc pensif.

Elle se trouva un peu gênée de nouveau par le silence de son ami. Elle proposa :

- Si on essayait de courir ?

Marc la retint résolument.

- Non. On est bien ici.

- Oui qu'on est bien.

- Monique !

Elle ne répondit pas. Le rire de sa tante, cet après-midi, lui avait paru stupide. Maintenant plus elle réfléchissait, plus elle était près d'admettre que Marc pouvait l'aimer un jour... que même il pouvait déjà l'aimer en ce moment... un peu... Cette idée lui donnait une sorte d'angoisse.

- Monique, écoute. On est sorti ensemble aujourd'hui. Pour les gens qui nous ont vus, qu'est-ce qu'on semblait ?

- Ce que les gens pensent !...

- Dis moi, Monique... Je suis un homme, J'aime voir les choses en face...

Elle sentit un peu trembler le bras qui la tenait par les épaules. Marc respirait plus vite.

- Moi aussi, j'aime voir les choses en face...

- Tu es heureuse ?

- Oui, Marc. Je suis avec toi. Tu es chic... Tu m'as sauvée l'autre jour... Je t'ai dit que j'étais pas heureuse. Mais, depuis, je le suis. Oui, Marc, je le suis.

Une chaleur empourprait ses joues. Un instant, elle croisa le regard anxieux de Marc qui restait fixé sur son visage.

- Alors, fit celui-ci, on peut être franc l'un avec l'autre ?

- J'ai compris, mon petit Marc, j'ai compris !

Et elle céda en fermant les yeux à la pression qui s'exerçait sur son épaule. Pour la première fois de sa vie, elle sentit les lèvres d'un homme sur les siennes. Marc l'embrassait avec une telle force qu'il lui faisait mal. Elle essaya de se dégager. Mais il la maintint contre lui. Alors elle se laissa aller sur l'herbe et elle attendit, heureuse, toute à ce premier baiser.

A la fin, il la redressa un peu pour la regarder droit dans les yeux en lui tenant la tête entre ses mains. Il était radieux. Il voyait dans son regard l'image d'un ciel profond où se gonflait un gros nuage neigeux.

- Tu m'en veux pas ?

- Idiot !

- C'est tout ce que tu trouves à me dire ?

Elle pencha la tempe sur son épaule sans répondre. Elle avait envie de rire et de chanter.

- A quoi tu penses ?

- Que j'aurai du souci pour quatre hommes au lieu de trois.

- C'est tout ?

- Que tu es bête, Marc ! Je suis heureuse, c'est tout !... Regarde cet avion.

Un quadrimoteur traversait le ciel en direction de l'Est. Il courait de nuage en nuage, élégant bâtiment au vol égal et sûr. Ses hélices brillèrent, puis son fuselage. Peu à peu son ronflement s'éloigna. Monique le suivit longtemps des yeux, l'air grave. Et elle dit lentement d'une voix un peu chantante :

- Notre bonheur, Marc, est comme un avion. Il passe un moment dans le ciel clair. On l'admire. Mais bientôt il s'en va...

Marc se souleva et se pencha sur elle, les mains de chaque côté de ses épaules.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

- On s'aime, Marc, allons ! Et c'est tellement beau ! Il faut en profiter parce que ça peut pas durer.

- Tu es folle ? Pourquoi ces yeux tout à coup pleins de larmes ?

Monique secoua la tête et baissa les paupières pour ne pas voir au-dessus d'elle le visage anxieux de son ami.

- Pour rien. C'est la vie...

- La vie est ce qu'on la fait ! cria-t-il.

- Non, Marc. Quand on est pauvre, on est obligé de la subir.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- J'aime mieux te le dire tout de suite. Toi, Marc, tu es libre. Moi, je suis attachée...

- Mais, bon Dieu, explique-toi ! Tu as un amour ? Dis !

- Non, tu dérailles ! Tu es le premier et le seul que j'aimerais. Je veux parler de chez moi. Vois-tu, mon petit Marc, c'est merveilleux qu'on s'aime. Mais ce serait dangereux de se faire des illusions. Aimons-nous sans penser à l'avenir.

- Pourquoi ?

- J'ai mon père, Marc. J'ai mes deux petits frères. Je peux pas les quitter. Je sais que pour toi s'aimer, c'est se marier. Mais il faudrait attendre que le petit il ait au moins l'âge de se débrouiller et c'est un retardé. Et après, il me restera toujours mon père. Je peux pas le quitter comme il est.

- Mais si on se marie, ça t'obligera pas à le quitter.

- Tu rêves, mon chéri ! Et toutes les autres questions ? C'est impossible ! Tes parents voudront pas parce que mon père est comme ça et qu'on va pas à la messe.

- Mais je suis bien libre, moi !

- Et la question du logement ? Tout ça c'est fou, Marc ! C'est fou !

Elle éclata en sanglots, la tête sur le côté :

- J'aurais pas dû accepter de venir avec toi... mais j'aurais été tellement malheureuse, tellement malheureuse !...

- Pleure pas ! Parce que moi, je veux te parler !

Il s'accouda auprès d'elle.

- Tout ce que tu as dit, c'est de la blague !

- Non, Marc. Je veux pas abandonner mes petits frères, ni mon père. Je veux pas. Je l'ai promis à ma mère avant qu'elle meure. Et même sans cela, on peut pas se marier. Il faut prendre la vie comme elle vient.

Marc glissa la main sous son cou et tourna sa tête vers lui.

- Alors, si je comprends... tu accepterais... d'être ma maîtresse ?

Après un moment de silence, Monique murmura en regardant le sol :

- Si tu me le demandes... pourquoi pas ?

Elle releva les yeux. Les traits tendus de Marc exprimaient une lutte intérieure. Une mèche de cheveux glissa sur son front. Il ne bougeait pas. A la fin cependant il se détendit et un grand sourire illumina son visage.

- Ob, comme je vais t'aimer maintenant !...

Il l'embrassa de nouveau sur les lèvres.

- Comme je vais t'aimer, ma chérie !... Mais écoute-moi. Tu connais mes idées. Je pourrais jamais aimer comme il faut une maîtresse ! Jamais ! Après ce que tu viens de me dire, Monique, il faut que tu deviennes ma femme. Oui, ma femme.

Elle murmura tout bas :

- Alors oublions tout.

- C'est toi maintenant qui dérailles. Voyons, ma chérie, tu pourrais oublier cet après-midi, ce soleil, ce baiser ? Nous sommes embarqués tous deux dans la même barque. Je t'aime, Monique. Pour moi ça signifie pour toujours.

- Pour toujours... reprit-elle, les yeux perdus dans les nuages, derrière elle, au dessus de la montagne.

- Ça veut dire que dix ans je t'attendrai s'il le faut. Et ton père, on le gardera s'il le faut. Je démolirai tout ce qui nous séparera.

- Avant de partir, cet après-midi, Marc, ma tante a pris ma main pour y lire mes lignes et elle m'a dit : non, non, je vois pas de mariage là-dedans. Ma tante se trompe jamais. Elle avait dit ça à Pierrette, il y a deux ans. Depuis Pierrette est morte.

Mars éclata d'un rire franc.

- Ah, c'est ça ? Moi, je crois pas à ces idioties ! Moi, je crois en Dieu et j'ai appris à avoir confiance en lui, c'est tout !

- Pour ce qui sert, ton bon Dieu ...

- Monique, tais-toi ! Tu parles sans savoir. Entre tes conneries d'idioties et Dieu, moi, j'hésite pas !... Donne moi ta main.

Il prit la main et lut aussitôt :

- Ligne de mariage très nette avec bonheur profondément inscrit. Date du mariage : un an. Tu es contente ?

- Tu as dit toi-même que c'est de la blague.

- Et ça c'est de la blague ?

Il se jeta sur sa poitrine et l'embrassa longuement.

- Tu vois, dit-il entre deux baisers lèvres à lèvres, ça, ça supprime tous les problèmes. Encore ! Dis-moi : encore !

- Encore.

Malgré sa tristesse, Monique se livrait toute entière à ces baisers un peu fous. Et sa tristesse peu à peu fondait comme neige au soleil... Elle voulait ne plus penser à rien. Marc s'arrêtait. Elle se mit à rire :

- Encore.

Il ne se fit pas prier. Poitrine contre poitrine, les mains sous la tête de Monique, il l'embrassait en entrouvrant les lèvres. Mais brusquement il se releva et la releva du même coup.

- Ecoute, ma belle. La consigne, pour le moment, c'est de vivre au jour le jour sans trop s'inquiéter de l'avenir. C'est un ordre !

- J'obéirai, capitaine !

- Juré ?

- Juré !

- Tu es une chouette fille. Alors viens ! En avant ! Et que ça saute, petite folle !... Faire de la neurasthénie en plein soleil !

Ils s'aidèrent mutuellement à franchir un banc de rochers et trouvèrent une pente de broussailles.

- Je t'en foutrais, moi, de la neuneu ! Tu vas voir ! On va descendre jusqu'à la Loire.

Il la prit par la main et l'entraîna en courant sur la pente. Elle criait et riait, mais elle dévalait sans trop de peine. Le fleuve coulait en bas, au fond d'une étroite vallée dont le versant d'en-face portait de jolis cottages au milieu des sapins. Les barques évoluaient sur l'eau calme. Le bruit d'un dancing montait, menu, et presque ridicule dans le vent. Des gens s'appelaient d'une rive à l'autre.

Ils traversèrent la route de Saint-Maurice et, sans reprendre haleine, ils se jetèrent de nouveau sur la pente. Monique se donnait à corps perdu dans cette folle dégrin-golade. Elle n'avait jamais couru si longtemps. Dans les rues et chez elle, son comportement était celui d'une mère de famille chargée de soucis. Avec Marc, elle rajeunissait soudain. Elle réalisait enfin ses vingt ans.

- Mais si : la vie a un sens ! pensait-elle à moitié étourdie.

Ereintés, à bout de souffle, ils débouchèrent enfin d'un petit chemin sur le rivage. Elle s'y effondra. De l'herbe poussait sur le talus, abondante et fraîche. Sur l'eau calme des arbres se penchaient.

- Attends-moi ici cinq minutes.

Elle n'eut pas le temps de demander pourquoi. Marc courait vers une plage devant un hôtel. Tout en reprenant sa respiration, les mains derrière la tête, elle regardait trembler les feuilles argentées d'un saule sur un ciel qui s'éparpillait en petites vagues nuageuses.

- Encore deux heures, se disait-elle. C'est long, deux heures !...

Désormais, je n'envierai plus mes compagnes lorsqu'elles me raconteront leurs sorties. Je ne serai plus la pauvre Monique qui promène ses frères le dimanche au lieu d'aller courir avec des garçons et des amies à travers la campagne ou se baigner l'été dans la Loire... J'aimerais maintenant avoir un vélo, partir avec Marc, loin, très loin... Et si on campait ?... Mais je rêve !... Et si ça me plaît de rêver ?... Rêve toujours, pauvre gosse ! Ça durera ce que ça durera !... Ta tante t'a pourtant avertie que...

- Oh, celle-là, si elle avait pu la fermer ! s'exclama-t-elle tout haut en s'asseyant vivement.

Elle regarda un car qui traversait le pont suspendu au détour de la vallée à gauche. Puis ses yeux glissèrent le long du rivage. Non loin d'elle, dans un coin entre deux arbustes, un garçon et une fille s'enlaçaient, presque nus.

- Dire que je crachais quand j'en voyais comme ça ! J'étais bête ! S'ils s'aiment !...

Une voix sur le fleuve la fit se retourner. C'était Marc qui s'avancait dans une barque rouge à grands coups de rames. Il lui cria :

- Viens faire un tour !

Monique se leva, battit des mains.

- Tu es fou, Marc ! Oh, j'avais tellement envie !...

La barque vint se plaquer contre le talus. Monique y sauta et faillit tomber à l'eau sous l'effet du roulis qu'elle avait maladroitement provoqué. Marc riait. Elle s'assit.

- Où veux-tu aller ?

- Vers le Rocher Maudit.

Les arbres de la rive s'éloignaient. Leurs reflets tremblaient dans le sillage de l'embarcation. Monique laissait tremper une de ses mains dans l'eau et regardait gravement son ami se tendre et se détendre de tous ses muscles dans un puissant mouvement de rames. Alors elle se mit à chanter.

Comme ils avaient convenu de ne pas rentrer ensemble pour ne pas éveiller les soupçons, Monique descendait seule la rue des Barrants. Elle venait de quitter le centre de la ville éclairé, bruyant, les cafés pleins, les cinémas regorgeant de monde. Elle s'enfonçait vers les bas quartiers obscurs. L'ombre était plus accueillante sous un ciel déjà criblé d'étoiles.

Elle se hâtait car sa tante voulait partir à la nuit, mais son esprit voguait ailleurs. Les souvenirs de la journée tournaient dans sa tête, un peu trop confus et lourds, mais si vibrants de joie. Pour la première fois depuis la mort de sa mère, elle rentrait chez elle avec un bonheur sans mélange. Après des années de tristesse, ses vingt ans s'ouvraient sur un avenir riche et lumineux. Qu'importaient les difficultés qu'elle aurait encore à surmonter ? Marc lui avait commandé la confiance. Elle restait fidèle à la consigne pour lui rester fidèle.

Cependant quand elle remonta en courant les escaliers noirs de la maison, une inquiétude la prit. Qu'allait dire sa tante en la voyant rentrer si tard ? Comment lui expliquer ? Pouvait-elle comprendre ?

Elle passa dans le couloir et elle ouvrit la porte.

- C'est pas trop tôt ! Tu m'y reprendras pas, tu sais !

Sa tante attendait, toute habillée, contre le lit. Les petits pleuraient dans un coin. Monique demanda, consternée :

- Qu'est-ce qui arrive ?

- Tu oses le demander, dis ? clama la tante. Moi, je viens pour que tu sortes et tu me laisses ici jusqu'à minuit avec tes vauriens de frères ! Tu m'y reprendras pas, ma petite ! Tu m'y reprendras pas !

- C'est vrai que j'aurais dû rentrer plus tôt. Mais les cars pas moyen de les prendre !

- Tu files en car, toi, quand t'as pas de sou ?

- C'est pas moi qu'ai payé.

- Ah oui, c'est l'autre ! Quand une fille commence à courir la prétantaine, elle est plus bonne à rien ! Moi à quelle heure que je vas rentrer ? Et mon Claudius, quand c'est-y qu'il mangera ? Oh mais, tu m'y reprendras pas ma petite, tu m'y reprendras pas !...

La tante avait vraiment l'air furieux. Monique se tenait immobile au milieu de la pièce. Au retour d'une sortie si joyeuse, cet accueil la désespérait.

- T'as pas besoin de chialer parce que je t'ai dit ça ! Je sais que tu as besoin de prendre l'air. Mais tes gosses, c'est de la vermine ! Ils ont fait les diables à quatre tout le temps !... Allez, moi, je pars ! Et bien le bonjour à ton père ! Ménage-toi bien !

La tante referma la porte. Son pas descendit les escaliers. Monique, tristement, prit un tablier pour préparer le repas.

- Elle nous a battus ! cria soudain le Tienne. C'est le Loulou qui a tiré son aiguille et puis il a tout détricoté !

- Mais non, c'est lui qui a jeté de l'eau sur le feu !

- Laissez-moi, vous autres ! Heureusement que je suis plus seule...

- Qu'est-ce que tu dis ?

- Rien.

Le repas se passa comme de coutume. Malgré sa mauvaise humeur, la tante avait tout de même préparé la soupe. Et Monique retrouva l'atmosphère des dimanches soir où le père n'est pas là, atmosphère composée à la fois de paix et d'angoisse. La maison est calme. La soupe fume et elle parle avec ses frères sous la lampe. Souvent le souvenir de leur mère revient dans leur conversation et le plus petit rêve de cette sorte de fée, douce et bonne, dont il parle quelquefois à ses camarades d'école. Mais quand le père tarde à rentrer, c'est mauvais signe.

Dix heures venaient de sonner à l'horloge, les petits se déshabillaient pour se coucher, quand on entendit un pas lourd dans les escaliers, puis un bruit de lessiveuse qui dégringole, suivi de jurons. Le père Héry rentrait... Ses pieds raclèrent le plancher du couloir et vinrent cogner contre sa porte.

Il ouvrit. Il s'adossa au lit. Ses yeux clignotaient sous la lumière. Le col de sa chemise était défait et taché de vin. Sa moustache semblait humide. Une sorte d'hébé-tude troublait son visage qu'un tic de la lèvre agitait sans arrêt. Cette fois, il avait bu plus que de coutume.

- Vite ! Allez vous coucher ! dit Monique en poussant ses frères vers la chambre.

A ces mots, l'ivrogne s'avança en titubant jusque vers le fourneau. Sa main frôla un rond brûlant. Il eut un cri et restait debout, branlant. Soudain, il rugit :

- Hein, qu'est-ce que tu m'as fait encore, toi ? C'est comme ça que tu traites ton père ? Fumier ! Et tu vas laisser les gosses ici, non ? Je suis leur père, nom de Dieu !

- Ils vont se coucher, c'est tard, dit Monique en refermant la porte de la chambre. Et toi aussi, tu es fatigué. Va te coucher.

A ce moment, le père sembla se souvenir brusquement de quelque chose.

- D'où que t'as été, toi, ce soir, hein ?

- Où j'ai été ?

- Ouais ! T'es sorti avec le Marc ! La Bouilloux vous a vus dans une barque au Pertuiset ! Où tu les prends, les ronds, dis ? On a des sous à jeter par les fenêtres ?

- J'ai pas dépensé un sou. Couche-toi, ça vaudra mieux.

- D'où que t'as été, hein, espèce de garce ? Dis, d'où que t'as été ?

Monique recula vers la table et fit mine de ne pas entendre. Elle prit un bol et y versa de la soupe.

Mais, au lieu de se calmer, l'ivrogne s'élança, bouscula la table, prit le bol plein et l'écrasa contre le parquet.

- Nom de Dieu de nom de Dieu ! hurla-t-il. Tu me répondras, putain ? Ces fumiers de curés de Lorin, ennemis du peuple, tas de fascistes, de capitalistes ! Tu vas te faire engrosser chez eux ! Je t'étriperais, salope, et ton voyou avec !

Il avait saisi l'épaule de Monique et il la secouait. Mais elle n'avait plus peur et d'un geste vif, elle se dégagea.

- Laisse-moi. Tu es saoul. Regarde ce que tu as fait.

Sans y prendre garde, l'ivrogne marchait dans la bouillie grasse des nouilles. Il rattrapa sa fille par le bras en jurant de plus belle. Celle-ci de nouveau le repoussa. Alors, pris de fureur, il se mit à la cogner à tour de bras.

- Putin ! Fumier ! Saloperie ! Coureuse ! Caille !...

Tout son vocabulaire y passait. Monique, étourdie, eut la force de se redresser et, presque folle de colère, elle donna à son père un coup de poing qui le fit chanceler. Une seconde il essaya de se retenir à la table, mais il entraîna celle-ci et s'affala dans un fracas de vaisselle au milieu des nouilles.

Soudain, la porte s'ouvrit. L'Ours, attiré par le bruit, entra, s'élança sur le père qui prenait une fourchette et la lui arracha des doigts.

- Vous avez pas honte, père Héry ? cria-t-il. Faire ça à votre fille ! Vous avez pas honte ?

L'ivrogne essaya de se dégager. Mais le jeune homme le tenait solidement par le col de sa veste et par un poignet.

- Allez, relevez-vous !

Il le souleva et le remit sur ses pieds. Quand l'ivrogne comprit enfin à qui il avait à faire, son excitation se dissipa aussitôt.

- Toi, t'es pas un curé !... T'es un frère !...

Mais pour la seconde fois, il se laissa glisser à terre et, à quatre pattes, comme si la saleté n'était pas à son comble, il se mit à vomir par hoquets. Une horrible sanie vineuse s'écarta sur le plancher. Une fade odeur flottait dans la pièce.

- Ça le soulagera, dit l'Ours. Il t'a pas fait mal ?

Monique en pleurant fit voir d'un signe de tête les assiettes cassées.

- C'est rien. On verra à les remplacer. Il doit avoir fini. On va le déshabiller et le coucher.

- Si je lui donnais du gardénal ?

- Oui, ça l'endormira... Allez, père Héry, relevez-vous. Il faut vous coucher.

Il le remit debout. Pendant que Monique avec un torchon essayait ses habits, l'ivrogne parlait à tort et à travers :

- Toi, t'es un frère... Un frère de la classe ouvrière... La classe ouvrière, c'est tous des frères... Mais les curés du-dessus, c'est de la merde. Quand le peuple se débarrassera de son esclavage... C'est la lutte finale !... On est des frères !... Unissez-vous !... Tous des frères parce que le singe descend de l'homme et l'homme descend de l'arbre...

- Allez, finissez de déconner. Enlevez-moi cette veste.

Il fallut le déshabiller comme un enfant qui remue. L'Ours le porta dans son lit.

- Vous serez bien. Tenez. Prenez ça.

Il lui fit boire une tasse de bouillon chaud. L'ivrogne se mit à chanter :

- Debout les damnés de la terre...

Mais ce ne fut pas long. Bientôt il s'endormit et son souffle rauque s'enfla et remplit la pièce.

- Je me débrouillerai, dit Monique en mettant dans les cendres la vaisselle cassée. Laisse. Tu es bien chic.

L'Ours cependant voulu rester jusqu'à ce que le désordre fut réparé. Il balaya lui-même et récura le parquet. A la fin, il ne restait plus au milieu de la pièce qu'une étoile humide et légèrement violacée.

- Je te laisse, Monique. Il en a pour jusqu'à demain. Dors bien.

Elle lui répondit avec un doux sourire :

- Merci, l'Ours. Heureusement que tu es venu.

- C'est la moindre des choses. Au revoir. Dors bien.

Dès que l'Ours fut parti, elle éteignit et passa dans la chambre à coucher. Les deux petits ne dormaient pas. Le Tienne était assis sur son lit.

- Il t'a battu, le méchant ! dit-il. Quand je serai grand, tu vas voir ce que je lui passerai !

- Couche-toi et dors. On parle pas comme ça de son père.

- Pleure pas, va ! Quand je serai grand...

- Tais-toi et dors.

Elle les borda et leur déposa à tous deux un baiser sur le front. A ce moment un chant de femme monta dans les escaliers, suivi d'un tintamarre de lessiveuse qui roule. La mère Didasse venait de buter contre sa propre lessiveuse qu'elle plaçait toujours dans un coin du palier et qu'à chaque soir de beuverie elle renversait comme l'avait fait le père Héry. On entendit une plainte aigüe, enrouée, puis quelque chose comme :

- Je suis orpheline...

Après quoi, une porte claqua. Un gosse se mit à pleurer. Et peu à peu, le bruit cessa.

- Pourquoi tant de misère ? se demanda Monique en se mettant au lit. C'est le sort des pauvres...

Les belles heures de cette journée défilaient devant elle dans l'ombre aussi irréelles qu'un rêve. Déjà elles lui semblaient lointaines et ironiques, comme des visions suscitées par un sorcier cruel. Non, il ne lui fallait pas se laisser prendre à ce jeu. La scène de tout à l'heure venait de la rappeler à la réalité. Les illusions ne servent qu'à rendre les peines deux fois plus amères.

Elle reconnut le pas de Marc dans les escaliers, pas alerte et fort. Le jeune homme montait toujours les marches trois à trois. La porte du couloir du second se referma. Des bruits de chaises remuées. La voix de sa mère semblait violente. Que lui reprochait-elle ?... Leur sortie ensemble ?... Qui le lui avait dit ?... Que trouvait-il, lui-aussi, en entrant ?

Au lieu de la rassurer, l'entrée de Marc accrut son chagrin. Marc évoluait dans un autre monde qu'elle. Jamais elle ne pourrait le rejoindre. Cette journée n'était qu'un tissu de folies. Il ne fallait plus qu'elle le revoie. C'était trop triste.

- Ma tante avait raison. Ma destinée est de vivre seule... Toujours...

Elle se retourna sur l'oreiller pour pleurer car sa gorge lui faisait mal.

- On va passer rapidement en revue l'action de cette semaine. Je crois qu'il n'y a pas lourd à signaler.

Marc était assis devant une petite table à côté de l'abbé Campeaux. Un dizaine de jeunes gens les entouraient, la plupart se balançant sur de robustes vieilles chaises. Dans le fond de la petite salle s'ouvrait une fenêtre sur le feuillage d'un platane. Il faisait chaud et lourd.

- Meniche, tu as vu le Toine ?

Un grand garçon mince à la casquette cassée répondit sans enlever le mégot collé à sa lèvre :

- Non, pas encore.

- Faut te grouiller, vieux ! C'est un petit gars à repêcher, ça ! Il se met à courir les filles.

- Ouais, mais j'ai vu ses vieux. Ils peuvent pas sentir les curés. Ils disent qu'on veut le mener de force à la messe.



- Ses vieux, on s'en fout ! Il faut le voir lui ! Quand c'est que tu peux le voir ?

- Ben, ce soir, au café de la Brouette. Il va y jouer à la belotte.

- Bon, conclut simplement Marc en regardant la suite de l'ordre du jour dans un petit carnet. Combien de journaux vendus cette semaine ?

Un garçon en salopette bleue sortit une feuille de sa poche :

- Quarante neuf.

- Ça baisse.

- Tu me fais rire, toi ! Va les donner à des types qui te flanquent leur porte au nez ! J'ai fait tout le quartier, hier, jusqu'à ce que les gens soient au pieu. Il y a la mère des Fagots qui l'a porté directement au chiotte.

Toute l'assemblée partit d'un éclat de rire.

- Et Vincent ?

- Moi, douze, répondit un garçon à lunettes. Mais, tu sais, dans la mine, ils veulent pas y mordre ! Ils disent qu'on est pour les patrons ! Il a fallu que je m'engueule avec un !

- Vous vous êtes cognés ?

- Non. Il m'en a acheté deux pour voir si ce que je disais, c'était vrai. Parce que je lui avais montré le titre de la première page : "L'exploitation des ouvriers continue". Ça l'a maté.

- En somme, on n'a pas développé suffisamment la vente. Toi, Paul et toi aussi, le Flingue, je vous colle dix journaux chacun ! Allez, pas de rouspétance ! Il faut faire du boulot ! Moi, j'en vends une quinzaine de mon côté. Cette semaine, j'en vendrai vingt. On verra tout ça entre nous à la sortie... Autre chose. Manioud, tu as été trouver Guérinaire l'ingénieur pour l'affaire du criblage de puits Dutrand ?

Tout le monde cessa de remuer dans l'attente de la réponse. Manioud, un rouquin aux traits épais, rendit compte de la mission dont ses camarades de section l'avaient chargés :

- Pour le voir, celui-là, c'est pas commode !... Enfin, je me suis débrouillé. Il m'a reçu dans son bureau. Je savais pas trop comment expliquer. Alors j'y ai été carré-ment. J'ai dit qu'il y avait des clapeuses que chaque fois qu'un petit jeune entrait au criblage, elles lui quittaient son pantalon pour lui faire passer la visite, qu'il y avait une fille que j'ai nommée qu'elle était propre au début et que maintenant c'est la plus acharnée, que c'était à lui, l'ingénieur, à prendre des mesures, parce qu'il était pas seulement ingénieur pour faire travailler les ouvriers pour les patrons, mais que c'était à lui de s'occuper de préserver la moralité des jeunes. Je me suis pas dégonflé !...

- T'a bien fait ! Je te félicite, Manioud !

- C'est bien ! Bravo ! firent les autres.

- Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

- Il m'a dit que les gardes ils étaient faits pour ça, qu'il fallait s'adresser à eux en donnant les noms.

Des cris s'élevèrent. Méniche ôta son mégot :

- Tu parles si les gardes vont y faire quelque chose ! Et donner les noms ? Je plains le pauvre type de criblage qui ferait ça ! C'est pour le coup qu'il se ferait passer à tabac !

- En somme, Guérinaire, un type qui va à la messe, il s'en fout comme les autres ! dit Marc. Il y a que les communistes qu'on peut compter dessus. Tant pis si ça plaît pas à l'abbé !

Et Méniche appuya :

- C'est les patrons qui font tort à la religion ! Nom de Zeus ! Si je revois le gros Guérinaire à la messe, je l'y fous à la porte à coups de pieds dans le cul !

L'abbé qui n'avait rien dit jusqu'ici intervint :

- Ce n'est pas avec des cris, mes amis, qu'on arrange les choses. La vraie morale de l'histoire, c'est, une fois de plus, qu'il ne faut compter que sur soi. Toi, Bonaure et deux autres costauds... Qui ?... Puril et Jassepin, vous irez trouver les femmes au criblage. Vous n'avez pas peur des femmes ?

- Oh, crièrent les trois nommés.

- Vous leur direz que si elles touchent encore à un gosse, vous leur casserez la figure. Quand la conscience, la pureté, la dignité d'un jeune ouvrier sont en jeu, il ne faut pas hésiter devant les grands moyens. C'est d'accord ?

- D'acc ! firent-ils.

L'un d'eux retroussait ses manches :

- On va d'abord faire un cognage préventif.

L'abbé arrêta le chahut :

- Il faudra aller y faire un tour tous les jours.

- Compris. A la portion, dit Bonaure.

- Je vais vous faire une remarque à propos de cognage, reprit l'abbé. C'est que vous êtes trop violents pour être de vrais chrétiens. Je sais que la guerre et la résistance sont passées par là. Mais ce n'est pas une raison pour engueuler quelqu'un parce qu'il ne partage pas vos propres idées. N'est-ce pas, Bonaure ?

Bonaure tira une bouffée de sa cigarette et se mit à rire :

- Compris, l'abbé.

- Tu t'es raccomodé avec l'instituteur ?

- Non. Oh mais il a bon caractère ! Je l'ai revu. C'était oublié.

- C'était pour quoi ? demanda un gars assis à l'écart sur un banc.

- Ça te regarde pas !

- Voyons, Bonaure ! Ne fais pas le bourru !

- On s'est engueulé avec Sillat rapport à l'école libre. Il disait qu'il voulait toutes les voir tomber.

Puril, un jeune homme en veste de cuir, répliqua :

- Il a ben raison !

- Comment raison ?

- Les écoles libres, ça sert qu'à diviser le peuple !

Un chahut s'ensuivit. La section venait de se partager instantanément en deux camps. On entendait crier des lambeaux de phrases :

- Et la religion ?... Le calcul ça a rien à voir. Des sous qu'on gâche !... Entêtement !... Les laïques veulent détruire l'Eglise !... On ferait mieux d'intensifier l'Action Catholique !... Vous êtes tous des cons !

Il fallut que Marc frappât de grands coups de poings sur la table pour ramener le silence.

- Taisez-vous ! Si on se lance sur cette question, on en a pour jusqu'à minuit. Moi, je dis qu'il vaut mieux passer à un autre sujet.

- Parce que t'es pour la laïque !

- Parfaitement ! Et presque tous ici ! A part vous trois et, bien entendu, l'abbé qui veut pas en démordre de ses écoles libres !

L'abbé, mis en cause, réclama la parole. Le silence se fit :

- Il y a quelque temps, j'avais en effet des idées très arrêtées sur la question. L'école laïque pour moi tout frais émoulu du séminaire, il n'y avait pas de doute, c'était l'école des Sans-Dieu. Depuis, j'ai discuté avec des instituteurs, quelques-uns bons chrétiens, surtout avec l'un d'eux, Etienne Allain du groupe Gambetta. Eh bien, je vous avoue que maintenant pour moi les choses ne sont pas si simples que ça... Pas si simples, oui !

Et l'abbé hocha la tête de l'air perplexe de quelqu'un qui se demande : vais-je leur dire tout ce que je pense ?

- Alors, vous êtes pour l'école laïque ? demanda Marc radieux.

- Attention ! s'écria le prêtre. Il ne faut pas me faire dire ce que je ne dis pas ! Je dis simplement que la question me paraît confuse. L'idéal, à mon avis, ce serait la réunion des deux écoles... quelque chose comme une école publique où les ministres du culte auraient accès... Oui, ce serait peut-être le mieux... En attendant, je considère qu'il faut que tout le monde vive et que les écoles libres sont utiles à la formation religieuse des enfants.

Marc le regarda attentivement :

- En somme, vous y voyez que d'al ! Vous verrez que vous changerez d'idées.

- Ben mince ! fit alors Bonaure. Ça y est, moi aussi, j'y vois goutte !... Ça fait rien. Il vaudrait mieux quand même que toutes les écoles soient chrétiennes.

- Et tout le pays aussi, répondit Marc. En attendant, s'il y avait pas cette sacrée question de l'enseignement, l'Action Catholique serait rudement plus facile !

La conversation n'alla guère plus loin. Comme à chaque fin de réunion, les gars se mirent à chanter des chants jocistes. L'abbé les écoutait car il ne les savait pas encore. Il déplorait cependant intérieurement la tendance de ces jeunes à hurler à tue-tête leurs airs de conquête, ce qui n'avait rien d'élégant et risquait de troubler le voisinage. Mais il ne s'estimait pas le droit de les arrêter. D'ici quinze jours, la section aurait son propre local en plein centre des quartiers miniers et elle s'y trouverait beaucoup plus à l'aise que dans cette petite salle près du presbytère.

Après les chants, on fit une courte mais sérieuse prière. L'abbé demanda la bénédiction du Christ sur ces quelques jeunes ouvriers qui se mettaient à son service pour conquérir la masse de leurs frères. Puis la bande avec des cris et des bourrades descendit bruyamment les escaliers de bois et s'éparpilla dans la rue. Marc, après la petite discussion prévue avec deux ou trois copains à propos des journaux, resta seul auprès de l'abbé pour lui parler d'un communiste "épatant" :

- Vous pourriez le voir, monsieur l'Abbé. Lui, il pourrait vous donner les renseignements que vous désirez. Ça, c'est un communiste et un chic type ! Il demeure en dessous de chez moi.

Lorsque l'abbé Campeaux rentra, une heure plus tard, au presbytère il trouva le curé passablement nerveux.

- Bonsoir, monsieur le Curé. Oh, vous n'avez pas trop bonne mine. Qu'y a-t-il ?

- Rien pour moi ! Rien pour moi ! fit le vieux curé en essuyant ses bésicles. Mais il faut que je vous parle. Voulez-vous entrer au parloir ?

Une fois la porte refermée sur l'indiscrète Hortense qui subitement avait fait le silence dans sa cuisine, le curé pria l'abbé de s'asseoir et remit ses lorgnons.

- Mon cher enfant, vous partez en retraite sacerdotale, demain ?

- Oui, comme convenu, monsieur le Curé.

- Dans ce cas, voulez-vous me permettre quelques conseils ? Je suis un vieux prêtre, voyez-vous, et je crois que les jeunes ont besoin quelquefois de l'expérience des anciens.

- Mais volontiers, monsieur le Curé. Vous êtes mon père spirituel dans la paroisse...

- C'est bien. Alors je me crois autorisé à vous faire plusieurs remarques que vous méditez pendant le recueillement de ces quelques jours de paix auprès de Dieu. On m'a fait observer que vous manquiez par trop de recueillement en effet pour un prêtre. Vous courez. Vous voulez faire trop de choses à la fois... Qu'en somme vous manquez de piété. Je crois qu'il y a un peu de vrai, n'est-ce pas ? Un peu ?

Le jeune abbé reconnut tout de suite l'origine de ces accusations. Mais, s'il n'aimait pas beaucoup les vieilles dévotes de Sainte Clotilde, cela ne signifiait pas qu'elles aient nécessairement tort. Il baissa la tête :

- Je réfléchis, monsieur le Curé. Il y a du vrai, je le reconnais.

- C'est bien. C'est bien. Et... avez-vous bien suivi mes conseils chez monsieur Minéral ?

- Pourquoi donc ?

- Madame Minéral m'a révélé que vous vous étiez assis avant monsieur Minéral. C'est trois fois rien. C'est pourtant à ces petits riens qu'on reconnaît la bonne éducation d'un prêtre. Et vous aviez négligé d'essuyer vos souliers à la porte. Vous avez laissé des traces de boue sur les tapis.

- Monsieur le Curé, je me sentais bien mal à l'aise dans cette grande maison somptueuse. C'est vrai, j'ai été maladroit.

- Faites attention à l'avenir. Ces petits riens ont une importance... énorme aux yeux du grand monde.

- Et aux yeux de Dieu ? fit l'abbé en relevant la tête et en souriant.

- On m'a dit aussi que vos réunions jocistes troublaient les réunions du cercle au-dessous. Ce soir, les hurlements de votre bande de forcenés m'ont alerté. J'étais hors de moi ! J'ai cru que la maison allait s'écrouler ! J'ai dit : mais il y a le feu ?... Je comprends alors les plaintes de ces braves messieurs du cercle, je comprends.

- Monsieur le Curé, ce sont des jeunes et des ouvriers. Pour s'entendre dans les usines ou dans les installations minières, il faut crier. Je sais, je sais : ils hurlent.

- Mais vous ne pouvez pas les faire taire ?

L'abbé ne chercha pas à expliquer à son vieux curé que la section jociste était autonome et que lui, prêtre, n'y avait que voix consultative. Cela l'obligeait à ne pas réprimander à tort et à travers.

- Je vais vous rassurer, monsieur le Curé. Dans une semaine ou deux, les jocistes tiendront leurs réunions dans leur local à eux.

- Tant mieux ! Tant mieux ! J'avais hâte que cette bande de brise-tout aille causer des difficultés ailleurs. C'est bien parce que nos évêques nous recommandent l'Action Catholique ! Car moi, à mon avis, toute cette jeunesse écervelée, ça ne me dit rien qui vaille ! A quoi ça sert, grand Dieu ?

L'abbé releva de nouveau la tête :

- Ça sert tout simplement à redonner le Christ à la masse des travailleurs. Les gens du peuple vivent dans une misère morale indigne. Ils ont soif de l'Évangile, une soif ardente. Tous ces jeunes, si bruyants qu'ils soient, ce sont les ouvriers de la moisson de demain.

Le vieux curé haussa les épaules :

- Oui ! Les temps ont changé ! Aujourd'hui... Enfin bref ! Mais j'ai entendu quelque chose de grave dans votre réunion... Que voulez-vous ? La fenêtre était ouverte. On vous entendait à cinq lieues. Et moi je lisais mon bréviaire au-dessous. Je ne pouvais pas me boucher les oreilles.

- Les réunions jocistes ne sont pas secrètes...

- Je vous ai entendu dire que vous n'étiez pas tellement sûr de la nécessité de l'enseignement chrétien depuis que vous aviez fréquenté des instituteurs chrétiens de l'école laïque.

- C'est exact, monsieur le Curé... A peu près...

- Mais c'est épouvantable ! s'écria le vieux prêtre en levant les bras. Vous feriez bien de ne plus revoir ces drôles de chrétiens d'instituteurs laïques. Qu'est-ce que c'est aussi que cette lubie d'école publique où les ministres des cultes auraient accès ?... Vous voyez ça ? Des rabbins, des pasteurs avec nous ? Si les enfants n'y perdent pas le peu de foi qui leur reste !... Mais où avez-vous la tête, mon ami ? Mais qu'est-ce que c'est cette éducation qu'on donne au séminaire aujourd'hui. C'est inouï !

- Monsieur le Curé, je me repends de cette idée qui m'est passée par la tête. Mais quant à la...

- Oui, c'est sans doute un écart de langage... Enfin, cela fait un certain nombre de choses que vous avez à vous reprocher, un certain nombre. Ce qui me rassure, mon enfant, c'est votre humilité à accepter les reproches. Mon vieux cœur de père en est touché. Venez. Selon l'usage, après ces petites observations, oh, pas très graves, que seul mon devoir m'a dictées, je vous embrasse.

Et le vieux curé dont l'humeur était tombée s'avança vers le jeune prêtre. Il fit toucher sa joue contre la sienne. L'abbé resta ensuite debout, immobile, triste, prêt aux larmes. Le vieux curé s'en émut :

- Mais ce n'est rien, mon enfant, ce n'est rien ! Il arrive toujours qu'on fasse des erreurs au début du sacerdoce... Nous y passons tous... Ça nous forme, hé, hé ! ça nous forme ! Mais on oublie si vite ! Vous allez partir en retraite demain. Vous mettrez à profit ces quelques suggestions. Et vous nous reviendrez plus prêtre qu'avant.

Il lui frappa sur l'épaule :

- Et en meilleure santé ! Vous vous dépensez trop, mon pauvre enfant ! Ces quelques jours de repos vous feront du bien !...

Devant le portail épais comme un blindage, les ouvriers attendaient. Une pluie brouillasseuse tombait entre les grands murs noirs qui emprisonnaient l'entrée de la mine. D'une chaudière s'échappaient des volutes de vapeur que le gris du ciel rendait plus blanches. La gueule de la haute cheminée du puits Dutrand laissait couler une morne fumée grasse sur le toit des maisons. Le charivari du carreau de la mine se mêlait aux roulements des camions sur les pavés inégaux des rues. Et tous ces hommes attendaient là, bavardant par groupes, pataugeant dans la boue charbonneuse répandue sur le sol de l'entrée, grelottant sous leurs casquettes et leurs vestes que la pluie fine transperçait rapidement. Ceux qui travaillaient huit heures d'affilée portaient la portion dans leur sac de toile bleue. Les manœuvres des chaufferies tenaient à la main un gandeau plein de soupe qu'avant de manger ils réchauffaient sur le rebord des fours. Les autres gardaient les poings dans les poches. Ils faisaient leur journée en deux fois et pouvaient revenir chez eux à midi.

L'Ours exécrait ces attentes humiliantes. D'ordinaire il s'arrangeait pour arriver juste au moment de l'ouverture. Mais aujourd'hui, n'ayant pas pris l'heure exacte, il avait craint d'être en retard. L'horloge enregistreuse n'a pas d'âme et une minute de retard fait perdre automatiquement un demi-heure de salaire. Et il restait là, lui aussi, avec cette foule de travailleurs qui grossissait de plus en plus, troupeau silencieux et pauvre chez qui l'habitude avait depuis longtemps fait taire l'impatience.

Tous ces braves gens ne se plaignaient pas. Rien n'est si doux que l'humble prolétaire pris isolément. Il accepte les conditions de vie que ses maîtres lui imposent. Il se cuirasse contre les malheurs qu'il ne peut éviter. Seul, il se laisserait réduire au pire servage. Mais lui, l'Ours ressentait profondément l'injustice sociale. Lui, l'Ours souffrait des humiliations. Il serrait les poings devant un portail stupidement fermé qu'un bouledogue de garde viendrait ouvrir deux minutes avant l'heure quand mugirait la sirène. Cette vanne lâcherait alors son flot humain se déverser dans les installations de la mine et se refermerait pour le garder. Simple fait attestant avec tant d'autres que dans la production les travailleurs n'est considéré que comme matériel humain.

Mais l'Ours savait que si les pauvres gens sont incapables de se défendre isolément, ils deviennent une force irrésistible lorsqu'ils prennent collectivement conscience de leur misère et agissent en masse. Il savait que cette masse s'instruisait, s'aguerrissait, acquérait de l'expérience et qu'un jour, chez nous aussi, elle balayerait dans une grande révolution la clique des capitalistes qui l'exploitent.

Son rôle à lui, communiste, était de pousser à cette révolution, d'unir ces hommes, de leur faire prendre conscience de leur dignité. Il devait pour cela ne négliger aucune occasion, même pas les plus petites comme celle qui s'offrait à lui présentement, car les grandes réalisations sont le fruit d'une foule de petits efforts.

Il s'avança vers un groupe qui discutait au pied d'un pylône :

- Vous avez l'heure, père Clos ?
- Encore deux minutes.

- Pourquoi qu'ils nous font pas rentrer ?
- C'est pas l'heure, dit un autre avec l'air d'énoncer une évidence.
- Pas l'heure ? Alors il faut qu'on se mouille ? Les gros, est-ce qu'on les fait poirotter dehors quand ils arrivent en avance ?
- Pas guère ! répondit un troisième. Eux, ils sortent de leur bagnole et ils vont se chauffer !
- Et nous alors ? On vaut pas autant qu'eux ?
- Pour sûr que si ! Nous, on travaille ! Quoi qu'ils feraient sans nous ? C'est pas eux qui se cuiraient devant ma chaudière !
- Ça risque pas ! fit un gros barbu.
- Et est-ce qu'ils se pointent, eux ? insista encore l'Ours.

Ils se mirent à rire :

- C'est bon pour le populo, l'horloge-enregistreuse ! Ah, ils nous tiennent bien, les feignants ! Mais qu'il y ait qu'une grève !...
- Il se pourrait bien qu'un jour ce soit pas seulement une grève mais la révolution de tous les travailleurs !... Et ça pourrait peut-être ben pas tarder!... Ah ! Ils veulent nous mâter ! Mais c'est nous qui les aurons !

Sur quoi l'un d'eux cria :

- Alors bon Dieu, ils l'ouvrent cette porte ?

Et de toute cette foule frissonnant sous la pluie et pataugeant dans de mauvais souliers s'éleva un murmure de protestation. Il y eut quelques cris, des coups frappés contre la tôle du portail.

Aussitôt un mugissement lent monta du haut d'un bâtiment noir. Il monta vers les aigus, hurla dans un vacarme assourdissant à tous les coins de la ville et jusque dans les campagnes, annonçant qu'une nouvelle journée de travail commençait pour les pauvres gens, une journée parmi des journées innombrables, harassantes, souvent inhumaines, dont ils ne tiraient qu'un maigre salaire sans même chercher à comprendre pourquoi ils devaient trimer toute leur vie, sans même penser que leur travail servait avant tout à gonfler des coffres-forts alors que c'était eux les bâtisseurs du monde futur.

Comme répondant à l'ordre de la sirène, la grande porte roula lentement sur ses rails et tout ce peuple se précipita dans l'enceinte de la mine en direction des enregistreurs. Quand vint son tour, l'Ours tira son carton du casier, le glissa dans la fente sous le cadran, appuya sur la poignée. Un coup de sonnette marqua l'enregistrement de l'heure sur le carton. Puis il remit celui-ci dans le casier. A partir de cet instant son travail devenait la propriété des patrons.

A son entrée au garage, Vitron, le chef, s'approcha de lui, le toisa et lui dit sèchement :

- Vous vidangerez l'huile de ce moulin.

Il s'agissait du moteur du gros Diesel qui servait à l'approvisionnement en ciment. Vitron donnait de préférence les plus sales besognes à l'Ours. Et celui-ci les accomplissait correctement, sachant bien que le chef le détestait en tant que communiste et que sa place, ici, au garage n'était pas plus stable que les autres.

Au vestiaire, l'Ours salua ses camarades tout en enfilant sa salopette. De bons copains, ces camarades !... Ils formaient maintenant avec lui une bonne équipe et la plupart convenaient que les communistes avaient raison. Cinq d'entre eux avaient même adhéré au Parti depuis les dernières grèves. Et l'Ours pour conquérir les autres ne ménageait pas les services rendus.

- Qu'est-ce que t'as comme boulot ? demanda un gars qu'on surnommait Mylord.

- Le gros à purger.

- Ben, il t'a pas donné du facile !

- Il faut bien que quelqu'un le fasse.

- Oui, mais c'est toujours à toi qu'il colle la poisse. Moi, je rouspèterais.

- Et quand j'aurai rouspété ?... Tu sais, le boulot, je m'en fous ! Ça ou autre chose ! Le principal, c'est que les ouvriers se forment à la politique pour qu'ils se laissent plus voler leur travail. Ça, mon vieux, c'est ça qui compte !

L'autre lui frappa sur l'épaule :

- Sacré con, va !... Enfin, t'as peut-être raison.

L'Ours entamait rarement de longues discussions avec ses camarades. Il préférait s'en tenir à des petites remarques précises, justes, de portée immédiate, qui atteignaient toujours leur but. En quelques mots, il donnait le sens des événements politiques. D'un trait, il plantait dans leur esprit son interprétation des faits du monde mineur. Sans cesse à l'affût des moindres occasions, il parvenait ainsi, à force de répéter des idées simples et claires, à modifier la mentalité de ses compagnons de travail. Mais il savait aussi que ceux-ci le jugeaient d'après la façon dont il mettait ses idées en pratique. Il se montrait dévoué et de bon caractère. Il prenait sur lui les travaux délaissés par les copains. Lorsque les tramways s'étaient mis en grève, par esprit de solidarité, il avait refusé de participer aux "Rois", fête traditionnelle des garages. Au cours des dernières grèves, malgré ses charges de famille, il avait accueilli deux enfants d'un copain qui en avait sept. Quand il avait pris la grippe, il s'était forcé à poursuivre son travail malgré sa fièvre pour contrebalancer les pertes que les faux malades infligeaient malhonnêtement à la Sécurité Sociale. Son action menée ainsi généreusement pour un idéal pratique marquait des points et il espérait amener un jour au Parti la plupart des jeunes du garage et des ateliers. Un obstacle cependant s'élevait devant lui, obstacle infranchissable : la religion. En face d'un chrétien authentique, il avait toujours échoué. Il cherchait en vain les raisons de cette inefficacité absolue. Il ne comprenait pas quel était ce mur.

Depuis plus d'une heure, il se débattait sous le camion contre la boue et le cambouis. Mais ces travaux qui n'étaient pas délicats ne retenaient pas son esprit. Et ce matin-là, sans qu'il sut pourquoi, il se rappelait son histoire de travail dans cette compagnie de charbonnage. Au début, sous le régime de Vichy, grâce à ses antécédents familiaux, il avait réussi à entrer dans le bureau central, vaste bâtiment administratif, neuf, propre, bien chauffé, où il était chargé du calcul des fiches de paie.

En entrant, il n'avait pas parlé évidemment de ses opinions politiques et, vu la couleur conservatrice de sa famille, on ne lui avait posé sur ce sujet aucune question. Mais trois mois plus tard, un beau matin, il fut averti de sa mutation au service du ravitaillement. La raison se laissait facilement deviner. Le personnel des bureaux était discrètement mais soigneusement trié parmi des gens bien-pensant, la plupart allant à la messe, ou tout au moins connus pour leur appartenance à des partis conservateurs de l'ordre capitaliste. Comme lui, l'Ours ne cachait pas ses propres convictions, il avait fini par devenir indésirable.

Au service du ravitaillement, il fut le témoin de nombreuses injustices. Les employés devaient trier pour les ingénieurs et les membres de la direction les



plus beaux fruits, les meilleurs poissons, les œufs les plus gros. Lorsque le nombre des denrées se trouvait limité, on rationnait les ouvriers pour que ces messieurs puissent se ravitailler à volonté. Cela, l'Ours ne l'admettait pas. Il protesta, se fit sérieusement enguirlander par son chef de service :

- Vous n'avez qu'à en faire autant ! Servez-vous ! Est-ce qu'on vous en empêche ?...

Mais, têtu, il passa outre aux ordres, servit les pauvres femmes qui faisaient la queue pendant des heures par tous les temps et poussa même jusqu'à tout leur révéler. Ce fut une explosion de colère. La foule des femmes assiégea le bureau du chef :

- Notre argent elle vaut ben autant que celle des patrons !...

- Elle vaut même mieux parce qu'eux ils en gagnent des tas sans rien faire, que nous on se tue pour décrocher nos quatre sous !...

Par des explications fallacieuses et un déblocage immédiat de certaines denrées secondaires, le chef apaisa les femmes. Mais la cause de l'Ours fut vite entendue. Le lendemain, la direction le mutait au garage comme "manœuvre spécialisé."

Il avait enfin compris la vanité de telles maladresses qui coûtaient énormément cher pour un succès dérisoire. Lui parti, les mêmes abus continuaient au service du ravitaillement. Lénine avait raison. C'était tout le système capitaliste qu'il fallait abattre par une révolution impitoyable et un régime dur de dictature prolétarienne. C'est pourquoi, à présent, l'Ours se donnait tout entier à son action sociale sans chercher à s'opposer aux abus dont il était encore chaque jour le témoin au garage. Ces abus constituaient un puissant argument. Il valait mieux les laisser courir.

Quant au chef du garage, il fallait s'en méfier. Ce vieux bonhomme sec cherchait le moindre prétexte pour se débarrasser de lui. Comme il ne parvenait pas en découvrant, sa hargne s'en trouvait accrue. Les ouvriers du reste le détestaient. Chacun savait que ce vieux radical qui grinçait des dents à la vue d'une soutane avait ostensiblement assisté à la grand'messe pendant six mois pour obtenir sa place. Ils riaient de ses courbettes devant les gros ingénieurs lorsque ceux-ci amenaient leurs voitures et du ton grandiloquent qu'il prenait en leur présence pour donner ses ordres :

- Rakidi et Bogol, vite ! Sortez ce camion-ci pour effectuer au plus tôt la réparation de monsieur l'ingénieur ! Sautez ! Sautez ! C'est urgent !...

Ce soir-là, l'Ours quitta son travail plus fatigué que de coutume mais content. Il avait tenu une longue conversation avec le petit Grables à la suite de laquelle celui-ci, librement, lui avait annoncé lui aussi son intention d'adhérer au Parti. Nulle part, ailleurs qu'au garage, l'Ours n'avait rencontré un tel succès.

Il marchait à grands pas sur la route pavée que la pluie mouillait et dégrasait de sa poussière de charbon. Il avait hâte de rentrer chez lui pour manger car la faim le tenaillait. Après le repas, il irait jouer aux cartes au café Louison avec le père Héry, le père Lorin et Marc. Non pas que l'Ours aimât perdre son temps d'une façon aussi stupide mais parce qu'il s'était entendu avec Marc pour rendre les soirées plus agréables au père Héry et lui éviter ainsi des "soulographies". Marc et lui en profiteraient pour discuter de questions politiques si le père Lorin ne s'y opposait pas. Après quoi il se coucherait assez tôt car le lendemain dimanche il devait assister à une réunion des dirigeants communistes dans la ville voisine.

Comme il passait sur un petit pont, soudain il vit la terre se mettre à tourner. Il chancela, s'accrocha à la barrière et s'y accouda avec l'air d'un curieux qui regarde l'eau courir en bas dans le canal. Mais très vite le vertige cessa. Et il repartit, seulement un peu tremblant.

Les jours où il se surmenait, il lui arrivait de prendre ainsi le vertige. Ce malaise bref et insignifiant lui rappelait simplement qu'il ne devait pas dépasser une certaine usure de ses forces. Toute sa vie, l'Ours avait eu à lutter contre une santé un peu courte que lui avait léguée son père et son grand-père, tous deux décédés à la fleur de l'âge par suite de la misère et du travail épuisant auquel le capitalisme soumettait les malheureux autrefois, par suite aussi de l'alcoolisme. En venant au monde, l'Ours n'était qu'un bébé taré et souffreteux à qui on n'accordait que quelques jours de vie. Il vécut pourtant, grâce surtout à une voisine charitable qui le soustrayait aux crises de rage paternelles. A dix ans, le pauvre gringalet vit mourir presque en même temps son père et sa mère. Mais il pouvait déjà gagner sa vie et dès ce moment il prit conscience de son rôle d'homme. Il connut alors une série d'aventures dans diverses régions de France, aventures plus ou moins douloureuses pour son caractère sensible, après lesquelles ses oncles qui avaient lâchement délaissé ses parents à cause de certains scandales, prirent un peu tard pitié de lui et le firent entrer au bureau central. Il avait vingt ans.

C'est à cette époque qu'il comprit à la fois le drame de son enfance et le drame de la classe travailleuse toute entière. Un de ses amis lui parla du communisme. Ce fut une révélation. Tout s'illuminait. La misère des pauvres gens cessait d'être une vengeance inexorable du Destin. Le peuple possédait le moyen de la terrasser. L'avenir appartenait aux travailleurs. L'homme devenait un être libre qui, secouant le joug des anciens esclavages économiques et moraux, pouvait prendre en charge son propre progrès. Désormais le communisme fut sa foi et la réalisation de cet idéal sa raison de vivre.

Sa santé sembla suivre le cours de son évolution intellectuelle. Toute son enfance, il avait souffert de crises de nerfs, de vomissements, de troubles redoutables, de demi pertes de conscience. Une nuit, vers ses vingt ans, son cœur s'était emballé. Accoudé contre le bord de la fenêtre, tenaillé d'angoisse, il avait cru mourir. Le lendemain, le docteur lui conseilla le repos, la chaise longue, des remèdes coûteux, peu de farineux, une nourriture riche et carnée en l'avertissant que toute sa vie il devrait éviter le travail manuel et les exercices physiques et pratiquer de longues séances de chaise longue. Furieux et désespéré, l'Ours fit un coup de tête. Il emprunta un vélo et un sac tyrolien et partit aussitôt, par une chaleur torride, seul. Il parcourut sept cents kilomètres en huit jours à travers les rudes montagnes du Velay et des Cévennes couchant à la belle étoile, se nourrissant exactement à l'encontre de l'ordonnance médicale. Il en revint fatigué certes mais en forme et il ne sentait plus son cœur. Dès lors il résolut de se constituer son propre médecin.

Un autre médecin vint contribuer à sa guérison. Quelques jours après cette escapade, il rencontra celle qui devait devenir sa femme deux années plus tard. Jamais il n'avait rêvé d'une telle fortune. Intelligente, gaie, travailleuse, elle partageait entièrement les idées de son Ours et lui apportait un goût sportif qui lui manquait. Elle l'entraîna dans des marches à travers la campagne. Elle lui apprit à nager. Elle lui fit faire avec elle de grandes courses à bicyclette l'été. Elle prit soin de toujours ouvrir les fenêtres la nuit. Elle lui donna une nourriture frugale, légère, abondante. Et peu à peu la santé

de l'Ours se transformait, peu à peu reculait la limite du vertige, peu à peu il remontait la pente où le capitalisme criminel avait fait dégénérer ses pères. Aujourd'hui, il avait un fils splendide de deux ans, un fils délivré pour toujours des vieilles tares de la lignée.

L'Ours connaissait le sens de la vie. Il marchait optimiste avec tous ses camarades de lutte vers une humanité meilleure.

Du train qui le ramenait, après trois jours de retraite, vers sa ville noire d'apostolat, le jeune abbé Campeaux regardait passer le paysage ingrat des agglomérations industrielles qui s'égrènent sans guère discontinuer depuis le Rhône jusqu'à la Loire. Devant ce défilé de maisons mornes, sales, décrépées, aux toits noirs, aux fenêtres ornées d'oripeaux, s'entassant pêle-mêle dans un inextricable fouillis de ruelles et de cours sous des fumées lourdes, il rêvait de sa ville natale large, propre et gaie, de son enfance dans des jardins soignés, de sa grand-mère qui lui prédisait un beau mariage. Il ne regardait pas les autres voyageurs du compartiment. Il se laissait aller à une sourde mélancolie comme il n'en connaissait plus depuis son adolescence.

Sa retraite n'avait pas été brillante. Le supérieur du grand séminaire l'avait fait appeler pour l'accabler de reproches aussi durs qu'empreints d'une fausse onctuosité. Qui l'avait si bien renseigné ? Son curé était un trop brave homme pour faire sur lui un rapport méchant. D'autre part, le supérieur savait trop bien lire entre les lignes. Cependant rien n'expliquait une telle sévérité. A moins que ce soit là une épreuve destinée à le former à l'humilité ?... Le jeune prêtre avait essayé de se disculper mais en vain, le supérieur n'admettant pas qu'un subordonné le contredise.

Il avait appris en outre la mort d'un ancien camarade de régiment, un ami qui lui apportait souvent l'air du dehors. Et cette nouvelle avait achevé d'abattre son moral. Cette retraite s'était passée dans une sécheresse mystique incroyable. Il avait lutté pour faire avec ferveur ses méditations et ses visites à la chapelle. Il s'était réfugié souvent aux pieds de la douce statue de Marie. Mais il n'avait jamais connu cette joie calme et profonde qui rend une retraite heureuse, reposante, fraîche, d'où l'on repart plus fort vers le champ du Père.

Les maisons tristes passaient, passaient, passaient, alternant avec les immenses toits d'usines piqués de hautes cheminées. Un peuple de misère naissait, peinait et mourait là-dessous, un peuple avec lequel malgré ses efforts l'abbé n'arrivait pas à communier. Entre ce peuple et lui, il sentait un abîme, un abîme que rien ne semblait pouvoir combler, sinon une sainteté si haute que lui, pauvre prêtre, ne saurait y prétendre. Qu'avait-il fait en six mois dans sa populeuse paroisse ? Il avait beau écarquiller les yeux, il ne voyait rien de marquant. Ses charges de vicaire, il les avait remplies à la façon d'un bon fonctionnaire, scrupuleusement, mais sans en retirer de satisfaction véritable. Arriverait-il un jour à être un bon prêtre, un prêtre utile au peuple, un prêtre comme en réclame à grands cris un monde écrasé par une civilisation de machines et d'esclaves ? ... Jamais il ne pourrait !... Jamais !...

Le train venait de s'arrêter dans une petite gare, face à un puits de mine. L'abbé regardait cinq hommes au visage maculé de noir occupés à charger un wagon de charbon. L'un deux cracha dans ses mains pour mieux empoigner sa pelle. Un autre se moucha sur le sol en serrant son nez dans ses doigts.

L'abbé fit une moue et détourna ses regards vers des wagonnets qui montaient jusqu'au sommet d'un remblai dans un ciel de pluie.

- Jamais je n'arriverai à faire quelque chose ici !... Jamais !... Je serais mieux à ma place dans une campagne !...

Il glissa la main dans sa poche et se mit à réciter son chapelet sans penser à rien d'autre qu'à l'écoulement lent des grains qui répétaient les paroles par lesquelles la douce Vierge de Nazareth avait sauvé le monde. C'était son refuge. Peu à peu, il retrouvait sa sérénité.

Le train venait de repartir quand quelqu'un s'assit à côté de lui et le toucha au bras.

- Monsieur l'abbé Campeaux, je crois ?

- Lui-même.

C'était un jeune homme d'à peu près son âge, aux yeux claires, roux, les mains calleuses, portant une serviette de cuir et un ciré noir. L'abbé cherchait vainement à replacer ce visage dans un cadre quelconque.

- Mais qui êtes vous ?

- Vous ne vous rappelez pas ? René Brun, celui qui vous a donné une poignée de journaux un soir.

- Ah ! L'Ours ?

- Très bien ! Marc m'a souvent parlé de vous, monsieur l'Abbé. Je voyais que vous vous ennuyiez dans votre coin, alors je suis venu.

- Vous avez bien fait... Marc m'a aussi parlé de vous.

- Je ne vous embête pas, au moins ?

- Pas du tout.

La tristesse de l'abbé venait de passer subitement au second plan. C'était la première fois qu'il avait l'occasion de parler à un communiste. De leur conversation pouvait résulter quelque chose de nouveau. Il fallait en profiter.

- Vous venez de loin ?

- D'une réunion du Parti.

- Ça a marché ?

- On s'est rudement engueulé ! Mais ça a rudement bien marché !

- Comment ? Vous vous engueulez entre vous ?

- Oui. Rapport à une question de grève. Il y en avait pour, d'autres contre.

- Ah ? Moi, je croyais, avoua franchement l'abbé, que pour les grèves vous exécutiez sans discussion les ordres de Moscou.

L'autre éclata de rire :

- Ça ne m'étonne pas avec votre propagande de capitalistes !

- Quelle propagande ? Nous, nous ne nous occupons pas de politique, monsieur !

- Pas de politique ? Et ça, c'est pas de la politique ?

L'Ours sortit de sa serviette avec un air moqueur plusieurs numéros d'un journal édité dans le diocèse et qu'on vendait à la porte des églises. Il en lut quelques passages soulignés de rouge :

- "A voir ce qui se passe dans les nations soumises à la dictature du prolétariat, on peut se faire une idée de ce qui nous attendrait si le communisme s'installait un jour en France"

- Et ça ? "Une union forte et durable des démocraties occidentales constitue la plus sûre garantie de nos libertés religieuses" ...

- ... et de nos coffres-forts ! ajouta l'Ours.

- Et ça ? "C'est une faveur providentielle que la bombe atomique se soit trouvée du bon côté" ...

- Et ce truc-là, monsieur l'Abbé ? "Rien n'est plus irréductible au droit à la propriété institué par Dieu qu'un collectivisme de termites émanant de cerveaux athées"

- Et encore ? "Toute autorité vient de Dieu, c'est une vérité que l'Eglise a mainte fois proclamée. On comprend dès lors l'ineptie d'un ordre social dirigé par les masses populaires qui, ne pouvant avoir ni la compétence requise, ni l'autorité des chefs d'états, ne parviendrait pas à éviter l'anarchie généralisée où régnerait le crime poli-tique, le mensonge et la vengeance."

- Vous allez me nier maintenant, monsieur l'abbé, que l'Eglise prend parti pour une politique mondiale contre une autre, pour l'ordre capitaliste contre l'ordre socialiste ?

- Non. L'Eglise prend parti pour sa liberté et pour la justice sociale.

- Qui est capitaliste ...

- Capitaliste... Capitaliste... ce mot est un slogan !

- Et slogans aussi les mots de capitaux, bénéfices, salaires et misère ! Et slogans également ces taudis qui bordent la voie !

L'abbé se sentait profondément gêné sous ces attaques vigoureuses et précises mais lancées avec le sourire. Il expliqua cette gêne :

- Ecoutez, monsieur. Vous, vous êtes déjà un vétéran de la lutte oratoire. Moi, je ne suis qu'un jeune prêtre qui n'a jamais pratiqué les réunions publiques. Il est bien évident que dans un duel verbal vous toucherez à tous coups sans que cela prouve que vos théories soient supérieures aux miennes.

L'Ours partit d'un petit éclat de rire :

- Rassurez-vous, monsieur l'Abbé. Je n'aime pas la mise en boîte parce qu'elle n'apporte rien de constructif. Les dictatures n'admettent pas la discussion. Pour les communistes au contraire, la libre discussion est à la base même de la coopération de tout le peuple à l'œuvre sociale. Quand on discute, c'est pour comparer des idées, se passer des renseignements et par là s'aider mutuellement à découvrir la vérité.

L'abbé fut à-demi rassuré par cette conception pourtant irréprochable d'une discussion amicale, à-demi seulement car il savait que les communistes, lorsqu'ils vous parlent, ont toujours une idée derrière la tête.

- Je n'ai aucune idée derrière la tête, ajouta l'Ours. Je voulais seulement profiter de cette occasion pour causer avec vous. Marc m'a dit des choses tellement sympathiques sur...

- Marc s'emballe facilement.

- J'avoue que je me faisais des idées fausses sur les prêtres. Marc m'a donné des renseignements intéressants et je crois maintenant que les jeunes prêtres des églises ouvrières veulent sincèrement le bien des travailleurs.

- Et vous en doutiez ? Vous croyez donc que c'est par un caprice que j'ai laissé la situation que m'offrait mon père pour venir m'enfermer dans une pauvre paroisse de ville ?

- Je suis sûr que non. C'est pourquoi je me dis : puisque des jeunes catholiques veulent comme nous une société plus juste, pourquoi se manger le nez ?

- C'est votre faute. Pourquoi nous attaquez-vous ? Pourquoi voulez-vous détruire la religion ?

- On veut si bien détruire la religion qu'on vous tend la main.

- Pour mieux nous attraper. Votre doctrine, de toute façon, est dirigée contre Dieu.

- Ecoutez, monsieur l'Abbé. Nous ne croyons pas à toutes vos idées c'est vrai. Mais puisque nos désirs concordent sur la société pourquoi ne pas unir nos efforts au moins dans ce domaine, même si nos buts éloignés diffèrent ?

L'abbé ne savait trop que répondre. Il craignait de décevoir ce jeune communiste qui manifestait une sincérité indéniable. Il se demandait si tous ses codoctrinaires lui ressemblaient. De toute évidence, il se trouvait en présence d'un garçon généreux voulant combattre pour la bonne cause mais ignorant une multitude de faits prouvant la faillite du communisme partout où il a pu s'implanter et son caractère de persécuteur des plus nobles conceptions humaines.

Comme il se taisait, l'Ours lui demanda :

- On vous parle de nous dans votre caserne, euh... école ?

- Au séminaire on parle de tout.

- Je me doute qu'on vous a bourré le crâne contre nous.

- Comment pourrait-on approuver une doctrine qui veut notre mort ?

- Je m'en doutais !... Et c'est dommage !... Oui, dommage !...

L'Ours avait mis les coudes sur ses genoux et le menton dans ses mains. Il regardait la nuit tomber sur le paysage fumeux qui continuait à défiler dans le bruit des rails. L'abbé réfléchit un moment. Pour la première fois depuis le début de son ministère il se découvrait dans une situation vraiment délicate. Quelle devait être son attitude de prêtre en face d'une bonne volonté comme celle de ce jeune homme ? Fallait-il le tenir à distance ? Mais une telle attitude n'est pas chrétienne. Un prêtre ne peut apporter Dieu aux âmes s'il se sépare d'elles. Que ferait le Christ ? "Que feriez-vous, ô Christ ? " L'abbé revit Jésus partageant le repas des pauvres et des pécheurs. Il ne se séparait de personne. Il communiait avec les plus éloignés du royaume de Dieu.

- Ecoutez, l'Ours ! Je n'ai vu toute cette question qu'en théorie, à travers des livres et des conférences. Si vous voulez, nous tâcherons de nous rencontrer de temps à autre pour discuter le coup. Nous découvrirons alors ensemble ce qui nous unit et ce qui nous sépare. Et peut-être que ce qui nous sépare se réduira à peu de chose.

L'Ours frappa sur sa cuisse, le visage réjoui :

- Ah pour ça, monsieur l'Abbé, je marche ! Je n'osais pas vous le proposer ! Mais puisque c'est vous...

Les yeux du prêtre aussi brillèrent. Le Christ est venu sur terre pour unir les âmes et non pour les séparer.

- Alors, mon ami, c'est entendu ! Et comme il faut battre le fer quand il est chaud, dites-moi si vous pouvez venir demain soir... attendez... à six heures à la cure.

L'Ours ne répondit pas immédiatement. Il regarda de nouveau par la portière.

- C'est moi maintenant qui me trouve un peu gêné, avoua-t-il. On va discuter de haute théologie derrière un bureau et, comme je ne suis pas calé, vous allez m'écraser complètement.

L'abbé se mit à rire :

- Vous oubliez ce que vous m'avez dit d'une discussion : si on cherche à se coller, on ne fait rien de constructif.

- Vous ne savez pas à quoi je pensais tout à l'heure en regardant ces vieilles bicoques ? Je pensais vous emmener faire une balade chez les mineurs un soir parce que vous ne devez rien connaître de la vie ouvrière.

- C'est faux. Je vais dans des familles ouvrières.

- Vous allez chez des gens qui vous attendent, chez des gens qui pensent comme vous... Ça vous trompe. Vous, vous ne sortez pas du peuple, vous ne pouvez pas le connaître.

- Attendez... Vous avez peut-être raison, fit le prêtre avec une entière franchise. Je vous avoue que je me le suis reproché. Avant que vous veniez, je me demandais justement comment faire pour prendre réellement contact avec les gens.

L'Ours le regarda dans les yeux :

- Vous aviez l'air bien triste !

Le prêtre se sentit mal à l'aise :

- C'est possible. La vie d'un prêtre n'est pas toute rose.

- Ennui d'amour ?

L'abbé rit si bruyamment que quelques personnes tournèrent la tête. Il reprit plus bas et gravement :

- C'est précisément cette question de faire du bien au peuple qui me tourmentait. Parfois je me sens paralysé et tellement seul. Notre tâche à nous, prêtres, est immense. Nous avons engagé notre vie entière pour sauver des âmes. Penser qu'on puisse échouer, gâcher cette vie, s'enfoncer dans l'inaction et la médiocrité, ça c'est terrible !.

- C'est drôle, fit l'Ours pensif. Si je m'imaginais les curés comme ça !

Puis subitement :

- Alors on va faire un tour dans le quartier un de ces soirs ?

- Je ne demande pas mieux.

- Chic ! Mais à une condition, une condition... embêtante.

Et l'Ours se grattait la tête.

- Quelle condition, sapristi ?

- Il faudra enlever ça.

Ça, c'était la soutane noire du prêtre.

- Pourquoi ? répondit celui-ci, étonné.

- Devant ça, comme devant un képi de gendarme, les gens sont des comédiens.

- Allons donc ! Vous croyez que Marc me joue la comédie ?

- Non, pas lui, mais les gens qui n'ont pas l'habitude de parler souvent à un curé. Il faudra enlever ça si vous voulez qu'on aille faire un tour.

- Mais je ne dois pas, balbutia le jeune abbé.

- Non d'un chien, vous êtes pas tout nu dessous ?

- Ce n'est pas la raison. Je suis en costume de sport. Mais il y a un article de notre règlement.

- Vous parlez d'une importance cet article !

- Nous devons obéir.

L'Ours secoua les épaules :

- Alors vous êtes encore à des vétilles de formalités quand une révolution bouleverse le monde. Ça ne m'étonne pas si on vous a donné une mentalité réactionnaire !

- Non. L'obéissance exige la fidélité même aux petits détails. Je ne veux pas.

- Alors rien à faire. Dommage !

Un silence lourd venait de tomber sur les deux hommes. Ils restaient immobiles à regarder au dehors, l'Ours le visage bourru, le prêtre réfléchissant. Jamais celui-ci ne s'était senti aussi embarrassé. Il y avait conflit entre une âme ou des âmes à sauver et un article du règlement. Comment se tirer de là ? Demander la permission au curé ? Rien à faire. Il faudrait bien dix ans pour modifier dans l'esprit du vieux prêtre une morale enracinée, durcie depuis un demi siècle. Que faire ? Qu'aurait fait le Christ ?

Il s'absorba dans une courte oraison. Il lui semblait entendre la voix du fils de Dieu s'adressant aux Pharisiens : "Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits le jour du Sabbat, ne l'en retire aussitôt ? " Et cette parole trouvait ici un écho : "Qui de vous, s'il découvre une âme dans les ténèbres, n'ôte au besoin sa soutane pour aller la sauver ? Il lui fallait suivre la voie tracée par le Maître, quitte à user d'innocents subterfuges envers son bon vieux curé.

- Il faut y aller, se disait-il, il faut y aller ! Si je me trompe mon Dieu, pardonnez-moi... Mais je réciterai mon chapelet en allant avec l'Ours. Marie me protégera. Oui, il le faut !

Son compagnon de voyage se levait. Le train freinait. On arrivait. Mais l'abbé hésitait encore.

- Ecoutez, lui dit l'Ours, moi, je m'en fous ! C'est pour vous et pas pour moi !

- C'est bon, fit gravement le prêtre. J'ai toujours appris qu'en cas de conflit le devoir devait passer avant le règlement. C'est peut-être le cas.

- Alors, c'est oui ?

- C'est oui.

- Ah, vous êtes long, mais vous y arrivez ! s'exclama l'Ours en lui donnant une claque sur l'épaule.

Les deux hommes n'eurent pas le temps de se parler dans le tumulte de la gare. Mais arrivés sur une petite place, ils s'arrêtèrent sous un réverbère.

- Nous annulons donc demain. Jeudi à huit heures ça vous irait ?

- Oui, je suis libre ce soir là.

- Sur le pont du chemin de fer ?

- Entendu. Mais c'est une terrible aventure. J'en suis effrayé.

- Une aventure que tout le peuple vit chaque jour. Bonsoir, l'Abbé.

- Bonsoir, l'Ours.

Les deux hommes se serrèrent fortement la main et se séparèrent.

- Eh, bien, ça a été vite fait !... se disait le prêtre en se hâtant vers le presbytère à travers les rues illuminées et fréquentées. Pourvu que je ne perde pas mon âme en voulant sauver les autres !... C'est fou !... Mais, non, je n'ai pas le droit de dire cela. Mon devoir, le devoir strict du pasteur et de ses aides est de vivre avec les brebis qui lui sont confiées. Il n'y a pas de doute... Pas de doute...

Il se mit à fredonner une vieille romance.

- Tiens, je suis joyeux ! remarqua-t-il. Je ferais mieux de finir mon chapelet.



Le samedi, Marc, après le repas de midi, était en train de plier ses journaux sur le lit du fond quand sa mère qui se brûlait les doigts à sortir des draps de sa lessiveuse lui demanda sans préambule :

- Dis donc, Marc. J'en ai appris de belles, ce matin au lavoir ! Il paraît que tu fréquentes la petite de là-bas dessous ?

Jeannot qui lisait dans le coin près de l'horloge et Line qui cirait les souliers sur le rebord de la fenêtre, se retournèrent étonnés.

- Oui, dit Marc sans s'interrompre. Et après ?

La mère Lorin posa son drap dans une bassine.

- Alors, tout le monde qui jase et moi j'en sais rien ?

- Je me moque des gens, moi ! C'est mon affaire et pas la leur !

- C'est notre affaire aussi ! répliqua-t-elle en élevant la voix. Quand on sera enfariné avec ce monde, on sera dans de beaux draps !

- En attendant, regarde celui que tu viens de laver. Il dégouline par terre.

La mère Lorin releva le drap qui inondait le plancher et s'essuya les mains.

- Mon petit, je te croyais pas comme ça ! Aller courir les filles sans qu'on n'en sache rien ! Elevez des enfants, voilà comment ils vous récompensent !

- Eh bien, c'est du joli ! fit Line en ouvrant une boîte de cirage avec la pointe d'un couteau.

- Toi, la ferme ! dit Marc... Qu'est-ce que j'ai fait de mal ?

- Qu'est-ce que tu as fait de mal ? Tu oses le demander ? s'écria la mère Lorin les mains sur les hanches. Alors tu imagines qu'on va se laisser marier avec des gens comme là-bas dessous ! Ça met jamais les pieds à l'église ! Ça craint ni Dieu, ni Diable ! Le père qui fait bazar toutes les fois qu'il sort ! Et un communiste par-dessus le marché, un communiste ! Mais jamais ça s'est vu ! Mais qu'est-ce qu'ils doivent penser les gens ? Et quand ces dames de la confrérie de Saint Vincent de Paul le sauront ?... C'est une honte ! Je saurai plus où me cacher ! Mais tu y es plus, non ? Mais tu y es plus ?

Marc se sentait pris de fureur. Il fit un effort pour rester calme, persuadé que c'était la meilleure manière de réduire les inconvénients.

- Le père, je m'en fous ! C'est Monique qui m'intéresse. Et elle en vaut bien d'autres. C'est une fille qui a du courage et j'en connais point, non pas une, même parmi tes saintes nitouches d'Enfants de Marie, qui la vaille ! Un point, c'est tout !

- Oh, là là ! Si c'est possible d'avoir un frère pareil !

- Toi, ta gueule, petite vermine ! cria soudain Marc. T'as pas à te mêler de ces histoires ! Mouche ton nez et que je t'entende plus !

- Bien dit ! approuva Jeannot.

Mais sa voix se perdit dans celle de sa mère qui s'adressait à son grand frère.

- Mouche le tien, sale morveux ! Tu lui vaut pas le petit doigt à ta sœur ! Elle comprend mieux la vie que toi ! Le plus grand c'est le plus bête ! Me faire ça, à moi ! Et les femmes qui rigolent de moi au lavoir ! Ecoute...

Et la mère Lorin, les mains aux hanches, s'avancait menaçante vers son grand fils :

- Ecoute ! Quand on sera mort, tu feras ce que tu voudras ! Mais que j'entende pas dire que tu as fréquenté encore la fille Héry, parce que ça fera pas ! Tu es bien averti ! Ces gens-là, j'en veux point !...

- Moi non plus, fit Line.

- Tais-toi ! Tais-toi ! lui soufflait Jeannot indigné de l'impudence de sa sœur.

- Des communistes ! La mère morte on sait pas de quoi ! Le père, un alcoolique ! La fille qui a deux gosses sur les bras ! Et des gens qui connaissent ni Dieu, ni Diable ! Et puis des communistes, dis, des communistes !... J'en veux point, j'en veux point ! Tiens-toi le pour dit !

Une rougeur se peignait sur le visage de Marc qui pliait ses journaux avec des gestes de plus en plus nerveux.

- Des communistes ! Qu'est-ce qu'ils vont dire à Sainte Clotilde ?... Mais il y a rien de fait encore, ajouta-t-elle en regagnant sa lessiveuse, calmée par le silence de Marc. Tu es bien averti !... Ces gens-là... Mais, n'aies pas peur, je me laisserai pas faire !... Tiens, je lui dirai ce que j'en pense, moi, à la fille Héry !

A ces mots, Marc se retourna brusquement :

- Tu lui diras rien du tout !

- Comment rien du tout. Je suis pas ta mère ? On verra ben !

- On verra ce qu'on verra ! Tu m'as averti ! Et ben moi aussi je t'avertis ! Je suis assez grand pour me conduire tout seul ! J'entends pas que tu viennes fourrer ton nez dans nos affaires entre elle et moi ! Parce que ça fera pas ! Ce que tes bigotes peuvent penser, je m'en fous et je m'en fous et je m'en fous !

- Comment, grand feignant ? Ah ! Tu t'en fous ? Tu veux que je te donne une claque ? T'as beau avoir vingt ans !

Effrayé par les cris de sa mère, Jeannot allait fermer pudiquement la fenêtre. Mais Line, mauvaise, ne voulut pas le laisser passer.

- Tant mieux si on entend ce qu'il fait, ce grand feignant !

La mère Lorin s'était approché de Marc qui répliquait :

- Je te dis que je ferai ce que bon me semblera !

- Tu veux une claque ?

- Il la mériterait bien ! fit Line.

- Sale petite crapule ! cria Marc.

- Tiens !

Mais Marc esquiva la main de sa mère et, furieux, se précipita sur Line, lui administra deux gifles retentissantes et fit claquer la porte si violemment qu'un Saint-François bascula sur la cheminée.

- C'est tout la faute de celle-ci ! cria Jeannot bouillant d'indignation en tirant la tresse de sa sœur.

- Mon Dieu, mon Dieu ! gémissait la mère Lorin en passant sa main sur son front. De la vie de mes jours ! Et toi, c'est vrai, tu es qu'une petite vermine !... Jeannot, laisse-la !

Line se dégagea en griffant le visage de Jeannot lequel riposta d'un coup de poing. Line hurla comme un putois. Alors la mère Lorin s'élança sur Jeannot et calma sa colère par une volée de coups sur le dos du gosse qui se blottissait dans le coin de l'horloge, les bras autour de la tête. Puis calmée et en sueur, elle repartit faire sa lessive.

Jeannot sanglotait près de l'horloge quand, en regardant par-dessous son bras, il vit le petit sourire de satisfaction de Line pendant qu'elle reprenait du

cirage avec une brosse et en enduisait un soulier. Alors il ne put retenir une montée de rage. Il se redressa et la fixa dans les yeux. Lui aussi, il devait se montrer un homme. Mais Line, comprenant son sentiment, murmura d'un air insolent :

- C'est bien fait !

C'en était trop. Jeannot bondit comme un chat, décocha à sa crapule de sœur une gifle digne d'un homme et, avant que sa mère ait pu réagir, il prit la porte comme Marc. On l'entendit dégringoler à toute vitesse les escaliers.

La mère Lorin voulut courir à sa poursuite mais à peine eut-elle ouvert la porte qu'elle se trouva nez-à-nez avec une vieille marchande portant son panier au bras :

- Vous voulez pas des lacets, des rubans, des jarretelles, des emplâtres, des tisanes, Madame Lorin ? Voyez, il y a le choix.

Surprise, la mère Lorin sentit tomber net son irritation :

- Entrez, Madame Vampereur. Entrez, entrez. Faites pas attention au désordre. Je vais vous payer ce que je vous dois.

- Oh, ça presse pas...Qu'est-ce qui vous arrive, que ça criait tant quand je montais ?

- Ah, madame Vampereur ! Vous avez de la chance de pas avoir d'enfants ! C'est un enfer, ma pauvre, un enfer !

- Ce serait-il votre Marc ? C'est pourtant un brave garçon ? Quarante et un francs.

La mère Lorin fouilla dans son porte-monnaie.

- Et une tisane ? Tenez, j'en ai une bonne, la décoction de Saint-Gilles. C'est un bon calmant, juste ce qu'il vous faut pour l'heure. Elle a fait tant de bien à madame Gignes quand son mari il avait pris froid.

- Eh ben, mettez moi-z-en un paquet. Non, un petit.

- Et des lacets ?

- Non.

- Des emplâtres ? On en a toujours besoin. On sait pas ce qui peut arriver.

- Non. J'en ai.

- Du baume de l'abbé Méfistaud ? C'est si bon !

- Non, je veux rien. Cherchez pas. Je veux rien.

- Alors, quatre-vingt-onze. Alors ça va pas, vous, avec votre Marc, madame Lorin ? On dit qu'il fréquente la petite Héry. Ce serait-il ça ? Merci. Ça fait le compte.

- Oh, m'en parlez pas, madame Vampereur ! M'en parlez pas ! Vous imaginez qu'on soit avec ce monde, nous qu'on va à la messe ?

- Seigneur bon Dieu, ben oui alors que vous seriez mal emmanchés !

- Et puis il y a pas, il y tient, il y tient, ce têtû ! Vous le tueriez, ce serait pareil !

La vieille soupira :

- Que voulez-vous ? C'est jeune ! C'est jeune !

- Ah, je suis bien montée avec mes gosses ! Qu'est-ce que j'ai fait au bon Dieu, dites-moi, allons ?

La vieille posa son panier sur la table.

- Ma foi, Madame Lorin, c'est la destinée tout ça. S'il doit épouser la petite, il l'épousera. S'il doit pas, il a beau faire, vous êtes tranquille.

- C'est la destinée, je le sais bien.

- Ecoutez, Madame Lorin. On va voir ce qu'elle dit la destinée. Je vous prendrai pas cher et comme ça vous saurez ce que vous devrez faire. Faites passer votre cafetière. Je vois que vous avez du café tout frais. Allez, faites vite !

En bonne chrétienne, la mère Lorin refusait de croire aux prédictions superstitieuses. L'Eglise n'admet pas la superstition. Mais en bonne femme du peuple, elle se demandait s'il ne restait pas tout de même un peu... oh ! un tout petit peu de pouvoir aux devineuses. En outre madame Vampereur était pieuse. Et tout le monde reconnaissait la valeur de ses dons. Or un don est une faveur divine qui n'a rien à voir avec la superstition.

La vieille s'assit et répandit le marc de café sur une assiette. Puis elle l'égalisa, y traça des signes bizarres. Après quoi, elle demanda de l'eau bénite. La mère Lorin en tira un litre du fond de son placard. La vieille versa l'eau dans l'assiette en faisant le signe de croix. Le marc tournoya en remous mystérieux. Puis elle joignit les mains, ferma les yeux et souffla sur l'eau. Il se forma des sortes de signes blanchâtres et compliqués.

Alors la devineuse releva les paupières et regarda longuement tandis que sa cliente observait un religieux silence. Finalement la devineuse vaticina d'une voix grave et lente :

- Par Saint-Jean et l'Autre, pas cette année... Pas l'année qui vient... Ni dans deux... Ni dans trois... Ni dans dix... Ni dans vingt... Ni dans l'éternité. Amen.

Elle se leva :

- Madame Lorin, soyez tranquille. Pas de mariage. C'est la destinée qui le veut.

- Vous êtes sûre au moins ? demanda la mère Lorin.

La vieille prit un air offensé :

- Comment que vous dites, ma pauvre femme ?

- Ah ben tant mieux alors, tant mieux !

- C'est deux cents francs pour vous.

La mère Lorin sortit sans lésiner les deux billets. La vieille les plaça dans un porte-monnaie spécial marqué d'une croix. Elle salua très bas sa cliente, reprit son panier et s'en alla.

Mais la satisfaction de la mère Lorin fut de courte durée.

- Si c'est pas pour se marier et qu'ils se fréquentent quand même ! se dit-elle soudain. Oh ben alors ! Oh ben alors !... Et s'ils font le péché ? Oh ben alors ! Me voilà bien tranquille, tiens ! Ah oui, parlons-en ! Si c'est possible d'en voir tant avec ses gosses !... Ah Sainte-Vierge !... Mais j'en parlerai à monsieur le curé !

- Il faut vite lui dire, maman ! approuva Line qui avait assisté sans mot dire à toute la cérémonie.

La mère Lorin se retourna vivement :

- Toi, va te laver ! C'est des choses qui te regardent pas !

Jeannot errait dans les rues en poussant son cerceau avec une baguette. Cet après-midi, il avait voulu rester seul. Depuis quelques mois, il lui arrivait de passer par des moments de grave réflexion où les camarades et les jeux comptaient moins. Jeannot abordait ses dix ans. C'est un âge où on commence à mesurer l'étendue de la vie. Et Jeannot, en petit homme déjà lourd d'expérience, se découvrait inquiet en face de l'avenir.

L'affaire de Marc l'avait laissé triste. Lui, il aurait bien aimé que son grand frère se marie avec la sœur du Tienne. Mais puisque sa mère s'y opposait avec tant de vigueur, ce mariage devait être très mal. Et Jeannot ne comprenait pas ... Lui, il ne voulait absolument pas se trouver dans une pareille situation plus tard... D'ailleurs, il ne voulait pas se marier ... Les filles, c'est trop poison. Il était bien assez malheureux avec Line. Et puis une femme ça ne fait qu'engueuler son mari, comme sa mère, comme madame Fenouil qui avait giflé le sien et qui s'était fait rosser l'autre jour, comme sa tante qui, non contente de s'en prendre à son propre mari, ne manquait aucune occasion de venir faire la morale à lui, Jeannot, à sa sœur et à Marc. De chic femme, il ne trouvait guère que madame Brun. Mais c'était une communiste, une ennemie du Bon Dieu, défaut vraiment regrettable parce que sans ça Jeannot l'aurait bien aimée... Non, vraiment, la vie n'a rien d'amusant quand on est marié.

Le cerceau l'ennuya. Il le mit sur son épaule et se dirigea vers l'Ondaine. Cette rivière coule entre deux murs de canalisation à moitié démolis et encombrés d'herbes. Comme le lit est assez étroit, il se forme sur les côtés des plates-formes de sainfoin et d'orties où on peut marcher. Jeannot y descendit et s'amusa à lancer des cailloux dans l'eau. Puis il poursuivit sa promenade.

- Quand je serai grand, je veux pas aller à la mine. Mon père non plus veut pas que j'y aille. Alors je me ferai soldat... Non, pas soldat, marin... Oui, marin comme au cinéma.

Au patronage il avait vu un documentaire sur la vie de marin et il en était revenu enthousiasmé. Des visions d'îles, de fjords, de ports, de mers calmes ou houleuses flottaient encore dans sa mémoire. Il s'assit un moment sur une pierre, seul, au bord de l'eau noire et huileuse et se laissa rêver... Jeannot bourlinguait à travers le monde. Il découvrait sans cesse des pays nouveaux. Il se grisait d'une existence ardente. Quelle belle vie que la vie de marin !... Oui, mais... la mer est loin. Que deviendraient son vieux père, sa vieille maman plus tard sans lui ? Et quitter aussi cette ville, ces mines, ces crassiers, était-ce possible sans déchirement ? Or voici que Jeannot se découvrait lié à ces lieux qu'il aimait par des liens secrets et puissants que les grands vents des rêves n'arriveraient jamais à briser.

Oui, vivre c'est bien compliqué et bien morose ! Pourquoi ne restait-on pas toujours enfant ? Pourquoi faut-il que les printemps vous chassent l'un après l'autre malgré vous ? L'école, les jeux dans les remblais, le patronage, la maison, même avec cette chipie de Line, les jeudis, la messe le dimanche, l'été où on cuit dans ce paysage noir comme dans un four, l'hiver agréable malgré ses morsures et la boue des rues, pourquoi faut-il que tout cela s'écoule comme un fleuve ? Depuis quelque temps, Jeannot s'apercevait qu'il ne vivait pas dans un monde éternel, que tout passait, que son enfance insouciante le conduisait droit sur l'âge d'homme, droit vers la fin de sa vie heureuse. Et il était triste.

Il remonta dans les rues et se remit à courir en poussant son cerceau avec un bout de fil de fer en arc de cercle qu'il venait de trouver. Tout à coup, il rencontra un attroupement d'où s'élevaient des cris et des rires. Curieux, il se faufila à travers les gens. C'était un homme qui cherchait à emporter une femme et celle-ci pleurait et se débattait. Tous les dix mètres, l'homme la lâchait une minute pour reprendre son souffle.

- C'est ma femme ! expliquait-il embarrassé et furieux. Elle a découché ! Je la ramène ! C'est ma femme ! Une jolie saloperie ! Alors, tu viens, espèce de garce !

Il essayait de l'entraîner par le poignet mais elle se roulait par terre, silencieuse, redoublant de larmes. Un individu fendit alors la foule en criant :

- Parfaitement ! C'est la femme de mon frère !

Et il aida celui-ci à l'emporter de vive force. Elle se laissa porter jusqu'à un coin de rue puis elle se débattit de nouveau et les mouvements maladroits des deux hommes par moment soulevaient ses robes. Les gens riaient. Certains accusaient le mari, d'autres la femme, mais personne ne trouvait le spectacle odieux. Il y en avait même qui chantaient :

- L'aura ! L'aura pas ! L'aura ! L'aura pas !...

Ainsi les balauds s'amusaient. Mais pas Jeannot. Il se retira de l'attroupement en se disant :

- C'est tous des méchants ! Ils me dégoûtent !

La vie lui semblait davantage redoutable. Un écœurement s'emparait de lui. Il se sauva en poussant à toute allure son brave copain de cerceau. Il voulait sortir du quartier, monter par les pentes de la colline dominant les maisons. Il passa devant un dancing où en cet après-midi de samedi de Pentecôte les gens s'entassaient dans des relents de sueur au crin-crin d'un micro éraillé et beuglant. Les passants trouvaient ça drôle. Mais pas Jeannot. Il gravit en tenant son cerceau sur son épaule le petit chemin qui monte derrière l'épicerie Bouilloux et deux minutes après il s'asseyait au milieu d'un petit bois de sapin odorant d'où le regard embrassait toute la ville.

Là était le silence. Un silence relatif car un brouhaha intense s'élevait de cette étendue chaotique de maisons : bruits de moteurs, roulement d'un train, klaxons et trompes, tac-tac régulier d'un petit atelier possédant un marteau-pneumatique, et un grondement confus où l'on ne distinguait plus rien. Le menton sur le poing, Jeannot pensait à toutes les vies qui se traînaient sous ces toits noirs, vies étouffantes, sans horizon, sans but, car beaucoup ne connaissaient pas Dieu. Serait-il prit lui aussi dans l'engrenage des années ? Allait-on bientôt, à quatorze ans, l'enfermer dans un métier décharné comme une prison ? Cette idée le poursuivait, l'obsédait aujourd'hui et il ne savait comment résoudre seul le problème de son avenir. Déjà il se sentait écrasé d'un grand souci d'homme.

Le silence fut tout à coup troublé par un éclat de rires sortant d'un fourré, derrière lui, à une petite distance. Intrigué, il se leva et, prudemment, il alla épier les gens qui se cachaient là.

Il traversa un fossé, écarta une brassée de feuillage et resta interdit. La fille de la mère la Grolle, la Sophie, était couchée dans l'herbe, jupes retroussées, cuisses nues, culotte sur les genoux. Elle se livrait à un vieux bonhomme de bien cinquante ans, moustachu, obèse, hirsute, pustuleux, qui passait dans le quartier pour être l'amant de la mère la Grolle elle-même.

- Fous le camp de là, morpion ! cria l'homme sans paraître autrement gêné.

Jeannot s'enfuit à toutes jambes et s'arrêta assez loin. Ce n'était pas la première fois qu'il rencontrait des amoureux dans cette position. Jamais il ne s'en était choqué. Mais cette fois la surprise de voir un vieux crasseux puant le vin tripoter une fille jeune lui souleva le cœur de nausée et de révolte. Non

vraiment, lui, Jeannot connaissait assez la vie. Elle le dégoûtait. C'était décidé. Il la refusait d'avance.

Et, sans bien apprécier la portée de cette résolution, il redescendit vers le quartier d'où il s'évaderait un jour quand il aurait ... Il se fixa l'âge de treize ans pour donner plus de poids à sa décision.

Comme il atteignait la rue Michel Rondet en faisant courir son cerceau devant lui, il faillit rentrer dans une forme noire.

- Oh, pardon, Madame !

Un rire clair lui répondit, le rire si particulier de l'abbé Campeaux

- Tu en as une façon de saluer les prêtres ! dit celui-ci. Où vas-tu de ce train d'enfer ?

- A mon jardin, m'sieur l'Abbé.

- C'est parfait. Je te laisse, mon petit Jeannot. Je suis pressé. A jeudi.

- Au revoir, m'sieur l'Abbé !

L'abbé poursuivit son chemin entre deux rangées de maisons éclairées à contre-jour par un soleil rasant. Jeannot, la main sur le front, le fixa jusqu'à ce qu'il l'eut perdu de vue. L'homme de Dieu au bon et pur sourire possédait seul la vérité qui put satisfaire son cœur d'enfant.

- Hé Lorin ! C'est pas souvent qu'on se voit maintenant !

- Té, Héry, C'est pas souvent, non ! Alors tu fais équipe avec moi ?

- Oui, à cause du feu à la contrée Madeleine.

- Comment qu'il a pris, ce feu ?

- C'est un tuyau d'air comprimé qu'a cassé. Ça a soufflé dans une poche de charbon. Le feu, il a pas demandé mieux que de prendre. Heureusement qu'ils s'en sont aperçu. Sans ça, il allait sûrement y avoir une catastrophe comme en 22.

- Heureusement ! Ça fait pas joli, une catastrophe !

- Paraît qu'il y avait une fumée de tous les diables par le puits Dutrand. Les mineurs se sont sauvés par le niveau d'ici. Mais personne a eu du mal. Les autres, ils sont descendus avec les masques. Bien sûr que tout de suite on avait coupé l'air comprimé. Maintenant ils rebouchent au remblai hydraulique. C'est pour ça qu'ils ont appelé nos remblayeurs.

- Ils auraient ben pu nous laisser tranquilles, nous les piqueurs grommela le père Lorin. C'est pas à nous à remblayer. La recoupe elle aurait ben attendu.

- C'est comme ça ! Le rendement du puits qui baisse ! Ils ont que ça dans la tête, les gros !

Les deux hommes avançaient les premiers d'un pas égal et long sous la voûte du niveau de roulage. Ils portaient à bout de bras la lourde lampe électrique si précieuse sur le chantier. A leur épaule pendait le sac contenant le litre et la portion. Leurs gros souliers ferrés se posaient exactement sans qu'ils y prennent garde sur les bosses des traverses comme sur des marches. Des gouttières mouillaient le sol. Un bruit d'eau courait sur le côté de la galerie dans une canalisation.

- Ils font marcher la trémie au plan deux ? demanda le père Lorin.

- Déjà ? Crédiu, ils en ont ben tant soif de ce charbon !

- Poh ! C'est tout à la va-vite aujourd'hui ! Dans le temps on prenait la peine de boiser comme il faut. Quand le chantier pissait, on faisait des anglaisages. Milla chiens, ça t'aurait supporté toute la mine ! Maintenant va-t-en en trouver des anglaisages !

- Ils sacrifient les mineurs. Mais je te le dis, moi, Lorin, toi qu'a pas mes idées, un de ces quatre matins la classe ouvrière les zigouillera tous, ces gros. C'est moi qui te le dis. Tu verras !

Sachant qu'il est inutile de discuter avec un homme aussi emporté, le père Lorin laissa tomber la conversation. Un train de bennes pleines approchait remorqué par un locotracteur au mazout. Les deux mineurs s'écartèrent ainsi que ceux qui les suivaient. Le train défila dans un bruit de ferraille. Mais le père Héry ne reprit pas la conversation. Il tortillait sa moustache, machinalement, tout en marchant, d'un air si embarrassé que son vieux compagnon le remarqua et en fut étonné.

Ils montèrent le plan et, par la galerie d'exploitation, ils arrivèrent bientôt au lieu de leur travail. Tramel, le sous-gouverneur les y attendait. Sans grands commentaires, il leur expliqua qu'ils devaient travailler avec le seul remblayeur disponible.

- C'est bon qu'il y a eu le feu de l'autre côté, fit le père Lorin, parce que c'est pas aux piqueurs à remblayer.

- Qu'est-ce que vous voulez ? J'y peux rien, moi. Le travail est là, il faut le faire. Quand vous aurez fini, vous retournerez à votre chantier.

Sur quoi le gouverneur repartit.

- Alors qu'est-ce qu'on fait, Gigi ?

- Ben... z'allez barrer la recoupe pendant que moi je ferai avancer la colonne de trémie.

- Et la toile ? Où qu'elle est ta toile ?

- Elle est pas là ? Sales feignants, ces manœuvres de bicots ! Bon. J'irai la chercher.

Après l'extraction du charbon, la recoupe ne présentait plus qu'une excavation large de quatre mètres et dont la profondeur se perdait dans l'obscurité. Comme on ne peut laisser aucun espace vide sous terre, il fallait la remblayer complètement. Les deux hommes se mirent aussitôt à la besogne. Ils apportèrent des butes et des voliges et, à l'aide de leurs escoffines, de marteaux et de tenailles, ils commencèrent à construire une sorte de cloison qui barrait d'un bout à l'autre l'entrée de la recoupe.

Le père Héry travaillait depuis une demi-heure dans un silence qui inquiétait son compagnon. On n'entendait que le bruit saccadé des marteaux-piqueurs dans un chantier voisin, les roulements et les chocs lointains des bennes et le crépitement régulier des gouttes qui pleuvaient inlassables et tièdes. Tout à coup, comme il venait d'enfoncer une pointe à grands coups de marteau, il se redressa et demanda :

- Dis, Lorin. Tu sais que ton Marc il fréquente ma Monique ?

Le père Lorin s'arrêta, une planche à la main, stupéfait.

- C'est vrai ce que tu dis ?

- Oui. Je croyais que tu le savais.

Le père Lorin lança sa planche vers le pied du boisage.

- Et depuis quand ?

- Ça fait ben un mois. C'est la Bouilloux qui me l'a dit. C'est une câtole, la Bouil-loux, et qu'a pas son pareil pour en sortir des bêtises grosses comme le bras. Mais ça, pour sûr, c'est vrai. Tout le monde le sait.

Le père Lorin se gratta la tête sous sa casquette luisante d'eau. Il réfléchissait.



- Moi, bredouilla-t-il, je sais pas quoi dire !... Je sais pas quoi dire !... Milla diales de milla diales !... Mais c'est vrai ça ?

- Comme je te le dis.

- Ah !... Milla diales de milla diales !... C'est pas moi pour sûr... c'est pas moi pour sûr qui ferais des difficultés... Je sais pas quoi dire moi... Tu connais la vieille comme elle est... Elle va faire vilain...

Le père Héry baissa la tête et reprit son marteau :

- Et toi, Lorin, qu'est-ce t'en penses ?

- Moi, répondit le vieux mineur toujours aussi embarrassé, si c'était que de moi... ça pourrait s'arranger...

- Ton Marc, il a ben tes idées, mais c'est un brave garçon.

- Si c'était que de moi... ta fille, elle est ben une brave fille...

Le père Héry piqua une pointe sur un montant et l'enfonça en frappant de toutes ses forces. Ensuite, il cracha sur le sol et regarda son compagnon en face dans la lumière qui les éclairait de biais, les lampes étant accrochées au boisage.

- Ecoute, Lorin, je sais ce qui va pas ...

Il s'avança et lui tapa sur l'épaule :

- C'est moi que je suis un saoulant, un propre à rien, que je fais bazar, que je devrais être en prison ou crevé !... Si, si, Lorin, c'est moi qui fous la caille dans l'affaire de nos deux gosses !

- Oui, tu bois ben un peu trop ! H'm ! Trop oui !

- Ah, tu vois. Je l'avais dit quand j'ai su ça ! J'ai chialé comme un gosse. Parce que moi je suis pas mauvais dans le fond. C'est depuis que ma pauvre Louissette elle est au cimetière que j'ai dégringolé comme une merde. Alors quand j'ai su ça, que ma Monique la pauvre petite qu'elle a tant de courage c'est moi qui allait l'empêcher d'être heureuse et ton Marc aussi, ça m'a fait quelque chose, tu peux croire !

Une larme noire coula sur sa moustache. Le père Lorin en fut touché. Il ébaucha un geste lourd mais amical.

- On est comme on est, l'ami !... Tiens, tu veux que je te dise ?... Sur le coup quand tu m'as dit ça, j'ai été content. Oui, content... C'est après quand j'ai pensé à ma Gléa qu'elle est pas commode, que ça m'a embêté.

- Tu as été content ? Vrai ?

- Oui, nom d'un chien !... Mais t'en fais pas... Dans la vie ça s'arrange toujours... Il y a une Providence.

Le père Héry fit un signe et aussitôt les deux mineurs se remirent à leur cloisonnement. Quelqu'un venait. Il apparut dans la lumière des lampes.

- Té, père Lorin ! Qu'est-ce que tu fais là ?

- Ah, c'est toi Louis ? On croyais que c'était un singe.

L'autre, un homme de trente ans, discuta un moment de banalités tout en balançant un thermomètre au bout d'une chaînette. Puis il lut :

- Vingt huit. Il fait pas froid chez vous. Mais, sapristi, qu'est ce qu'il tombe !

Il éleva ensuite une sorte de récipient de verre de la grosseur d'un flacon et le vida de l'eau qu'il contenait. Il le ferma ensuite avec soin et inscrivit un chiffre sur le verre.

- On verra s'il y a toujours du grisou.

- Il y en avait hier ?

- Quatre pour cent. C'est pas méchant... Mes amis ! C'est pas le feu qui vous fera rôtir, vous, avec cette flotte !

Le grisouman parti, les deux mineurs reprirent leur conversation tout en pour-suivant leur travail :

- Lorin, tu me fais plaisir !... Ah, oui, tu me fais plaisir ! On a beau pas avoir les mêmes idées... et puis, écoute, les idées, moi je vais te dire, c'est bon pour la politique... Quand je suis saoul, je gueule contre vous, mais, dans le fond, je sais que vous êtes tous de braves gens, les Lorin.

Le père Lorin ne savait que répondre. Il essayait de s'imaginer ce qui allait se passer entre les deux familles. Evidemment, sa femme tempêterait. Mais le petit est têtue. Quand il veut quelque chose, il le veut. Sa mère irait-elle jusqu'à le chasser ?

Luigi Ascoli, le remblayeur, revint finalement avec sa toile sous le bras. Il jeta le rouleau aux pieds des deux hommes en jurant :

- Sacré con de bicot ! Il a pas pu aller chercher la toile avant de partir comme le gouverneur lui avait dit ? Demain je te l'écrase !

- Oh, oh ! Il est pas commode l'Italien aujourd'hui ! dit en riant le père Lorin. Hé, Gigi, qu'est-ce que t'as bouffé à midi ?

L'autre haussa les épaules et repartit chercher un homme pour prolonger la colonne de trémie.

- Ça t'embête, Lorin, cette histoire de nos gosses, bien sûr !... Moi... que ça m'emmerde, que ça m'emmerde !... J'y ai pensé toute la nuit... Je me disais : si toi, tu t'empêchais de boire ? Mais ouette ! Je me connais que trop... Et puis c'est trop tard... Ah, ça m'emmerde !... Ta vieille, elle voudra pas. Oh, je sais comme elle est !... Ah, nom de Dieu de nom de Dieu ! Faut-il être marteau quand on boit ! C'est ma femme qu'est la cause de tout : elle avait qu'à pas crever ! Putain de vie ! Et si je partais ?...

- Si tu partais où ?

- J'en sais rien... Bah ! On trouve ben de l'embauche partout. Je connais un gars qui habite Marseille... Un matin, je pars, comme ça, sans rien dire. Je suis porté disparu. Alors ta vieille et toute ta famille, ils verront pas d'inconvénient à leur mariage.

Le père Lorin ajusta une lourde planche dans un coin qui tenait mal.

- Tu sais plus ce que tu chantes ! Ton nez bouge.

- Non je suis pas saoul. Je te dis que je le ferai !... Ma Monique pour moi c'est sacré ! Je l'ai juré sur le tombeau de sa mère.

- Alors pourquoi que tu la cognes, comme l'autre jour ?

- Ah, quand je suis saoul... quand je suis saoul...

Et le père Héry branlait la tête.

- Tu es ben saoul plus souvent que ton compte, sale bête !

Le père Héry leva les yeux :

- T'as raison, t'as raison... Sale bête...

Son compagnon lui secoua les épaules :

- Allons, allons !... Chialer, ça sert à rien... Tu tâcheras de pas te saouler de quelque temps et peut-être que moi j'arriverai à arranger les affaires.

- Et la petite qui va pas à la messe ?...

Le père Lorin gratta une fois de plus ses minces cheveux grisonnants et mouillés :

- J'avais encore pas pensé à ça... Mince !... Ça peut pas faire, ça peut pas faire ! Le Marc, il est bien avec les curés, tu sais. Je sais pas s'ils vont pas lui monter le cou contre elle...

- Cochons de curés !

- Ah ! Là-dessus, tais-toi !

Et de nouveau le silence retomba sur les deux hommes. Tous les bruits de la mine se répercutaient dans les galeries, y compris les chocs assourdissants que le remblayeur et son aide infligeaient à la colonne de trémie en lui ajustant des allonges.

- Lorin, je crois que dans cette affaire, il faut laisser nos deux gosses s'arranger entre eux.

- C'est le mieux, oui... Elle est baptisée ta Monique ?

- Oui. Et elle a fait sa communion. On pouvait pas y couper de ce temps. C'est-il bête que vous ayez ces idées-là !

Soudain délivré d'un lourd souci, le père Lorin leva les bras vers un ciel dont trois cents mètres de croûte terrestre le séparaient :

- Oh ben, ça peut s'arranger ! Ça peut s'arranger !

Au bout d'une demi-heure de travail, le cloisonnement s'achevait. Ils le tapissèrent intérieurement de toile d'emballage dont le but était de filtrer l'eau tout en retenant le gravier. Cette dernière opération fut rapidement menée. De leur côté, les remblayeurs étaient parvenus à prolonger la colonne métallique jusqu'au haut de la recoupe. Ils fixèrent à son extrémité une grosse buse de bronze dont le gueule resta pointée comme un canon vers la profondeur obscure de l'excavation.

Comme ils retiraient les matériaux en surplus et leurs outils, le père Lorin prit le bras de son compagnon :

- Alors, c'est vrai que tu me promets de plus te saouler de quelque temps, juré ?

- Juré sur la tête de ma femme !

Il lui frappa sur l'épaule :

- Eh ben, je marche avec toi, Héry ! Et on mariera nos enfants ! Tiens serrons-nous en cinq !

- Oh nom de Dieu ! Ah que je te la serre, oui ! s'écria le père de Monique en secouant brutalement la main du père de Marc. Sacré Lorin va, j'oublierai jamais ça ! Jamais ! A la sortie du puits, nom de Dieu, on prend une de ces cuites !...

A cet instant arriva le sous-gouverneur :

- Hé, Gigi ! C'est installé ?

- Oui. Il y a plus qu'à marcher.

- Bon. Dans ce cas, laisse les deux s'occuper de ça. Le gouverneur a besoin de toi et de Mostarodougrou de l'autre côté. Amène-toi avec lui.

En pestant contre le gouverneur, l'Italien ramassa sa caisse d'outils et sa lampe puis, sans un mot à l'égard des deux hommes, il partit avec son aide.

- Je vais téléphoner à mon beau-frère, dit le père Lorin après avoir sorti son litre d'entre deux montants et bu un coup.

Il s'avança dans la galerie, passa devant une recoupe dont on venait juste de commencer l'exploitation et arriva vers le coffre du téléphone. Il prit l'appareil et tourna la manivelle.

- Allo, allo... C'est toi, le Négus ?... Tu enverras la trémie... Hein ?... Oui, tout de suite... Hein ?... Gueule pas tant, je comprends rien... Ah ? Il y en a à

peu près pour une bonne heure, oui... Dis ! Tu sens la chique... Je dis que tu sens la chique !... Ah, ah, ah, ah ! J'ai le nez fin... Hein ?... Je suis pas plus joyeux que d'habitude... Envoie la trémie, ça vaudra mieux... Au revoir, bandit ! Ah ! Sacré Négus, va !...

Il raccrocha l'appareil et revint vers la recoupe à remblayer. Tout à coup, un bruit d'eau parcourut la colonne. La buse vomit et cracha de grosses bulles. Puis le bruit s'intensifia. Le remblai entraîné par l'eau arrivait. On l'entendait gratter contre la paroi de fer. Alors la buse dans un vacarme assourdissant se mit à projeter droit dans l'obscurité un jet noirâtre, scintillant, si puissant qu'il semblait dur. La colonne tremblait. L'eau s'éclaboussait contre les montants. On se serait cru devant une cataracte.

Bientôt, une nappe sale et boueuse sortit de par-dessous la cloison filtrante. Et les deux hommes s'écartèrent car cette eau qui venait du dehors était froide.

Une heure plus tard, le remblayage était presque terminé quand l'équipe des trémiseurs réapparut, le gouverneur Puteaux en tête.

- Je vous avertis, dit-il à Tramel son second, qu'un piqueur ne doit pas être mis au remblayage. Un piqueur doit faire son travail de piqueur !

Il parlait pour la forme et l'autre ne prit pas la peine d'objecter les dérangements provoqués ce jour-là dans l'ordre habituel du travail par le feu de la contrée Madeleine.

- On va envoyer ces deux hommes à la recoupe trois pour remplacer ceux que j'ai dû mettre à l'autre.

En haussant les épaules, le père Lorin et son compagnon prirent leurs outils et se rendirent à la recoupe en question située loin de la première, de l'autre côté du plan. Elle n'était pas encore très profonde, cinq mètres au plus. Mais, tout de suite, le père Lorin remarqua quelque chose d'anormal.

- Oh, oh ! s'écria-t-il en frisant sa moustache. C'est mauvais ! C'est mauvais ! Le terrain force. Vise, Héry, ça a pissé par ici.

Un petit cône de charbon à hauteur de genou s'était formé sur le sol des flandres, grosses poutres qui sur une largeur de quatre mètres tenaient le gisement de charbon au-dessus de la recoupe.

- Tè, Héry, vois-tu moi ça ! Les montants du bout qui tournent ! C'est pas du travail ça ! Surtout qu'on est placé juste entre deux anciennes recoupes remblayées !... Non, non, moi, je marche pas !

- T'as peut-être ben raison, répondit le père Héry en crachant un peu de salive sanglante sur le sol. Faut pas se laisser faire, hein les deux chargeurs ?

Les deux chargeurs qui attendaient derrière eux, la pelle en main près d'une benne vide, approuvèrent :

- On va le dire au sous-gouverneur.

Un léger craquement se fit entendre, mystérieux, presque anodin, puis un jet de charbon filtra d'une flandre.

- Tè, vous avez vu ? cria le père Lorin. Sacrebleu ! Où qu'il est le sous-gouverneur ?

Il disparut dans la galerie et quelques instants plus tard, on le vit revenir avec le sous-gouverneur et Louvisc, l'ingénieur du puits.

- ... C'est comme je vous l'ai dit ! Nous on marche pas avec une saleté pareille ! Vous tombez bien, monsieur Louvisc ! Venez voir !

- C'est si grave que ça ?

Ils s'approchèrent du fond de la recoupe. L'ingénieur leva sa lampe pour examiner le boisage : les quatre montants du bout avaient tourné d'une vingtaine de centimètres, ceux de droite vers le fond, ceux de gauche vers l'arrière.

- Et le terrain qui force ! ajouta le père Lorin. Regardez comme ça pisse !

- Il faudrait reprendre tout ce boisage ou au moins buter, appuya le père Héry.

- Ta ta ta ta ! répliqua l'ingénieur. Si vous aviez vu à la contrée Chapinay l'autre jour, le boisage était presque renversé et ça tenait bon, je vous en réponds ! Non, non, reprendre le boisage, ce serait des heures de perdues. Déjà que l'ingénieur divisionnaire râle parce que le rendement diminue ! Si on écoutait tout le monde, on serait obligé de faire installer des salons dans la mine ! Votre avis. Puteaux ?

- Et alors ! fit celui-ci. Moi, je dis que ça tient.

- Et moi que ça ne tient pas ! répliqua le père Lorin furieux. Vous y viendrez tra-vailer dessous, vous !

- Oui, j'y travaillerais si c'était mon travail. Mais nom de Dieu, je sais ce que je dis ! Ça tient et ça tiendra ! N'est-ce pas monsieur l'Ingénieur ?

- Oui, oui. Même si ça foirait un peu au bout, les deux montants du milieu sont bien droits et costauds. Allez, vous avez assez perdu du temps avec vos histoires !

- J'ai trois enfants, monsieur l'Ingénieur, et trente ans de mine ! cria le père Lorin.

- Et mois trois ! fit le père Héry. Vous croyez qu'on va se faire tuer pour votre sale rendement ?

- Moi, un gosse ! déclara un chargeur.

A quoi le second chargeur ajouta d'une voix grave :

- Et moi neuf. L'aîné a douze ans.

Louvisc le regarda amusé :

- Vous n'y allez pas de main morte, vous !

Puis il se retourna vers le gouverneur :

- Enfin c'est bon. Vous direz à un boiseur de venir buter quelques montants. Ces hommes ont perdu assez de temps. Mais qu'ils ne s'amuse pas à boiser. C'est Minéral qui en ferait une bobine s'il voyait ça !

- Vous pouvez lui dire de se dépêcher à votre boiseur, dit le père Héry au gouverneur.

- Nom de Dieu, je sais ben ce que j'ai à faire, non ? Allez, au boulot !

Louvisc et Puteaux partirent, leurs lampes à la main. Le sous-gouverneur resta :

- Je vais aller chercher tout de suite un boiseur parce que, en effet, ça force.

- Ton Puteaux, c'est un lèche-cul de première ! cria le père Héry.

Les quatre hommes se mirent au travail. Les marteaux-piqueurs s'enfonçaient dans le charbon tendre avec leurs claquement de mitrailleuses. Le gravier noir et les morceaux dégringolaient sous les pieds des deux piqueurs et les chargeurs, avec des hans perceptibles malgré le bruit, le soulevaient de leurs pelles et le lançaient dans les bennes sonores.

- Comme ça, si ça craque, dit le père Lorin en arrêtant son outil une seconde, on l'entendra pas.

- Autrefois, il y avait pas ce rafut ! répondit l'autre à voix forte. On pouvait se méfier !

Les quatre hommes au milieu d'une lourde poussière travaillaient dur. La taille était facile et ils arriveraient peut-être à tirer quinze bennes de charbon avant la fin de la journée, ce qui augmenterait leur paye. Le père Lorin cependant regardait souvent au-dessus de lui les stries brillantes des blocs en surplomb devant les planches de l'enfilage. Une impression de malaise l'étouffait. Il sentait le danger, physiquement. L'énorme pression du terrain là-haut pesait sur ses épaules.

- Il vient ce boiseur ? se demandait-il sans cesse.

A côté de lui, le père Héry semblait se soucier de rien. Son ardeur du début tombait. Bien que de dix ans plus jeune, il n'avait pas la force du vieux bonhomme. Au bout de quelques heures de travail, il n'en pouvait plus. Depuis quelque temps, il se sentait avec angoisse décliner. Mais comme il ne voulait pas perdre son poste de piqueur, il s'acharnait à sortir journallement le nombre fixé de bennes de charbon.

- Je suis cuit ! pensait-il ce soir-là. Si le Marc, il marie la Monique, je crains que d'ici quelques années le beau-père lui reste sur les bras. Ah, garce de vie !

Le temps passait et le boiseur ne venait pas. Un filet de charbon jaillit de nouveau du haut de la recoupe.

- Hé, s'écria un chargeur, ça pisse encore ! Où qu'il est cet abruti de boiseur ?

- S'il est pas là dans deux minutes, j'irai le chercher, moi, dit le père Lorin. Ou bien c'est moi qui boise. Sans compter qu'il nous faudra mettre une flandre de plus et pousser l'enfilage.

Une poussière dense flottait dans la recoupe où il pleuvait peu. Les hommes étaient complètement noirs et leurs yeux brillaient dans l'ombre. Quand l'un deux ouvrait la bouche, ses dents sur l'ébène du visage semblaient d'un blanc de nacre.

Comme nul boiseur ne venait, le père Lorin finalement posa le marteau-piqueur.

- Je vas le chercher, l'autre.

- Moi, j'arrête pendant ce temps, dit son compagnon. Je vais pousser cet enfilage, que ça me dégouline tout sur le cassis.

Le père Lorin sortit dans la galerie tandis que le père Héry, sans se soucier du danger, enfonçait à coups de plat de pic des planches entre les deux dernières flandres et le charbon. Il trouva le sous-gouverneur en discussion avec les remblayeurs quelques cinquante mètres plus loin vers le plan.

- Hé, et nous ce boiseur ? dit-il en lui tapant sur le dos.

Soudain, parmi les bruits des marteaux-piqueurs et des perforeuses des autres chantiers, on entendit une brève série de craquements et la terre trembla. Puis des hurlements emplirent la galerie. Les hommes qui étaient là ouvraient des yeux terrifiés.

- Il y a un malheur là-bas ! cria quelqu'un.

En un clin d'œil, le père Lorin suivi du sous-gouverneur, des remblayeurs et des hommes présents sur le chantier envahirent la recoupe noire de poussière. Une forme humaine hurlait, le bas du corps pris sous un amas de poutres brisées, de blocs et de terre. Des souliers dépassaient sous les décombres. Plus loin, hébété, un chargeur, assis sur le sol, se tenait la joue en sang.

- Oh, bon Dieu de bon Dieu ! Vite ! cria le père Lorin. Il faut les dégager en vitesse !

Il empoigna l'extrémité de la flandre qui écrasait les jambes du mineur. Mais elle avait glissé sans se briser et elle tenait encore par l'autre bout. Effrayés, le cœur cognant dur, les autres vinrent l'aider. Ils soulevèrent la flandre, la firent tourner. Elle tomba avec son montant en écrasant une lampe au milieu d'un tourbillon de poussière. Puis, avec une hâte folle, en se heurtant, à pleines mains, ils sortirent les blocs de charbon et les bois brisés qui enserraient le malheureux. Le père Lorin le tira par les épaules. L'homme, les lèvres contractées, les yeux à-demi ouverts où la poussière s'incrustait, semblait mort. On le déposa au bord de la galerie. Une boue de sang tachait son pantalon. D'autres mineurs arrivaient. Le père Lorin n'écoutait pas leurs questions. Il prit l'un d'eux par le bras :

- Beauchamps, va vite téléphoner, un éboulement, des blessés, vite, l'ambulance et des médecins ! Vite, nom de Dieu !... Et toi, machin, cours chercher le gouverneur et l'ingénieur ! Il y a du mal !

Le père Lorin revint au lieu de l'éboulement. Les autres déblayaient en vitesse pour dégager le piqueur dont on ne voyait que la semelle des souliers ferrés comme s'il était à genoux. Dans la hâte de ces hommes, des cris montaient :

- Parait que c'est Louvisc qui en est la cause, le salaud !
- Et Puteaux ! On les a entendus parler de là où on était !
- On leur tort le cou ! On leur tort le cou !

Le père Lorin, lui, avait gardé son calme malgré la tempête qui, une fois la première stupeur passée, s'était levée dans sa conscience. Il regarda tout à coup vers le haut :

- Attention, attention, reculez-vous !

Les sauveteurs ne s'étaient pas plutôt reculés qu'une masse se détacha du haut et roula sur le côté en brisant quelques bois au milieu d'une nouvelle vague de poussière.

- Le chantier est pourri ! cria quelqu'un.

On se remit au travail avec une ardeur folle. Les mouvements s'étaient d'eux-mêmes organisés. Les uns prenaient les bois inutiles et les rangeaient sur le côté. Quatre hommes dégageaient le remblai avec des pelles. Les autres saisissaient les cailloux et les basculaient dans les bennes. Les derniers assuraient leur va-et-vient rapide.

Malgré leur hâte fiévreuse, malgré leur sueur et les coups qu'ils se donnaient, tous ces hommes noirs, à moitié nus, mirent plus d'une demi-heure à dégager suffisamment le père Héry pour qu'on puisse le délivrer. Quand enfin le père Lorin le tira par une jambe, tous furent saisis d'effroi en voyant ce pauvre corps couvert de blessures et de boue sanglante et dont un quartier de charbon avait écrasé la tête contre le fer d'un marteau-piqueur.

L'ambulance remontait à toute vitesse la rue des Barrants, le drapeau à croix rouge flottant sur le côté. Comme à chaque passage de ce genre, les femmes, anxieuses, se penchaient à leurs fenêtres ou s'arrêtaient de laver leur linge au lavoir des mines en portant la main sur les yeux pour mieux voir.

- Qu'est-ce qui est arrivé au puits Bernard ?... Encore un accident ?... O mon Dieu, pourvu que ce soit pas le mien !...

Monique, elle, dans le bureau calculait ses fiches en plaisantant avec ses compagnes quand le téléphone retentit. Mais personne n'y prit garde. Le téléphone sonne si souvent et ne concerne que le chef de bureau.

- Un accident ?... Oui et après ?... Comment ? L'inscrire sur les fiches ?...  
Quoi ? Henri ? Lequel ?... Ah , mademoiselle, euh, oui... Bien, je vais  
l'avertir.

Au mot "accident" tout le monde s'était tu. Le chef du bureau sortit de son  
petit bureau personnel et se tourna vers Monique :

- Mademoiselle Héry, votre père a dû avoir un accident. On l'a mené au  
dispensaire. Vous pouvez y aller, si vous voulez.



- Je ne vous avais pas reconnu ! fit l'Ours en serrant la main de l'abbé Campeaux qui n'avait pas oublié ce rendez-vous à la tombée de la nuit sur le pont du chemin de fer. Sapristi, vous faites un beau gaillard !

L'abbé portait un costume simple, blouson brun et pantalon marine. De crainte d'être découvert par quelques méchantes personnes qui trouveraient dans cette sortie du prêtre en civil le soir un aliment de choix pour leurs dépeçages journaliers, il avait peigné ses cheveux en arrière et pris de grosses lunettes noires.

- Qu'est-ce que vous allez faire de ces journaux ? demanda-t-il à l'Ours qui, après quelques mots banals, l'entraînait du côté des bas quartiers.

- Je vais les vendre. Ça fera une raison toute naturelle de rendre visite aux gens. Ça vous gêne ?

- Pas du tout. Je suis heureux de l'occasion que vous me donnez de connaître ma paroisse. Le moyen n'est pas banal.

- Si les curés voulaient un peu voir clair au lieu de lécher les bottes aux bourgeois, le peuple ne pourrait qu'y gagner.

- Oh, oh, n'allez pas trop vite, mon ami ! répondit l'abbé en riant. Si nous nous som-mes entendus pour sortir ensemble ce soir, c'est en vertu d'une conversation tacite : aucun de nous deux n'envisage d'endoctriner le copain. Le but de notre promenade est de connaître les faits. Après, nous pourrions discuter de nos façons de comprendre la vie, mais seulement après. Pour aujourd'hui, abstenez-vous d'ouvrir le feu sur les curés.

- Entendu. Et même permettez-moi de vous considérer non pas comme un curé, mais comme un copain... D'abord, je ne peux pas vous appeler ici monsieur l'Abbé.

- Ah oui, attention ! J'y tiens ! Ne m'appellez même pas Campeaux mais simplement Georges.

- D'accord... C'est ben la première fois de ma vie que j'appellerai un curé par son petit nom... Mais, dites, comment vous avez fait pour sortir sans que votre curé le sache ?

- Il le sait.

- Il le sait ?

- Je lui ai dit que j'allais visiter des familles ouvrières. Il croit sans doute que ce sont des familles bien-pensantes. Mais comme il ne m'a demandé aucun détail...

- Et vous avez pu partir malgré vos habits civils ?

- Pas difficile. Il y a une sortie derrière la maison d'œuvres qui donne sur des jardins... Ah, si je fais ça, l'Ours, c'est bien que mon devoir est de connaître les pauvres gens, directement, non pas du haut d'une chaire ou à travers les grilles d'un confessionnal, mais comme le Christ, en allant vivre avec eux.

- Vous n'en êtes pas encore là.

- Ça peut venir.

- Vous êtes un type épatant pour un curé !

Tout en discutant, ils avaient quitté la rue principale avec ses rails de tramway et ses lumières et s'ils s'étaient enfoncés dans des rues de plus en

plus sombres, de plus en plus misérables. Des gens rentraient chez eux, le plus souvent des hommes dont la cigarette ponctuait l'obscurité d'une étoile rouge. Une bande de filles marchaient devant les deux jeunes gens en se donnant le bras. Elles riaient et se retournaient de temps à autre pour les amener à plaisanter avec elles. Mais l'Ours fit tourner son compagnon dans une autre rue.

- Qu'est-ce que c'est que ces femmes ?

- C'était les cinq filles Chénet, de braves gosses, dit l'Ours. Toujours elles rient.

Comme ils passaient devant le bâtiment noir et silencieux d'une usine, ils remarquèrent deux formes qui semblaient s'étreindre dans l'ombre. Voulant s'assurer qu'il s'agissait bien d'amoureux, l'Ours fit un écart sur le côté. Mais, en fait d'amoureux, ils virent un individu en train d'en déposer un autre sur une pierre.

- Il y a un accident ? demanda l'Ours en s'approchant.

- C'est mon père que je porte à la gare, répondit une voix de jeune homme dans un léger accent italien... Tè, c'est toi, l'Ours ? Et le type qu'est avec toi, qui c'est ?

- Georges, un copain. Mais où tu vas avec ton père en pleine nuit ?

- En Italie. On en a marre. On retourne au pays.

- Sacredieu ! Vous allez voyager comme ça ? Vous arriverez quand ?

- Demain soir.

Georges dévisageait l'homme assis sur une pierre contre le mur rugueux de l'usine. C'était un vieil ouvrier au corps frêle, vêtu d'un simple costume sombre et d'un chapeau comme en portent les ouvriers le dimanche. Ses yeux brillaient et restaient fixes. On aurait dit une statue. Il ne bougeait pas. Et le cœur de Georges se serra quand il comprit que ce pauvre homme était visiblement paralysé.

- Et bien, on va t'aider, le copain et moi. Tu viens, Georges ? On fait la chaise anglaise.

- Non, j'y arriverai bien ! fit le jeune Italien.

- Tu es fou ? Tu auras assez de le traîner de train en train, ton père !

Il saisit les poignets de Georges, l'Italien assit son père sur la chaise anglaise ainsi formée et le petit groupe partit. On avançait vite. Le malade ne pesait pas très lourd. Georges sentait contre ses mains les os de ce corps décharné et la chaleur qui traversait ses minces habits. Il en éprouvait une pénible tristesse et il redoutait à présent de découvrir d'autres misères. Le jeune Italien marchait à côté de l'Ours avec sur son dos pour tout bagage une vieille valise serrée par des cordes. Il était vêtu d'un pantalon bleu, d'un gros chandail et d'une veste de coutil qui, à la lueur des lampes, semblait en bien mauvais état.

- Et pourquoi vous retournez en Italie ?

- Moi, je voulais ben rester. Mais, tout seul, avec le vieux sur les bras... C'est le vieux qui veut retourner au pays.

- Vous avez assez d'argent ?

- Oui.

- Combien ?

- On a les billets de chemin de fer. Il me reste ma dernière quinzaine toute entière.

- Ça fait pas lourd !

- Ça fera ben !

- Et là-bas au pays ?

- Il y a la ferme de mon frère. Quelques vaches. Sept gosses. Moi, je sais faire le paysan. Le vieux, sur le nombre, ça s'y connaîtra pas. Et il sera content.

L'Ours se tut. On arrivait sur la rue principale. Le jeune Italien maintenant les précédait en portant les journaux de l'Ours. Le fardeau devenait encombrant et commençait à peser car l'homme ne se tenait pas. Les mains glissaient. Pour se reprendre, ils firent une courte pose pendant laquelle l'Ours se pencha derrière le malade vers l'oreille de Georges.

- Je crois bien que notre balade est fichue pour aujourd'hui.

- On remettra ça. J'y tiens.

Ils cheminèrent ainsi jusqu'au pont du chemin de fer. Au moment de s'y engager, ils entendirent une voix derrière eux :

- Hé, Mateani ! Où que tu vas comme ça ?

Ils virent accourir deux hommes munis de cannes à pêche.

- A la gare. Les deux copains-là, ils m'aident à porter mon père. Ils en ont bien assez fait. Allez, tous deux, je me débrouillerai maintenant ! Je vais pas vous obliger à venir jusqu'à la gare ?

- Si, si ! insistèrent l'Ours et Georges.

- Et nous, on peut pas le prendre puisqu'on y va ? s'écria l'un des pêcheurs. Allez, vous l'avez bien assez porté ! Et il est pas lourd, le bonhomme !... Hein, Mateani ? Ça va la botte ?

Les yeux du malade s'amincirent et un léger sourire s'esquissa sur ses lèvres. A la pleine lumière de la rue, Georges put distinguer les traits tourmentés de ce visage mal rasé et jaune, terriblement jaune. Toute une vie de souffrance et de labeur s'y incrustait. Les yeux ensuite se tournèrent vers lui, tout ronds mais si expressifs que derrière son sourire, Georges sentit sa gorge se serrer.

Sans plus de paroles, les nouveaux venus prirent le malade sur leurs mains unies. Le chapeau tomba. Georges le remit sur la tête du malade.

- Tiens, dit l'Ours à l'Italien, voilà trois mille balles. C'est rien mais ça sera pas de trop pour vous deux.

- Et non ! Garde tes sous ! Je te dis que j'en ai pas besoin.

- Je te dis de prendre ! Tu vas pas m'emmerder, non ?

Le jeune homme prit l'argent sans rien dire, gravement. Aussitôt Georges sortit son portefeuille. Mais lui, à la différence de l'Ours, ne savait pas comment s'y prendre. Il cherchait avidement le geste à faire et les paroles à dire.

- Voilà... Moi, mon ami, ça ne me gêne pas du tout mais pas du tout... Ça vous aidera.

L'Italien refusa. Il refusa avec tant de vigueur que Georges ne put que rentrer son argent.

- Tu es bien brave. Mais ça de l'Ours, j'en ai assez. Au revoir.

Et sans un mot de plus, il courut rejoindre son père et ses deux nouveaux aides qui avaient déjà pris de l'avance.

- On a encore assez de temps, dit l'Ours. Dépêchons-nous !

Ils revinrent sur leurs pas, d'abord en silence. Georges comprenait maintenant pourquoi l'Italien avait refusé. Son geste était le geste d'une

aumône. Il n'avait pas la manière. Et pourquoi cette maladresse : "Ça ne me gêne pas du tout " ? L'entraide un pauvre l'accepte, l'aumône l'humilie.

Il pensait aux œuvres de charité de la paroisse. Les dévotes bien rentées donnent cent francs entourés d'une guirlande de bons conseils, exigent force remerciements et reconnaissance et estiment avoir ainsi augmenté leur compte en banque au ciel. Saint-Exupéry avait écrit quelque chose de semblable. L'Ours, un pauvre ouvrier et un communiste, aurait pu leur en remontrer sur le chapitre de la véritable charité chrétienne.

- Vous connaissez ces Italiens depuis longtemps ?

- Oui. Depuis que j'habite le quartier. Je ne savais pas qu'ils partaient. Je voulais justement vous mener chez eux.

- Il y a longtemps que le père est paralysé ?

- Un an. On pensait que ça s'arrangerait. Mais, pour moi, il est foutu.

- Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

- Une sorte d'attaque. C'était un costaud, il y a dix ans. Il a voulu travailler à la pierre. Dans la mine, quand il faut percer une galerie dans la pierre de taille, les volontaires ne sont pas nombreux. Toute la journée, on respire une poussière blanche comme du lait. La taille est éreintante. Ça vous bousille un costaud en cinq à dix ans. Il n'y a que des Nord Africains ou des étrangers pour faire ça.

- Mais pourquoi ceux-ci acceptent alors que les Français refusent ?

- Parce que la paie qu'on leur offre est plus forte que les autres. On leur jette l'argent à plein nez. Mais pour les patrons, c'est plus économique que de prendre les précautions suffisantes.

- Mais c'est la faute des ouvriers ! Ils le savent bien ? Ils sont bien libres de refuser ?

L'Ours eut un geste d'énervement :

- Ah, vous voilà encore avec votre sacré libéralisme bourgeois ! Mettez-vous donc à la place des ouvriers, bonsoir !... Des pauvres diables qui viennent en France dans l'espoir d'y amasser quelques économies pour repartir ensuite chez eux. Quand on vit dans des taudis, quand on sent qu'en dépit d'un travail de forçat on vieillit sans sortir de la misère, comment résister à l'appât d'une grosse paie que les gros vous tendent sous le nez en échange de vos poumons ? On se dit : "J'y ferai que deux ans à ce sacré boulot, pas plus. Ça me permettra de mettre des sous de côté". Mais deux ans passent. La paie fond à mesure parce qu'il faut boire pour se tenir les forces, parce qu'il y a des gosses, parce que la vie augmente, parce qu'une grève vous enlève des semaines de travail, parce qu'aussi beaucoup d'étrangers, privés de l'éducation la plus élémentaire, ne savent pas calculer leurs dépenses... La suite ? Vous venez de la constater... Non. Un pauvre diable résiste difficilement à l'appât d'une grosse paie. Les capitalistes, ils le savent bien, ne vous inquiétez pas !...

Que pouvait-on objecter aux paroles de l'Ours ? Georges ne répondit rien et continua de marcher pensif à côté de son compagnon dans les rues étroites et sombres. On traversa un passage à niveau puis l'Ours s'arrêta devant une minuscule maison dont la porte vitrée laissait filtrer un peu de lumière.

- C'est chez un copain. Entrons.

L'Ours frappa. La porte s'ouvrit.

- C'est toi, vieux con ? fit une voix joyeuse. Entre ! Ton copain aussi !

Ils pénétrèrent dans une étroite cuisine où une jeune mère dorlotait un bébé dans un vieux berceau entre l'évier et le fourneau. Dans cette pièce de quelques mètres carrés, les meubles tenaient tant de place qu'on ne savait pas où se mettre. Avec une franche cordialité, le jeune homme les fit asseoir sur des chaises rafistolées tant bien que mal et, pendant que l'Ours et lui parlaient de journaux, Georges regardait avec effarement le bric-à-brac de ce logis. Des casseroles traînaient sur le fourneau. Où les accrocher ? La vaisselle sale du soir attendait dans un coin par terre. Où la mettre ? Le buffet, serré près de la table, s'encombrait de linge de layette. Où le ranger quand on en a besoin à tout moment ? Des langes séchaient sur une corde tendue en diagonale à travers la cuisine. Où les étendre quand le temps est mauvais ? Les qualités de la ménagère ne pouvaient vraiment pas être mises en cause par ce désordre. Tout avait l'air minable, depuis les cloisons où la peinture s'écaillait jusqu'aux rideaux défraîchis qui ornaient la fenêtre. Et, planant sur tout cela une odeur de sueur et de bébé. Mais, au-dessus de la cheminée, bien en vu dans un cadre, le portrait de Lénine.

- Et ton copain, il boira bien un canon ?

- Non, vieux. On s'arrête pas.

Georges appuya :

- Je n'ai pas soif. Votre gosse, il a quel âge ?

- Neuf mois, répondit la jeune femme. Il commence à bouliquier. Je vais vous le faire voir.

Elle souleva le petit être emmaillotté dans ses langes, un splendide bébé, ferme et rose.

- Ça fera un costaud ! dit Georges.

La jeune mère sourit :

- Il démarre, oui. Mais il nous en a fait voir ! A trois semaines, il nous fait de la diarrhée verte. Ah, on le comptait plus ! Il a reparti. Deux mois après, beauseigne ! voilà-t-il pas qu'il prend la broncho ! Ah, on en a serré une dure pendant quatre jours, je vous en répons !

- Cette fois, moi, je le croyais perdu, ajouta le père.

- Bah ! C'est passé ! Hein, mon coco ?

Et elle embrassa son bébé qui se mit à grogner. Le père s'assit sur le bord de la fenêtre :

- Si encore il nous laissait dormir la nuit ! dit-il. Mais saleté ! Toutes les nuits ça lâche pas ! Alors vous pensez si moi, le matin, je suis de goût. Pas moyen de fermer l'œil ! Hein, frisepoulet ?

Le bébé répondit en s'agitant et en criant. En subissant ces pleurs vifs et lancinants, Georges comprit combien pouvait être pénible une nuit sans sommeil dans de telles conditions de logement pour un ouvrier qui travaille dur.

Tout à coup, on entendit un bruit suspect.

- Zut de zut ! hurla la mère. C'est ma faute aussi !

Elle délangea le gosse et se mit à essuyer la pâte jaune et odorante qui collait aux fesses du petit.

- Encore ça à laver !... Ça fera de l'eau à traîner ! Et la fontaine qui est au diable ! Ah, c'est pas drôle d'avoir des gosses ! Vous devez savoir ce que c'est, vous, si vous en avez.

- Moi, je n'en ai pas, fit Georges, gêné.

- Ça viendra toujours assez tôt ! Vous êtes marié ?

- Non.

- Oh, vous savez, ça presse pas ! Nous, on a eu de la chance d'avoir trouvé ces deux pièces ! J'en connais tant qui les voudraient !

Elle roula le linge sale en boule et le posa sur le réchaud à gaz puis elle tira des langes qui pendaient à la corde. L'Ours à ce moment se leva.

- Allez, vieux ! Nous on file.

- Déjà ? Vous prendrez bien un canon ?

Il quittèrent sans grandes paroles ce logis et se retrouvèrent dans la rue. L'Ours ne posa aucune question à son camarade. Celui-ci n'avait pas envie de parler. A quoi bon ? Tout ceci se passait de commentaires.

Ils obliquèrent dans un chemin étroit bordé d'une palissade. Ce chemin longeait un grand remblai d'où s'échappaient des lueurs de braise et une odeur âcre de charbon à moitié consumé. La chaleur rayonnait jusqu'à leur visage.

- Voilà quatre ans que ce crassier empeste le quartier, dit l'Ours. Avec ça, les gosses ont l'air pur.

- Et pourquoi ne l'éteint-on pas ?

- Il faudrait amener trop d'eau et trop de terre. Ça grignoterait les bénéfiques.

- Et les gens ne protestent pas ?

- Ils ont bien d'autres motifs de se plaindre. Que l'air soit vicié, c'est un détail. Regardez ces maisons.

Ils venaient d'arriver devant une série de maisons curieusement penchées, à droite, de côté, à gauche, quelques-unes en avant sur la route et maintenues debout par deux rangées de poutres appuyées contre les murs. On se demandait comment des gens pouvaient vivre dans des murs aussi boursofflés, aussi lézardés, que seuls des cerclages métalliques préservaient de l'écroulement.

- C'est la mine qui a fait ça ?

- Oui. Quand on tire du charbon sous un quartier, même à plusieurs centaines de mètres de profond, le terrain s'affaisse, les maisons s'inclinent, elles se fendent et elles finissent par s'écrouler.

- Pourquoi ne s'abstiennent-ils pas d'exploiter sous les maisons ?

- Ne me posez pas toujours des questions auxquelles vous pouvez répondre vous-même... Allons, vous ne trouvez pas ?

- Je comprends. Le charbon, c'est de l'or. La ruine de quelques maisons n'entraîne relativement au prix de cet or que des frais minimes... qu'on réduit d'ailleurs encore puisque je vois que la plupart de ces maisons restent inhabitées... Le bien-être le plus élémentaire ne compte pas devant le profit.

- C'est pas moi qui vous le fais dire. Je vous mènerai dans une de ces maisons. Mais venez par ici.

Ils sortirent du chemin en enjambant des câbles métalliques accrochés à des piquets en guise de palissade et, à travers un terrain vague de chiendents, ils arrivèrent devant une grande baraque d'où sortaient des rires et un air de banjo. L'Ours ouvrit la porte et cria :

- Hé, les mon-z-amis ! Voilà les journaux !

Une bande de Nord Africains déguenillés accourut vers l'Ours avec des cris et des rires. Ils avaient l'air à la fois inquiétants et enfantins. Pendant la vente des journaux, Georges jetait un coup d'œil à l'intérieur. Ce n'était qu'un énorme taudis. Les lits aux sacs de couchage noirs comme des chiffons

à chaussures étaient tassés dans les coins. Quelques hommes y dormaient déjà, indifférents au vacarme. Sur les poêles entourés de charbon vidé à même le sol des marmites d'eau pleines de vaisselle sale bouillaient. Des papiers gras sur le plancher presque invisible sous la poussière. Des rayonnages encombrés de linge. Des vêtements à des clous piqués dans la cloison. L'ensemble éclairé d'ampoules nues qui se balançaient au bout de leur fil et dégageant une odeur d'ail et de fumée. Tandis que le crassier qui brûlait non loin de la baraque empestait l'extérieur, les mauvais poêles rivalisaient avec lui à l'intérieur.

- C'est encore des gars qu'on a habilement attirés en France en leur laissant croire monts et merveilles, dit l'Ours comme ils s'en allaient. Vous pouvez juger ici de la mission civilisatrice de la France auprès des peuples coloniaux.

L'Ours, toujours traînant derrière lui son compagnon, revint vers une rue plus large et mieux entretenue que les chemins sur lesquels ils venaient de marcher. Il s'arrêta devant la fenêtre d'un café.

- Pas besoin d'entrer. Regardez à travers les rideaux. Voilà le salon des mineurs et aussi le lieu où trop d'entre eux laissent leur pauvre argent et leur santé.

Georges se pencha avec l'Ours et vit une salle banale de bistro, assez coquette même, avec des pots de fleurs et une grande glace. Des hommes se penchaient sur un billard. D'autres se distribuaient des cartes autour de plusieurs bouteilles vides. Des jeunes buvaient l'apéritif. L'un d'eux debout chantait. Sa voix traînarde et ses yeux vagues lui donnaient un air ridicule qui faisait rire ses camarades.

- Tous ne vont pas chaque soir au bistro, dit l'Ours. Beaucoup, la plupart même des mineurs sont des modèles d'hommes dont le sens du devoir est à toute épreuve. Mais peut-on reprocher à ces hommes de venir chercher au bistro un peu de confort, de calme et d'oubli quand les gosses chialent tout un soir à la maison, quand ils ne savent pas où mettre un pied dans leur taudis. Croyez-moi, l'Abbé, pour beaucoup le bistro est la seule évasion.

- Je vous crois.

- Si vous pouviez entendre leurs conversations et discuter avec eux, vous verriez comment ils vous jugent, vous, les curés, avec votre Pape, vos processions, vos écoles libres et tout votre esprit bourgeois et vos appuis capitalistes.

- Tiens ? Je croyais qu'on avait décidé de ne pas faire feu ! Mais je vous prends au mot : entrons et discutons.

L'Ours hésita un instant. Puis :

- Pas aujourd'hui, dit-il. Notre temps est court. Mais nous reviendrons.

- Eh bien, nous reviendrons.

Comme ils reprenaient le cours de leur promenade, l'Ours, après un long silence, lança au prêtre cette curieuse question :

- Pourquoi diable un type comme vous s'est fait curé ?

La réplique venait d'elle-même :

- Pourquoi diable un type comme vous s'est fait communiste ?

Tous deux se mirent à rire et l'abbé ajouta :

- Je ne sais pas si les intentions de vos maîtres sont désintéressées, mais si tous les communistes étaient comme vous...

- Eh bien quoi ?

- Ça faciliterait bien une action commune entre eux et nous.  
- C'est vous qui la tendez la main ou si c'est nous ?  
- Et si vos chefs, pas vous, vos chefs, nous tendaient la main pour mieux nous étouffer ?

- Ah, la voilà, la méfiance que votre propagande capitaliste entretient dans vos milieux ! Non, l'Abbé ! Nous ne voulons pas vous manger sans boire. Que nous soyons ensemble ce soir, c'est ça qui est épatant ! Et moi aussi je dis : si tous les curés étaient comme vous !...

- Ça peut venir si chaque côté y met du sien.  
- Essayons toujours.

L'Ours fit monter le prêtre dans les escaliers d'une maison étayée par de grandes poutres. Il faisait noir. On butait aux marches inégales et l'abbé se surprit à faire le geste habituel de soulever sa soutane pour ne pas marcher sur elle. Avant de frapper à une porte, l'Ours dit à voix basse :

- C'est une famille de huit enfants. La mère est partie avec un type, il y a deux ans. Mais le père a tenu la maison avec l'aînée qui s'occupe des gosses. C'est un brave homme. Avec lui, vous pourrez discuter.

L'Ours frappa. On vint lui ouvrir et Georges se trouva au seuil d'une pièce aux dimensions moyennes, assez bien tenue, mais dans laquelle les nombreux occupants se trouvaient à l'étroit. Le père qui était venu ouvrir parlait de journaux avec l'Ours. Un grande fille cousait près du fourneau, une fille assez jeune, aux traits néanmoins amincis comme ceux d'une femme de quarante ans. Des gosses d'âge variable s'amusaient à la ronde entre le lit et le buffet. Un grand apprenait une leçon dans un coin. Et une jolie petite fille s'appliquait à dessiner en tirant la langue. Ce qui le frappa le plus, c'était l'inclinaison de cette pièce. Les portes et les fenêtres semblaient percées par un maçon ivre tant elles penchaient par rapport au mur du fond. Le buffet qui touchait le mur en bas s'en éloignait en haut d'au moins dix centimètres. La table restait horizontale grâce au raccourcissement de deux de ses pieds. Le fil de la lampe semblait se tromper sur le sens de la verticale. Comme le père faisait enfin entrer les deux jeunes gens, Georges s'aperçut que le parquet descendait jusqu'au fourneau. Cela lui donnait une espèce de vertige.

- Vous n'avez pas peur que la maison s'écroule ?

- Oh, elle est cerclée, il y a pas de danger, répondit le père. Mais ça arrive ben des fois qu'on entende craquer. Le terrain bouge toujours. En bas il y a un fendard. Oh, ils doivent ben venir le boucher.

- Et on ne vous donne pas de logement ailleurs ?

- On avait dit ça à la Mine... Mais ils s'en foutent ben ! C'est pas eux qui vivent dans la cambuse !

Georges désirait entamer une conversation mais il ne savait comment s'y prendre. Il tendit un paquet de cigarettes à l'homme qui en prit une avec joie. Il en tira une lui-même.

- Asseyez-vous, dit le père. Maya, donne des chaises et sers un canon.

Georges et l'Ours eurent beau protester, ils durent s'asseoir et la grande fille apporta une bouteille de vin. Comme la petite avait dû céder sa chaise, Georges la prit sur ses genoux et, ainsi, elle put continuer son dessin. Le père emplit les verres.

- Elle va à l'école cette jolie fille ? demanda Georges.

- Oh oui, au groupe Voltaire. Elle apprend bien, oh oui, celle-là. Si on la tenait à l'école, elle pourrait aller loin. Mais on n'est pas riche.



- Tous les gosses de la rue vont au groupe Voltaire ?  
- Il y en a quelques-uns qui vont de l'autre côté au groupe Gambetta. Mais il y a la route nationale à traverser. C'est dangereux.

- Et les maîtres, ils apprennent bien ?

- Oh, pour ça, on peut rien leur reprocher. L'autre là-bas, l'Henri, il a de la peine à suivre. Et ben, son maître l'a pris le soir après la classe tout l'hiver. Maintenant, ça va, il suit bien. Et puis, les instituteurs, c'est des types qui comprennent l'ouvrier.

- Et est-ce qu'il y a des gosses par ici qui vont à l'école libre ?

- Oh, pas beaucoup, répondit en riant l'ouvrier, non, pas beaucoup. Il y a les gosses d'en face, les Liogues. Et qui encore ? Les Setka. Mais ils se font foutre de leur figure.

- Il y a toujours des gens qui ont peur de mettre leurs gosses avec ceux du peuple, fit Georges pour maintenir la conversation sur ce sujet.

- Oh, oui alors ! Les écoles libres, je comprends ça pour les riches. Leurs gosses, pensez donc, s'ils se salissaient avec les nôtres ! Mais je comprends pas qu'un ouvrier, il envoie les siens avec ceux des riches. C'est les curés qui poussent à faire ça. Parce que l'école laïque, c'est l'école des ouvriers et de tout le monde. Trente six écoles, trente six disputes. Pour ça les curés savent bien ce qu'ils font. Ils veulent diviser le peuple.

- Il n'y a pas que vous qui le dites, fit Georges. Et d'abord les curés à quoi ça sert ?

L'homme remplit de nouveau son verre puis resta la bouteille relevée.

- Oh, mais vous buvez pas ? Allons, un petit coup ! Là !... Vous savez pas ce que j'en pense des curés ? On devrait tous les envoyer travailler à la mine. Huit jours sous une benne, ça leur apprendrait à vivre ! Allons, qu'est-ce qu'ils font, dites ? Ils sont bons que pour enterrer les gens. Vous les voyez traîner la grolle devant les corbillards en poussant de temps en temps leur messe. Quand on les voit comme ça avec les copains, qu'est-ce qu'on se fend la pipe !

- Mais quand même, ils ne doivent pas faire que ça ?

- Je me demande ben ce qu'ils font d'autre. Ils baptisent, oui. Ils font les mariages. Mais s'ils croient que les gens attendent leur permission pour coucher ensemble !... Ils font aussi la messe où ils déconnent contre l'ouvrier et les grèves... A part ça, ils se tournent les pouces.

Et il ajouta en riant :

- Ou bien ils passent du bon temps avec leurs petites amies ! Il faut ben puisqu'ils se marient pas !...

A ces mots, Georges se sentit rougir, surtout sous le regard interrogatif et malicieux de l'Ours qui assistait muet à cette conversation. Une ignorance aussi totale de la religion et de la vie du prêtre le rendait furieux. Que les ouvriers puissent penser cela le renversait. Comment un tel fossé a-t-il donc pu se creuser entre le peuple et le prêtre ? Quelle pouvait être la vie intérieure de ce brave homme sans aucune échappée vers Dieu ? Où trouver pour lui, pour l'Ours, pour tous, des raisons humaines de progrès, d'espoir, de bonheur ?...

Pêle-mêle, pendant quelques secondes, une foule de pensées incohérentes se pres-sèrent sous son crâne tandis qu'il portait son verre à ses lèvres pour se donner une contenance. Il n'était plus capable d'enregistrer froidement les

opinions de cet homme. Il fallait le quitter sur un essai, au moins sur un essai de rétablir la vérité. Mais comment ?

- Ecoutez, dit-il, en posant son verre à demi vide, je ne sais pas comment sont les curés par ici, mais ce n'est pas partout pareil. J'en ai vu, moi, des curés qui aimaient le peuple, qui vivaient avec le peuple, qui soutenaient les revendications du peuple et qui ne se gênaient pas pour dire aux patrons ce que les ouvriers pensaient d'eux. Il y en a comme ça, vous savez.

- Faut croire qu'il y en a pas lourd des comme ça, répondit l'homme gravement. Non, pas lourd ! Parce que tous ceux d'ici - à ce qu'on dit parce que moi c'est pas leur sacrée messe qui me tombera sur la tête, et pas aux gosses non plus - ils sont tous à lécher le derrière des patrons.

- Moi, je vous dis qu'il y en a. J'en connais même un qui a pris le manche de la pelle comme les autres et qui est allé faire le manœuvre dans une usine, un copain avec qui je suis allé à l'école tout gosse. Il n'a pas peur de boire un canon au café et de discuter le coup avec les copains.

L'homme haussa les épaules :

- J'y croirai quand j'en verrai un ici.

A ce moment, la grande fille qui avait repris sa couture, se retourna :

- T'es pas fou ? Ça nous porterait ben malheur !

- Bah, malheur, c'est des sornettes à femmes, ça ! Moi, je dis que j'y croirai quand j'en verrai un ici ! Suppositoire qu'il en vienne un, je saurai ben lui dire ce que je pense de leur sacrée confrérie !

Puis l'homme regarda Georges d'un air soupçonneux :

- On discute là, je sais pas qui vous êtes. Peut-être que vous êtes pour les curés ?

Georges qui s'attendait à cette question répondit avec adresse :

- Mon plus grand désir c'est le bien des ouvriers. Pas vrai, l'Ours ?

- Ça oui, tu es pour le peuple.

- Bravo ! fit l'homme. L'Ours, c'est un pur.

- Mais j'ai quelquefois affaire avec des curés par mon métier, ajouta Georges. Il y en a des vrais, je vous en répons ! Bien entendu, si tous étaient comme ça ...

- Ça se peut ! Ça se peut ! En tout cas, c'est pas ceux de chez nous qui sont comme ça.

La conversation n'alla guère plus loin et les deux compagnons se trouvèrent, une fois de plus, marchant dans les rues sombres, à peine éclairées ça et là aux croisements.

- Est-ce que vraiment la grande majorité des ouvriers pense comme votre bonhomme de tout à l'heure ? demanda Georges au cours de ses réflexions.

- Ils savent plus ou moins bien s'expliquer suivant leur instruction, mais, oui, la grande majorité.

Ils passèrent sur un pont et débouchèrent de nouveau sur la route principale où de nombreux mineurs du poste de deux à dix heures revenaient du travail. Georges remarqua leur air las, mais aussi la jovialité de beaucoup. Il en fit l'observation à son compagnon :

- Vous avez entendu celui-là, répondit l'Ours. Il disait : Encore une de finie ! On est heureux de se retrouver au grand air après une dure journée de travail. Tenez, c'est une chose que vous ne connaîtrez jamais, vous, le travail de l'ouvrier, le travail des mains. Mais le travail dans les mines, s'il est de loin le plus pénible, n'est pas le plus abrutissant. Je plains plutôt l'ouvrier aux

pièces. Essayez pendant huit heures de suite de couper toujours le même bout de métal. C'est simple : on tire la bande sous la cisaille, on pousse un levier, c'est fait, on recommence. Et toujours, et toujours, pendant des heures, des jours, des mois, une année, des années... L'esprit se vide. L'homme devient un automate. Vous croyez qu'il pense pendant que le corps fonctionne ? Non, l'esprit dort. Il y en a des milliers ainsi dans la région, même dans les bureaux. Alors on perd ses facultés intellectuelles. On s'abrutit. La boisson et les ennuis achèvent le bonhomme. A moins que dans un coup de tête, il plaque le boulot, et la famille avec. La machine a fait son œuvre. Le capitaliste aussi. Vous ne pouvez pas comprendre ça, vous, les curés bien calés que vous êtes dans vos livres et votre confort... C'est pas ce qu'on vous reproche après tout. Ce qu'on vous reproche, c'est dans la lutte des pauvres diables contre leurs exploités de vous mettre du côté des forts.

Georges ne répondit rien, n'étant pas tellement sûr que les reproches de l'Ours soient injustes. Il pensa une seconde objecter les Encycliques ? Mais en face du pro-gramme communiste, elles auraient paru si vagues !... Ou encore parler de l'Action Catholique ? Mais l'Ours aurait dit aussitôt qu'elle s'enlisait dans l'anticommunisme. Et Georges, pour le moment, ne désirait aucune discussion de cet ordre.

- On va grimper chez la mère Simon, mais on ne restera pas. Il se fait tard.

Un dédale d'escaliers de bois les conduisit dans un grenier. Au fond du grenier, un rais de lumière coulait d'une porte. L'Ours entra sans frapper.

- Voilà le journal ! hurla-t-il car la vieille était sourde.

Quelle misérable petite mansarde ! Un poêle à trois pieds, le quatrième coin étant calé par des briques. Une chaise. Une table. Un buffet. Une cruche. Quelques objets bien rangés sur les rayons. Et, régnaient sur cet humble royaume, une petite fée cassée en deux, fripée, tremblante, mais souriante quand même. La vision dura peu. La porte se referma et en cognant les cloisons dont le plâtre s'effritait, ils redescendirent l'escalier en bois.

- Tenez, la misère des vieux, ça aussi c'est à découvrir. Moi, ça me fait mal de voir des pauvres vieilles s'éteindre de faim et de froid sous des mansardes quand les gros s'engraissent de l'argent qu'elles leur ont rapporté en travaillant toute leur vie !... Arrêtons-nous à ce palier.

Une nouvelle porte s'ouvrit. Toujours le même genre de logement, étroit, aux tapisseries délavées et noires, aux meubles simples, au fourneau sur lequel trône l'éternelle cafetière. Mais ici, une femme qui achève de balayer la pièce et une chaise longue dans laquelle est étendu un jeune homme maigre, pâle, vêtu de vieux habits.

- Voilà le journal, madame Binguot. Vous payerez une autre fois.

- Merci, monsieur Brun. Vous êtes si brave.

- Et toi, comment ça va ?

- Ça va toujours pareil, répondit le jeune homme avec une voix de femme. Enfin pas plus mal. Mais c'est long. Ça fera un an demain.

- C'est toujours long, fit l'Ours. Mais ça se guérit le mal de Pott. Ça se guérit très bien. Seulement c'est long.

- On l'a passé à la radio, ça lui a bien fait du bien, dit la mère.

- Mais c'est pas pour soigner, la radio, maman ! rectifia le garçon. C'est pour voir les os !

- Ça fait rien, ça t'a fait du bien quand même... Asseyez-vous une minute avec le monsieur là.

Le jeune homme insista ensuite pour qu'ils acceptent au moins un quartier d'orange qu'il coupait avec ses doigts. L'Ours accepta et Georges reçut à son tour la tranche juteuse des doigts tremblants du malade et la porta à ses lèvres. Le goût qu'il trouva au fruit lui parut à la fois précieux et fade.

- Toujours pas de nouvelles ? demanda l'Ours.

La femme soupira en haussant les épaules.

- Ah, c'est bien fini, allez !

- Pourquoi ? Il y en a tant qui partent quelques mois et qui reviennent

- Non, c'est fini. Il a écrit à la Chamdier qu'il fallait plus que j'y compte. J'ai vu la lettre.

L'Ours tenta quelques efforts pour persuader la pauvre femme que son mari reviendrait. Mais en vain. Il la quitta pourtant sur cette affirmation :

- Croyez ce que vous voudrez, mais moi je parie une bouteille de champagne contre une tasse de café qu'il reviendra avant la fin de l'année.

La femme se mit à rire :

- Si vous voulez... Mais moi... n'en parlons pas.

Nouvelle descente par les escaliers de bois. Nouvelle bouffée d'air frais dans la rue.

- Même s'il revient, le mari, ce ne sera pas mieux. Il est alcoolique et tubard.

- C'est inconcevable ! Quelle vie est la leur !

- Ce sont des catholiques pourtant. Oh, de loin ! Mais ils y croient au bon Dieu. Il y avait un crucifix contre le mur.

- Heureusement qu'ils ont la foi !

- Pour eux, après tout, c'est pas un mal.

- Mais pourquoi le fils n'est-il pas au sana ? demanda Georges qui ne désirait pas voir la conversation s'engager sur le terrain de la foi.

- Pourquoi ? Lui et sa mère sont seuls. Ils ne veulent pas se quitter. Il n'y a rien eu à faire.

- C'est la faute du père...

- La faute du père... c'est vite dit, l'Abbé !

- Je veux dire que le père est responsable matériellement de leur situation. Qu'il soit coupable, c'est une affaire entre Dieu et lui.

- Ou entre l'ordre social et lui.

- Aussi peut-être.

- Sans aucun doute.

Ils arrivèrent à un carrefour éclairé d'une forte lampe. Dans un coin, deux amoureux s'enlaçaient. Un chien aboyait près d'une maison relativement coquette. Mais de l'autre côté du carrefour s'élevait une grande bâtisse aux pierres grises.

- C'est là où j'habite. Je vais vous montrer un joli numéro.

- Mais... s'écria Georges en s'arrêtant, Marc me reconnaîtra !

- Non, il habite au second et aujourd'hui il est chez sa tante. On ne va qu'au premier.

- Ah, vous m'entraînez Dieu sait vers quelle catastrophe ! Enfin, j'y vais.

Ils grimpèrent par des escaliers de pierre gardés par une rampe de fer tordue. Georges se sentait fatigué d'avoir tant monté et descendu de marches en cette soirée. Mais sa soif de connaître n'en était pas apaisée.

- Là c'est la piaule de la mère Didasse, dit mère La Grolle. Vous tâchez de pas trop rigoler !

Il frappa.

- Qui c'est ?

- L'Ours. J'apporte le journal.

- Ah bon. Entre.

Une odeur régnait dans la pièce. Georges aperçut tout d'abord une grosse femme en combinaison qui raclait avec une pelle et un balai ce qu'un petit gosse avait fait au milieu du parquet.

- Sale morpion ! lui criait sa mère. Juste quand je me changeais ! Pose le journal sur le lit. Tiens, tu as besoin d'un nègre aujourd'hui pour porter tes journaux ?

- C'est un copain que j'ai rencontré tout à l'heure.

- Alors, l'Ours ? Qu'est-ce que tu racontes ? Bouclez-la, les gosses ! Fait pas chaud, hein ?

Pendant qu'elle parlait, Georges regardait sauter trois gosses au milieu de la pièce sur un plancher recouvert de poussière. Quels dépenaillés ! Vêtements déchirés et figures maculées, ils avaient pourtant l'air heureux et ils menaient un chahut infernal. Le lit en désordre offrait aux regards des draps froissés comme si les gosses y avaient dansé dedans. Des mouchoirs usagés traînaient vers l'oreiller. Sur le sol, près d'une grande armoire, de la vaisselle sale en quantité voisinait avec un pot de chambre plein, responsable de l'odeur ambiante. La tapisserie décollée par larges bandes laissait la plâtre à nu. Une couche de terre sur le fourneau. Partout de la poussière. Des os sur la table où brillaient neuf bouteilles vides. Et une fumée là-dedans, une fumée piquante ! Mais le bouquet, c'était bien la grosse femme en combinaison déchirée à l'aisselle, sale à faire peur. Une large tâche de suie barrait sa joue. Elle venait d'allumer son feu.

Comme elle se baissait pour chercher quelque chose sous son fourneau, l'Ours regarda Georges et tous deux se retinrent pour ne pas éclater de rire.

- Ici, c'est tout de même exceptionnel, fit l'Ours à voix basse. Mais qu'est-ce qu'elle cherche ?

Elle tira de dessous le fourneau une poêle dans laquelle elle souffla pour faire partir la poussière.

- Attendez, partez pas, dit-elle. Je vas vous payer le jus

- Holà non ! crièrent vivement les deux hommes à la fois... On reviendra demain !... On l'a bu !... On est pressé !...

Il s'ensuivit une courte bataille orale où la mère La Grolle triomphait. Mais l'Ours ouvrit la porte, poussa Georges à l'extérieur et sortit rapidement en criant :

- On l'a déjà bu ! Ça nous empêcherait de dormir ! Au revoir, mère Didasse !

Dès qu'ils furent seuls dans la demi-obscurité du couloir, l'Ours prit son compagnon par le bras et le serra si fort que celui-ci sentit ses ongles.

- J'ai longuement hésité à vous mener où je vais vous mener. Mais, puisque vous tenez à connaître le sort des travailleurs, il ne faut pas refuser un témoignage comme celui-ci.

Et sans frapper, il ouvrit une porte à droite.

Une pièce sombre. Entourant la lampe, un papier journal. Une veilleuse sur une table de nuit. Dans le lit près de la porte, une forme allongée. Au fond, devant la table, une femme qui mange silencieusement sa soupe.

Surpris, Georges sentit son cœur battre à grands coups et, sur le moment, il éprouva une poussée de fureur contre son guide qui, par dessein de propagande, ne lui faisait grâce de rien. Mais il s'en repentait aussitôt. L'Ours avait raison. Il est des témoignages qu'il ne faut pas refuser si on veut comprendre.

Avant même de saluer la femme, l'Ours s'arrêta devant le lit et fit une minute de silence. Georges joignit les mains et pria ardemment pour le pauvre mineur qui gisait dans ce lit, la tête dans un sac blanc. Ce matin, il avait lu distraitemment les quelques lignes de journal consacrées à cet accident. Il n'avait pas compris. S'il s'était agi d'un mineur chrétien, c'est lui qui peut-être l'aurait accompagné au cimetière. Il se serait acquitté de cette tâche pieusement, en récitant de toute son âme les prières de la liturgie comme doit le faire un bon prêtre. Mais il n'aurait pas compris.

Maintenant il saisissait le sens de sa sortie avec l'Ours. Il en remerciait Dieu qui, une fois de plus, dans sa mystérieuse sagesse, se servait non pas d'un grand théologien mais d'un simple ouvrier et qui plus est, d'un "Gentil" pour donner ses enseignements. Il priait non seulement pour le mort, mais pour tous les ouvriers, pour toute la classe prolétarienne, pour l'Ours, pour lui-même, pour sa mission de prêtre, pour tous les prêtres afin que les touche la véritable charité du Christ, une charité agissante, une charité qui ne se repose pas sur les satisfactions du passé, une charité qui va de l'avant.

La femme posa son bol et s'approcha d'eux.

- Où est Monique ? demanda l'Ours.

- A côté, avec les petits. Elle dort, beauseigne ! Depuis l'accident, elle avait pas fermé l'œil. Je lui ai donné du gardénal.

- Pauvre fille en effet.

- Vous pouvez croire que ça l'a secouée. Je sais pas si elle attrapera pas du mal. Ah, on est bien malheureux, vous savez ! ajouta-t-elle en pleurant.

En face d'une croyante, le prêtre aurait trouvé les mots exacts qui consolent. Mais ici il se sentait démuné.

- Vous êtes la mère de Monique ?

- Non, sa tante. La mère est morte il y a longtemps. Maintenant elle est seule avec ses deux petits frères sur les bras. Je me demande comment elle va s'en tirer.

- Elle s'en tirera bien, fit l'Ours. Elle a toutes les qualités qu'il faut. Et nous on est à côté. Mais il faut la soigner.

Il lui tapa sur l'épaule :

- Vous en faites pas, Madame, ça s'arrangera.

Puis, il ajouta en se retirant vers la porte :

- On s'en va parce que le copain il est pressé. Mais je reviendrai tout à l'heure.

Ils sortirent de cette pièce silencieuse et l'Ours entraîna Georges par l'épaule vers le fond du couloir car il tenait à lui présenter sa femme et son fils.

- Je ne vous ai rien montré d'extraordinaire en somme, disait l'Ours en recon-duisant le prêtre par la rue des Barrants, mais je crois que vous n'avez pas tellement d'occasion de voir de près la vie des ouvriers.

- J'en ai beaucoup appris ce soir, oui, beaucoup. Je n'envisagerai plus la question ouvrière sous un angle, comment dire ?... plutôt académique. Du

reste, ce n'est qu'un commencement. Vous aurez peut-être encore à me rendre de nouveaux services.

- Avec plaisir. Moi, vous savez que vos idées sur la messe et le reste il n'y a rien à faire. Mais pour ce qui est de se rendre service, je ne refuserai jamais. Maintenant, je veux vous demander quelque chose : La classe ouvrière vous semble-t-elle heureuse ou malheureuse ?

- Evidemment, répondit tout de suite le prêtre, vous ne m'avez pas trié les meilleures situations...

- Ni les pires.

- Ni les pires... Mais est-il besoin de vous avouer que je suis maintenant plus que jamais convaincu de la misère de la classe ouvrière ?

- Les exemples que vous avez vus, et qui sont banals après tout, répétez-les à des millions, à des dizaines et des centaines de millions d'exemplaires et vous aurez une idée exacte de la réalité. Mais cette misère ne vous pose évidemment aucune question à vous ? Non, aucune ?

- Si, beaucoup même. Et d'abord : pourquoi cette misère ?

- Et vous répondez ?

- C'est peut-être la faute à la machine, à la grosse industrie, au progrès, fit le prêtre qui cherchait à se soustraire à la logique de son interlocuteur.

- Alors brisons les machines, renversons la marche du progrès, revenons à la féodalité.

- C'est idiot et impossible.

- Donc le progrès selon vous est un mal inévitable.

- Le progrès n'est ni bon ni mauvais. Tout dépend de l'homme.

- De l'homme social dans notre cas ?

- Oui.

- Autrement dit : l'ordre social actuel est injuste puisqu'il asservit la majorité à l'avantage d'un petit nombre de privilégiés ?

- Ma foi, euh... Oui. C'est un fait.

- Enfin, vous finissez par comprendre ! Cet ordre social, c'est l'ordre capitaliste. L'apparition de la classe prolétarienne date de l'apparition du capitalisme, de la grosse entreprise entre les mains de quelques patrons qui en font un instrument de profit. Il y avait eu des oppressions auparavant sous le régime féodal mais jamais on n'avait atteint la misère universelle du siècle passé. Et cette misère dure encore comme vous vous en rendez compte en dépit de certaines améliorations, parce que le capitalisme dure encore.

- Je vois où vous allez en venir : il faut détruire le capitalisme.

- Vous croyez peut-être à un capitalisme adouci, plus humain; plus juste, à un capitalisme à l'eau de rose ?

- Après tout, cela ne paraît pas impossible.

- Le capitalisme, par définition, est injuste. Il amène la surproduction, le chômage et la guerre.

Le prêtre se mit à rire :

- Oh, oh, si je ne suis pas écrasé sous cette masse d'affirmations gratuites ! ... Je veux dire : encore gratuites pour moi car j'attends vos explications. Voyons ! Vous dites : le capitalisme, par définition, est injuste.

- Injuste parce que l'ouvrier n'est pas payé selon son travail. Si l'ouvrier était payé selon son travail, l'entreprise ne produirait aucun capital parce qu'il n'y aurait aucun bénéfice pour le patron.

- Mais n'est-il pas juste que le patron tire de son entreprise un certain bénéfice ?

- Non, monsieur ! Le travail de tous doit profiter à tous. Le patron qui en plus d'un salaire normal empoche des bénéfices résultant du travail de tous est un voleur.

- Mais le patron a fourni le matériel, les machines...

- Et après ? cria l'Ours. Il a déjà bien de la chance de posséder des richesses, acquises le plus souvent sur le dos de l'ouvrier. Est-ce une raison pour en rapiner d'autres, toujours sur le dos de l'ouvrier ? Le privilège appelle le privilège. La richesse est insatiable. En attendant, avec ce système, le peuple est tenu dans la misère. Le malheur, c'est que le peuple s'y habitue. Prenez le cas de la mère Didasse. Elle vient d'une très honorable famille de paysans de la Corrèze. Mais trente ans de maigre salaire, de taudis, de travail à la chaîne et d'ivrognerie l'ont complètement abruti. Non, le système capitaliste est par définition injuste.

- Alors, il n'y a pas de bons patrons ?

- Oh, vous savez ! Quelle que soit la bonne volonté des patrons, leurs intérêts et ceux des ouvriers sont opposés. Augmenter les salaires, c'est réduire les bénéfices. Pour augmenter les bénéfices, on réduit les salaires ou si les lois s'y opposent, on augmente les prix de vente, autrement dit le coût de la vie. C'est mathématique. La lutte est donc inévitable. Or dans cette lutte quelles sont les forces en présence ? D'un côté, nous avons ceux qui possèdent les bâtiments et les machines, qui règlent les horaires, qui imposent le travail, qui embauchent et qui débauchent, en un mot les puissants. De l'autre côté, ceux qui n'ont rien, ceux qui ne savent même pas le pourquoi de leurs misères, les pauvres diables. Puissants contre pauvres diables, il ne faut pas demander qui sera écrasé ! Cependant les exploités ont une chance. Ils peuvent unir leur misère. Ils peuvent former entre eux une masse si compacte et si nombreuse que leurs revendications auront quelques chances d'aboutir. Ils peuvent même en s'instruisant et en employant les seuls moyens à leurs dispositions : la grève et la révolte, balayer leurs exploités et prendre eux-mêmes en mains la direction de leur propre destinée. Mais il faut qu'ils soient unis. Or c'est précisément contre cette union que se portent actuellement les efforts des capitalistes. Et vous, les curés, vous leur donnez la main pour cette besogne.

Le prêtre n'essaya pas de réfuter cette dernière attaque. Il craignait de combattre sur un terrain plus ou moins sûr contre un adversaire autrement mieux armé que lui.

- Ne perdons pas le fil de notre conversation, dit-il. J'enregistre vos opinions simple-ment. On verra après. Vous avez dit encore que le capitalisme amène la surproduction, le chômage et la guerre.

- Bigre, vous ne faites grâce de rien ! Vous admettez que les salaires sont nécessairement inférieurs aux prix de vente des produits fabriqués puisque le patron prélève sur ces prix son bénéfice.

- Evidemment !

- Du moment que les salaires sont inférieurs à la valeur de la production, le peuple ne pourra acheter et consommer toute la production. Le capitalisme n'achètera pas non plus lui-même sa propre production. Alors ?

- Alors, il y aura un excédent.

- Et que fera-t-il de cet excédent ?



- Il le vendra aux autres.

- Et si dans tout le pays il y a un excédent ?

- Je ne sais pas... On le vendra aux autres pays.

- Eh oui ! On l'écoule à l'étranger, ce qui rapporte de nouveaux capitaux qu'on laisse le plus souvent à l'étranger dans de nouvelles entreprises. C'est ainsi qu'un pays capitaliste en se développant devient impérialiste, qu'il accapare les moyens de production des autres pays, qu'il asservit leurs gouvernements, qu'il commande par la presse et l'édition jusqu'à leur opinion publique. Seulement où se préoccupe-t-on de l'intérêt du peuple dans tout cela ?... Mais si l'étranger résiste, si la nation capitaliste ne trouve pas de débouchés, qu'arrive-t-il ?

- Vous feriez un bon professeur, mon vieux l'Ours ! remarqua le prêtre en riant. Alors la réponse ?

- Le capitalisme non plus ne sait pas que faire de l'excédent. Il y a alors surproduction. C'est la crise économique avec cette monstruosité : des foules de chômeurs qui crèvent de faim parce que sans argent devant des tas de marchandises qu'on n'arrive pas à vendre. La crise est le mal suprême du capitalisme car elle amène le marasme des affaires, l'agitation sociale, la révolution, et en fin de compte sa propre ruine. Mais le capitalisme possède un moyen décisif d'absorber la surproduction. Vous ne voyez pas ?

- Non.

- Voyons !... Une opération qui englutit la production comme un ogre sans jamais d'indigestion... Allons ! Il y a seulement de cela...

- Ah, la guerre ?

- Oui, la guerre. Avant pour la préparer, pendant pour la faire, après pour relever les ruines, les usines marchent à plein rendement, les capitaux entrent : pas de chômeurs, pas d'agitation sociale. On comprend pourquoi les capitalistes préfèrent la guerre à la crise !

Tout en causant, ils étaient parvenus sur le pont du chemin de fer que l'Ours ne voulait pas dépasser. Ils firent halte dans un coin sombre contre le parapet dominant la voie ferrée.

- Vous êtes convaincu, l'Abbé ?

- Pas si vite ! Qu'est-ce que vous avez à opposer à ce capitalisme si terrible ?

- Le socialisme, c'est-à-dire un système économique où le produit du travail est réparti entre tous et non à l'avantage de quelques privilégiés. Ensuite le communisme qui libèrera l'homme de la servitude matérielle et morale de la propriété. Mais on ne peut pas traiter la question en quelques mots. Pour le moment, sachez qu'en régime socialiste le but de la production n'est plus un but égoïste de profit et de rapine, mais la satisfaction des besoins de tout le peuple. On établit ces besoins par un plan et on distribue le travail dans les entreprises suivant ces besoins. Vous voyez qu'il ne peut y avoir de surproduction. De plus, comme les prix ne sont pas surélevés par les bénéfices à réaliser, le peuple a les revenus suffisants pour acheter la production toute entière. Donc, de ce côté-là encore, aucune raison de surproduction. D'où pas besoin de débouchés à l'étranger, sinon des échanges sur pied d'égalité, ce qui rend l'impérialisme inutile alors qu'il est une nécessité impérieuse pour les pays capitalistes. Pas de crise économique à craindre avec le chômage et toute l'agitation qui en résulte. Aucune tentation de guerre car la guerre, au lieu d'assurer des profits colossaux comme pour l'entreprise capitaliste, ruine

**l'entreprise socialiste. Une révolution qui amènerait la réalisation de ce programme en vaudrait la peine, vous en conviendrez ! Evidemment, le petit nombre de privilégiés qu'elle balayerait, les gros qui détiennent les leviers du commerce, des finances, de l'opinion, de la politique, tous ces gens gueulent contre le socialisme au nom de la Liberté, de la Démocratie, des Valeurs Spirituelles, de la Religion... Mais le peuple ne s'y trompe pas. Entre un régime où il n'est qu'un troupeau de rapport et un régime où ce sont les travailleurs eux-mêmes qui dirigent l'entreprise et la nation, ce qui, entre parenthèses, supprime toute raison de grève, un régime où chaque projet est soumis à la libre critique de tous, le peuple n'hésite pas. A condition qu'il soit éclairé évidemment, car une minutieuse et vaste propagande dénature nos intentions, nous salit à plaisir, travestit nos moindres gestes, envenime nos moindres échecs, nous présente, parce que nous jouissons d'une remarquable solidarité d'un pays à l'autre, comme les esclaves aveugles de Moscou...**

**Mais il se fait tard. On reparlera de cela si vous le voulez. Je peux vous passer des bouquins qui pourront vous intéresser. En attendant, une question, l'Abbé. Moi, je ne connais rien de votre religion, mais est-ce qu'il y a quelque évangile ou quelque parole de Sainte Vierge ou de saint je ne sais quoi, moi, qui soit dans votre religion contraire à tout ce que je vous ai dit ?**

**Surpris, l'abbé chercha vainement une raison d'ordre théologique à l'appui du capitalisme ou condamnant le socialisme tel que venait de l'exposer l'Ours.**

**- Pour le moment, je n'en vois pas.**

**- Ouf ! Je suis soulagé !**

**- Les oppositions entre le communisme et la catholicisme se situent sur le plan philosophique.**

**- Je me fous de votre philosophie ! Restons sur terre !**

**- Vous avez tort de vous moquer de la philosophie. C'est elle qui mène le monde... Mais il est tard et je ne voudrais pas qu'on se sépare sur un différend après s'être si bien entendu. La conclusion pour moi de vos explications, c'est que je découvre tout un domaine sur lequel il faut d'urgence que je me renseigne. Après, j'aurai les moyens de juger ce que vous me dites. Maintenant, à mon tour, je vais vous poser une question à laquelle je vous demande de me répondre avec franchise.**

**- D'accord.**

**- Qu'est-ce que vous aviez derrière la tête en sortant avec moi ce soir ? Vous voudriez me convertir ? Allons, un peu de franchise !**

**L'Ours partit d'un éclat de rire :**

**- Non, oh pour ça non ! Je serais un rude crétin !**

**- Alors ?**

**Le visage de l'Ours redevint subitement grave :**

**- C'est pour vous prouver que vous avez tort, vous, les curés, vos évêques et votre pape de faire de l'anticommunisme.**

**Des gens passaient près d'eux sans les apercevoir. Un autorail arrivait sur la voie ferrée. Sa lumière balayait les traverses. Les deux hommes le regardèrent courir en bas dans la tranchée. Il disparut sous le pont.**

**- L'Ours, vous me faites de la peine ! dit lentement le prêtre.**

**- Alors je m'excuse.**

**- Outre que l'Eglise a toujours pris le parti de la justice et de la charité. S'il y a un certain anticommunisme chez les chrétiens, cela provient des hommes**

et non de leur religion. Mais le point de vue social n'entre pas seul en ligne de comptes. Vous êtes les ennemis de la religion, l'opium du peuple. Vous niez Dieu. Vous étouffez l'homme entre les deux dates de sa naissance et de sa mort. Vous avez des méthodes que notre sens de la charité ne peut admettre. C'est là que nous sommes anticommunistes.

- Et vous bénissez le capitalisme !

- Non. Je ne nie pas que l'Eglise soit lente à évoluer parce qu'elle a les siècles pour le faire. Elle est prudente. Elle attend.

L'Ours soupira :

- Enfin, moi non plus, je ne voudrais pas qu'on se sépare fâchés.

Il se retourna et se mit à rire :

- Tout à l'heure en causant je regardais cette porte là-bas au fond éclairée de rouge. Vous savez ce que c'est ?

- Non.

- Une maison que la police feint d'ignorer et que la morale...

- Vraiment ?

- Venez.

- Pas d'histoire, hein ?

- Mais non ! Venez !

L'Ours conduisit le prêtre au fond d'une allée. Il y avait là une maison banale aux volets massifs. Un son d'accordéon sortait de la porte qui devait être celle d'un bistrot. On entendait parfois des rires d'hommes ou de femmes.

- C'est vrai. Vous ne m'avez pas parlé de la moralité des mineurs.

- Ce que j'ai à vous dire est tout à leur honneur. Il y a des ivrognes parmi eux. Il y en a qui quittent leur femme. Mais question de fréquenter des saletés, j'ai vu pas mal de milieux, eh bien, le milieu mineur compte parmi les plus propres.

- Heureusement ! fit le prêtre. Quelle tristesse !

- Vous avez une maîtresse en ville ?

Sous le coup de cette question saugrenue, l'abbé sursauta.

- Qu'est-ce que vous dites ?

- Vous ne vous mariez pas, les curés. Alors vous devez bien avoir des maîtresses ?

L'abbé se passa la main dans les cheveux :

- Ah bien ! Si je m'attendais à cette idée ! Vous êtes fou ?

- Qu'est-ce qu'elle a de rare ?

Le prêtre prit son compagnon par l'épaule :

- Je vois combien vous être ignorant de la vie des prêtres et de la religion en général. Je vous dirai d'abord une chose. Ecoutez-moi bien, l'Ours ! Les prêtres ne se marient pas et s'engagent à ne jamais avoir de maîtresse.

- Pourtant, pas loin d'ici, il y a un curé qui a eu un gosse.

- Le fait est possible mais extrêmement rare. J'en ai connu des prêtres. Je n'en sais que deux qui n'ont pas été fidèles à leurs vœux.

- Et ceux que vous ne savez pas ?

- Non, croyez-moi l'Ours. La grande majorité est au-dessus de tout soupçon.

L'Ours se gratta la tête.

- C'est bien parce que c'est vous qui le dites ! Enfin, oui, ça se peut !... Attention ! Garons nous !

Il se cachèrent derrière une charrette remisee contre un pylône. Un homme sortait. Il portait un manteau à col de fourrure, un cache-nez noir et un chapeau gris. On le vit d'éloigner dans la ruelle sombre. Les deux hommes quittèrent leur cachette.

- Décidément ! fit l'abbé, c'est la journée des surprises ! Vous connaissez ce type ?

- Non.

- Alors je vous dirais seulement que je le vois tous les dimanches à la messe de onze heures, le chapeau sur la canne, au beau milieu de l'église.

- Ce n'est pas un ouvrier.

- Non.

- Si ça vous étonne, moi pas ! C'est tout des types comme ça qui vont à la messe.

Indigné, le prêtre pinça les lèvres et entraîna son compagnon en direction du pont.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Il y a que vous ne reculez devant aucune calomnie contre les chrétiens ! Avec cet esprit-là, étonnez-vous que beaucoup soient vos adversaires !

- Beaucoup d'ouvriers disent ça.

- Oseriez-vous prétendre qu'aucun de vos camarades communistes n'ait jamais mis les pieds dans ces lieux ?

- Certes non ! Mais la grosse majorité d'entre nous fait la guerre...

- Et nous ? On ne vous a pas attendu pour la mener cette guerre-là ! Vous ne connaissez rien du catholicisme !

- Eh bien, faites-le moi connaître !

- Vous dites : faites-le moi connaître ? Mais je ne demande pas mieux. Mon vieux, je n'y manquerai pas !

- Je vous admire, l'abbé, d'être aussi loyal. Pour moi c'est une révélation. Les curés remontent dans mon estime. Mais de mon côté, j'aurais bien tort de vous refuser la même loyauté. Faites-moi connaître la religion, ça me sera très utile.

- Entendu, l'Ours, entendu ! Les communistes, grâce à vous, remontent aussi dans mon estime. Moi aussi, j'en ai des choses à vous apprendre. Il faudra qu'on se voie un de ces jours. Maintenant on se quitte. Il est onze heures passées !

L'Ours lui tapa sur l'épaule. Dans la lumière du pont, le prêtre vit que ses yeux brillaient.

- Ah, bonne nuit, l'Abbé !

- Au revoir, l'Ours ! Et merci !

Le lendemain matin, avant sa messe, pendant plus d'une heure le jeune prêtre fit oraison sur l'apostolat du Christ parmi les travailleurs de son temps. La sécheresse de son cœur s'était volatilisée devant un amour tout neuf pour sa paroisse. Il commençait à la connaître. En l'abordant, voici deux mois, il n'avait vu dans ce paysage de bruits et de fumées qu'un immense désert spirituel. Aujourd'hui, il découvrait la vie profonde du peuple laborieux, vie complexe, bouillonnante, toute orientée vers le haut, vers un Dieu qu'elle ignore. L'Ours, hier, lui en avait montré plutôt les misères. Par une tendance opposée, Marc et ses amis lui en rapportaient surtout les richesses : courage, abnégation, fraternité, humilité et fierté, des intelligences

remarquables, des cœurs purs, une soif ardente de justice. Dans cette vallée noire, terre féconde pour la parole du Christ, le bon grain poussait dru. Comme le moissonneur au matin, il fallait hardiment se mettre à l'ouvrage.

Un moment plus tard, en élevant l'hostie, il offrait à Dieu toutes les âmes dont l'Eglise, sous la paternité de son curé, lui confiait la charge. Et, en particulier, celles des pauvres, des déshérités, des victimes du travail, de ceux-là que sûrement le Christ reconnaît pour les siens.

## - IX -

Perché au sommet d'un remblai sur le basculeur qui sert à vider les bennes, Jeannot regardait le soir tomber sur la ville. Il faisait tiède et doux. L'Ondaine, là-bas, brillait entre les arbres qui la bordaient. Les toits s'ombrèrent de bleu. Des fumées filandreuses s'épandirent en nappes minces autour du grand gazomètre dont la cloche pleine montait au sommet des poutrelles. Le lavoir du quartier découpait un petit rectangle clair entre deux maisons. Des gosses criaient en se poursuivant sur le mur étroit du canal. Le vol étincelant des martinets noirs encadrait le remblai de leurs orbes. L'horloge du clocher pointu de Sainte Clotilde sonna neuf heures.

Assis sur une ferrure du basculeur, la tête sur les mains et les pieds se balançant dans le vide, Jeannot regardait et songeait. Les événements de la semaine précédente l'avaient troublé. Tout d'abord, ce fut la nouvelle de la mort du père du Tienne. Ce soir-là, Jeannot, sa mère et quelques voisins, mangeaient leur soupe en bas, sur les marches des escaliers en bavardant, quand une femme de ménage du dispensaire vint leur apprendre qui se trouvait dans l'ambulance qu'on avait vu monter et redescendre du puits Bernard une heure ou deux plus tôt. La nouvelle s'était propagée autour du quartier comme une traînée de poudre. Des gens avaient crié de méchantes paroles contre les patrons. Jeannot, lui, s'était réfugié chez lui et il s'était mis à prier, seul, pour le père Héry.

Le lendemain soir, dans la rue, il rencontra le Loulou, qui, l'air naïf, souriant bêtement jusqu'aux oreilles, lui dit, tout fier de lui annoncer une grande nouvelle :

- Mon papa, il est mort.

Par contraste, Jeannot comprit alors vraiment ce que signifiait cette mort et, brutalement, il pensa que son papa à lui aurait pu se trouver étendu dans le grand lit où il aimait tant dormir près de ses larges épaules. Il revint à la maison tout triste. Comme il montait par l'escalier des caves, il tomba sur le cercueil que deux hommes soulevaient avec peine pour le faire passer par-dessus la rampe. Cette rencontre inattendue l'effraya et il redescendit en courant se cacher dans la cave pour pleurer.

Il ne vit pas l'enterrement. Il n'y pensa même pas car il était à cette heure-là à l'école. Mais il rencontra Monique à midi comme elle revenait du cimetière la tête couverte d'un fin tissu et les traits tellement changés. Alors il se rappela que Marc l'aimait, que Marc avait affirmé devant sa mère qu'elle

serait sa femme. Sans doute, Marc ne pourrait plus l'épouser et Jeannot devait abandonner l'espoir de l'avoir un jour pour grande sœur.

Les premiers jours, le Tienne était demeuré invisible. Il parut dans la rue au milieu de la semaine. Son chagrin à lui, qu'on disait si profond au début, s'était vite évaporé. Il s'amusait, riait, faisait le fou comme si rien ne s'était passé. Cette indifférence déconcertait Jeannot. Leur amitié en souffrait.

Il y eut aussi le soir même de l'enterrement une scène à tout casser chez la mère Didasse. Quand la Sophie était rentrée, on avait entendu des coups, des chaises qui se heurtent, de la vaisselle brisée, des cris de putois et la mère qui braillait des abominations. Tout le bâtiment entraînait en révolution à la nouvelle que la Sophie était grosse et que sa mère la chassait.

A la suite de ces événements, Jeannot se laissait emporter par une mélancolie que seul des enfants de son âge il éprouvait. Du haut de ses dix ans, comme du haut de ce remblai, il considérait la vie qui s'étalait à ses pieds, vie étouffante et noire aux yeux d'un gosse qui jugeait d'après ce qui se passait autour de lui. Que faire d'un avenir sans joie ? Comment, lui, Jeannot s'en tirerait-il ?

Souvent il avait passé en revue les métiers dans sa tête. Il ne serait pas mineur de fond, son père ne le voulait pas. Les autres métiers usuels : métallurgiste, boucher, gandou, cafetier, plâtrier, employé, ne présentaient aucun intérêt. Jeannot boucher ? Non, cela ne pouvait pas faire. Les seuls métiers dignes de passion comme aviateur ou marin étaient hors de portée. Dans la vie, il faut tenir compte du possible. Autant ne plus y songer. Si Jeannot avait pu créer un métier de toutes pièces, il l'aurait fait propre, calme, intellectuel, laissant l'âme rêver et prier et permettant une grande liberté d'action. Image vague certes, mais combien profonde dans son cœur, combien attrayante.

Puis il pensait au mariage. Le mariage, c'est bien la fin de la jeunesse. On est vieux d'abord. On a vingt deux ans comme Marc. On travaille. Plus de liberté. Plus de courses dans les crassiers. Adieu les parties de drapeau à l'école ou au patronage. Il faut être grave et bien se tenir. On est chef de famille. Il y a des gosses.

- Moi, d'abord, les gosses, c'est trop difficile à élever.

Vraiment la vie n'était pas abordable et Jeannot comptait les années qui le séparaient de ses vingt ans. Tantôt ça faisait neuf, tantôt dix suivant qu'on prenait ou non l'année d'origine. Neuf ans neuf fois à bâtir des feux de carnaval, là-bas, sur le tertre devant la maison. Et puis ce sera fini. On sera un monsieur.

Ce soir-là cependant Jeannot eut le courage de s'avouer une idée qui peu à peu avait germé dans sa tête. De tous les personnages qu'il connaissait, un seul dominait, mais de très haut, par l'influence qu'il exerçait sur son imagination d'enfant. C'était l'abbé Campeaux.

L'abbé Campeaux, le plus chic homme que la terre ait porté ! Il ne se fâchait jamais. Il aimait les gosses. Il jouait au football avec eux. C'était un as que tous admiraient au patronage. Sans compter que deux fois cette semaine, en passant dans le quartier, il avait discuté longuement avec les gens qui mangeaient leur soupe sur la pierre du lavoir en prenant le frais. Tout le monde aujourd'hui connaissait "le petit curé". Il revenait souvent et avec avantage dans les discussions. On l'aimait bien. Les filles se déclaraient amoureuses de lui.

- Ça, c'est un curé ! disait-on ce matin encore au lavoir.

Beaucoup trouvaient extraordinaire cette sympathie d'un prêtre pour le pauvre peuple. Mais pas Jeannot. L'abbé Campeaux était l'ami de tout le monde.

L'abbé Campeaux possédait une chance inouïe. Il était prêtre. Il disait la messe le matin dans l'église fraîche et calme. Il bénissait. Il confessait. Il restait quelquefois longtemps à méditer devant le tabernacle la tête dans les mains. Jeannot le savait pour l'avoir attendu plusieurs fois après l'école à la porte de l'église. Quelle vie magnifique que celle du prêtre, sous l'aile de Dieu, dans l'estime de tous. Si Jeannot avait pu choisir, il aurait choisi celle-là.

Il regarda passer un tombereau de charbon traîné par un cheval sur le chemin qui en bas longeait le crassier. Le charretier jurait parce que la nuit venait et que le cheval n'avancait pas assez vite. Tout à coup la longue rangée de lampes de la rue des Barrants s'illumina.

- Et si, quand je serai grand, j'étais prêtre ? murmura Jeannot avec de grands yeux.

On eut dit que la lumière s'était faite en lui. Il soupira, regarda le ciel mauve derrière l'horizon géométrique des cheminées et des toits d'usines.

- Et si j'étais prêtre ?

Il prit son genou dans ses mains et se balança en arrière sur son bout de rail. Il ne parvenait pas à distinguer si cette idée était saugrenue ou raisonnable. Elle l'effrayait comme un trop beau rêve.

Il n'eut pas le temps de méditer sa découverte. Un appel prolongé monta de la grande maison, vers la gauche, celle où il habitait.

- Jaaa... nnot !...

C'était sa mère qui de loin par sa fenêtre lui faisait signe. Il comprit distinctement ses paroles :

- Allons, tu vas pas coucher là-haut, non ?

Il cria :

- Oui ! J'y vais !

Aussitôt il ramassa sa fronde qui traînait sur une vieille roue de benne et remonta sa culotte.

- Chic ! Avec le Tienne on va jouer à la messe !

Du coup plus de tristesse pour Jeannot. L'enthousiasme du savant au seuil de sa découverte, de l'explorateur abordant l'île nouvelle, du prêtre touché par son Dieu, venait de le saisir et le rendait léger, léger...

Il mit la fronde dans sa poche, prit un bon peu de recul, s'élança avec fougue et bondit sur la pente poussiéreuse du remblai noir comme il l'avait vu faire sur la neige blanche au cinéma.

- Vous attendez quelqu'un ?

En entrant dans le vestibule du presbytère pour regagner son appartement, monsieur le curé venait de trouver l'abbé Campeaux debout contre un radiateur en train de lire le journal.

- J'attends un jeune homme, René Brun.

- René Brun ? René Brun ? J'ai bien entendu parlé d'un René Brun mais ça ne peut pas être lui : c'est un communiste.

- C'est lui exactement, monsieur le Curé, répondit l'abbé en souriant.

Le curé ouvrit de grands yeux :

- Il a accepté de venir ?

- Oui, sans difficulté. Je l'ai rencontré un soir quand il vendait des journaux. Je l'ai vu encore une autre fois en allant visiter des familles ouvrières.

- Eh bien mon fils, vous pouvez vous flatter d'attraper de gros poissons. C'était un dangereux communiste auparavant. Il faut être jeune pour entreprendre de telles conversions. Je vous avoue que je n'aurais jamais eu le courage de m'attaquer à une aussi rude tâche.

- Monsieur le Curé, une conversion est toujours l'œuvre de Dieu. Ce n'est pas moi qui peux convertir quelqu'un. Nous, nous ne faisons que préparer les voies du Seigneur.

- C'est bien, c'est bien, mon fils. Je profite de l'occasion pour vous dire combien je suis content de vous. Vous témoignez d'un zèle admirable et vous déchargez considérablement mes vieilles épaules. Tout le monde dit du bien de vous.

L'abbé se mit à rire :

- On me connaît peut-être mal, monsieur le Curé.

- Si, si, si, on reconnaît l'arbre à ses fruits. Enfin, avec ce beau temps et un vicaire bon comme un fils, je sais un vieux curé heureux.

- Oh oui qu'il fait beau, monsieur le Curé ! fit Hortense de sa cuisine. Mon linge, il sèche en deux minutes,

Le curé regagna son bureau et quelques instants plus tard un coup de sonnette retentissait. L'abbé alla ouvrir :

- Bonjour l'Ours. Montons tout de suite dans ma chambre.

Ils grimperent les escaliers en parlant de choses sans importance et pénétrèrent dans la chambre de l'abbé. L'Ours s'assit sur une chaise et regarda de tous côtés.

- Ça me fait plaisir !

- Quoi ?

- Je m'attendais à une chambre luxueuse.

- Eh bien, voilà le confort dont vous me parliez l'autre jour.

Le confort de cette petite pièce se réduisait à un lit dans une alcôve avec une table de nuit, une table de travail quelque peu encombrée de livres et de lettres, un prie-Dieu, trois ou quatre chaises, un tableau à la gouache du Christ chez la Madeleine et un radiateur. Le parquet était simplement lavé. Les tapisseries de couleur unie semblaient un peu passées. Une simple lampe. Et donnant un sens à cette austérité, un grand crucifix au fond avec un rameau de buis.

- Je m'imaginai votre cure d'après les draps d'or que vous portez à l'Eglise, d'après la richesse des cathédrales... Mais j'aime mieux ça.

- Les draps d'or, le marbre des cathédrales, ça sert pour Dieu et non pour nous. Voilà toute la différence.

L'Ours regarda sur le bureau.

- Tiens ? Vous vous êtes renseigné, l'Abbé ! Et directement chez nos grands auteurs...

- Oui, voir directement c'est un peu mon dada. Remarquez que les positions catholiques ne sont pas absentes de mes lectures, au contraire...

- Et quelles conclusions en tirez-vous ?

- D'abord, je crois mieux connaître le communisme... Oui, le communisme n'a rien de pessimiste ou d'absurde. Il lutte contre la laideur et le mal. Il veut en terminer avec les injustices qui sont le déshonneur de l'humanité. Il croit à



la valeur de l'intelligence et à la liberté. Il poursuit la libération de l'homme... Ça, je vous avoue ne l'avoir découvert que dernièrement.

- Ah, ah ! Vous vous apercevez enfin que le communisme est l'espoir et l'avenir de l'humanité, Pas trop tôt ! Tenez, pourquoi ce jeune ménage qu'on a vu l'autre jour était-il heureux ? Parce qu'ils étaient communistes.

- Et parce qu'ils s'aimaient.

- Ça ne suffit pas. J'ai connu des jeunes mariés qui croyaient gâcher leur amour en vivant dans un taudis et qui en souffraient. Prenez aussi le cas du père Héry, celui qui a été tué à la mine. Voilà un homme qui était fini. Il avait perdu sa femme. C'était un ivrogne. Il battait ses gosses. Un vrai abruti. Mais il était communiste parce que c'était là sa seule planche de salut. Les bourgeois nous méprisent parce que nous acceptons dans nos rangs des types violents, ignorants, débraillés, gueulards...

- C'est exact ! Hier encore on m'a dit : c'est tous des voyous.

- Et voilà ! Seulement sans le communisme ces gens seraient foutus. Qui est-ce qui les défendraient contre eux-mêmes et contre les capitalistes s'il n'y avait pas le Parti ?

- Il n'y a pas que vous qui luttez pour les pauvres gens.

- Les autres ? Ah, laissez-moi rire ! Ce qu'ils font, c'est comme des emplâtres sur une jambe de bois ! Les prolétaires ne s'y trompent pas.

- Il y a beaucoup de personnes aussi qui vous accusent de faire de la démagogie, de louvoyer dans votre politique, de renier votre parole, de ne pas étouffer de scrupules.

- Je voudrais bien discuter avec elles ! Mais il se peut que des gens se laissent tromper par une propagande qui nous défigure. Nous nous adressons au peuple. Nous sommes donc obligés de faire gros dans notre propagande. Les nuances, comment le peuple que le capitalisme a maintenu dans l'ignorance, les comprendrait-il ? Et puis, il faut bien se dire que nous sommes engagés dans une rude bataille contre un adversaire puissant qui tient les commandes de l'économie, de la politique, de la presse. Il nous faut jouer serré, être habiles, manœuvrer comme sur un champ de bataille et rester fermement solidaires d'un pays à l'autre. Mais ça, ce n'est que le moyen. Le but, c'est comme vous l'avez reconnu de supprimer les injustices, de lutter contre le mal, de libérer l'homme, de construire un monde nouveau...

Il y eut une pause où l'abbé réfléchissait. Tout à coup, l'Ours partit d'un grand éclat de rire :

- Attention, l'Abbé ! Vous allez devenir communiste !

- Supprimer les injustices, lutter contre le mal, libérer l'homme... si c'est ça être communiste, voilà près de deux mille ans que l'Eglise est communiste.

- Ben mince ! Si les copains vous entendaient, ils se fendraient joliment la pipe ! Vous, les curés, communistes ? Vous êtes le principal pilier du capitalisme !

- Vous avez tort de rire, l'Ours. Vous ne connaissez rien de notre religion.

- Peut-être, mais les faits sont là. Si la religion est ce que vous dites, pourquoi, sapristi, faites vous de l'anticommunisme ? Je ne vois aucune contradiction entre vous et nous.

- Si, l'Ours, malheureusement, il y en a. Par exemple, les questions de la destinée humaine, de l'existence de Dieu...

- Oh ça, vous savez, ce n'est pas ce qui nous gêne ! On vous le laisse, votre ciel !

- Si vous ne faisiez que nous le laisser ! Mais vous le supprimez ! Vous supprimez même toute la religion comme une tare psychologique dont il faut libérer l'humanité.

- Ma foi, euh... j'en sais rien. Moi, ces questions-là, j'y pense jamais. C'est pas de sitôt qu'on y verra clair. On a autre chose à faire.

- Ce n'est pas une raison pour tuer l'espérance dans le cœur des hommes.

- Oh là là, quels grands mots !

- De grands mots qui recouvrent une grande réalité. Vous ne comprenez pas, vous, les matérialistes, cette curieuse résistance contre laquelle vous vous heurtez de tous côtés dès que vous abordez les frontières de la religion. Ou bien vous essayez de renverser ce mur par la persécution et le résultat est contraire à votre attente, ou bien, pleins de bonne volonté, vous tendez la main. Cette dernière attitude dénote plus d'intelligence mais elle ne suffit pas. Il faut comprendre pourquoi cette résistance est si solide. Je voudrais vous l'expliquer. J'avoue que je ne sais comment m'y prendre. Mais j'ai passé un film aux gosses du catéchisme et ce film m'a donné une idée. Nous allons le revoir ensemble.

L'abbé sortit de sa housse un petit appareil de cinéma, ferma les volets de sa chambre et il engageait le film.

- Ne vous attendez pas à quelque chose d'extraordinaire ? C'est un court métrage sur la vie des moines.

- Tiens, pourquoi ça ?

Sans répondre, l'abbé exécuta les dernières manœuvres de préparation. Puis il éteignit et la séance commença, le mur blanc du fond servant d'écran.

Elle dura quinze minutes au plus.

Un monastère s'élevait entre deux montagnes comme un petit village ceint de murs blancs, hérissé de flèches et de clochetons. La grande porte s'ouvrit et on pénétra sous les cloîtres en même temps qu'une procession. Une longue théorie de moines avançait lentement entre les colonnades, un cierge et un missel dans les mains, en chantant. Les sous-titres qui commentaient chaque scène détaillaient pour le spectateur la procession de la Pentecôte. Ces vues donnaient une saisissante impression de calme et de ferveur. Un visage de moine, un rayon de soleil sur une ogive, un grand Christ contre un mur nu, une tranquille fumée d'encens montant vers l'ostensoir, exprimaient beaucoup mieux que tous les reportages du monde la présence de Dieu au sein de cette communauté contemplative.

L'auteur avait su déployer des dons de poète pour arriver à rendre ainsi sa propre émotion religieuse. Il faisait ensuite assister à la journée d'un moine dans ses moindres détails, journée austère et mortifiée s'il en fut, vie sans doute incompréhensible mais d'autant plus saisissante pour un esprit absolument neuf à toute expérience religieuse, comme l'était celui de l'Ours. Présenter un monastère à un matérialiste aux antipodes de la foi ne manquait pas d'audace. L'abbé regardait l'Ours. Celui-ci haussait parfois les épaules. Mais il restait immobile, grave, étonné. Il n'eut qu'un seul rire au moment où des moines saluaient profondément leurs confrères d'un côté puis de l'autre. Ensuite son visage redevint intéressé car le film expliquait le fonctionnement économique du monastère. On voyait travailler des moines qui à la terre, qui dans la forêt, qui dans la cuisine, qui sur un établi.

Après avoir présenté avec des vues réellement éblouissantes le rythme de la vie religieuse du monastère en accord avec le rythme des saisons, la caméra

termina sur un enterrement. La cloche annonçait la fin d'un moine. Tous ses frères se présentaient devant sa cellule, leurs visages reflétant une douleur à laquelle on s'attendait peu chez des hommes vivant le renoncement. Puis c'était la messe avec son cérémonial particulier. Enfin, on accompagnait le mort en procession jusqu'à la tombe creusée au milieu du cloître sous la grande croix parmi les tombes des anciens. Et la terre tombait sur ce corps couché au fond du trou sans autre cercueil que ses vêtements de bure.

- La mort perd dans ces murs son caractère funèbre, disait le commentateur. A la fin d'une vie de sacrifices, le moine s'endort paisiblement dans la paix de Dieu et ses frères le portent en terre avec douleur certes car l'amour fraternel est grand dans les communautés religieuses mais aussi avec l'envie de ceux qui voient l'un des leurs aboutir au but de toute leur vie. Ainsi se réalise pleinement l'idéal contemplatif.

La dernière bobine était à peine finie que l'Ours s'écria :

- Mais ils sont pas cinglés ces types-là ?

- Ils seraient cinglés s'ils cultivaient le sacrifice pour le sacrifice, l'héroïsme pour l'héroïsme. Mais est-ce qu'un athlète est cinglé lorsqu'il se prive de vin et d'alcool et suit un régime sévère pour remporter un prix aux jeux olympiques ?

- Ah mais, fit l'Ours, c'est pour remporter un prix !

- Les moines aussi. Ce n'est pas de trop de quelques années d'une vie misérable pour préparer une autre vie, la vraie, la grande. Ils sont tout à fait logiques, les moines.

L'Ours haussa de nouveau les épaules :

- Ils en feraient une tête si la veille de leur mort on venait leur révéler que c'est de la blague !

- Il doit bien en faire une autre tête le type qui a passé sa vie à voler et tuer lorsqu'il arrive de l'autre côté !

L'Ours se mit à rire :

- Enfin, franchement, monsieur l'Abbé, entre nous... Allons, je vous jure le secret... Vous qui êtes pas bête, vous y croyez que le bon Dieu est ressuscité, que sa mère était vierge... ?

- Ecoutez l'Ours. Là-dessus, je n'ai strictement rien à vous répondre. Si je répondais oui, cela vous paraîtrait absurde parce que ces mystères-là ne peuvent s'admettre qu'après toute une évolution spirituelle qui transforme la façon de concevoir le monde. C'est toute la question de la foi. Nous ne faisons pour le moment qu'approcher la foi. Ne mettons pas la charrue avant les bœufs.

- Alors pourquoi vous m'avez montré ce film ?

- Pour vous prouver que les vrais chrétiens sont tellement sûrs de l'existence de Dieu et d'une autre vie qu'ils sont capables de sacrifier leur vie présente toute entière. La foi, ce n'est pas une opinion comme une opinion politique, c'est une certitude, c'est le principal qui rend tout le reste secondaire.

- Mais ils viennent d'où ces moines ?

- Ah, vous pensez peut-être que ce sont des gosses de paysans qu'on a enfermés là tout jeunes ? Pas du tout. Je connais, moi, un officier de marine et un polytechnicien qui ont abandonné un avenir des plus brillants pour se faire moines. Ce sont tout de même des gens qui savent ce qu'ils font.

L'Ours se taisait pour réfléchir. Tout à coup il se retourna vers l'abbé :

- C'est vrai ça ?  
- C'est vrai puisque je vous le dis. Renseignez-vous. Allez visiter un monastère quelconque...

L'Ours réfléchissait encore, puis, haussant de nouveau les épaules :

- Ma foi, il faut de tout pour faire un monde !

- Si vous voulez. La conclusion où je voudrais en venir... ce n'est pas de vous engager à vous faire moine...

- Oh non ! fit l'Ours en éclatant de rire.

- C'était de vous prouver que la foi est une certitude qui résistera à tous les assauts des matérialistes. Si fort que soit votre marxisme, il s'y cassera les dents.

- Possible.

Après une minute de silence, l'abbé reprit :

- D'après ce que vous avez vu, sous quel régime économique vivent les moines ? Capitaliste ou communiste ?

- J'avais justement remarqué ça. Pas de propriété. Pas d'exploiteurs. Le travail de tous profite à tous. Comme dans la communauté primitive.

- Vous voyez que l'Eglise sait bien réaliser quand elle le veut le communisme le plus parfait.

- Alors pourquoi elle est anticommuniste ?

- La raison vous la connaissez maintenant. Pourquoi voulez-vous supprimer la religion ?... Oh, je sais ! Vous la tolérez là où vous êtes les maîtres. Mais tolérer n'est pas admettre.

L'Ours répliqua d'un trait :

- Si les curés n'avaient pas tant servi le capitalisme en pratique malgré leur doctrine, il n'y aurait peut-être pas d'antireligion chez nous !

L'abbé rangeait son film. Il releva la tête :

- C'est peut-être vrai !... C'est même très juste ce que vous dites !...

L'Ours fut touché de cette franchise :

- Il y a des torts des deux côtés, allons.

- Oui, mon ami. Pour la bonne raison que les hommes sont les hommes. Si parfaites que soient leurs idées, eux, ils sont imparfaits, bornés, sectaires. Oui, il y a des torts des deux côtés.

Ils en restaient à cette évidence. L'abbé remettait la housse de l'appareil. Assis sur sa chaise, l'Ours, les bras appuyés sur le dossier d'une autre chaise, regardait le mur comme si pour lui des images s'y déroulaient encore.

- Il y a quelque chose qui ne colle pas dans votre système de moines.

- Ah ?

- Tous ces types, ils vivent bien calfeutrés dans leur couvent. Ils préparent leur ciel chacun pour soi au lieu d'avoir une action sociale. Mais, dans la vie, ils pourraient faire un boulot formidable ! C'est des égoïstes ! Oui, moi, j'appelle ça des égoïstes !

- Ici, l'Ours, vous m'amenez à une autre explication que vous comprendrez plus facilement celle-là. Comme le communisme, le christianisme est une doctrine de fraternité universelle. Nous sommes tous solidaires les uns des autres.

- Alors, c'est des égoïstes !

- Attendez, sapristi ! Nous allons même plus loin que vous. Nous ne sommes pas seulement solidaires par notre vie matérielle, par les moyens de production ou même par les échanges culturels. Nous sommes solidaires intimement,

par l'intérieur, même si nous sommes séparés par des milliers de kilomètres. Ce que l'un fait de bien profite à tous. Le mal d'un individu diminue tous les autres. Le Christ est mort pour la libération de tous les hommes. Dans ce cas, qu'on soit dans le monde ou dans un couvent, la prière et la perfection de chacun enrichissent la communauté des chrétiens et des hommes. Du reste, je ne crois pas qu'une vocation soit réelle si elle n'a pour but que son petit salut à soi. Dans les romans, on parle d'hommes ou de femmes qui s'enferment dans un cloître à cause d'un amour déçu ou pour expier une faute personnelle. Ils sont repliés sur eux-mêmes. Si une vocation n'a pas pour but le salut des âmes, elle n'est pas une vraie vocation. Vous comprenez maintenant que les moines que nous avons vus travaillent au bien de tous ?

- Comme si eux rechargeaient les accumulateurs pour les autres ?

- Oh, très bien vu ! Exactement. Qui sait ? Peut-être que leurs prières serviront à réconcilier les communistes et les chrétiens.

L'Ours se mit à sourire :

- C'est joliment bien agencé votre système !

- C'est même si bien agencé que nous n'en voulons pas d'autre. La foi donne un sens à la vie. Elle seule apporte un bonheur que rien ne menace. Elle est la source des plus grands sacrifices. S'il y a eu beaucoup de communistes capables de donner leur vie pour leur idéal, voici deux mille ans que les chrétiens fournissent des martyrs pour le salut de l'humanité. C'est dire que jamais notre religion ne sera vaincue.

- Oui. Mais vous, vous dites que le bonheur arrivera au ciel et vous détournez les gens de la terre. Vous prêchez aux ouvriers la résignation. Vous pensez si ça fait l'affaire des capitalistes !

- Ah, la résignation ! Dieu sait si on nous la reproche à chaque page de vos auteurs ! On voudrait que l'Eglise ne s'occupe que du ciel et en même temps on lui reproche de ne pas assez s'occuper de la terre. Mais vous ignorez, vous, que notre chef, le Christ, nous a donné la meilleure formule du progrès humain : Aimez-vous les uns les autres, aimez tout le monde, y compris vos ennemis. Aimer qu'est-ce que cela veut dire ? Sinon vouloir du bien, lutter contre les injustices sociales, exalter le meilleur dans chaque homme, ne jamais haïr, même ceux qu'on combat, par exemple pour vous les capitalistes, et pousser de toutes ses forces dans le sens de la paix entre les peuples. Evidemment, les catholiques valent moins que leur religion. Ce sont des hommes comme les autres. Ils peuvent se tromper, commettre des fautes. Ils ont besoin de certaines épreuves, de certaines persécutions pour les ramener dans le vrai chemin tracé par le Christ. Mais l'Eglise est là pour les guider en leur indiquant la meilleure façon de réaliser selon les circonstances son commandement d'amour selon les réalités...

- Une fichue réactionnaire que votre Eglise !

- Non, l'Ours. Votre propagande calomnie à tort l'Eglise parce qu'elle ne se met pas à votre remorque, parce qu'elle s'oppose à toute violence. Que ses membres puissent s'égarer à droite ou à gauche au cours des années, ce sont des hommes. Mais elle possède la promesse d'atteindre la vérité finale, vérité qui n'a rien de réactionnaire par définition. Pour bien comprendre l'Eglise, il faut penser qu'elle a deux mille ans d'existence, qu'elle en a traversé et des guerres et des remous politiques et des épreuves religieuses, que ses membres ont commis eux-mêmes des erreurs, des crimes-mêmes, qu'elle est un corps immense qui se meut lentement. Alors, elle est prudente, très prudente. Elle

attend que les révolutions se soient rodées, que les idées aient fait leurs preuves. Sollicitée tantôt de droite tantôt de gauche, elle, elle va droit.

- En somme, nous, les communistes, on ne pourra jamais s'entendre avec vous... ?

- Je n'ai jamais dit ça. Evidemment nous n'avons pas le même but final. Jamais les chrétiens ne pourront admettre votre pensée matérialiste et antireligieuse. Sur ce point, tant que vous en resterez là, ne comptez pas sur le moindre compromis. Mais nous avons des buts secondaires communs. Nous pouvons travailler parallèlement, chacun avec notre morale, à édifier une société plus juste, à préserver la paix, à briser les chaînes économiques et spirituelles de l'homme, à... tant de choses encore ! Là nous n'avons pas de raison de nous opposer. Et j'attends que nous en discussions un jour prochain. Pour le moment, l'Ours, laissez-moi vous dire que je suis heureux de vous avoir rencontré. Même si aucune unité d'action au sujet de notre ville ne devait sortir de nos relations ou de celles de nos amis respectifs, nous y aurions gagné de nous connaître directement, en dehors de toute calomnie, de toute propagande. En avons-nous fait tomber déjà des mensonges et des ignorances qui nous divisaient ? Il faudra que nous essayions d'en faire faire autant à nos copains à tous les deux. La franchise, c'est les trois quarts de la fraternité.

- X -

Marc bêchait un plan pour y semer des graines de salade. Un peu plus loin, son père poudrait des rames de pommes de terre. Dans les jardins voisins, des hommes arrosaient. Le soleil chauffait le sol, soulevait des senteurs d'humus sec, illuminait de vert les feuillages des vignes vierges qui étoffaient un peu partout les palissades, mûrissait les pêches, cuisait le cou et les bras des jardiniers. Un vrai soleil d'après-midi d'été.

Marc bêchait à grands coups puissants et rapides. Il aimait ce travail plus aéré et plus sain que celui du criblage où la poussière de charbon bouche les narines et s'insinue sous les habits mouillés de sueur. Ce jardin qu'il cultivait avec son père n'était pas le sien mais celui du père Héry que l'un et l'autre avaient tenu à conserver à Monique. A vrai dire, le père Héry, les dernières années, le laissait à moitié en friches. Il ne s'y rendait guère que le soir avec des amis pour jouer aux cartes et vider quelques bouteilles dans le pavillon, sorte de cabane à claire-voie, généralement ensevelie sous la vigne vierge, qui sert de remise pour les outils et où il fait bon de venir prendre le frais. Depuis sa mort, l'activité des Lorin avait transformé ces quelques quatre cents mètres carrés de bonne terre. Le jardin comptait parmi les mieux tenus du quartier.

Quand un accident de mine enlève un père de famille, un mouvement de générosité porte toujours ses camarades à venir en aide à sa femme et à ses enfants. Les mineurs du puits Bernard s'étaient cotisés en faveur de Monique et de ses frères. L'Ours et Marc, chacun de leur côté, avaient quêté sur leurs lieux de travail et auprès de tous ceux qui dans le quartier connaissaient la

famille Héry. Tout le monde avait donné, même certains qui ne la connaissaient pas. L'argent réuni représentait plusieurs paies de mineur. Monique fut réconfortée par cette irréfutable marque de sympathie qui ne l'humiliait en rien parce qu'elle provenait de simples gens de son milieu. La solidarité n'est pas l'aumône. Elle aussi, elle donnait chaque fois qu'un malheur faisait appel à sa générosité. Par exemple quand le mari de la mère Didasse s'était noyé dans la Loire.

Marc arrivait au bout de son plan quand Monique entra dans le jardin.

- Bonjour, monsieur Lorin. A quel carré je peux prendre des poireaux pour la soupe ?

- Où tu voudras. A tes pieds à gauche.

Marc planta en terre sa bêche pour la regarder. Elle déterrait les poireaux un à un rapidement, comme si elle avait hâte de repartir. Depuis la mort de son père, elle avait quitté, selon une coutume désuète mais encore en vigueur, les vêtements colorés, mais elle s'habillait de gris clair ou de blanc avec un goût qui n'enlevait rien à sa fraîcheur.

Marc s'aperçut qu'elle regardait furtivement vers lui et, pour ne pas la gêner, il se remit à bêcher. Intérieurement, il brûlait de lui parler seul à seule et il en épiait l'occasion.

Lorsqu'elle eut un gros paquet de poireaux en mains, elle se dirigea vers le pavillon pour y prendre un panier. Marc estima le moment propice et courut vers elle.

- Monique, je veux te parler, dit-il en barrant de son corps l'ouverture qui servait de porte.

Elle releva de sa main une mèche de cheveux.

- Quoi ?

- Pourquoi tu me boudes ?

- Je te boude pas.

- Pourquoi tu as toujours refusé de me voir seul depuis la mort de ton père ? Pour-quoi tu m'évites dans les escaliers ? Pourquoi tu emmènes toujours tes frères quand tu pars faire des courses ? Moi, j'aime pas ces manières ! J'aime qu'on s'explique en face.

- Qu'est-ce que tu veux que je t'explique ?

- Allons, ne fais pas la bête !

- Qu'est-ce que tu veux que je t'explique ?

- Tu m'énerves, tu entends ? Il y a assez longtemps qu'il dure le petit jeu de cache-cache ! Je veux savoir ce que tu penses et tout de suite ! Donne ces poireaux et assois-toi là.

Il la prit par un poignet et la fit asseoir sur un banc. Il s'assit ensuite auprès d'elle. Mais il cherchait ses mots. L'explication franche qu'il réclamait si fortement, il la redoutait un peu.

- Tu as changé depuis la mort de ton père ! Tu es devenue distante. Tu fais la fière ! Tu es chef de famille chez toi, alors ça te pose, hein ? Moi, je suis un gosse ! J'ai envie de te donner une gifle quand je te vois comme ça !

- Donne-la.

- J'ai mieux que ça.

Il lui prit la tête dans ses mains et l'embrassa sur les lèvres.

- Tu es content ? demanda-t-elle comme indifférente.

Il eut un mouvement de fureur. Puis il se mit à rire.

- Ah, tu joues bien la comédie ! Mais tu veux que je te dise mon avis ? Tu es une gamine ! Une vraie gamine ! Tu t'imagines qu'en jouant la froideur avec moi tu résou-dras la question. Je me demande quelle est la commère qui t'a conseillé le truc ? C'est sûrement un esprit aussi cultivé que la vieille taupe de Bouilloux ! Sûrement !

Monique baissait la tête.

- C'est toi qui es un gosse. Tu comprends rien.

- Alors aide-moi à comprendre !

- Laisse-moi m'en aller. Il faut que je fasse ma soupe.

- Non tu mettras des vermicelles. C'est vite fait. Maintenant que je te tiens, je veux pas te laisser filer comme ça. Si je comprends pas, j'attends que tu m'expliques...Et puis, bonsoir, j'aime mieux passer au vif du sujet !... Tu m'entends ?...

- Je t'entends.

Sa voix se fit plus grave :

- Tu m'aimes encore ?

Monique haussa les épaules :

- Ça veut rien dire, ça.

- Je m'en fous de ce que ça veut dire ! Réponds franchement !

- Oh, je t'aime bien.

- Je t'aime bien, je t'aime bien ! Non, pas ça ! Je veux savoir ce qui reste entre nous de nos promesses !

Elle se leva brusquement.

- Tu m'énerves ! Laisse-moi partir !

Mais Marc n'avait pas lâché son poignet. Il la fit de nouveau s'asseoir. Elle essaya de se débattre puis elle se mit la tête dans les mains comme pour pleurer :

- Monique, je sais pas ce qui t'as rendue comme ça !... Mais enfin, tu es assez intelli-gente pour comprendre ce que je veux ! Cette attitude te va pas, je t'assure !... Allons, ma chérie, il faut voir les choses en face. Je t'aime plus que jamais. J'ai souffert autant que toi de la mort de ton père. Je fais ton jardin avec l'idée que c'est le nôtre à tous les deux. Je t'aime, Monique. Et toi aussi, tu m'aimes. Pourquoi le nier ? Entre nous, il doit rien y avoir de caché. Si tu estimes qu'on doit se séparer, dis-le moi franchement. On examinera la question et si on est d'accord, on reparlera plus d'amour, on restera seulement bons copains. Moi, je crois qu'il vaudrait mieux se séparer pour quelque temps.

Monique attendait pour répondre. Le père Lorin passait près du pavillon en portant deux arrosoirs d'eau. Il s'éloigna. Enfin, elle tourna un peu la tête dans ses mains :

- Je vois que tu es raisonnable. En effet, ça vaut mieux parce que...

- Parce que ?

- C'est trop triste ! fit-elle en éclatant en sanglots.

Marc passa son bras sur son épaule :

- Allons, allons, ma chérie ! La vie est ce qu'on la fait.

Elle secoua la tête pour dire non.

- La vie est ce qu'on la fait, que je te dis ! répéta Marc. Mais je ne veux pas te forcer, va ! Si tu veux la gâcher, gâche-la ! Seulement, il faudra pas venir te plaindre après, quand tu seras vieille et toute seule !

- Méchant !



- Alors qu'est-ce qu'il faut que je te dise ? Moi, je comprends rien aux femmes ! Rien de rien de rien ! Tiens, ça me dégoûte ! Je vais bêcher !

Monique à son tour l'arrêta :

- Non, pars pas maintenant ! Ce serait mal !

- Alors qu'est-ce que tu penses ? Pourquoi tu fais comme ça ?

- On peut pas se marier, Marc.

- Ça se peut mais dis-moi pourquoi.

- C'est ma faute, J'ai accepté de sortir avec toi. Je sentais bien que c'était impru-dent. Je suis sortie quand même avec toi. On a parlé de se marier. J'y ai à peine cru. Depuis, mon père... Alors maintenant, je regrette tout ça. On a fait comme des gosses. Et aujourd'hui, toi, tu viens me relancer.

- Pourquoi regretter ce qui t'a rendue heureuse ?

- C'est pas ça que je regrette. C'est de t'avoir laissé croire qu'on pouvait se marier. Déjà mon père m'avait engueulée et battue parce qu'il voulait pas de ça. Et tes parents non plus le voulaient pas. Aujourd'hui mon père est mort. J'aime mon père, Marc, et ce serait mal de profiter de sa mort pour se marier malgré lui.

Marc ne s'attendait pas à pateille réponse. Comme il ne répondait rien, elle pour-suivit :

- Aujourd'hui mon père mort, j'ai mes deux frères sur les bras. Tu penses que j'ai autre chose à faire que de parler de mariage. La vie est ce qu'elle est, Marc. On n'y peut rien. Non, vois-tu, il vaut mieux qu'on se parle plus. Ça fait que nous faire du mal.

Marc, penché en avant, les coudes sur les genoux, joignant les mains, se redressa.

- Je vois pas les choses de cette façon, moi. On pourrait se marier quand même et à deux on élèverait sans peine tes frères.

- Et si nous on a un gosse ? Tu vois le micmac ?

- Alors on les élèvera tous !

Monique eut un beau sourire :

- Tu vois bien que t'es un gosse ?

- Ah, ça suffit, hein ! fit brusquement Marc en tapant sur la table. J'en ai assez de la chanson ! Moi, je dis que... Oh puis zut ! Si tu es butée, j'en suis pas la cause !

- Te fâche pas, mon petit Marc. C'est peut-être la dernière fois qu'on se parle comme des amoureux. Alors soyons gentils.

- La dernière fois ?... Ah, je suis bien sûr que non ! Je saurais bien de te faire changer d'idées ! En attendant, j'aimerais bien savoir quelle est la vieille taupe qui t'a fourré ces idées dans le crâne ! Parce que je le sens, il y a quelqu'un qui t'a parlé pour que tu sois devenue si bête !

Monique ne répondit pas.

- Qui est-ce qui t'a parlé contre moi ?

Monique ne répondit toujours pas. Adossée à la claire-voie dans la vigne vierge, elle regardait une araignée tissant sa toile d'une feuille à l'autre dans un rayon de soleil.

- Alors tu veux pas me le dire ? C'est ta tante, oui, ta tante ! Mais j'y parlerai, moi, à ton riblon de tante !

Monique irritée, se retourna vers Marc :

- Tu dis du mal de ma tante ! Eh bien, tu veux que je te dise qui c'est ?

- Oui.

- Tant pis pour toi : c'est ta mère !

Marc ferma les poings et resta longtemps à fixer le sol. A la fin, il dit lentement :

- Ça m'étonne pas... Un jour, elle me l'avait dit. J'y ai pas cru. Ah, elle a voulu faire ça ! Elle a voulu faire ça !...

Tout à coup, il frappa sur sa cuisse :

- Et toi, pourquoi tu as mis si longtemps pour l'avouer, hein ? cria-t-il. Moi, j'en aurais jamais rien su si je t'avais pas forcé à me le dire ! Ah, mais ça va barder avec ma mère ! Ça va barder !

Monique posa sa main sur la sienne :

- Marc, Marc, te fâche pas ! Je viens de faire encore une bêtise ! C'est ma faute !

- Faute ou pas faute, j'aurais pas cru ça de ma mère !

- Voyons, Marc ! Il s'agit pas de ta mère. Il s'agit que de nous deux.

- C'est bien ce que je lui reproche !

- C'est pas ta mère qui décidera. Non, c'est nous, c'est moi ! Allons, calme toi ! Ta mère, elle a jugé les choses comme elle les voyait. Comprends-la. Pour elle, tu es un gosse et moi, j'ai mes deux frères à élever. Que voulais-tu qu'elle dise devant cette situation ?

- Qu'elle la ferme !

- Tu as de la chance d'avoir une mère. Moi, je serais tellement heureuse que ma maman soit là et qu'elle me conseille !

- Mais pas qu'elle aille me monter le cou à moi ! D'ailleurs, je te l'aurais joliment remballée !

- Dis ! Respecte au moins ma mère !

- Quoi ? J'en dis du mal ? Toi, tu as bien écouté la mienne !

- Parce qu'elle est ta mère.

- Eh bien, va te fourrer dans ses jupes ! cria-t-il de nouveau. Elle est bien capable de te faire épouser le Pif-Tort ! Ah, ça t'irait bien !... Allez, finissons-en, bonsoir ! Dis-moi si oui ou non tu veux... Et puis merde ! C'est pas de l'amour ça ! Je me fous de tout ! Et de toi ! File le plus loin possible ! Moi, je vais bêcher.

- Non, Marc, Marc !...

Elle essaya de le retenir, mais d'un revers il se dégagea et traversa le jardin pour aller reprendre son travail. Alors elle mit les coudes sur la petite table et pleura.

Marc bêchait nerveusement. Il s'irritait quand une motte de terre résistait. Il ne regardait que l'écroulement du gazon sous son outil et les quelques lombrics qui se faufilaient sous les parcelles de terre.

Son père venait de passer près du pavillon en portant deux lourds arrosoirs. Il posa son fardeau devant les carrés de laitues. Il regarda dans la direction du pavillon. Il regarda Marc. Il se gratta la tête. Puis il s'avança vers son fils.

- Qu'est-ce qu'elle a la Monique ? Vas-y voir.

Marc jeta un coup d'œil vers son père et le vit embarrassé et si attristé qu'il en eut du remords. Il planta sa bêche en terre et revint vers Monique.

Elle pleurait toujours la tête entre ses bras. Marc s'assit de nouveau à côté d'elle.

- Pardonne-moi, demanda-t-il en caressant ses cheveux blonds. Je suis trop emporté. Je suis pas une fille, moi. Pardonne-moi. Allons, fais pas la fâchée !

Il la releva et la serra contre lui en l'embrassant.

- J'ai l'air d'un idiot dans tout ça.

Monique fit non de la tête. Ils restèrent ainsi un moment, silencieux, écoutant le bruit de l'eau que le père Lorin transvidait d'un arrosoir à l'autre et versait en pluie sur les salades. Un oiseau vint sautiller près du pavillon. Il s'envola dans un froufrou d'ailes.

- Maintenant, je sais plus ce qu'il faut faire, dit Monique en soupirant.

- Comment tu vas élever tes frères ?

- Comme je pourrai.

- Tu pourras pas. Tu as que ta paie qui fait pas lourd. La pension de ton père, c'est pas ce qui te fera naviguer. Tu es pas le quart du temps chez toi. En cas de maladie, c'est l'orphelinat pour tes frères. En somme, tu es dans une situation impossible.

Elle fit oui de la tête.

- Moi, si on se marie, je remplace ton père. Tes frères iront pas à l'orphelinat. Tu pourrais peut-être rester à la maison. Ça vaudrait même mieux que tu restes. Au criblage, je gagne pas beaucoup. Mais j'irai travailler au fond. On pourra flotter.

- Au fond ? Dans la mine ? Tu es fou ?... Non, mon petit Marc ! appuya-t-elle avec un regard de douloureuse tendresse. Non, je veux pas, je veux pas !

- Le soir, quand je reviendrai de la mine, je trouverai ma petite femme dans la maison propre et fraîche. Je t'embrasserai et j'embrasserai les petits. Et puis tu nous serviras la soupe. Tu me raconteras ta journée. Les gosses parleront de l'école. On sera heureux.

- Tais-toi, tais-toi ! C'est ça qui nous fait du mal !

- Moi, j'y pense parce que c'est possible... si tu le veux.

- Non, pas possible, Marc ! Tes parents le veulent pas. Mon père le voulait pas. Il y a la mort de mon père entre nous. Et puis ce serait lâche de ma part de te donner la charge de mes frères. Tu sais pas ce que ça représente. Ta mère m'a dit que ça ferait un divorce d'ici...

- Ma mère, ma mère, ah, la barbe ! Parle plus de ma mère !

- Allons, sois pas méchant ! Et il y a aussi autre chose. Tu y crois pas, mais moi j'y crois.

- Qu'est-ce que c'est encore ?

- Ta mère m'a dit...

- Encore ?

- Ta mère m'a dit que c'était impossible qu'on se marie parce qu'elle avait consulté la devineuse, la Vampereur. Avec les cartes de ma tante, ça fait deux. Si c'est le destin...

Marc partit d'un éclat de rire :

- Ouf ! Si c'est que des balivernes, j'aime mieux ça ! Alors c'est tout ?

- Ça te fait rien ?

- Ça me réjouit au contraire ! Ou plutôt que tu y croies, de ta part, ça me fait honte ! Je te savais pas si bête !

- Peut-être... Et puis, j'ai un pressentiment qu'on se mariera pas. Et un pressen-timent, ça trompe jamais.

- Moi, les pressentiments, je sais ce que c'est ! fit Marc joyeux. Je t'aime, ça me suffit. Encore non ! Si tu m'aimes pas...

- Mais si, je t'aime, dit Monique souriante en lui passant un bras sur ses épaules. Je t'aime mais je sais plus ce qui faut faire... Ah, je suis bien désarmée !...

- Pas moi. Voilà ce qu'on va faire.

- Dis vite !

- Rien.

- Comment rien ?

- On va continuer à s'aimer et à se voir simplement. Il y a un proverbe qui dit : le temps arrange tout. Des fois que la situation peut changer. On peut rien savoir à l'avance. Et puis le temps qu'on s'aimera, ce sera toujours ça de gagné... Ça colle ?

Monique haussa les épaules :

- Après tout ?... Oui, si tu veux. Mais c'est bête.

Le jardin donnait sur un ruisseau et, par moment, l'eau gazouillait. C'est là que le père Lorin, sans se presser mais infatigable, venait remplir ses arrosoirs. Depuis un mois, la pluie n'était pas tombée et chaque samedi il venait mouiller les plans desséchés par une semaine de grand soleil. Le jardin de Monique lui apportait un surcroît de travail, mais il ne faisait pas de différence entre ce jardin et le sien que seulement un simple fil de fer et quelques touffes de cassis séparaient.

- Vous lui avez donné de l'allure à mon jardin, dit Monique.

Marc se contenta de sourire. Intérieurement, il se sentait sûr de triompher des scrupules de son amie. Quant aux difficultés extérieures, pour lui elles ne comptaient pas. Il contemplait le jardin de Monique qui, bientôt, dans quelques mois ou l'année prochaine, serait aussi le sien. Cette transformation commençait déjà à s'accomplir. Elle était un peu son œuvre.

- Tu aimes les courgettes, Monique ?

- Oui. Bien.

- J'en sèmerai et tu me les feras goûter.

Un sourire illumina le visage de la jeune fille. Elle appuya la joue sur l'épaule de son ami et se laissa écouter le bruit de l'arrosage sur les feuilles des salades, à quelques mètres à peine du pavillon. Elle était bien. L'air tiède montait par bouffées du ruisseau. Elle goûtait l'instant présent sans songer à l'avenir, comme si cet avenir de labeur et de peines ne la menaçait plus. Marc arracha une jeune pousse à la vigne vierge et lui en caressait le front.

- Tu vois que c'est simple de parler de rien. On aura bien toujours le temps de voir.

Une fois de plus le second arrosoir du père Lorin finissait de se vider avec des glouglous quand les jeunes gens entendirent les pas du bonhomme s'approcher du pavillon. Aussitôt, ils s'écartèrent l'un de l'autre.

- Tenez, visez-moi ces poireaux, hein ? dit-il en se présentant devant l'ouverture du pavillon une poignée de magnifiques poireaux à la main. Qu'est-ce que vous en dites ?

- Ah, ils sont beaux, monsieur Lorin ! Marc m'en a déjà donné quelques-uns pour la soupe, répondit Monique.

- Alors prends encore ceux-là. Tu pourras les mettre en asperges.

- Merci. Qu'est-ce que vous y prenez de la peine à notre jardin ! Je sais pas comment vous remercier.

- Qu'est-ce que tu me racontes ? On fait pas ça pour que tu dises merci. Tu sais, un jardin de plus ou de moins, ça s'y connaît pas. Et puis ça distrait.

Il sortit de sa poche sa blague de cuir et sa pipe, cueillit du tabac dans la blague et bourra la pipe, lentement, religieusement.

- Ton père aussi, il en avait quelquefois des belles légumes.

- Pas comme vous, monsieur Lorin.

Le vieux bonhomme cherchait ses mots si visiblement que les deux jeunes gens se demandaient ce qu'il allait dire.

- Ton père, oui... Il en avait des belles légumes... Et même qu'il serait content pour l'heure de nous voir travailler son jardin...

- Ça lui ferait tellement plaisir !

- Il serait content et...

Il s'interrompt pour allumer sa pipe avec son briquet. Une bouffée de fumée s'épa-nouit contre le toit du pavillon.

- Et même qu'on avait causé de vous juste avant qu'il se fasse tuer... Juste avant et qu'il aurait bien aimé, qu'il m'a dit, que sa fille elle épouse le mien.

Les deux jeunes gens se regardèrent avec de grands yeux.

- C'est vrai qu'il a dit ça ? demanda Marc.

- Oui. Même qu'il avait bougrement peur que je veuille pas. Alors je lui ai répondu que moi je voulais bien. Que même je serais bien content, oui, je lui ai dit ça, pourvu que ça se passe devant le curé. Et il avait pas dit non. Et il était content, content, le pauvre !...

Il tira de nouveau une volumineuse bouffée de sa pipe.

- Bah ! reprit-il, je sais pas pourquoi que je vous dis ça... Histoire de causer... pour me reprendre de traîner mes cruches... Ah, la nuit vient et j'aurai pas fini... Toi, Marc, t'as le temps demain. C'est dimanche.

Et il s'éloigna à pas lourds terminer son arrosage.

- Je crois que c'est clair, conclut l'abbé Campeaux qui causait depuis plus d'une heure avec Marc sous les platanes de la cour du patronage. Je ne peux que te redonner le même conseil : mariez-vous sans tarder. Puisque Monique accepte de se marier à l'église, ta mère ne peut faire aucune opposition de ce côté. Quant à la relative indifférence de Monique vis-à-vis de la religion, une foi agissante de ta part avec l'aide de Dieu parviendra à la toucher. Cette tâche réclame évidemment beaucoup de compréhension et de bonté. Ne cherche pas à la convaincre. Laisse plutôt Dieu agir. Plus tard, elle t'en sera infiniment reconnaissante.

- Et pour ma mère ?

- Ta mère est une très brave femme. Comme tant d'autres, elle a de la peine à s'adapter à des situations nouvelles. Sois chic, très chic à son égard. Oublie sans retour ses paroles injustes. Tu verras que tout ira bien, mon vieux.

Ils arrivaient vers le portail. Marc, une cigarette aux lèvres, le béret sur la tête et les mains dans les poches, réfléchissait.

- Alors, tu n'es pas content ?

- Oh si, l'Abbé, très content. Je crois que vous avez raison. Je m'excuse de vous avoir dérangé. Je file... Ah ! J'ai un bonjour à vous donner de l'Ours.

- Merci. Tu lui diras que je l'attends un de ces jours au café du Tonneau avec quelques-uns de ses copains. Tu y viendras, toi aussi, avec les jocistes.

- Ça risque pas qu'on y manque ! Vous, l'Abbé, vous en faites du boulot ! Pour ça oui ! Avant on se mangeait le nez. Maintenant ça roule à pleins tubes. Ah, vous êtes un type !

- Tu as fini ? Fiche-moi le camp ! Ça vaudra mieux que de dire des bêtises. Si je t'écoutais, je me prendrais pour une star d'Hollywood !

Marc se mit à rire :

- Au revoir, l'Abbé !

Il s'éloignait lorsqu'il revint sur ses pas :

- Hé, l'Abbé !

- Quoi ?

- C'est vous qui ferez notre mariage, hein ? C'est moi qui le veux.

- Ah, ah ?... Enfin, si tu me l'ordonnes, je suis bien obligé d'obéir. Entendu, Marc. Je bénirai votre union et avec plaisir, oui, un grand plaisir. Au revoir, Marc.

- Merci, monsieur l'Abbé.

L'abbé rentra au presbytère. Monsieur le curé l'attendait avec impatience pour manger. Dès qu'ils furent assis après le benedicite, le vieux curé demanda à son jeune vicaire :

- Eh bien, mon ami, la quête pour les écoles a-t-elle bien rapporté ?

- J'ai l'addition, répondit l'abbé. Tenez, la voilà.

Le vieux prêtre secoua la tête :

- Eh oui, eh oui ! C'est bien ce que je pensais. Mon ami, vous n'avez pas su vous y prendre dans votre sermon. Vous n'avez fait qu'exprimer la reconnaissance des chrétiens pour le rôle insigne de l'enseignement de l'Eglise au cours de l'histoire. C'était bien, mais c'était court. Vous auriez dû parler du danger que représente l'école laïque pour la France. C'est capital. Entre un enseignement chrétien qui donne le sens du devoir, de la vertu, de l'honneur, qui dirige les enfants dans la bonne voie, qui en fait d'excellents chrétiens et un enseignement païen qui laisse l'enfant sans morale, aux prises avec tous ses instincts, qui combat contre Dieu donc pour le diable, il n'y avait pas à hésiter. Toutes les tristesses d'aujourd'hui viennent de là, divorces, idées révolutionnaires, luttes politiques, grossièreté populaire, pornographie. Il fallait faire toucher ça du doigt aux paroissiens ! C'était capital !

L'abbé qui commençait à manger s'arrêta et dit avec un sentiment de gêne:

- Monsieur le Curé, il y avait parmi nos paroissiens des membres de l'enseignement laïque, de bons chrétiens.

Le curé se gratta la tête :

- C'est possible ! C'est possible ! Mais ça ne change rien à l'affaire.

- Si, monsieur le Curé. D'abord parler ainsi de l'enseignement public les aurait peinés et choqués, ce qui n'aurait pas été très charitable. Ensuite, ce sont des instituteurs et des institutrices entièrement dévoués à leurs élèves, qui, loin de leur apprendre à se moquer de la morale, cherchent au contraire à en faire des hommes honnêtes et vertueux, en nous laissant à nous le soin d'en faire de bons chrétiens s'ils sont de familles croyantes.

- Ta ta ta ! fit le vieux curé. Si l'école laïque ne menaçait pas la foi, nos évêques ne nous demanderaient pas de soutenir de toutes nos forces les écoles libres.

- C'est là qu'est l'erreur, monsieur le Curé. Je me demande pourquoi le clergé dépense des sommes folles à soutenir un enseignement insoutenable devant le peuple.

A ces mots, le vieux curé ouvrit la bouche, étonné, n'en croyant pas ses oreilles.

- Comment ? Vous, un prêtre, vous parlez ainsi ?

- Oh, c'est bien simple, monsieur le Curé. Il ne faut pas que cela vous étonne. J'ai visité beaucoup de familles ouvrières depuis que je suis dans la paroisse. J'ai discuté avec les gens du peuple. J'ai découvert leurs misères, leurs espoirs, leurs idées. Je les ai entendus parler franchement de leurs opinions à notre égard. Je me suis souvent entretenu avec des communistes. J'ai compris alors l'abîme qui sépare le peuple de la foi. J'ai compris que l'apostasie générale, la dégradation de la classe ouvrière provenaient de sa misère, de l'injustice sociale. J'ai compris que pour rechristianiser le peuple, il fallait d'abord lui assurer une vie digne, salubre, humaine et supprimer en premier lieu, les exploitations les plus criardes. J'ai touché du doigt l'espérance que le communisme jetait parmi les pauvres gens. J'ai touché du doigt combien nous, les prêtres, nous avons manqué à notre mission en les laissant à leur misère... Alors l'école libre, qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ? Ce n'est pas cette vieille source de discordes qu'il faut replâtrer tant bien que mal. C'est tout notre apostolat que nous devons renouveler si nous ne voulons pas que l'humanisme chrétien s'écroule avec les vieilleries, si nous ne voulons pas que le monde nouveau perde la trace du Christ et se perde lui-même par notre faute.

Le vieux curé regardait son vicaire avec un sourire mi-amusé, mi-perplexe. Machinalement, il réajusta son lorgnon.

- Voyez-vous ça ? Un jeune prêtre qui veut réformer l'Eglise !

- Ce n'est pas moi qui veux réformer l'Eglise. Je ne suis qu'un pauvre prêtre aux prises avec la réalité. C'est le peuple qui attend de nous la générosité de venir à lui. Nous pouvons bien laisser nos écoles libres si ces écoles sont un obstacle entre lui et nous. Pour donner l'instruction aux enfants, pour en faire des hommes, les maîtres de l'Etat réunissent aussi bien que nous. Ce n'est pas notre rôle de leur apprendre la grammaire, la géographie, le calcul, non, pas du tout notre rôle. Notre rôle est de donner une culture religieuse aux enfants, de féconder, de diviniser l'œuvre du maître laïque par la vérité chrétienne. C'est ça le rôle du prêtre. Qu'on ne vienne pas me dire que l'école laïque combat contre Dieu, c'est une absurdité. Les maîtres croyants que je connais sont unanimes sur ce point et nous sommes les seuls à vouloir à tous prix maintenir une sorte d'enseignement qui est une marque de défiance et de mépris vis-à-vis des écoles du peuple.

Le visage du curé s'assombrit :

- Oh oh ! C'est grave, ce que vous dites ! C'est grave !... D'autant plus que les bonnes familles, elles tiennent à l'enseignement privé !

- Oui, une minorité de privilégiés qui ne veulent pas, comme un ouvrier m'a dit, que leurs enfants se salissent au contact de ceux des ouvriers. Le Christ vivait dans un château, bien sûr !... Voyez-vous, monsieur le Curé, ce n'est pas pour vous peiner que je vous dis ces choses. Je vous aime beaucoup, soyez certain. Je ne fais que tirer la leçon des faits, simplement. Et je vous assure que je ne suis pas le seul prêtre à penser ainsi. Beaucoup de jeunes pensent comme moi. Mais comme toujours, passé un certain âge, le clergé perd contact avec la réalité. Il en reste au temps de sa jeunesse à lui. Et les familles de la bonne société qui nous font vivre ont des exigences auxquelles il trouve tout naturel de se plier.

Le vieux curé semblait confus et attristé. Il regardait avec pitié son jeune vicaire.

- Mon pauvre enfant, je cherche qui a bien pu vous changer comme cela. C'est grave, oui. C'est peut-être un peu la faute des gens que vous voyez, de ce Ducornil, l'instituteur, que vous avez encore reçu ce matin.

L'abbé sourit :

- Ducornil, Roure et d'autres m'ont confirmé certaines informations, c'est vrai. Mais ce sont des chrétiens comme j'aimerais voir beaucoup de chrétiens.

Le curé se gratta de nouveau la tête, prit de la purée sans rien dire, absorbé dans ses réflexions. Il n'arrivait pas à assimiler les paroles du jeune prêtre.

Finalement, il leva les yeux et posa les mains sur le bord de la table :

- En somme, vous êtes contre l'école libre.

- Pas contre l'enseignement religieux. L'apostolat, c'est toute ma vie. Comme la vôtre, monsieur le Curé.

- Vous êtes contre l'école libre après en avoir bénéficié comme un fils vit du lait de sa mère.

- Attention, monsieur le Curé ! Vous confondez les écoles libres et les séminaires. On peut concilier l'enseignement libre et l'enseignement de l'Etat. Mais l'idée d'une laïcisation des séminaires est une absurdité que les plus farouches anticléricaux, eux-mêmes, ne songent pas à soutenir.

Le vieux curé acheva de manger sa purée avec des gestes tremblants sans parler, profondément absorbé par ses réflexions. L'abbé le regardait de temps en temps, un peu triste d'avoir dû affronter chez le vieux prêtre des conceptions si bien enracinées depuis plus d'un demi-siècle. Il essaya d'être aimable :

- Monsieur le Curé, cela ne m'empêchera pas d'accomplir avec conscience la tâche que vous m'avez donnée à propos de nos écoles. Ce que je vous ai dit confidentiellement n'est pas tellement...

- Non, non ! fit le curé avec brusquerie. C'est moi qui reprendrai la charge des écoles ! Vous, vous ne pouvez plus, mon ami ! Vous ne pouvez plus !

Puis, comme se parlant à lui-même :

- Je comprends maintenant l'opinion de monsieur Minéral, de monsieur de Grave de Saint-Fairol, des demoiselles Goroux... Je croyais que c'était des racontars... Oui, oui, vous faites partie de ces jeunes qui ne craignent pas de s'engager dans des aventures... Oui, je comprends...

- Monsieur le Curé, voyons, ce n'est pas si grave...

- Ecoutez, mon ami. J'exposerai votre cas à Monseigneur puisque je le vois dimanche. J'ai besoin d'un conseil.

- Je me soumetts entièrement à toute décision de votre part, monsieur le Curé. Croyez que, même si vous désapprouvez mes opinions sur certains points, je vous porte une affection toute filiale. Vous avez beaucoup d'expérience. Vous ne pouvez manquer d'avoir beaucoup d'indulgence pour les jeunes prêtres.

Le curé leva les yeux :

- C'est bon, c'est bon. J'attends de voir Monseigneur. Pour le moment, réglons les offices de demain. Il y a un enterrement à dix heures à la place Louis Blanc. C'est très loin.

- C'est à moi à le faire, monsieur le Curé.

Le vieux prêtre remercia avec un sourire puis il se leva et partit sans manger de dessert et en oubliant de faire ses grâces, signe d'un trouble profond. L'abbé venait de se lever, de se signer et il joignait les mains.



Hortense s'avança :

- Alors, vous laissez de si jolies pêches, monsieur l'Abbé ? Emportez-en une.

Il obéit et fourra le fruit dans sa poche.

- Vous le mettez dans ces états, monsieur le Curé ! C'est joli pour un petit vicaire ! Ah , vous m'en faites voir, vous !

L'abbé sourit et ouvrit la porte. Mais avant de la refermer, il glissa un coup d'œil vers Hortense qui empilait bruyamment les plats :

- Bonsoir, maman Hortense ! Un petit sourire ?... Là ! Merci.

Le jeune prêtre monta directement dans sa chambre. Lorsqu'il fut seul, il s'agenouilla sur son prie-dieu devant son crucifix d'ivoire et pria car il avait le cœur triste. Son curé n'avait pas compris et lui, il avait eu tort d'exposer trop franchement le résultat de ses enquêtes. Il récita une dizaine de chapelet. Puis, il se perdit en réflexions :

- Si je me trompais ? murmurait-il... Si les écoles libres étaient réellement le soutien indispensable de la religion ?... Puisque la hiérarchie ordonne de maintenir les écoles privées, c'est qu'il en est ainsi... Et cet ordre appelle l'obéissance... Mais n'est-ce pas le rôle des sergents de bataille d'informer le général de ce qui se passe dans leur secteur ?... Et le plus humble n'a-t-il pas le droit d'informer ses supérieurs du fait indéniable que la querelle des écoles éloigne le peuple du Christ ?... Que les quelques avantages que la piété des enfants peut retirer de l'enseignement primaire privé font piètre figure à côté des inconvénients qui résultent de l'opposition permanente des deux écoles ?... Mais les prêtres qui vivent en contact avec le peuple n'osent guère élever des objections, par scrupule d'obéissance, aux opinions de leurs évêques... Et beaucoup de ces évêques sont de l'âge de mon brave curé...Faut-il alors renoncer à tout ?... Ce serait peut-être plus sage...Mener purement et simplement la vie traditionnelle d'un vicaire de paroisse, c'est-à-dire entre le presbytère et l'église, fuir avec horreur les mauvaises fréquentations, écouter dévotement les avis des personnes mûres et bien placées dans la hiérarchie économique... Le contact avec les travailleurs ? Oui, seulement pour les enterrer... Ce serait si simple d'être un saint, un saint dans sa niche, encensé par tous les bien-pensants pour qui le moindre changement est synonyme de fin du monde... Après tout, c'est peut-être le meilleur pour ma vie de prêtre... ma petite vie égoïste, ma douce petite renommée, ma montée dans l'estime de mes supérieurs... Et ne serait-ce pas plus sage de remettre tous ces problèmes de quelques dizaines d'années ?... Ces problèmes qui demandent une solution urgente... Vraiment je ne sais plus que faire !... Ni quel directeur de conscience choisir car mon ancien directeur de conscience vit dans sa tour d'ivoire du grand séminaire et je n'ai pas encore su choisir parmi les prêtres du voisinage...

"Quand vous êtes perplexes, aimait dire le supérieur du grand séminaire, demandez-vous ce que ferait le Christ à votre place". Le Christ parcourait les villes et les bourgades, mangeant chez les pauvres et n'ayant lui-même pas une pierre où reposer sa tête. "Et les pharisiens et les scribes murmuraient : Cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux"... L'exemple du Christ est pourtant clair... Il est de mon devoir de connaître le peuple, de visiter le peuple lui-même, ce que je n'ai encore jamais fait, de manger avec les pécheurs, "la lie du peuple", comme Jésus... Mais moi, je reviens de mes

enquêtes avec d'autres évidences que celles qu'on m'a enseignées... Où est la vérité ?

Pour retrouver un peu de sérénité, il se replongea dans la prière. D'avance, il acceptait toutes les épreuves sacerdotales que Dieu voudrait lui envoyer et il lui promettait d'obéir docilement aux ordres que lui donneraient ses supérieurs, son curé ne lui en ayant donné aucun à la suite de leur conversation de tout à l'heure.

Il se releva et alluma sa lampe pour réciter son bréviaire. Mais il aperçut une lettre non timbrée que Hortense au courrier avait glissée sous sa porte. Il déchira l'enveloppe et lut.

C'était "une vieille dame pleine d'expérience" qui portait "une sollicitude toute maternelle et compréhensive aux jeunes abbés de la paroisse." Et cette "vieille dame pleine d'expérience", dont la signature était parfaitement illisible, l'avertissait "charitablement que "de nombreuses et sages personnes" lui reprochaient "de se produire imprudemment dans des lieux populaires sans raisons pastorales et de profaner ainsi la soutane" ."Assurément, cher monsieur l'Abbé, personne ne nie que vos intentions soient pures, mais la tenue de nos prêtres..."

L'abbé Campeaux reposa la lettre sur la table en souriant.

- "Et les pharisiens et les scribes murmuraient : cet homme accueille les pécheurs et mange avec eux" ...

Pour chasser les idées qui le tracassaient, reculant la récitation du bréviaire, il voulut mettre à jour la comptabilité du patronage. Le carnet contenant les dépenses ne se trouvait pas à sa place habituelle. Il passa en revue ses cahiers et ses classeurs. Point de carnet. Il souleva les journaux posés sur la table, sans plus de succès. Enfin, il aperçut le bord rouge du carnet en question sous un gros dictionnaire. Il le retira. Mais avec le carnet vint un article de journal qu'il avait collé sur une feuille de papier et oublié depuis longtemps sous le lourd volume servant de presse.

Cet article, l'abbé le reconnut tout de suite. C'était celui que monsieur le curé lui avait transmis un jour pour alimenter ses sermons sur la question de l'enseignement privé. Excellente occasion aujourd'hui de le relire pour y trouver un peu de clarté.

"On ne saurait trop mettre en garde les chrétiens contre la nouvelle offensive anticléricale qui s'amorce dans le pays. La laïcité, ce vieux cheval de bataille de tous les athées quelles que soient leurs divergences dans le domaine nébuleux de leurs conceptions philosophiques, redevient le thème préféré des soi-disant défenseurs du peuple. Avec quelle ardeur ils l'invoquent ! Quelle passion n'apportent-ils pas à la défendre dans des louanges dont le dithyrambe n'a d'égal que le ridicule ! On se croirait revenu à l'âge d'or de la fameuse Séparation de l'Eglise et de l'Etat"

L'abbé commença par sourire. Mais il se rappela qu'on doit toujours être bienveillant vis-à-vis de qui que ce soit, surtout d'un confrère, et il redevint sérieux et attentif.

"Cependant, on constate une notable différence entre cette époque et la nôtre : aujourd'hui un certain nombre de chrétiens sont tentés de se laisser prendre aux paroles mielleuses des tenants de la laïcité. Que ces bonnes gens bien intentionnées veuillent bien méditer les dangers qu'attirerait sur le pays l'abandon des traditionnelles positions catholiques françaises.

"L'idée de laïcité, en elle-même, est absurde. On ne peut pas être neutre sur le problème de la foi car ce problème engage la vie entière de tout être humain. On est pour ou contre Dieu. On a souvent dit que la véritable laïcité n'existe que chez les bêtes. Les bêtes seules sont capables d'une véritable indifférence. Dès qu'un homme atteint l'âge de raison, il est enfermé dans le grand dilemme et doit inévitablement prendre une attitude religieuse. Le scepticisme même fait de l'homme un être religieux".

- Mais sapristi de sapristi ! fit l'abbé Campeaux en se grattant la tête, il y a quelque chose qui sonne faux là-dedans, pas de doute... mais quoi ?

Il resta une minute, assis sur un coin de sa table, à scruter le papier qu'il tenait à la main.

- J'y suis ! Il confond laïcité et antireligion !... Ce n'est pas la même chose. Dans une classe de trois enfants dont l'un est catholique, l'autre protestant, le troisième musulman, il est bien évident que le maître devra donner un enseignement neutre au point de vue religieux, c'est-à-dire laïque, même si lui-même est juif. Or dans cette classe on ne comptera pas un seul indifférent. Laïcité égale tolérance et même, dans certains cas, charité. Et non pas indifférence animale.

"L'observation courante ne pouvait du reste qu'appuyer cette nécessité de la logique. Les prétendus laïques sont trop intolérants vis-à-vis de tout ce qui touche de près ou de loin à la religion pour qu'on puisse se laisser prendre à leur slogan de neutralité. Il suffit de voir comment on réagit dans de tels milieux dès qu'on parle de subventions aux écoles libres par exemple. C'est aussitôt un cri de colère et de hargne contre des maîtres qui demandent simplement à vivre avec décence et contre des parents dont le crime est de vouloir sauvegarder la conscience de leurs enfants. Tous les moyens leur sont bons pour étouffer l'enseignement chrétien : pas de subventions bien que les catholiques paient comme tout le monde leur part d'impôts, défense à nos élèves de s'asseoir à la table des élèves de l'Etat, tracasseries administratives, mauvaise volonté quant à nos droits les plus élémentaires. Ils ne manquent aucune occasion dans cette lutte haineuse contre la vie religieuse."

L'abbé arrêta de nouveau sa lecture pour retrouver les paroles que la veille encore, Etienne Allain, un autre instituteur, échangeait avec lui :

- Il a pu y avoir des réactions sectaires de la part des milieux laïques, c'est vrai, convenait celui-ci. Il faudrait être vraiment des anges pour ne pas se révolter devant les attaques sournoises et odieuses de certains cléricaux. Je suis catholique, monsieur l'Abbé, mais quand j'entends dire en chaire que nous, les instituteurs, nous pervertissons la conscience des enfants, je deviens anticlérical moi-même. Votre prétendu droit des écoles privées aux subventions ne tient pas debout. L'Etat met à la disposition de tous, de tous, vous entendez, des écoles confortables et des maîtres compétents et dévoués dans un esprit de tolérance pour toutes les formes religieuses de manière à ce qu'aucun élève ne s'y sente gêné. Il fait ce qu'il faut pour le bien de tous. Et vous voudriez qu'il paie encore des écoles qui ne sont pas les siennes, un enseignement particulier qui combat le sien ? Mais c'est absurde !

Ces raisons étaient justes. Loyalement le jeune prêtre l'avait reconnu. Il avait ainsi gagné en amitié auprès d'Allain et longuement discuté avec lui des moyens de rechristianiser les masses populaires.

Il reprit sa lecture :

"Pourquoi veut-on empêcher la Vérité de guider les hommes ? Pourquoi faut-il éteindre l'espérance qui nous reconforte au fond de cette vallée de larmes ? Pourquoi s'acharne-t-on à étouffer dans notre monde misérable, injuste, impur, les voix qui prêchent la pureté, la justice, la bonté ? La raison véritable est que les chemins de la perfection sont difficiles et les enseignements du Christ durs à entendre : tandis que la morale laïque, destructrice des plus hautes valeurs spirituelles, est agréable et peu exigeante. Elle permet tout ce qui plaît. Elle libère les instincts. Elle amène en fait le désordre moral et intellectuel."

L'abbé frappa du pied :

- Mais c'est de la calomnie !... Peut-on confondre à ce point la laïcité qui est tolérance et bienveillance mutuelle à l'égard des diverses formes de pensée avec l'antireligion qui est précisément l'intolérance ?... Parce que les hommes ont l'esprit large, parce qu'ils veulent faire respecter les consciences quelles qu'elles soient, on dit qu'ils veulent éteindre l'espérance, détruire les plus hautes valeurs spirituelles !... En réalité, la laïcité n'oblige personne à taire ses opinions. Elle n'interdit aucune propagande publique. Elle exige simplement la neutralité des institutions nationales où tout le monde doit être à égalité. Une école nationale chrétienne ou juive ou antireligieuse opprimerait nécessairement ceux qui ne seraient pas de la couleur spirituelle officielle. La laïcité de l'école permet à tout le monde de s'instruire sans être obligé de se soumettre à une philosophie..."La morale laïque permet tout ce qui plaît. Elle libère les instincts " Autrement dit : En dehors de l'école libre, il n'est que des crapules et les licenciés ! Ah, je comprends l'anticléricalisme maintenant !

Et l'abbé ajouta en souriant :

- Dire que j'avais lu tout cet article sans sourciller !

Il voulait aller jusqu'au bout.

"Il suffit de jeter un coup d'œil sur nos grands quotidiens dont les colonnes s'emplissent d'un nombre effrayant de crimes, de divorces, de discordes sociales, de clichés pornographiques, pour se rendre compte combien la moralité en France a baissé depuis une soixantaine d'années que l'école laïque ravage notre pays. Intellectuellement, la simple et limpide foi chrétienne est remplacée dans le peuple par un abêtissement général caractérisé par les superstitions les plus ridicules avec leur cortège de fakirs, de guérisseurs, de cartomanciennes, de spirites autant que par une docilité de moutons aux excitations de la propagande communiste."

- Que dirait l'Ours en face de ces lignes ? Et Marc ? Et Allain ?... Voilà le procédé déloyal qui consiste à faire de la laïcité le bouc émissaire de toutes les plaies actuelles. Cette baisse de la moralité et cet abêtissement général ne proviendraient-ils pas plutôt de la condition inhumaine faite depuis un siècle et demi par le capitalisme aux classes populaires, une condition tellement misérable qu'il ne pouvait être question d'élévation intellectuelle et morale au fond des taudis et dans l'esclavage d'un travail abêtissant ?... Ou encore du gâchis de leurs propres forces que les catholiques de France ont commis en luttant contre des partis politiques et contre les mouvements ouvriers au lieu de les employer à redonner au pays une dignité humaine et une vie chrétienne?

"Ces quelques constatations permettent de relever l'erreur des athées qui prônent la laïcité comme la seule condition de la liberté..."

- Il n'y a donc que des athées parmi les partisans de la laïcité ?

"La laïcité n'a rien à voir avec la sereine liberté des enfants de Dieu" ..

- Ceci est exact !

"Elle ne libère pas. Elle enchaîne. Elle n'est pas non plus facteur d'union quoi que prétendent les anticléricaux. Bien au contraire, elle excite les Français les uns contre les autres comme le montrent actuellement les querelles touchant l'enseignement. C'est d'autant plus facile que beaucoup de laïques se laissent manipuler par ignorance. Combien d'entre eux ont eu la loyauté de se renseigner sur la pensée chrétienne ? "

- Qui divise les Français sur la question scolaire, ceux qui veulent une école ouverte à tous, sans distinction de croyances, ou ceux qui veulent une école unique forçant tous les élèves à adopter leurs propres conceptions ? En somme, il n'y a que des athées parmi les instituteurs ! Allons, un peu de courage, l'article touche à sa fin !

"Il ne peut donc y avoir de compromis entre les chrétiens et les anticléricaux sur la question des libertés religieuses. Les chrétiens resteront fidèles à la parole du Christ : Allez enseigner toutes les nations. Mais d'autre part, ils ne négligeront rien pour faire comprendre à leurs adversaires les raisons de leur attitude" .

- En refusant à tous prix de connaître les raisons de ces adversaires eux-mêmes !

"Il faut souhaiter qu'un climat de pacification amène une meilleure compréhension entre les Français afin que les uns et les autres puissent se respecter et s'accorder mutuellement les libertés que postule la vraie démocratie"

- Que l'auteur ne fait-il lui-même bon usage de ses propres conseils !

L'abbé reposa l'article sur la table à côté de la lettre de la si bienveillante dame. Il éteignit la lumière pour se rendre à la fenêtre et passer quelques instants, comme chaque soir, à regarder le ciel s'assombrir derrière le clocher et s'allumer les feux des usines.

- Le drame, murmura-t-il, le drame, c'est que par obéissance je suis obligé de soutenir des idées manifestement fausses.

Au loin, un panache de vapeur courait derrière une rangée de maisons. Un train siffla. Il ouvrit la fenêtre. Un peu d'air frais pénétra dans la petite chambre. Dehors, des bandes de martinets se poursuivaient autour du clocher en poussant des cris stridents. Il suivit un moment le vol incomparable de ces oiseaux. Puis ses soucis revinrent tourner dans sa tête.

- Je ne suis pourtant pas le seul à faire ces expériences ... Oui, mais sur cent jeunes prêtres, cinquante vont à la campagne. Sur les cinquante qui sont nommés à la ville, trente se ne préoccupent pas d'aller voir ce qui se passe chez les ouvriers. Sur les vingt qui y vont, dix par obéissance se taisent. Les dix autres sont soit ramenés pieusement dans la bonne voie, soit classés parmi les "originaux" et déplacés à la campagne... Pourquoi Adrien Glorieux s'est-il vu subitement déplacé du Moulin-Vert pour le bled de Distalieux ?... Mais je n'ai pas le droit de penser cela... Il ne m'appartient pas de juger les décisions de mes supérieurs... Mon Dieu, enseignez-moi l'humilité et la droiture.

Il tira son bréviaire de sa poche et se mit à réciter les Matines du lendemain. Il lut ainsi, tranquillement, appuyé sur le rebord de la fenêtre, en remuant les lèvres et s'arrêtant aux virgules pour se pénétrer de la prière de l'Eglise. Lorsqu'il termina Matines, le ciel était si pâle qu'il ne put entre-

prendre Laudes. Alors il referma le bréviaire et contempla les lumières de la ville et des usines. Il se sentait en communion avec cette foule de pauvres gens qui naissaient, souffraient et mouraient sous cette tempête de toits sombres. Il entendait la plainte des travailleurs esclaves de leurs machines ou peinant à plusieurs centaines de mètres de profondeur. Et la parole du Christ revenait sans cesse à sa méditation : "La moisson est grande mais les ouvriers sont peu nombreux."

Comment redonner à cette foule la foi chrétienne ? Le plus urgent évidemment, c'est de rendre au peuple des conditions de la vie décentes. C'est de refondre un ordre social responsable de la misère imméritée de la majorité des familles ouvrières. Mais cette œuvre n'est que la base matérielle du véritable travail de rechristianisation et elle n'est pas spécialement dévolue aux prêtres. La mission du prêtre est de bâtir sur cette base, d'enseigner à un peuple qui souffre les voies de l'espérance et du salut, d'illuminer son ascension matérielle d'un renouveau de vie divine. Pour cela, il faut sans contestation possible aller à lui.

Et l'abbé Campeaux se heurtait toujours à cette vérité élémentaire : Pour sauver le peuple, il faut vivre au milieu du peuple.

- Au lieu de gaspiller des sommes folles dans l'entretien d'écoles dont la masse se détourne, ne pourrait-on pas créer, comme les communistes, des universités populaires ?... Je vois dans chaque paroisse, au milieu des quartiers ouvriers ou simplement près de l'église, un local qui porterait le nom de "Université Paroissiale de Culture religieuse." Il faudrait peu de choses : une salle honnête... un cinéma... un pick-up... une bibliothèque... Là, tous les gens, chrétiens ou non, seraient conviés, tous. Conférences, causeries... films... lectures... disques... catéchisme public... art religieux... problèmes sociaux... jeunesse et famille... la vie de la paroisse jusque dans ses humbles détails... Et même des sorties de temps à autre... et même des repas en commun car rien n'unit autant qu'un repas pris à la même table... En un mot : le Christ dans la vie de tous...

Quant à la géographie, au calcul et à la grammaire, ce n'est pas à l'Eglise à les enseigner ou à dépenser ses forces à payer des maîtres à elle pour les enseigner alors que les maîtres publics le font gratuitement pour tous les élèves. "Université Paroissiale de Culture Religieuse". Oui, c'est une idée... Une idée ?... Non, rien qu'un rêve et tout rêve est dangereux quand il nous détourne de la réalité !... Laissons cela. Demain, si j'ai le temps, j'irai me promener du côté des gazomètres avec les jocistes et je parlerai aux gens qui l'autre jour ont critiqué si violemment l'Eglise de prendre le parti de ceux qui veulent la guerre. Je leur dirai comment le Christ a répondu aux provocations. Je leur raconterai comment l'Eglise a su, au cours des siècles, apaiser les conflits. Je répondrai aux reproches des communistes et de l'Ours en particulier... Pauvre Georges, va ! Tu te lances dans de ces entreprises folles ! ... Mon Dieu, aidez-moi et ne permettez pas qu'en voulant témérairement convertir les autres, je ne sois moi-même un réprouvé...

Jeannot revenait de l'école avec le Tienne et cinq autres petits camarades de la "laïque." Lui, il ne partageait aucunement l'antagonisme de son école contre l'école du Tienne et, si quelquefois il était mêlé à des batailles, c'était bien à contrecœur, avec cependant un petit penchant inavoué pour la bagarre. Les sept gosses descendaient à toute vitesse la rue des Barrants en jouant aux gangsters. Ils portaient tous des pistolets. Trois d'entre eux poursuivaient les autres et tous s'envoyaient, sans mal, des rafales à volatiliser des bataillons entiers. Parfois l'un d'eux s'écroulait sur le sol mais la vitalité de ces policiers et gangsters était si puissante qu'il ressuscitait une seconde après. Des passants souriaient de les voir faire car leurs attitudes s'avéraient savamment exactes, depuis l'utilisation des moindres renforcements des maisons jusqu'au recul des pistolets qu'ils braquaient la main appuyée sur le poignet de l'autre bras.

Tout en courant, ils parvinrent au lavoir qui touche la route près du café du Tonneau. Là, toute la journée, les femmes brossent, frappent, rincent et caquettent bruyamment. Comme on y lave bien les gens entre commères ! Jeannot qui aimait venir jouer sous les marronniers du lavoir en savait quelque chose. Ce soir-là, la bande des gosses fut arrêtée par des éclats de voix d'une vive discussion. Ils s'approchèrent. La mère la Grolle était aux prises avec les autres laveuses :

- Allez rincer votre derrière au lieu de vous mêler de celui des autres ! criait-t-elle.

- Espèce de saleté ! lui répondait une Italienne soutenue par les autres. C'est-y pas honteux de laisser crever sa fille quand on est soi-même rien qu'une garce !

Les gosses riaient de voir ces images renversées s'engueuler avec des gestes difformes dans le rectangle mouvant du lavoir. Mais pas Jeannot. Il comprenait le drame qui éclaboussait la rue de cris et d'injures. La mère la Grolle avait chassé sa fille depuis qu'elle s'était aperçue de son état. Et la pauvre Sophie, peu débrouillarde, avait vécu dans le quartier comme elle avait pu, couchant dans les greniers ou dans les caves, sale, mourant de faim et honteuse de se montrer. Pendant une quinzaine de jours, elle s'était installée dans la vieille baraque qui servait autrefois de repaire à son frère, ce gredin se trouvant depuis quelque temps en prison pour vol de chaussures à un étalage. Mais comment subsister dans une mesure sans fenêtre, sans meuble et infecte ? Des voisins s'étaient émus de son sort et l'avaient hébergée dans une remise. Puis d'un commun accord les gens du quartier s'étaient mis à faire pression, sans ménagement, sur la mère dont l'honneur se révélait aussi ridicule qu'odieux.

- Si t'allais pas au bistrot tous les soirs et te faire graisser par ton charcutier, sacrée vieille soulande, t'aurais pu la tenir ta fille !

- Et alors ! La pauvre Sophie, beauseigne ! Moi, si j'avais une fille dans cet état, je dirais que c'est ma faute ! Et je la soignerais ! Elle ? C'est une rien du tout !

Et la femme ponctuait son éloquence de violents coups de battoir. A quoi la mère la Grolle, furieuse, rouge, criait d'une voix de putois en mettant ses mains mouillées sur ses grosses hanches :

- Et vous m'emmerdez toutes, sales catoles !

Une petite brune se leva, sa brosse à la main :

- Répète ! Tu veux qu'on te sauce dans le lavoir ? Hein ? Tu veux qu'on te sauce dans le lavoir ?

- Allez ! Dans le lavoir ! criaient les autres. Ça la lavera ! Pour un coup, ça serait pas malice !

- Dans le lavoir ! Dans le lavoir !

Aiguillonnée par ces cris, la petite brune s'avança :

- Répète, hein ? Répète ce que tu as dit ?

Un attroupement s'était fait autour des commères. Les hommes riaient. Tous attendaient le bain forcé de la grosse et excitaient la petite brune. Celle-ci prit la mère la Grolle par les bras, la poussa, la fit chanceler :

- Hein ? Répète ! Répète ! Mère dénaturée !

La mère la Grolle était passée du rouge au blanc. Elle recula devant la minuscule petite femme, fourra son linge dans sa bassine percée dont deux pièces tombèrent sur le sol et s'enfuit à toutes jambes sous les huées de l'assistance.

- Ah, c'est ben dommage ! s'écria une autre femme. J'aurais bien voulu la voir boire le bouillon !

- Il faudra lui porter son linge qu'elle a semé, dit la petite brune, maintenant compatissante. Elle en a pas tant pour ses gosses.

Jeannot riait cette fois parce que la scène s'était terminée d'une façon comique. Et il pensait trouver là une belle matière à narration car le maître avait précisément donné pour sujet ce soir-là le lavoir. A sa narration, lui, il ajouterait une petite dispute, bien innocente certes, et il dirait au maître que c'était parce qu'il en avait vu une la veille. Et le maître qui aimait l'originalité de Jeannot le féliciterait.

Le lavoir n'ayant plus d'intérêt, les gosses allaient repartir quand une femme arriva, sa caisse à linge sous le bras, et demanda ce qui venait de se passer :

- C'est la Grolle qu'on engueulait pour qu'elle reprenne sa fille.

- Vous avez bien fait ! répondit-elle. J'aurais voulu y être ! Pauvre fille, beauseigne ! Je l'ai vue qu'elle pleure dans les cabinets !

- Hein ? s'écria la petite brune. Si elle est là, la Sophie, on la ramène chez elle !

Il n'y eut pas besoin de délibération. Toutes les femmes présentes, au nombre d'une dizaine, laissèrent là leur lessive et partirent en direction de la maison de Jeannot. Les gosses les suivirent tout heureux. La petite troupe traversa le carrefour et parvint à une cabane informe qui servait de communs pour trois maisons à la fois. La petite brune ouvrit la porte. Debout sur les planches, la tête dans les mains, la Sophie pleurait. Elle venait vraisemblablement de recevoir une taloche de sa mère qui, furieuse, l'avait surprise en train de rôder autour de la maison.

- Allez, faut pas pleurer, Sophie ! On te raccompagne chez toi et si ta mère rouspète, on lui flanque une raclée !

- Allez ! Allez !

Sophie se laissa faire et toutes ces femmes envahissaient les escaliers branlants de la grande bâtisse quand arriva le père Lorin. Etonné, il demanda à son tour ce qui se passait.

- On la ramène chez sa mère !



- Oh alors, vous faites bien, fit le père Lorin qui ouvrit lui-même la porte.

La mère la Grolle fut surprise en train de vider une bouteille, le goulot aux lèvres, pour noyer son ressentiment. Devant cette invasion qui lui renvoyait sa fille comme une vague rejette un corps elle s'arrêta, le litre vide à la main, ahurie.

- T'y voilà, Sophie ! Et toi, la Grolle, criait la petite brune en brandissant sa main la paume en l'air, si tu la cognes, on te flanque une de ces raclées !

La mère la Grolle s'était ressaisie :

- Je la veux pas ! hurla-t-elle, de nouveau furieuse. Je la veux pas !

- Tu l'auras ou c'est toi qu'on passe à la porte !

Mais elle avait saisi le pique-feu qui, par hasard, rougissait dans le foyer, et elle s'avancait, menaçante, les yeux exorbités. Les femmes, sentant le danger, reculèrent.

A ce moment, le père Lorin, tranquillement, s'interposa, pipe à la main :

- Posez ça, vous.

- On verra si je suis pas maître chez moi, hein ? C'est-il pas Dieu possible qu'on vienne vous torcher jusque chez vous, nom de Dieu !

Mais elle posa le pique-feu.

- Taisez-vous, vous autres, fit le père Lorin.

Puis, se tournant vers la mère la Grolle, apaisée par le calme du bonhomme :

- Allons, faut pas s'énerver. Ça arrange rien.

- C'est-y moi qui s'énerve ou ces catoles ?

Le père Lorin apaisa le chahut qui recommençait

- Allons, allons, madame Didasse, soyez...

- Ben, vous, vous êtes poli, père Lorin ! Si on m'appelle encore la Grolle, je lui tords le cou !

Personne ne répondit. Le père Lorin demanda posément :

- Pourquoi c'est que vous la voulez plus la Sophie, madame Didasse ?

- Jamais ! Ma fille grosse ? Il y a jamais eu de déshonneur dans ma famille !... Oh, tu peux chialer, vieille sale !

- Qu'est-ce que ça prouve ?

- J'en veux pas et j'en veux pas !

- Moi, si j'avais une fille comme ça, je dirais : c'est mon honneur de la garder.

- Honneur ou pas honneur, je la veux pas ! Si mon homme, il était là, il la tuerait !

Le père Lorin haussa les épaules et se mit à rire :

- Il ferait pas ça. Pour de vrai. Parce que... dites, Madame Didasse, il y a combien de temps que votre homme s'est noyé ?

- Pourquoi que vous demandez ça ? Ça va faire deux ans pour la Saint-Jean.

Alors le bonhomme, la tête penchée de côté, jeta un coup d'œil malicieux vers le tablier de la bonne femme :

- C'est-il votre homme qui vous a mis comme ça ?

- Comme ça ?

- Comme votre fille.

Un immense éclat de rires secoua le groupe qui se pressait vers la porte. Personne ne s'était douté de ce que le père Lorin venait de faire découvrir.

Rouge, cramoisie, la mère la Grolle s'appuya à sa table. Quand les rires se furent un peu calmés, elle bredouilla ce mot savoureux :

- Ben... ben... y a des coups que ça tarde !

Cette fois, les bonnes femmes se tordirent avec tant d'éclats et si longtemps que, finalement, la mère la Grolle se mit à rire aussi, à gorge déployée, immobile, debout vers le lit, les yeux ronds. Les gosses aussi riaient puisque cette affaire comportait quelque chose de si comique. Mais pas Jeannot. Coincé entre un montant de la porte et une fille sentant le savon, il regardait la scène d'un air grave en songeant à deux pauvres petits êtres qui braille-raient bientôt dans ce taudis.

Quand l'excitation se fut calmée, le père Lorin atteignait déjà sa cave. Alors la mère Didasse vint prendre sa fille par l'épaule et la poussa rudement au milieu de la pièce. Puis, saisissant un torchon, elle chassa toutes ces femmes comme de la volaille.

Jeannot était désormais fixé. Tous ces rêves d'avenir se cristallisaient autour de cette grande décision : il serait prêtre. Jeannot ne connaîtrait pas la vie misérable de chaque jour, les pièces où on s'entasse, les scènes de ménage, les cafés fumeux, les fins de quinzaine où il faut se serrer la ceinture, les gosses qui naissent comme des intrus, les angoisses des mères et des épouses quand passe l'ambulance, l'écoulement lent des années de labeur et de grisaille sans autre espoir de libération que la mort... Jeannot serait prêtre. Jeannot prendrait un sens. Jeannot coulerait des jours heureux à servir Dieu, à l'aimer, à préparer par une vie sainte son bonheur dans le ciel. Il se voyait déjà disant la messe le matin dans l'église fraîche lorsque le soleil dore les vitraux. Il prêchait en chaire l'Évangile comme le Christ du haut d'une barque sur les rives du lac de Génésareth. Il effaçait les péchés d'un signe de croix. Il donnait à Dieu les petits bébés. Les gens le vénéraient parce qu'il portait un habit semblable à celui de Jésus.

Sa maman ne savait encore rien de son rêve. Mais elle serait heureuse le jour où son petit Jeannot lui avouerait son désir qu'elle avait longuement préparé. Elle lui racontait des histoires pieuses le soir, après l'école, lorsqu'elle se trouvait seule avec lui. Elle lui parlait souvent du bonheur du sacerdoce. Surtout elle lui faisait constater quotidiennement les misères de l'existence. Jeannot était sûr qu'elle serait heureuse. Car pour Jeannot, sa mère avait une double personnalité : la mère qui criait, qui lui donnait des gifles, qui rendait à Marc la vie difficile, qui soutenait toujours ce poison de Line, qui ne comprenait rien aux règles de trois, et la pieuse maman dont l'âme se tournait sans cesse vers Dieu, dont le cœur ressortait à chaque peine qu'elle découvrait chez ses enfants, la maman qui voulait éviter au moins à son petit Jeannot la triste aventure d'une condition ouvrière pour le rendre heureux en ce monde et en l'autre.

Ces jours-ci, Jeannot connaissait une nouvelle peine. Il ne verrait plus désormais, le matin, en s'éveillant, le grand soleil rougeoyer sur le rideau de l'étagère. Il ne serait plus transporté de joie en découvrant, le coude sur l'oreiller, le merveilleux panorama des crassiers qui s'étendent devant les fenêtres comme des chaînes de montagne enveloppées d'une légère buée bleue, ni, au loin, les trois grandes cheminées de la centrale électrique escortées de leurs réfrigérants d'où montent les nuages de vapeur très haut dans les reflets du soleil. Finie l'humble joie des matins d'été. Le grand

remblai s'était avancé devant la maison. Une masse énorme de pierres noires bouchait odieusement la vue et l'air d'une bonne partie de la rue. En un mois, le va-et-vient des bennes avait achevé le malheur. Les fenêtres de Jeannot resteraient irrévocablement aveugles. On étouffait pendant la journée contre une monstrueuse montagne brûlante et la nuit, au-dessus des rideaux, ne scintillaient plus d'étoiles. Tout le monde se plaignait. Mais ce gros pachyderme qu'on nomme la Mine pouvait-il s'inquiéter des dernières richesses des petites gens : l'air et la lumière ? Jeannot, lui, ne pensait plus qu'à partir. On lui avait abîmé le paysage de son enfance. Dans quelques mois, les crassiers allaient disparaître à leur tour.

Le lendemain de la scène chez la mère Didasse, Jeannot portait un sac de légumes à Monique. Depuis quelques temps, Marc la fréquentait ouvertement. La mère Lorin avait cédé à cet amour et par une volte-face bien naturelle dans son caractère elle devenait soudain affectueuse pour sa future belle-fille. L'abbé Campeaux en tant que confesseur y était sans doute pour quelque chose. La diplomatie de son fils et de son mari, complétée par l'annonce d'un mariage à l'église avec messe de communion, ainsi que la propriété de l'appartement de Monique depuis la mort du père, avaient achevé de la conquérir. Mais à l'entendre, c'était elle qui avait triomphé de tous et opéré "la conversion de Monique". Elle ne se rendait pas compte combien le mot de "conversion" prenant un ton prétentieux. En réalité, Monique acceptait un mariage religieux par amour pour Marc et elle l'accompagnait à la messe le dimanche en admettant seulement quelques chances à Dieu d'exister. Marc ne cherchait d'ailleurs pas à la convertir. Il ne s'en estimait pas le droit. Monique saurait elle-même trouver sa voie.

- Tu es toute seule ?

- Oui, répondit la jeune fille en prenant les légumes. Reste ici si tu veux.

- J'ai apporté un livre. Tu veux que je le lise chez toi ?

- Mais bien sûr, Jeannot. Mes frères tarderont pas.

Il s'assit sur un petit banc et se plongea dans la lecture. Monique, comme chaque soir, préparait le repas et faisait le café dont l'arôme emplissait la pièce. Au bout d'une demi-heure, elle s'approcha de Jeannot qui lisait toujours dans son coin, silencieux.

- Tu y vois plus rien, mon pauvre vieux. Qu'est-ce que tu lis de si passionnant ?

Elle tourna la couverture du livre.

- "Laissez venir à moi les petits enfants - journal d'un quoi ? - d'un petit séminariste." Oh, oh, ça te plaît, ça ?

- Oh oui, fit Jeannot en levant ses yeux bleus.

- Tu as l'air tout triste ! Qu'est-ce que tu as ?

Depuis huit jours, Jeannot brûlait de confier son secret à quelqu'un, simplement pour faire un essai, avant de le confier à l'abbé Campeaux. Et son choix s'était porté sans contredit sur Monique.

- J'aime bien ce livre.

- "Journal d'un petit séminariste ?" ... mais, dis-moi Jeannot, tu veux pas te faire curé ?

Jeannot ne répondit pas. Il baissa les yeux.

- Allons, allons, c'est pas vrai, ça ?

Trop ému, l'enfant se mit lentement à pleurer. Monique s'assit par terre devant lui et lui prit la tête dans ses mains :

- C'est si sérieux que ça, oh, mon pauvre Jeannot ?

Il fit oui de la tête.

- Mais qu'est-ce que t'a donné cette drôle d'idée ?

- Personne.

Monique haussa les épaules.

- Curieux petit frère, va ! Sur le coup ça m'a surprise. Mais, c'est bizarre, maintenant, ça me paraît tout naturel.

- Je voulais te le dire à toi la première pour voir ce que tu dirais.

Monique fut touchée par cette confiance. Sa responsabilité vis-à-vis de l'enfant était lourde. Elle le regarda dans les yeux :

- Ecoute, mon petit Jeannot. C'est une grande idée que tu as. Tu es sûr de pas te tromper ?

- Oui, fit Jeannot.

- Alors attends encore un peu avant de le dire autour de toi ? Tu es tellement jeune ! C'est grave, tu sais ! Il faut voir si ce beau rêve grandit ou s'il s'en va.

Jeannot ne répondit pas. Monique eut peur de l'avoir peiné.

- C'est un beau rêve. Mais je voudrais pas que mon petit Jeannot soit malheureux plus tard. Tu vois les prêtres avec des auréoles autour de la tête. En réalité, leur vie est tout ce qu'il y a de plus ennuyeux. Et puis, moi, je les aime pas beaucoup parce qu'ils méprisent les ouvriers.

Monique se laissait emporter par ses anciens préjugés. Elle voulut rectifier.

- J'ai peut-être tort. Tu sais que j'allais pas souvent à la messe avant ?

- Oui. Mais moi, je sais que c'est pas vrai ce que tu dis.

Monique comprit que l'idée de l'enfant était bien arrêtée.

- Tu seras prêtre si tu y tiens tant que ça. Si ça peut te rendre heureux !... Moi, je regretterai mon petit Jeannot quand je le verrai au milieu des curés. Moi, les curés, il y en a qu'un que j'aime : c'est l'abbé Campeaux.

Jeannot eut un sourire :

- Moi aussi, c'est lui que j'aime le mieux.

La jeune fille éprouvait une vive tendresse envers l'enfant qui la choisissait la première pour lui confier son plus grand secret mais en même temps un vague malaise car elle se découvrait une âme tellement étrangère à toute expérience d'ordre religieux. Elle ne savait pas trouver les mots qu'il fallait. Elle craignait de jeter le trouble dans cette pensée fragile. Alors, elle se lança délibérément dans une approbation pure et simple :

- Eh bien, tu seras prêtre si tu le veux. C'est toi qui le vois. J'imagine d'ici une quinzaine d'années un brave petit curé de Jeannot en train de dire la messe. Je souhaite de tout mon cœur qu'il soit heureux. Je demande seulement qu'il aime les ouvriers et qu'il prêche jamais contre eux pour les riches.

Le gosse n'attachait pas à ce conseil la même importance que Monique. Les questions sociales l'atteignaient trop peu encore. Il vit seulement dans ses paroles une preuve que sa vocation pouvait être prise au sérieux et il en fut transporté de joie.

Quant à Monique, l'arrivée bruyante de ses frères la tira d'une situation délicate.

De sa fenêtre, l'abbé Campeaux regardait Jeannot sortir du presbytère, traverser le jardin, s'étirer pour atteindre la poignée de la grosse porte et refermer celle-ci derrière lui. Il le revit encore, plus loin, après le mur, marchant sagement sur un trottoir, nu-tête, chandail rouge et culotte noire, un livre sous le bras. Tout à coup, l'enfant se mit à courir et disparut au bout de la rue.

Malgré le succès de son expérience avec Monique, Jeannot avait hésité pendant une semaine avant de venir confier au prêtre son grand désir. Ce jeudi soir, il avait saisi l'occasion de parler avec lui en l'aidant à porter des disques dans sa chambre. L'entretien entre les deux hommes s'était prolongé pendant près d'une heure pendant laquelle le prêtre avait pu explorer avec affection tous les étages de cette conscience de gosse. La décision du petit était sérieuse. Et l'abbé parla de le faire admettre, en tant, hélas ! qu'élève pauvre, dans un collège religieux du diocèse. Jeannot se croyait rêver. Lui, le pauvre gamin des bas quartiers, faire des études longues et savantes, avec au bout, loin encore dans l'avenir mais avec certitude cependant, le bonheur indélébile du sacerdoce !... C'était fait ! Le rêve commençait à se réaliser. Jeannot s'aiguillait vers une belle vie...

- Toi, prêtre, petit Jeannot ? pensait l'abbé en le suivant des yeux au moment où il disparaissait... Si Dieu le veut, oui... Tu as toutes les qualités pour cela... Mais tu n'as pas encore la vocation. Ton désir est encore trop égoïste. Oh, noblement égoïste, bien entendu !... Pour toi, devenir prêtre, c'est s'évader, fuir une condition populaire trop étouffante, réaliser un bonheur bien à soi, s'enfermer dans une vie bien abritée de toutes les intempéries... Cela ne suffit pas pour faire une vocation. On est prêtre avant tout pour les autres, pour soulager les misères des autres, pour guider les actions des autres, pour les faire participer à la vie surnaturelle, pour les mener à Dieu. Toi, Jeannot, tu as ouvert des yeux étonnés lorsque je t'ai dit : Pourquoi veux-tu te faire prêtre si ce n'est pas pour sauver des âmes ? Sauver des âmes ? Tu ne comprenais pas. Tu n'avais jamais songé qu'à toi. Mais Dieu saura tirer de cet égoïsme l'étincelle du dévouement et, s'il le veut, te confier cette grande mission de charité qu'est le sacerdoce.

S'il le veut... S'il le veut car les voies du Seigneur sont impénétrables. Peut-être que ces voies te mèneront là où tu ne t'attends pas... Un jour, tu découvriras le vrai visage de la vie. Tu n'en as guère connu que les joies des gosses et les tristesses des grandes personnes. Cette vie prendra à tes yeux des couleurs plus gaies, exaltantes même. Ce sera l'enthousiasme d'une œuvre sociale, d'une science, d'un métier comme celui de pilote dont tu m'as parlé ou de toute autre légitime ambition. Tu t'apercevras alors que tu as changé, que ton être intime a mis le cap sur une nouvelle raison de vivre, que ta destinée a emprunté une autre voie pour aller à Dieu. Un jour, peut-être, Jeannot, tu rencontreras une jeune fille et tes yeux s'illumineront. Et tu seras emporté par la certitude de cet amour. Oui, la vie est riche, mon petit, prodigieusement riche et les voies de Dieu sont impénétrables...

Cependant, qui que tu sois plus tard, ne cherche plus à fuir ta condition d'enfant d'ouvriers. Trop de prêtres oublient qu'ils sont nés dans les faubourgs. Ils ne se rendent pas compte qu'ils ne comprennent plus les gens du peuple. Toute une éducation bourgeoise leur a fait perdre leur personnalité d'origine. De même que trop de parvenus de l'industrie, du commerce,

de l'armée ou de l'art s'enorgueillissent de leur élévation individuelle et deviennent abominablement durs pour leurs anciens frères de travail.

Qui que tu sois plus tard, tu resteras du peuple. Tu mettras ton instruction au service du peuple. Plus que jamais, les travailleurs ont un immense et urgent besoin d'intellectuels pour les aider à s'élever vers une existence matériellement humaine et vers un libre essor spirituel. Ils ont besoin de défenseurs et de diplomates pour les protéger contre l'exploitation. Ils ont besoin de chefs pour imposer de haute lutte aux puissants de ce monde leur volonté de paix. Tu seras fier d'appartenir à l'innombrable classe des simples gens, de te proclamer Fils de la Mine. Au lieu de te ranger parmi les privilégiés sans autre profit que pour toi-même, tu mettras ta joie à conquérir à tous tes frères une dignité nouvelle, à leur enseigner le véritable progrès, celui qui au développement des sciences et de la technique associe l'application de plus en plus poussée des deux formules sociales par excellence : la justice et l'amour. Ainsi, dans ta petite vie, à ta manière, tu poursuivras l'œuvre de l'humble travailleur de Nazareth.

Courage, petit Jeannot. L'essentiel pour toi aujourd'hui est d'aller de l'avant. Un autre se chargera à temps voulu de t'indiquer la route. Puisse-je, moi, rester digne de ton amitié.

- Oui, monsieur l'Abbé, je tiens à vous le dire : vos façons d'agir m'inquiètent beaucoup et je ne suis pas le seul...

Renversé contre le dossier de son fauteuil, monsieur Minéral tenait les pouces sous les revers de sa veste. A côté de lui, Ducel, l'ingénieur chef du personnel du grand bureau, caressait sa moustache, le coude droit dans sa main gauche. Assis en face d'eux dans ce petit salon au rez-de-chaussée du château, l'abbé Campeaux, en douillette de caoutchouc, une serviette sur les genoux, cherchait à se sortir au mieux d'une situation difficile.

- ... Je croyais à quelque écart bien compréhensible de votre jeune âge, mais je vois que vous vous engagez nettement dans une voie qui, je vous le répète, est très inquiétante !

Et Ducel hochait la tête pour exprimer son accord.

- Vraiment, monsieur ? répondit l'abbé. Je ne comprends pas très bien les raisons de vos alarmes. J'aimerais entendre des reproches précis.

- Des reproches précis ? D'abord votre attitude, ensuite, et c'est plus grave, vos paroles. Evidemment, on ne peut trouver rien à redire à vos visites presque quotidiennes dans les familles ouvrières. C'est peut-être un peu trop, mais, après tout, c'est compatible avec vos attributions. Jusque là, rien d'anormal. Mais vous faites de la démagogie, vous discutez en public au milieu de gens de toutes sortes, vous vantez les qualités des ouvriers, vous approuvez leurs revendications, vous êtes d'accord avec eux sur les grèves, vous mêlez le social au religieux, vous cherchez à vous tailler une réputation, en un mot, vous vous occupez de choses qui ne vous regardent pas.

- C'est quelque peu exagéré, monsieur ! Jamais...

- En chaire, oui, en chaire même, vous avez osé vous faire l'apologiste des communistes !...

- Oh, oh !...

- Vous avez dit, dimanche dernier, que beaucoup de communistes pourraient en remonter aux catholiques sur le chapitre de la charité.

- C'est exact. Mais le but de ma...

- Vous avez dit aussi que les violences commises dans les moments d'agitation sociale n'étaient pas forcément une preuve de l'injustice des revendications...

- Oui.

- Vous avez dit : "Comment voulez-vous que le mouvement ouvrier ne soit pas politique" en feignant d'ignorer que c'est la politique communiste qui les pousse à se révolter. Vous n'avez à la bouche que la misère des salariés. Vous dénoncez le capitalisme comme injuste, utilisant ainsi le même slogan que les communistes. A ce compte-là il est facile de remplir une église, monsieur l'Abbé. Mais vous jouez avec le feu. Vous travaillez contre nous. Vous sapez nos efforts de paix sociale alors que nous avons tant de mal à maintenir l'ordre contre la poussée de Moscou. Je tenais à vous dire notre opinion, monsieur l'Abbé. Mes collègues et moi, nous sommes véritablement navrés de votre conduite.

- Exactement ! fit servilement Ducel en tendant le bras. Nous pensons que vous vous engagez dans une bien mauvaise direction.

L'abbé sourit. Il préférerait voir la lutte nettement engagée plutôt que de subir les quelques questions doucereuses du début.

- Messieurs, j'ai assisté un jour à une séance de Correctionnelle. Je vous avoue que j'ai aujourd'hui devant vous la même impression. Mais cette fois, je suis l'accusé, le pauvre accusé devant des juges qui sont en même temps les procureurs.

Minéral et Ducel se mirent à rire, ce qui détendit l'atmosphère du petit salon.

- Pas tout à fait ! Pas tout à fait ! fit Minéral en croisant les jambes. Nous sommes devant des problèmes qu'il faut résoudre. Simplement.

- Eh bien, je vais d'abord me défendre. Pourquoi m'accusez-vous de prêter attention à ceux qui sont les plus défavorisés de la société ?

- Les plus défavorisés de la société ! De bien grands mots !... Mon ami, je vous ai précisément fait remarquer que ce n'était pas là un reproche.

- Un regret tout au moins. De toute façon, vous me reprochez d'aller dans les bas quartiers et de discuter dehors en public avec les gens.

- Nous ne sommes pas foncièrement opposés à cette forme d'apostolat, bien que la présence d'un prêtre au milieu d'un tas de gens qui braillent et de femmes qui ricanent, des femmes de vie plus ou moins recommandable souvent, ne soit pas très indiquée.

- Et pourquoi donc ?

- Vous avez un certain rang à tenir, vous, prêtre. Si vous l'oubliez, vous perdez le prestige attaché à votre état.

- Il serait bien intéressant d'analyser le genre de prestige que vous voudriez me voir tenir. Votre idéal serait un prêtre de paroisse ouvrière qui reste bien sage entre les murs du presbytère et de l'église, qui fréquente bien sagement la bonne société, qui ignore non moins bien sagement les âmes qu'il a mission de sauver. Comment jugez-vous alors attitude du Christ partageant jour et nuit la vie du peuple, parlant dans les carrefours, faisant, comme vous dites, de la démagogie ?

- Ce n'est pas pareil ! s'écria Ducel. Vous ne pouvez pas comparer la situation d'il y a deux mille ans avec celle d'aujourd'hui.

- Je la compare, si. Comme à ce moment, il y a un peuple qui souffre l'injustice...

- Ah, nous y voilà !
  - Oui, nous y voilà, monsieur. J'ai pénétré dans votre population de mineurs. Ce qui m'a tout de suite frappé, c'est la misère du peuple. En voulez-vous des exemples courants ?...
  - Nous savons tout aussi bien que vous ce qui se passe chez nos ouvriers. Et il ne s'y passe pas toujours des choses belles.
  - Quand une famille de cinq enfants est obligée de vivre dans un taudis d'une seule pièce, que le père s'en va...
  - Inutile de vouloir nous faire la leçon, vous dis-je ! Vous trouvez extraordinaire qu'il y ait des pauvres et des riches ? Le Christ a dit : "Il y aura toujours des pauvres parmi vous" .
  - C'est ce qui justifie l'injustice ?
  - Non, mon ami, non. Cela condamne d'abord toute utopie d'égalitarisme. Mais, en revanche, cela nous impose un devoir de charité.
  - Et il se manifeste comment votre devoir de charité ?
- Minéral eut un geste d'énervement.
- Il y a nos œuvres sociales, nos secours, nos dispensaires, nos visiteuses à domicile, les Sœurs que nous entretenons, les sommes que nous donnons pour les pauvres... Et la Sécurité Sociale ! Cette Sécurité Sociale qui nous ruine !
- L'abbé eut un léger sourire.
- Et tout cela fait que les travailleurs connaissent les logements insalubres, les salaires de misère, l'impossibilité de mener une vie morale décente, un travail abrutissant... Ne croyez-vous pas qu'ils aimeraient mieux se passer de votre charité en recevant un juste salaire et en voyant s'améliorer leurs conditions de travail ?
  - Ah, ah ! fit Minéral en riant. Vous voulez certainement réformer le monde ! Vous voulez la richesse pour tous ! Vous voulez qu'on aménage les galeries de mine en salons tendus de velours bleu !...
- A cette idée, Ducel se mit à rire aussi.
- Vous ne connaissez rien aux problèmes économiques, rien ! Et vous voulez réformer le monde ! C'est bien ça, la jeunesse !...
- L'abbé répondit doucement :
- N'ironisez pas, monsieur, n'ironisez pas ! Je suis certainement moins calé que vous sur les problèmes économiques. Mais je constate un fait contre lequel tous vos savants raisonnements ne pourront rien. C'est qu'en face de la masse du peuple qui rampe dans la misère, qui doit trimer toute sa vie dans un demi servage, qui perd au fond des logements infects sa dignité et sa foi en Dieu, qui ne peut donner à ses enfants l'instruction qu'ils méritent, qui supporte le poids terrible des guerres, qui n'a d'autre espoir que la révolte, c'est qu'en face de cette majorité d'opprimés s'étale un petit nombre de privilégiés qui vivent grassement, se paient luxe, voitures, voyages, qui seuls ont droit à l'instruction et à la culture, qui accaparent tous les leviers de commande d'un pays, qui font bien sûr la charité aux pauvres gens sur le dos desquels ils vivent, ce fait-là, trop de misères à côté de trop de richesses, prouve, contre tout ce qu'on pourrait me dire, que l'ordre social actuel est profondément taré.
  - Signé Karl Marx ! fit Ducel.
  - Signé Léon XIII, monsieur. Et Pie XI.
  - Léon XIII a condamné le socialisme et Pie XI le communisme !



- Léon XIII et Pie XI ont condamné d'abord le capitalisme, ce qui prouve que pour eux ce mot n'était pas qu'un slogan.

- Et c'est pourquoi vous êtes plus rouges que les rouges !

- Moi, rouge ? Moi, un prêtre, communiste ?...

- Oui, vous, mon jeune ami avec vos jocistes, votre mouvement populaire et une partie du clergé. Nous nous demandons ce que pense la hiérarchie épiscopale devant cette tactique d'infiltration des idées communistes ! Elle est vraiment trop patiente ! Mais un gouvernement peut venir qui mettra tous vos petits amis à la porte, hors la loi. Et vous alors, monsieur l'Abbé, qui ne craignez pas de mêler votre Christ à cette infection, que deviendrez-vous ?

- Ce ne sera pas la première fois que des prêtres iront en camp de concentration. Mais veuillez m'écouter, Messieurs. Vous me reprochez d'être un affreux communiste. Comment pourrait-il y avoir de compromission entre le communisme athée et la foi chrétienne ?

- Justement, vous vous accusez vous-même !

- Non, jamais un catholique et, à plus forte raison, un prêtre catholique ne pourra accepter sur ce plan le communisme. Mais si le communisme est faux dans ses buts derniers, il n'en reste pas moins juste dans ses buts immédiats, notamment en ce qui concerne la lutte contre les injustices criantes du capitalisme, contre l'asservissement des masses, contre la guerre. Du moment qu'une action est juste, c'est une imposture de s'y opposer au nom de l'idéal chrétien. Je suis parfaitement d'accord que sur le plan spirituel...

- Plan spirituel ! Les hommes ne vivent pas dans la lune, monsieur l'Abbé ! Ils vivent sur terre et sur terre tout se tient. Nous n'avons pas, nous, à jongler avec les distinguo métaphysiques. C'est votre affaire. Pour nous, qui veut la révolution et la ruine de la société est un communiste, un point c'est tout !

- Evidemment avec de tels principes !... fit l'abbé songeur.

- Et vous, monsieur l'Abbé, vous trahissez la confiance que nous mettons en vous, nous les dirigeants. Le rôle de la religion est de maintenir la paix sociale et vous ne le comprenez pas. Devant la poussée communiste, il ne reste qu'une force capable de résister victorieusement, c'est le christianisme.

- Vous avez raison ! Tout à fait raison !

- Vous ne vous fichez pas de ma figure ? s'écria Minéral en frappant le rebord de son fauteuil.

- Je vous demande pardon, monsieur. Mais je suis sincère. Le christianisme reste la seule puissance qui triomphera du communisme athée. Vous avez tout à fait raison. Seulement, je ne suis plus d'accord quand vous voulez faire jouer à l'Eglise le rôle de bouclier économique contre les légitimes revendications des masses laborieuses. Tout le problème est là.

- Vous êtes indécrottable, monsieur l'Abbé ! fit Minéral avec un soupir lassé.

Il y eut un silence chargé d'électricité. Minéral tapotait nerveusement des doigts sur le bras de son fauteuil. Ducel restait le visage pincé. Mais l'abbé se sentait calme. Il venait de se défendre avec succès. Et cette lutte n'était pas inutile. Jamais sans doute ces gens-là n'avaient rencontré une telle franchise. Les délégués ouvriers n'ont pas l'instruction suffisante pour résister avec avantage aux raisons savantes de leurs patrons. Ceux qui ont quelque instruction n'ont, la plupart du temps, d'autre souci que de ramper aux pieds de leurs maîtres afin de s'élever le plus haut possible dans l'échelle sociale.

- Le plus triste dans cette affaire, monsieur l'Abbé, c'est que vous êtes un ingrat, fit enfin Minéral.

- Ingrat ?...

- Qui soutient vos écoles libres ? Qui vous aide à vivre, vous et votre bon curé qui est heureusement plus raisonnable que vous ? Qui fournit le charbon du presbytère et de l'église ? Qui vous a construit les reposoirs de la Fête-Dieu ? Et c'est en vous classant parmi nos mortels ennemis que vous nous montrez votre reconnaissance !

Le ton était sincère. L'abbé réfléchit une seconde avant de répondre, ce qui donna à Ducel l'occasion de manifester son accord avec son directeur :

- Oui, c'est en effet une belle reconnaissance !

- Messieurs, au point où j'en suis dans votre estime, je peux vous répondre sans aucun détour. Ce que vous faites pour la paroisse est tout à votre honneur et je suis heureux de saisir l'occasion, au milieu de cette discussion un peu vive, de vous en remercier. Je le fais d'autant plus volontiers que monsieur le curé m'avait justement chargé de cette mission. Est-ce à dire que nous devons prendre la défense de vos intérêts économiques ? Ce serait payer cher une générosité. Ce serait la rabaisser au niveau des échanges d'un vulgaire marché. Me comprenez-vous ?

- On vous comprend ! On vous comprend ! fit Minéral en riant. On vous a parfaitement compris aujourd'hui. N'est-ce pas, Ducel ?

- Parfaitement en effet.

- Eh bien, monsieur l'Abbé, reprit Minéral en tirant sa montre, nous avons une descente au puits Dutranc, Ducel et moi, dans une demi-heure. Nous ne voulons pas vous retenir plus longtemps. Toutefois, malgré nos divergences, je tiens à vous remettre la petite somme pour votre patronage.

L'abbé sourit de cette brusque détente et de l'offre qui lui était faite.

- C'est très aimable de votre part, monsieur. J'espère que vous ne m'en voulez pas trop de ma franchise. Il se peut que je devienne sage en vieillissant.

- La vie se chargera de vous civiliser, mon cher !

Et les deux partis, oubliant aussitôt la discussion qui venait de les opposer avec une certaine âpreté, se quittèrent sur des paroles courtoises et spirituelles. Le jeune prêtre en fut rassuré.

Pour la première fois, l'Ours montait vers le puits Bernard. Il était cinq heures et demie du matin. A cette heure-là, en juillet, le soleil est déjà haut et les alouettes chantent au-dessus des moissons. Les hommes se montraient joyeux. Joyeux parce qu'ils appréciaient mieux le beau temps avant de plonger dans les profondeurs obscures. Joyeux parce que les congés approchaient, ces congés que la plupart avaient réclamés ardemment, douloureusement, pendant toute leur jeunesse, ces congés qu'ils n'avaient pu obtenir qu'en les arrachant de haute lutte à la parcimonie des patrons, ces congés dont l'attente illumine toute une année de labeur. Frustrés de la semaine des quarante heures, ces mineurs s'en attachaient davantage à leurs congés et ils étaient résolus à les défendre sans merci au cas où l'on aurait voulu les spolier encore de cette modeste détente.

L'Ours allait descendre dans la mine pour la première fois. Depuis longtemps, Vitron, le chef du garage, peut-être poussé par quelque supérieur et ne demandant pas mieux que de se faire bien voir, cherchait à se débarrasser de lui. Il lui avait déjà reproché de faire de la propagande à ses camarades, de les pousser à la révolution. Mais on ne peut pas chasser quelqu'un pour ses opinions. Il fallait un motif. Le motif, ce fut l'Ours lui-même qui le lui donna, imprudemment. Il distribuait des journaux derrière un car, entre deux réparations, et commentait un article à un camarade lorsque Vitron survint sans bruit. La faute n'était pas bien grave. Une détente de cinq minutes est bien acceptable lorsqu'on fait consciencieusement son travail le reste du temps. Mais Vitron dut faire un rapport sévère car le lendemain le service signifiait à l'Ours qu'on le détachait du garage. Comme il était inutile de demander un autre travail à la surface à moins de redevenir manoeuvre non spécialisé, ce qui ne donnait pas un salaire familial décent, la seule solution était de postuler pour descendre au fond.

Descendre au fond, cela n'humiliait pas l'Ours, loin de là. Il ressentait une certaine fierté à coudoyer ces mineurs en marche vers le puits. Pas plus qu'eux il n'avait le droit de se plaindre. Et même alors il restait dans une certaine mesure un privilégié puisqu'en raison de sa fiche médicale au passé lourdement chargé, on lui donnait un poste relativement peu pénible. Il devait faire fonctionner au fond du puits les pompes destinées à refouler l'eau à la surface.

Mais il éprouvait une sorte de rancœur contre cette puissance capitaliste qui obligeait les travailleurs à courber la tête. Parfois, il lui semblait se trouver en face d'une masse élastique informe contre laquelle s'épuisaient les agitations et les grèves. Chaque mouvement populaire s'effritait sous une contre-propagande habile et bien camouflée. Chaque avantage obtenu se laissait peu à peu entièrement grignoter. Ainsi, en France et à l'étranger, jetait-on la division dans la classe laborieuse. Ainsi les comités d'entreprise tombaient-ils sous la domination d'hommes poussés par les patrons. Ainsi avait-on neutralisé les relèvements de salaires par une hausse immédiate du coût de la vie. Ainsi brisait-on les grèves en les qualifiant de "grèves politiques", en opposant les syndicats les uns aux autres. Ainsi le forçait-on, lui, sans risque et sans éclat, à descendre dans la mine. Parfois il lui semblait se trouver au contraire en face d'une falaise au pied de laquelle déferlaient

inutilement les vagues populaires, une falaise lâchant par ci par là quelques blocs avancés pour mieux dresser sur la mer une paroi plus lisse, plus impeccable, une falaise que seul un raz-de-marée arriverait à submerger. Certes, la mer a toujours raison des falaises. Mais au bout de combien de générations ? Notre grand peuple de France allait-il attendre longtemps sa victoire ?

Ainsi pensait l'Ours et c'est ce qui tourmentait, non pas de descendre dans la mine. Son propre sort comptait peu. Pas plus qu'il ne compterait s'il lui fallait empoigner un fusil dans le cas d'une révolution prochaine. Dans la mine, son action serait plus féconde. La peine unit les hommes plus que l'intérêt. Au fond des galeries, le nombre est infime de ceux qui rampent et renient leur personnalité pour obtenir la faveur des maîtres et leur avancement. L'humble travailleur, sans égoïsme, sans propriété, fier d'une fierté élémentaire, est tout acquis à l'esprit de solidarité, à un idéal de fraternité universelle. C'est de lui que naîtrait le monde nouveau.

- Dire que j'aurais pu abdiquer comme tant d'autres !... Il m'eût suffi de peu de choses pour retrouver l'estime des patrons et me tailler une jolie part dans le gâteau. Une démission ostensible du Parti et moi, ex-militant communiste, je me voyais confier une bonne place. Juliette et moi, nous aurions obtenu un logement confortable et un ou deux jardiniers gratuitement à notre disposition. On m'aurait félicité, montré en exemple...

- Té ! Tu travaillais pas au garage, toi, avant ?

C'était un homme d'une trentaine d'année, la casquette cassée, le mégot collé à la lèvre.

- Si.

- Pourquoi qu'ils t'envoient au fond ?

- Parce que je suis communiste.

- Mince !

- Ça t'étonne ?

L'autre mâcha un peu le bout de son mégot :

- T'en fais pas, va ! Ça changera ben un jour !

Déjà l'Ours sentait qu'il avait gagné au change.

L'abbé Campeaux s'attendait à recevoir un ordre de déplacement. Depuis huit jours, son curé ne lui faisait plus d'opposition. Auparavant ce n'étaient qu'observations et conseils paternels, toujours réduits à néant lorsque le curé acceptait une franche discussion mais toujours renaissants. Aujourd'hui, il semblait se résigner d'avance à toutes les entreprises de "son généreux mais imprudent vicaire". Chose curieuse, il paraissait mieux comprendre ses idées. Il acceptait maintenant certaines vérités qu'il eut combattues autrefois comme la légitimité de beaucoup de revendications ouvrières et l'injustice de l'ordre capitaliste tel qu'il est concrètement réalisé. On sentait chez ce vieux prêtre une sourde opposition entre, d'une part, un système solide de conceptions et de principes établis depuis longtemps et pour toujours comme ces vieux ponts de pierres étroits et massifs convenant à des chars à bancs et à des troupes se déplaçant à pied et, d'autre part, une actualité mouvante, posant des problèmes nouveaux et exigeant l'architecture légère, vaste, hardie de ces constructions métalliques sur lesquelles courent les voitures et les rapides pour répondre à la circulation d'aujourd'hui..

En fait, jamais l'abbé ne s'était vu reprocher autre chose que ses idées trop avancées. Le curé reconnaissait la conscience avec laquelle il accomplissait son devoir et l'affection qu'il lui témoignait par mille sollicitudes. Seul, il se fut certainement trouvé heureux de la présence du jeune vicaire. Mais les gens pieux et de bonne société ne tarissaient pas de critiques contre un collaborateur aussi compromettant. A certains jours, le brave curé ne savait plus où donner de la tête.

Cependant, depuis une semaine, ces critiques avaient cessé. Le curé ne lui en parlait plus et s'abstenait de ses habituels conseils de prudence, en se faisant au contraire plus aimable, plus large d'esprit et l'écoutant volontiers. Que signifiait ce brusque changement ?

L'abbé avait perdu l'estime de beaucoup de gens, c'était un fait. Minéral et les autres personnes de son rang ne le saluaient que brièvement dans la rue et n'assistaient guère à la messe de sept heures que l'abbé célébrait le dimanche, le curé ayant tenu à reprendre la grand'messe de dix heures et demie. A la sortie de cette grand'messe, devant l'église où les paroissiens ont coutume de se rassembler, les hommes qui se dévouaient aux œuvres de la paroisse évitaient de discuter avec lui de politique ou de questions sociales. Les bonnes vieilles filles le regardaient de travers. Loin de se moquer de ces marques de défiance, l'abbé s'en attristait.

Par contre, il se voyait entouré d'une bande de jeunes, garçons et filles, qui recherchaient précisément les sujets brûlants. On constatait maintenant à la messe de sept heures la présence d'un grand nombre d'ouvriers, plus spécialement des jeunes, qui ne mettaient jamais les pieds à l'église auparavant. Détail amusant, les jeunes filles des Enfants de Marie l'adoraient et venaient toutes à son confessionnal. Si, en général, les bien-pensants de la messe de dix heures et demie se détournaient de lui comme si sa soutane était rouge-révolution, quelques-uns toutefois, de plus en plus nombreux, se gagnaient de sympathie pour lui et cherchaient à l'arrêter à part sous les platanes bordant l'église ou dans la salle du cercle pour parler de questions qui les tourmentaient. Deux ingénieurs même, les seuls de leur rang, entretenaient avec lui à présent des relations très suivies et l'approuvaient sur de nombreux points tout en lui fournissant des renseignements d'ordre social fort précieux et l'obligeant à rectifier certaines idées, ce qui démontrait une fois de plus qu'il ne faut jamais universaliser un chauvinisme de classe déjà que trop répandu. Si l'abbé Campeaux avait eu la petite vanité de faire le compte des sympathies gagnées et perdues, il aurait obtenu un résultat des plus encourageants. Il avait avec lui la partie la plus nombreuse, la plus jeune, la plus active de la paroisse.

Mais, loin de s'y arrêter, le jeune prêtre s'effrayait au contraire de ces remous autour de sa personne. Longuement il examinait devant le Christ, seul le matin dans son oraison, les raisons des reproches qui parvenaient à ses oreilles. Il s'accusait de troubler la conscience des gens. Il déplorait de ne pas savoir amener à Dieu ceux qui lui accordaient leur confiance. Il sentait quels risques courait son âme à vouloir rechercher aussi directement la justice, la vraie justice chrétienne... Tout cela n'était-ce pas au fond, de l'orgueil ? Et, puisqu'il était mal embarqué dans cet apostolat, ne ferait-il pas mieux de demander de sa propre initiative son déplacement ? Peut-être monsieur le curé attendait-il cet acte courageux de sa part ?... Le jeune prêtre y songeait

sérieusement et il se fixait un délai de trois mois pour prendre cette grave décision si d'ici là sa situation dans la paroisse ne s'améliorait pas.

Il récitait son bréviaire en se promenant dans la cour vide du patronage lorsque le facteur entra par le portail ouvert et lui remit une lettre surtaxée. Il échangea quelques mots avec l'homme, un bon père de famille nombreuse qu'il connaissait bien, et paya la surtaxe. Celui-ci salua et repartit.

Cette lettre provenait de son ami Jacques, le prêtre-ouvrier. Ce n'était pas la première fois qu'il avait à payer une surtaxe car depuis un certain temps ils entretenaient une correspondance volumineuse. Leur amitié s'approfondissait, devenait une force qui permettait à chacun de mieux remplir sa vie de prêtre. L'abbé Campeaux décachetait toujours ces lettres avec joie, bouffées d'amitié qui venait une ou deux fois par semaine rafraîchir son cœur.

Il alla s'asseoir sur un rouleau de pierre au coin de la cour contre le mur, déplia les feuilles sur ses genoux et lut.

"Merci, mon brave Georges, pour ta dernière lettre si longue et si confiante. (A l'avenir, fais attention au poids : j'ai payé une surtaxe). Tu n'as pas eu peur que je rie dans ma barbe en songeant à tes reproches d'autrefois. C'est bien. En fait, je n'ai pas ri. Je me suis pris la tête entre les mains et j'ai réfléchi. Aujourd'hui, c'est moi qui aurais tendance à te dire que tu vas un peu loin. Aussi, pour que rien de confus reste entre nous sur cette question délicate de notre attitude vis-à-vis des communistes, je vais t'exposer ma pensée, ma pauvre petite pensée, en te laissant bien entendu parfaitement libre de la juger. Attends que je bourre ma pipe. Ça éclaircit les idées... Là, c'est fait.

"Nous sommes revenus depuis longtemps de cette idée que les partisans de Marx et Lénine étaient des anthropophages, que leur doctrine ne pouvait prendre que sur les ignorants ou les imbéciles. Travaillant dans le peuple et pour le peuple, nous comprenons enfin quelle source d'énergie et de progrès représente le communisme. Cette découverte nous place en face de problèmes nouveaux qu'on peut bien qualifier de graves et d'urgents. Or nous ne disposons pas d'antécédents historiques capables de nous aider à les résoudre. Dans cette incertitude, il nous faut bien tâcher de mettre au clair les résultats de nos expériences pour en tirer des conclusions sur l'attitude exacte que nous devons adopter. Je vais m'y essayer après avoir pris connaissance par ailleurs de l'opinion de quelques confrères et de certains catholiques. Je te demande en retour de m'exprimer la tienne à propos de ce que je te dirai.

"Quelle réaction devons-nous avoir, nous, catholiques, en face des communistes ? Les fuir ? Certes pas. La charité la plus élémentaire, les exemples du Christ nous l'interdisent. Unir nos destinées ? Impossible puisque le communisme est foncièrement athée. Force nous est de rechercher un moyen terme, aussi favorable à l'entente que possible, étant tout d'abord compris que le communiste est notre frère au même titre que tous les autres hommes, que du même coup l'anticommunisme sectaire et haineux dont on nous submerge aujourd'hui est un défi à l'idéal chrétien.

"Essayons donc de voir clair dans le communisme.

"Marxisme évolué, le communisme prend son départ dans une analyse serrée des transformations de la société au cours de l'histoire. Il met en évidence l'influence primordiale des facteurs économiques sur la qualité de ces transformations. Il en arrive à la conclusion que le capitalisme, après avoir régné sans frein sur le monde du siècle passé, a fait son temps et qu'il

doit disparaître au plus vite parce que sa prolongation ne peut qu'entretenir la misère, les troubles sociaux et la guerre. Dans son action, le communisme s'appuie sur la légitime et inévitable révolte de tous les travailleurs contre une exploitation à échelle mondiale qui sévit aussi bien sur des classes sociales que sur des pays entiers tels que les colonies. Il exprime les aspirations de tous les peuples civilisés à supprimer la guerre, la crise économique et le chômage. Il vise à libérer les hommes des servitudes économiques, à élever les plus déshérités par l'instruction et la culture. Bref, il se donne pour tâche d'établir une société vraiment humaine où le travail de tous profiterait à tous, où le monde serait délivré de la peur de ces catastrophes qui ensanglantent les siècles, où s'épanouirait une fraternité universelle sans distinction de races, de patrie, d'origine. Ce programme doit s'effectuer en deux temps : d'abord l'édification du socialisme qui supprimera l'ordre capitaliste, source des misères actuelles, ensuite l'édification du communisme qui marquera l'abolition de cette forme d'esclavage moral qu'on nomme la propriété.

Le communisme est parti pour la réalisation du premier point de son programme : l'établissement de l'ordre socialiste. Mené avec une méthode à la fois scientifique et psychologique et surtout par la force même de ses idées et l'exemple de ses succès, il progresse dans le monde d'une marche admirablement régulière. Il a triomphé de tous les assauts. S'il n'y a pas de guerre, la victoire de l'ordre socialiste paraît assurée d'ici peu comme une évolution inévitable de l'humanité.

"Jusque là, rien à objecter du point de vue chrétien. Nous ne devons pas ignorer la grande et noble tâche que le communisme s'assigne. Si en tant qu'homme on peut ne pas recevoir ses théories et les combattre, ce serait un odieux abus que de s'y opposer en tant que chrétien. Le Christ est venu pour libérer l'homme de l'esclavage. Si le communisme se donne pour mission de poursuivre cette œuvre sur le plan terrestre, on ne peut que s'en féliciter. La morale communiste n'est pas une morale d'anarchisme, de boucherie sanglante, de sadisme même, comme une certaine propagande voudrait nous le faire croire. C'est une insanité de placer sur le même pied cette doctrine qui, semblable en cela à la nôtre, vise à la fraternité universelle, avec le racisme hitlérien lequel réduit les autres races en esclavage et les massacre. Le communisme affirme la liberté de la personne humaine et se montre optimiste quant à la valeur de l'intelligence. Il rejette le pessimisme, le scepticisme, le goût du mal, de la laideur. Il veut libérer l'homme de ses propres faiblesses, de ses propres tares comme des contraintes économiques. Il admet une morale naturelle parmi les plus hautes.

"Ici non plus rien à objecter du point de vue chrétien. Cependant le communisme dans sa lutte contre le capitalisme se ressent beaucoup de son manque d'esprit de charité. Aimez même vos ennemis, dit le Christ. Or il est des moyens de violence qu'un disciple du Christ ne peut déjà plus accepter. Il est certaines manœuvres, certaines habiletés de propagande qui nous répugnent. Nous ne consentirons jamais à la violence, ni au mensonge. Nous n'exciterons personne à la haine. Nous rappellerons toujours que combattre n'est pas haïr.

"Abordons maintenant le terrain où les deux doctrines sont en opposition irréductible. Le communisme est antireligieux. C'est un fait incontestable qu'aucune main tendue ne peut nous faire oublier. C'est la négation même de

notre raison d'être à nous chrétiens. Voilà où gît le drame des relations entre les communistes et nous, on peut dire : le grand drame social de notre temps.

"Pour comprendre ce caractère antireligieux du communisme, il faut se reporter à l'époque où le marxisme est né. Il y eut d'abord la réaction de beaucoup d'hommes de science contre l'idéalisme absurde, dissolvant, antiprogressiste de pas mal de philosophes contemporains. Cette réaction est allée sans doute trop loin. Elle a voulu nier tout ce qui n'était pas réalité matérielle et par là les valeurs métaphysiques auxquelles nous tenons. A cela est venue s'ajouter une évidence regrettable. Dans sa lutte contre l'exploitation capitaliste, le mouvement ouvrier naissant s'est heurté au clergé qui se faisait le défenseur servile de son milieu bourgeois lequel n'hésitait pas à mettre la religion en avant pour justifier sa politique. Pour un athée, la conclusion était inévitable. La religion n'était qu'une manifestation intellectuelle et morale de l'ordre social capitaliste, une arme psychique qu'il s'était appropriée pour dominer les masses et par conséquent elle devait disparaître avec cet ordre social. Privée d'indépendance par un Concordat qui la liait au pouvoir établi, première erreur, oubliant que, force de révolution, elle se devait de se placer hardiment à la tête du progrès social, ce qui n'a pas été fait, seconde erreur, l'Eglise s'est vue rejetée par les masses au nom de la science et de la justice sociale..

"Quelle que soit notre part de responsabilité, le communisme n'en reste pas moins faux dans sa métaphysique. Le mot métaphysique fait évidemment pousser les hauts cris à bien des communistes. Mais nier Dieu tel que le conçoivent les croyants et les philosophes, nier toute distinction possible entre l'âme et le corps, ne donner à la pensée d'autre réalité qu'un mouvement de matière si mystérieux soit-il, prétendre que les problèmes de la destinée humaine ne pourront être étudiés avec fruit que par des chercheurs matérialistes, n'est-ce pas là pure métaphysique ? Si le communisme était scientifique comme il le prétend, il resterait dans le domaine de la science. Or toute science qui s'embarque dans des considérations métaphysiques perd son caractère de science et les savants rejettent impitoyablement comme charlatanerie toute théorie qui, au lieu de partir de l'expérience, s'appuie sur des postulats philosophiques. A plus forte raison trouvent-ils ridicule de trancher au nom de la science les plus hauts problèmes métaphysiques qu'il soit donné à l'homme d'envisager, tel celui de l'existence de Dieu et de son propre destin.

"Si le communisme était vraiment scientifique, il se consacrerait entièrement à rechercher l'établissement d'un ordre social nouveau, une méthode plus efficace de progrès culturel, une conception expérimentale plus heureuse de la vie de l'homme, une modification en notre faveur de notre propre substance physique et mentale, et là le champ d'action est immense, mais il tiendrait pour évident qu'il n'a aucune qualité pour s'occuper des réalités spirituelles que la science reconnaît n'être pas de son domaine. Bien plus, il constaterait expérimentalement l'importance du fait religieux dans la vie individuelle et dans la société. Il reconnaîtrait qu'aucun homme quel qu'il soit ne peut se passer de donner une solution au moins provisoire au problème de sa destinée. Il reconnaîtrait en chaque personne la profondeur d'un mystère et la gravité du drame qui s'y joue. Il n'enfermerait pas l'individu dans une prison terrestre sans autre issue qu'une espérance hasardeuse de déification sociale dans un avenir lointain auquel l'individu actuel lui-même ne participerait pas. Et il lui laisserait ouvertes toutes grandes les portes sur l'infini. Il



se tairait devant l'inconnu que le savant comme l'humble travailleur non encore abruti par la machine rencontre à chaque pas. Alors dans une société communiste, la religion trouverait sa place et a priori rien ne pourrait opposer l'une à l'autre.

"Pouvons-nous espérer la solution de ce problème pour les prochaines années ? De même que l'Eglise a plus que jamais un ardent besoin de saints authentiques, de même il est non moins ardemment souhaitable que sous l'influence de penseurs nouveaux, le communisme sorte de l'âge métaphysique pour entrer dans l'âge plus raisonnable de la science. Alors il ne se heurterait plus aux murailles des croyances contre lesquelles il s'est toujours brisé depuis un siècle. Se tolérer n'est qu'un pis-aller. Il faut une synthèse et nous, en tant que chrétiens, nous ne pouvons que l'appeler de tous nos vœux.

"Pour le moment, voici ce que pourrait dire aux communistes un catholique amené, par ses opinions politiques ou par un rapprochement matériel, à envisager une collaboration commune : Mes amis, nous n'avons pas les mêmes buts finals. Vous, vous assignez à l'homme une libération terrestre et matérielle, nous une destinée divine dont l'existence actuelle n'est que la préparation. Nous n'avons pas les mêmes conceptions de la vie et du monde. Vous rejetez notre source suprême : Dieu. Vous rejetez toute croyance au Christ. En cela, nous différons irréductiblement. Mais nous sommes d'accord pour rénover la société, pour abattre les injustices criantes du capitalisme, pour desserrer les liens qui étouffent l'humanité, pour conquérir au peuple un bien-être suffisant qui lui permette de s'élever intellectuellement et moralement. En cela, nous pouvons collaborer sans arrière pensée comme deux voyageurs unissent leurs efforts pour basculer un rocher sur leur route sans que cela les engage pour autant à marcher ensuite vers la même destination. Soyez assurés de notre plein et fraternel concours dans cette tâche.

"Mais nous mènerons la lutte, nous, avec notre morale chrétienne. N'attendez pas que nous approuvions des procédés incompatibles avec notre sens de justice et d'amour. Nous tenons à conserver notre pleine indépendance morale comme notre pleine indépendance intellectuelle et, s'il le fallait, nous nous battrions contre vous pour préserver cette liberté-là.

"Si vous admettez ces conditions loyalement, sincèrement, alors nous pourrions unir nos efforts pour bâtir un monde nouveau qui sera notre œuvre commune et au sein duquel nous trouverons encore un travail immense à faire ensemble car la marche du progrès n'en est qu'à son début.

"Mais si des catholiques peuvent collaborer avec les communistes sur tous les points où la doctrine de l'Eglise le permet, et il est infiniment souhaitable qu'ils le fassent, il n'appartient pas aux prêtres de s'engager dans la politique. Le prêtre est l'homme de Dieu, donc l'homme de tous, aussi bien des capitalistes que des ouvriers. Il ne peut prendre parti pour les uns sans s'opposer aux autres. Et, après tout, il n'est pas inscrit dans notre religion que le royaume de Dieu doive s'accomplir par la voie du marxisme, pas plus que nous n'avons d'argument strictement religieux à opposer à un catholique qui estime pourvoir rechercher la justice par un capitalisme humanisé. Eviter scrupuleusement toute politique, ce devrait être une règle d'or chez nous. Le royaume de Dieu n'est pas un royaume de ce monde. Pour n'avoir pas suivi cette règle, le clergé s'est attiré maint déboire, mainte persécution au cours de l'histoire. C'est en vertu de cette règle que nous devons refuser de combattre le programme social du communisme. C'est aussi en vertu de cette règle que

nous ne pouvons inversement, nous prêtres, nous inféoder à lui. Notre rôle est d'insuffler partout l'esprit chrétien. C'est de dénoncer les fautes contre la charité que ce soit aussi bien chez les communistes que chez les capitalistes. C'est de montrer aux catholiques le sens de leur action de quelque côté qu'ils se placent. C'est de soutenir et encourager le bien où il se trouve. C'est de porter secours aux misères des âmes et des corps partout où on les rencontre. C'est de dénoncer vigoureusement les injustices sociales sans parti pris pour un ordre social ou pour un autre car la forme de l'ordre social n'est pas notre affaire.

"Cette conception de notre rôle basée sur le plus pur amour des hommes nous fait combattre un anticommunisme injuste, une prise de positions politiques regrettables de la part du clergé, mais en même temps elle fixe une limite de l'autre côté, limite que les prêtres ne doivent pas dépasser sous peine de tomber dans l'erreur inverse. Elle fait de nous les traits d'union entre les catholiques qui sont de part et d'autre de la barricade et nous assure une incontestable supériorité spirituelle.

"Enfin, nous avons toujours pour nous indiquer la voie à travers nos indécisions l'autorité de la hiérarchie. Certes cette hiérarchie assume dans les questions sociales une responsabilité écrasante et nous avons le droit d'exiger d'elle une connaissance approfondie des domaines sur lesquels elle doit nous guider. Nous avons le droit et le devoir de la renseigner franchement et à fond comme, selon l'exemple que tu me donnes dans ta dernière lettre, les sergents renseignent leurs généraux sur ce qui se passe dans leur secteur. Trop souvent cette hiérarchie n'a écouté qu'un seul son de cloche, que les avis d'une seule catégorie de gens, instruite, cultivée, mais plaidant inévitablement sa propre cause, au détriment de la plus élémentaire justice. L'Eglise est un grand corps vivant qui ne peut périr mais qui peut être malade. Pour qu'il se porte bien, il faut que le sang circule facilement des organes aux cellules mais aussi des cellules aux organes. Les laïcs ont des droits sur les prêtres comme les prêtres ont des droits sur leurs évêques. Mais inversement l'obéissance aux directives de la hiérarchie doit jouer à tous les échelons, et sauf dans les cas où nous avons des raisons graves de penser qu'elle agit sans information suffisante, nous ne pouvons nous dérober à ce devoir.

"Si, j'insiste sur ce dernier point, mon brave Georges, c'est que tu semblais, sous l'influence d'un ami communiste remarquable, te laisser aller un peu loin en tant que prêtre. Je ne pense pas te chagriner en te faisant part de cette impression qui, après tout, peut être fausse et je te demande ton opinion à ce sujet. Comme toi, j'ai assez bavardé et j'ai sommeil. Alors je te laisse à tes pensées te priant simplement de m'écrire sans retard car moi aussi j'ai besoin de tes lettres.

Fraternellement à toi,

Jacques.

Le lendemain partait du presbytère une lettre commençant ainsi :

"Merci, mon ami Jacques, pour la lumière que tu m'apportes. Je t'avoue que, seul, j'étais bien incapable de mettre un peu d'ordre dans des questions aussi graves. J'ai lu et relu ta lettre. Il se peut que certains détails me paraissent manquer de précision mais je considère l'ensemble de tes conseils comme parfaitement justifiés et je les suivrai à l'avenir...

- Allo. C'est toi, Monique ?

- Oui.

- Ecoute. Je viens d'apprendre que le grand singe avec Ducel et un autre, ils sont partis ce matin en voiture trouver quelque chose comme un évêque ou un archevêque pour se plaindre de Campeaux. Ils veulent le faire dégommer de Sainte Clotilde.

- Sans blague ! Comment tu le sais ?

- Ils en ont parlé devant moi comme si ça ne m'intéressait pas. Alors écoute: il faut avertir ton Marc le plus tôt que tu pourras

- Il va joliment râler !

- Y a de quoi ! Je suis en colère que je te dis ! Moi, je vais pas à la messe mais Campeaux c'est un chic type. Il vient toujours acheter ses journaux chez ma mère. Ça fait qu'on discute souvent. Et puis il est aimé. Il faut que Marc fasse quelque chose.

- Je lui dirai ça tout à l'heure à midi. J'avertirai tout le monde. On va voir si c'est toujours les gros qui auront raison !

- Ecoute, fais pour le mieux. Et vite. Et tiens moi au courant. Je te laisse. Ça sonne de tous les côtés.

Pressée de communications, la téléphoniste avait coupé. Monique reposa l'appareil et revint à son bureau. La nouvelle l'excitait. Ses doigts couraient, crépitaient sur les chiffres de sa machine. Elle avait hâte de voir tourner les aiguilles qui lui permettraient de partir.

Enfin les deux aiguilles se rejoignirent et la grosse sirène hurla midi. Monique sortit en courant, passa par derrière les bureaux pour traverser un terrain vague et aboutir au milieu de la route que Marc empruntait pour revenir du criblage. Marc arrivait juste à ce moment, en avance sur son horaire habituel.

- Bonjour chéri. Je viens d'apprendre quelque chose de grave.

- Qu'ils veulent saborder Campeaux ?

- Comment tu le sais ?

- C'est l'Ours qui me l'a fait téléphoner des pompes par Rouvier. Je me demande qui c'est qui a pu l'avertir ! Peu importe. Ça se passera pas comme ça !

- Qu'est-ce que vous allez faire ?

- Je sais pas. On verra. Mais ça se passera pas comme ça !

Le soir, à huit heures, au café du Tonneau, l'Ours avec le Cendré, Milou, Joseph Peilleux, Gaby Jacquemot, le Râpé, Solange Roux et la Noire de la même cellule communiste discutait avec Marc accompagné de son côté par sept jocistes, cinq garçons et deux filles, qu'il avait pu récupérer après le travail.

- Moi, disait l'Ours à ses copains ? D'abord, j'estime que les affaires des catholiques et des curés, ça nous regarde pas. Nous voulons pas que les curés viennent mettre le nez dans nos affaires, nous voulons pas mettre le nez dans les leurs. Est-ce que c'est vrai ?

- Oui, oui, firent les communistes.

- Ce qui nous intéresse, nous, c'est le bien des ouvriers, c'est la lutte contre les exploités. Pas vrai ?

- Oui, oui, bravo !

- Mais pour une fois, chez nous, il y avait un jeune curé qui était décidé à nous appuyer dans notre lutte contre les exploiters, qui voulait le bien des ouvriers, un chic type comme il y en a pas deux. Nous l'avons tous vu dans le quartier. On a souvent discuté avec lui. Il était pas fier. Il allait avec tous. C'était pour moi un vrai copain malgré que je sois communiste...

- Un copain pour tous, fit le Râpé dans son coin, approuvé par chacun.

- Je peux même vous révéler quelque chose. Il y a trois ou quatre mois de ça, je l'ai rencontré dans le train. Il m'a dit qu'il voulait connaître le peuple. Vous savez pas ce qu'on a fait tous deux, hein ? Il a quitté son habit de curé et on est allé se balader chez les uns et les autres. Ça, moi, Campeaux, je dis que c'est un type !

Il avait élevé le ton. A cette révélation, tout le monde applaudit à tout rompre. Marc et les jocistes jubilaient.

- On a même été chez toi, le Cendré.

- C'est pas vrai ! Quand ?

- Tu te rappelles pas quand j'ai été te porter les journaux un soir avec un copain en blouson brun et grosses bécicles noires ?

- C'était lui ?

- Oui.

- Ben merde alors ! Un curé chez moi ! Ah, elle est bien bonne, celle-là ! fit-il en se tapant sur les cuisses. Si j'avais su que ce soit lui !... Et dire que je l'ai pas reconnu après quand il avait sa robe ! Ben non, faut pas qu'il parte ! Milla diales ! Il partira pas !

Il y eut des plaisanteries lancées de part et d'autre. Puis le chahut s'apaisa et l'Ours reprit :

- Alors voilà où je veux en venir. Les gros ont vu que c'était un type qui travaillait pour le peuple, qu'il était notre copain. Ils veulent nous l'enlever pour mettre à sa place un curé qui déconnera contre nous. C'est pas pour mettre notre nez dans les affaires des curés, c'est pour le bien du peuple, pour combattre les menées capitalistes, c'est pour conserver un copain à nous tous, que je propose de soutenir l'action de Marc et des jocistes. D'accord ?

- D'accord ! crièrent tous les communistes.

Et ce fut de nouveau un applaudissement général.

- Eh, patron ! Trois bouteilles de rouge de plus !... Bon ! Marc m'a parlé de faire signer une pétition à leur monseigneur. Marc explique toi, vieux frère !

- Eh ben voilà ! Les curés sont pas à la disposition des gros. Ils sont pour tout le peuple, catholiques ou non. Il faut pas que les gros soient seuls à parler dans l'affaire. Le peuple a aussi droit au chapitre, à dire ce qu'il pense, lui aussi, et à réclamer parce que c'est lui la majorité et que c'est lui qui tire le charbon de la mine.

- Et alors ! approuvèrent quelques-uns

- Puisque les gros vont parler à l'archevêché, nous aussi, nous parlerons. Je propose de composer une pétition entre nous et puis de la faire signer partout. Tous les quartiers ouvriers de la paroisse connaissent Campeaux. On pourra recueillir des milliers de signatures. Quand ils auront ça devant le nez, ils auront l'air fin les autres avec leurs trois ou quatre voix !

- Entendu ! Entendu ! firent les communistes.

- Entendu pour le principe, ajouta l'Ours. Mais qu'est-ce qu'elle dira cette pétition ? Ça, c'est l'important pour nous. Question religion, nous, on en veut pas.

- Ça se comprend tout seul, répondit Marc. Aussi on va la composer maintenant, entre nous. Par exemple : Monseigneur. Euh ?... La population ouvrière de la paroisse, profondément attristée du départ de l'abbé Campeaux en qui elle avait toute confiance, euh ?... tient à porter à votre connaissance que l'opinion de certains bourgeois, euh ?...non, euh ? capitalistes, non euh ?... enfin etc.

- Mais, fit l'Ours, il a pas encore reçu sa feuille de route ?

- C'est vrai, mince !

- On est censé rien savoir encore. On peut seulement faire état des bruits qui courent selon lesquels, euh ?..., enfin tu vois.

Il fallut plus d'une heure et demie pour mettre au point un texte qui satisfît tout le monde, c'est-à-dire qui ne comportât aucune considération d'ordre religieux ni politique. Marc, pensant que les catholiques devaient ajouter leur opinion en tant que tels, proposa aux jocistes un texte spécial qu'eux et les autres catholiques approuvant cette initiative signeraient en plus du texte destiné à tous.

Dès le lendemain matin, quelques dactylos mobilisées se rendaient à leur travail avant l'heure pour taper les deux textes et les tirer en plusieurs centaines d'exemplaires. Et dès le soir même, l'Ours et Marc avec leurs copains respectifs se mettaient en quête de signatures dans les maisons, dans la mine, dans les installations de l'extérieur, dans les bureaux, partout, animés de cette ardeur que donne toujours la certitude du bon droit.

Salués par des applaudissements prolongés, l'abbé Campeaux se faufila à travers la foule jusqu'à la table qui servait de tribune. De là, il aperçut d'un seul regard cette grande salle de réunion où le peuple s'entassait et soudain faisait silence. Des centaines d'yeux braqués sur lui attendaient. Tous ces mineurs, tous ces ouvriers du dehors, toutes ces femmes et jusqu'à ceux qui se pressaient aux portes sans pouvoir entrer, tous ne demandaient qu'à boire ses paroles, tous accepteraient sans bien les juger les opinions qu'il allait émettre. Des fumées de cigarettes planaient nonchalamment au niveau des globes. Une pendule contre le mur battait régulièrement. Le silence pesait. L'abbé, debout devant la table, entre l'Ours et Marc, hésita une seconde, fit intérieurement une courte prière et commença d'une voix calme et lente.

- Mes amis, je savais bien qu'étant invité à cette réunion en faveur de la paix comme simple auditeur, je serais néanmoins amené à prendre la parole. Je suis un peu étonné de me trouver au milieu de vous, étonné parce que ce n'est pas souvent qu'on voit un curé dans une réunion populaire, mais, au fond, j'en suis bien content car ma place n'est pas au creux d'un fauteuil... Je n'ai d'ailleurs que des chaises de bois... mais...

Il s'arrêta un instant pour laisser passer les rires.

- ... mais au milieu des travailleurs.

Des applaudissements saluèrent ce qui n'était pourtant que l'énoncé d'une simple vérité.

- Je ne reprendrai pas les arguments de René Brun en faveur de la paix. C'était si bien dit et...

Nouveaux rires.

... et René Brun possède une éloquence que je n'ai pas et dont la puissance me fait parfois frémir. Nous sommes tous d'accord pour affirmer que la guerre est une monstruosité, qu'elle ne sert que des égoïsmes criminels, que

c'est toujours le pauvre diable qui en est écrasé. Tout effort pour écarter la guerre, d'où qu'il vienne, doit être soutenu. Les catholiques sont là en présence d'un devoir impérieux. Se dérober à ce devoir sous prétexte que les communistes veulent aussi la paix, c'est une bêtise et une lâcheté.

Un tonnerre d'applaudissements l'interrompit de nouveau.

- Mais René Brun a soulevé d'autres problèmes. Il a brossé un tableau de la situation des ouvriers. Il a rappelé les grandes luttes qui naguère encore secouaient notre ville. Il a dit son espoir de voir bientôt, en dépit des divergences de doctrines qu'il connaît parfaitement, les chrétiens et les communistes collaborer, au lieu de se manger le nez, collaborer sur tous les points, et ils sont nombreux, où les deux idéologies se trouvent d'accord. Evidemment, vous attendez de moi une réponse.

Il vit beaucoup de gens acquiescer d'un signe de tête. Marc, qui fumait tranquillement à sa gauche, leva les yeux.

- Ma réponse à moi n'aurait pas grande valeur. Je ne suis qu'un prêtre parmi les autres et comme les autres sujet à l'erreur. Il vaut mieux ouvrir les Evangiles, vous savez ? : ces reportages de la vie de quelqu'un qui vécut en Palestine il y a deux mille ans et qu'on nomme le Christ.

J'ai parcouru les Evangiles de bout en bout ces jours-ci et, en tournant les pages une à une, je revivais cette merveilleuse histoire d'un homme venu révolutionner le monde, abattre les orgueilleux et les tyrans, exalter les humbles, autrement dit amener la libération de l'immense classe des exploités de ce temps-là. En ce temps-là, vous savez que la grande majorité du peuple laborieux dans tout l'empire romain devait travailler sous les fouets des kapos, sans aucun salaire, qu'on le vendait comme du bétail en séparant les femmes et les enfants, que les maîtres pouvaient tuer à volonté ceux qui ne leur plaisaient pas. Un homme est venu révolutionner cette abominable société esclavagiste. Or qui était ce grand révolutionnaire ? Un général ? Un roi ? Un financier ? Non, un pauvre ouvrier comme nous ! ...

Pour la première fois de sa vie, l'abbé vit applaudir le Christ par des gens du peuple en majorité incroyants. Ce fut comme un coup de fouet. Il éleva un peu la voix sans toutefois parler plus vite.

- ... un pauvre charpentier qui a trimé pendant trente ans à charrier ses poutres, à tailler son bois, à scier, à suer, à se faire mal souvent, et cela pour un maigre salaire comme aujourd'hui, un travailleur aux mains calleuses, aux manières rudes, mais parfaitement bon et reconnaissant, solidaire de tous ses frères.

- Un jour, vers sa trentième année, il laissa son travail. Lui, l'humble prolétaire inconnu de tous, il s'élança sur les routes, à travers villes et villages, parlant partout, organisant avec quelques ouvriers comme lui des meetings sur les places publiques, sur les marchés, jusque dans la capitale de la Palestine, pour crier que le monde devait changer, que l'ancienne société d'injustices, d'exploitation et de méchanceté devait disparaître, pour propager dans un régime de violence et d'esclavage son mot d'ordre : Aimez-vous les uns les autres. Vous pensez bien qu'une telle propagande ne tombait pas dans l'oreille des sourds. Le peuple se soulevait d'enthousiasme à son passage. Beaucoup, poussés peut-être par des provocateurs, parlaient de le faire roi. Mais lui, il se gardait bien de renier sa classe... comme trop le font une fois élus.

Cette allusion à l'attitude de beaucoup de parvenus oubliant leur origine populaire principalement dans la politique eut du succès. Le calme revenu, l'abbé reprit, toujours aussi lentement.

- Il refusait et, en vrai militant, il restait pauvre, si pauvre que, selon son expression, il n'avait même pas une pierre où reposer sa tête. Pendant trois ans, il mena cette campagne pour la réforme des consciences et par le fait même de la société, n'hésitant pas à s'attaquer aux puissants du jour, les Pharisiens et les riches, au péril de sa vie. Il arriva, évidemment, ce qui devait arriver, ce dont il avait accepté d'avance le risque. Les puissants du jour, menacés dans leur prestige et leurs intérêts, le firent arrêter. C'est le coup classique. La suite, vous la connaissez. Le lendemain de son arrestation, il agonisait cloué sur une croix en donnant sa vie pour le salut de tous les hommes. Entendez bien : de TOUS les hommes, y compris ses persécuteurs.

"Simplement du point de vue humain, une telle mort ne pouvait être perdue. Le christianisme se propagea à une allure constante dans un monde autrement plus réactionnaire que le nôtre. Et, remarquons-le encore, les premiers propagandistes furent presque tous des ouvriers et presque tous furent, j'allais dire fusillés, mis à mort. Mais, résultat considérable parmi tant d'autres, l'ancien esclavage disparut.

"Si je vous raconte cette histoire qui bouleversa le monde et qui n'a pas fini de le transformer, c'est pour vous prouver à tous que le christianisme ne peut pas être la religion des exploités, ne peut pas être la religion des banques et des coffres-forts.

Une vague d'applaudissements déferla dans la salle. Quelques-uns se levèrent.

- Si le Christ revenait, il ne vivrait pas à Hollywood. On ne le filmerait pas. On ne publierait pas ses discours dans toutes les langues. S'il revenait, ce serait un type comme nous. Il travaillerait à la mine...

Les rires se mêlèrent aux bravos.

- Exactement ! Et, comme il y a deux mille ans, il choisirait quelques copains pour faire de la propagande, pour relancer le même mot d'ordre qui exprime le sommet de la civilisation : Aimez-vous les uns les autres. Il prêcherait la paix.

Nouveaux applaudissements.

- J'ai dit : s'il revenait. C'est une pure supposition. Mais nous n'avons pas oublié son histoire ni son mot d'ordre puisque nous en parlons ce soir, puisque l'Eglise est toujours là pour en parler.

Vous allez me rétorquer : C'est bien beau ce que vous nous avez raconté mais vous avez oublié les communistes.

Un léger rire parcourut l'assemblée.

- Rassurez-vous. Je n'ai pas cessé de penser à eux. Evidemment entre les communistes et nous, catholiques, il y a des divergences irréductibles... Je le sais... Ils le savent... Nous le savons tous... Et c'est pourquoi un catholique ne peut pas être communiste. Autant dire les choses franchement plutôt que de mener une politique d'autruche. N'est-ce pas vrai ?

L'Ours, Marc et tous approuvèrent.

- Mais, voyez-vous, mes amis... car nous demeurons amis malgré cela et même précisément parce que nous respectons les idées les uns des autres... il n'en reste pas moins un large domaine où nous sommes d'accord. Si nous parvenons un jour à réaliser les objectifs qui nous sont communs, ce sera déjà

pas si mal ! Non vraiment, pas si mal ! Car il y a du pain sur la planche, je vous avertis. Travailleurs catholiques et communistes, nous sommes tous logés à la même enseigne. Tous, nous souffrons les mêmes misères. Tous nous avons les mêmes désirs immédiats : l'abolition de l'exploitation qui nous réduit à l'état de machines à produire, le relèvement des salaires à un niveau auquel notre travail nous donne droit, la suppression des emplois malsains qui épuisent leur homme en quelques années, la démolition des taudis pour des logements suffisants et propres... que sais-je encore ? Vous êtes plus renseignés que moi sur les améliorations à apporter à votre sort. Tous les travailleurs doivent lutter ensemble pour sortir la classe ouvrière d'une condition injuste, pour l'amener à un standard de vie honorable et respecté, pour en faire même, en y comprenant naturellement les autres parties laborieuses de la population, les paysans par exemple, la classe dirigeante. Nous devons lutter pour la culture ouvrière, non pas pour en faire une culture bourgeoise qui irait mal avec la mentalité ouvrière et d'ailleurs aurait peu de succès parmi nous, mais une vraie culture populaire issue des richesses du peuple et nourrie de l'âme du peuple.

- Vous voyez que nous avons tous ensemble beaucoup de pain sur la planche au lieu de nous quereller bêtement et de nous laisser diviser par ceux qui nous oppriment. Sans compter par exemple l'entraide. Tenez : je vous recommande l'entraide, cette magnifique solidarité qui n'humilie personne parce qu'elle n'est pas l'aumône des riches mais la main tendue de copains à copains.

- Ah ça c'est bien vrai ! dit une femme qui écoutait dans les premiers rangs en tricotant.

D'autres lui firent écho.

- Sans compter enfin le combat pour la paix car c'est toujours le peuple qui fournit la chair à canon qu'il soit blanc ou rouge et par conséquent c'est à lui à ramener à la raison ces insensés qui s'imaginent pouvoir détruire le communisme par la guerre.

Des cris et des applaudissements firent trembler les vitres et se prolongèrent longtemps. L'abbé venait de toucher un des espoirs les plus fervents des masses populaires.

- Voilà déjà un programme bien encourageant, n'est-ce pas ? Mais n'oublions pas que nous ne réussirons qu'à condition d'y mettre de la bonne volonté de part et d'autre, de respecter nos différentes conceptions de la morale, à condition d'être juste et d'être sage pour que rien ne vienne nous désunir. Etes-vous d'accord ?

La salle entière cria oui.

- A présent, je dois répondre à une question précise qui m'a été posée et qui met en jeu mon caractère de prêtre. Vous m'avez demandé de faire partie de votre mouvement pour la paix, mouvement très large qui compte déjà parmi ses membres de nombreux catholiques. Il faut que je me fasse bien comprendre. Le prêtre appartient à tous. Il appartient d'abord à la majorité de la population, aux plus déshérités : les ouvriers et leurs semblables. Mais il appartient aussi aux privilégiés. Je peux assister à vos réunions comme aujourd'hui. Je peux soutenir moralement votre effort. Il m'est difficile en tant que prêtre de faire partie de votre mouvement sans m'opposer du même coup à la classe capitaliste que le prêtre a aussi mission de sauver. J'ajouterai même qu'en ne prenant pas parti je servirai encore mieux votre cause. En me



présentant chez des gens qui ne pensent pas comme les ouvriers, si je reste pleinement indépendant de toute politique, alors je pourrai avoir une action efficace auprès d'eux, je pourrai les amener à plus de compréhension de votre sort, je pourrai démolir les plus gros de leurs préjugés. Sinon, ils ne m'écouteront pas. C'est eux qui l'envoient faire de la propagande chez nous ! diraient-ils. C'est ainsi qu'un prêtre qui ne reste pas l'homme de tous perd sa raison d'être. En somme, je serai exactement l'avocat qui plaidera votre cause chez les gens d'en face et vous savez par tous les procès auxquels vous avez été mêlés lors des dernières grèves que l'avocat ne peut pas être l'accusé. Me comprenez-vous ?

Les visages qui un moment s'étaient assombri redevenaient clairs. Un murmure de voix répondit oui.

- Si donc je ne fais pas partie de votre mouvement, je ne peux qu'encourager les ouvriers catholiques à unir leurs efforts aux vôtres dans tous les domaines, et ils sont vastes, où l'action commune est possible. La tâche qui s'offre à vous est magnifique puisqu'elle se donne pour but le bien de tous, non pas un bien chimérique, mais un bien immédiat et concret. Les travailleurs sont trop avisés pour se laisser embobiner par des promesses mirobolantes. Ce sera de leur permettre de manger à leur faim, d'habiter des logements salubres, d'élever leur famille dans l'aisance, de travailler dans des conditions saines, de jouir de loisirs suffisants chaque semaine et de vacances assez longues l'été afin de se refaire la santé et de garder contact avec la nature, de ne plus redouter la maladie et les accidents, de s'instruire et de s'éduquer, de prendre en mains leur propre destinée et, en tant que prêtre j'ajouterai : de penser à leur âme, en un mot : de vivre en hommes. De tels objectifs n'ont rien d'utopique. Ils sont parfaitement légitimes et témoignent dans l'âme populaire d'une incontestable noblesse. Il n'y a donc pas à hésiter. Aussi, je terminerai ce petit discours en vous disant : mes amis, à l'ouvrage !

Les applaudissements et les cris longtemps prolongés s'étaient tus. Bruyante de discussions passionnées mais largement approbatrices des propos surprenants qu'elle avait entendus, la foule s'était vite écoulée car il ne faisait pas chaud. Sous une pluie fine qui polissait de mille reflets le goudron noir, l'abbé Campeaux accompagné de l'Ours et de Marc remontait la rue des Barrants maintenant redevenue à peu près vide

- Jamais, j'aurais pensé qu'il y aurait tant de monde, disait Marc. Jusqu'à mon père qui assiste jamais à des réunions. Jusqu'aux gosses. Jusqu'à la mère la Grolle qu'ils ont dû faire sortir avant la fin parce qu'elle était saoule. Même le vieux Vitron qui regardait de dehors.

- Qui est ce Vitron ?

- Oh, un drôle de coco ! répondit l'Ours. C'est un vieux qui habite cette jolie bicoque au coin de la rue, là, à gauche, avec sa femme et son chien Lucien. Ne comptez pas sur lui pour vous approuver. Il prend une attaque d'apoplexie chaque fois qu'il voit un curé à l'horizon. Ça ne l'empêchera pas d'aller claironner partout demain, surtout chez ces messieurs de la Mine, que vous mettez en péril la civilisation chrétienne.

Tout en bavardant, ils arrivèrent près du pont du chemin de fer devant un renforcement favorable aux discussions comme aux confidences et aux baisers d'amoureux. L'abbé arrêta là les deux jeunes gens qui allaient le quitter pour revenir chez eux sans tarder à cause de la pluie.

- Mes amis, j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, je dis mauvaise pour moi.

Dans la demi-obscureté, son visage paraissait tendu. Les feux d'une voiture passant près d'eux leur révéla ses yeux tristes.

- Quoi ? Dites vite !

- J'ai reçu ce matin l'annonce de mon déplacement pour Saint-Martin-lès-Genêts, un gros bourg de campagne. C'est pour cela qu'aujourd'hui j'en ai profité pour dire publiquement tout ce que je pense.

- Oh, les salauds ! fit Marc.

- Moi, ça ne m'étonne pas ! ajouta l'Ours avec un rire sarcastique. Procédé réactionnaire !

L'abbé sursauta :

- Je vous défends de dire cela ! Je vous défends ! Je m'attendais à une autre réaction de votre part !

- Quoi ? Vous pensiez qu'on allait se frotter les mains en apprenant ce qu'ils vous font ? cria Marc.

- Qui : ils ? C'est tout à fait normal. Les jeunes prêtres font toujours plusieurs paroisses les premières années. Je n'ai pas à me plaindre, aucune raison, c'est tout à fait normal.

Son accent était d'une telle sincérité que Marc n'osa pas le contredire immédiatement.

- Et... vous partez quand ?

- Le mois prochain.

- Bon, ça va. On a le temps.

- Le temps de faire quoi ?

Marc se mit à rire :

- Vous ne savez pas, l'Abbé, qui est-ce qui vous fait partir ?

- Mes supérieurs parbleu !

- C'est Minéral, Ducel, de Grave de Saint-Fairol qui sont allés à l'archevêché la semaine dernière pour vous faire déplacer.

- C'est faux ! C'est de la calomnie ! s'écria le prêtre sans aucune hésitation.

- Yvette et d'autres les ont entendus causer plusieurs fois. On les a vus partir. On les a vus revenir. Ils en ont reparlé après.

- Ce n'est pas vrai ! Je n'aime pas les racontars !

- Quoi, l'Abbé, vous niez l'évidence ? Ou alors c'est nous qui sommes des menteurs !

Il se tint un moment la main sur les yeux. La pluie mouillait ses cheveux et les épaules de sa gabardine.

- Et même si c'était vrai, mes supérieurs ont grâce d'état pour juger ces choses et prendre une décision. Et n'importe quel paroissien a le droit d'aller dire aux autorités ecclésiastiques ce qu'il pense. C'est dans l'ordre, c'est dans l'ordre !

- Justement !

- Comment justement ?

- Nous aussi, nous irons dire là-bas ce que nous pensons.

- Ne soyez pas des gosses !

- Des gosses qui savent ce qu'ils veulent. C'est pas vos gros messieurs qui auront raison, l'Abbé ! C'est nous ! Vous êtes trop bon. Mais nous on est pas si bête.

- Tu dérailles, mon pauvre Marc ! L'autorité prend ses décisions en toute connaissance de cause.

- Ah oui ! Jolie connaissance de cause que les calomnies de ces types de la haute ! Heureusement qu'on a su tout de suite leurs manigances !

- Qu'est-ce que ça veut dire ?

- Ça veut dire, l'Abbé, intervint l'Ours, autant que vous le sachiez tout de suite, que dans tous les milieux ouvriers de votre secteur, on a signé et on signe des pétitions pour vous faire rester.

L'abbé leva les bras, interloqué. Il ne trouvait plus ses mots. Soudain, il se donna un coup de poing sur la tête :

- Ah, imbéciles d'imbéciles ! Me faire des histoires pareilles ! Me mettre dans un pareil pétrin ! C'est ma faute tout ça ! C'est ma faute !...

- Vous battez votre coulepe à ...

- Ah quelle histoire ! Je le sentais ! Ça devait finir par mal tourner !

Tout à coup, il se reprit et demanda :

- Mais vous n'avez encore rien envoyé !

Marc et l'Ours se mirent à rire.

- Si. Quatre cent quinze signatures sont parties hier. Rattrapez-les ! D'autres partiront demain. Et d'autres encore les jours suivants.

L'abbé restait interdit devant la catastrophe. C'en était fini de lui. Il allait jouir dans le diocèse d'une réputation qui lui défendrait toute activité. Il se verrait peut-être placé comme aumônier dans un couvent, complètement retiré de la vie, seul. Lui n'accepterait pas cela. Il demanderait à partir dans les Missions Africaines ainsi qu'il en avait eu l'intention vers ses seize ans.

Cependant, un espoir subsistait. Il prit l'épaule de Marc et celle de l'Ours.

- Ecoutez, je vous en supplie ! Arrêtez ça tout de suite ! J'écrirai de mon côté pour arranger les choses. Mais arrêtez ça tout de suite !

- N'y comptez pas, l'Abbé !

- Mais, cria-t-il, c'est de moi ou de vous qu'il s'agit ?

- De nous.

- Arrêtez ça tout de suite ou ne comptez plus sur moi. Je mets mon amitié pour vous dans la balance ! A prendre ou à laisser !

L'Ours tira la veste de Marc par derrière en cachette..

- C'est bon ! fit celui-ci d'un air contrit. Puisque vous y tenez...

Puis après un silence :

- Mais on vous regrettera, vous savez, l'Abbé ! On vous regrettera !

- Il ne faut pas me dire cela pour me faire plaisir et continuer votre sabotage ! Je veux votre promesse d'arrêter ça !

- C'est bon ! On vous le promet ! répondit l'Ours.

Marc, retenu par plus de scrupules, se contenta de soupirer :

- C'est dommage ! Ah, c'est dommage !

L'abbé les quitta brusquement, furieux. On le vit s'éloigner en passant nerveusement la main dans ses cheveux. Son ombre disparut de l'autre côté du pont dans l'ombre que la pluie épaississait.

Alors, l'Ours se retourna vers Marc et lui asséna sur l'épaule une claque retentissante qui le fit chanceler.

- Et maintenant, vieux : pétitions, pétitions !...

Un bourdon voletait de fleur en fleur, les feux multicolores d'une rosace sur le chapiteau d'un pilier, les bruits indistincts de la ville, les chuchotements de l'assistance, le froissement des feuilles que se distribuaient les jocistes, la prière du prêtre vêtu de blanc lisant les oraisons à droite de l'autel, l'église claire et fraîche en ce matin du mois d'août... A genoux sur son prie-dieu à côté de Marc, elle regardait, elle écoutait. L'anneau qu'il venait de passer à son doigt la serrait de sa petite étreinte dure. Machinalement, elle le caressait... Qu'il est simple l'instant où la vie commence ! Bien souvent elle s'était imaginé cette messe de mariage bouillonnante d'émotions et de rêves. Mais ce premier matin chassait au loin les émotions et les rêves. Il rayonnait d'une paix heureuse.

- Dominus vobiscum ! dit le prêtre en se retournant.

- Deo gratias ! répondit l'enfant de chœur distrait.

La tête dans les mains, Marc laissait glisser son regard sur les plis de la robe de Monique. Il essayait de prier. En vain. Les mots de son missel n'avaient pas de sens. Son attention n'arrivait pas à se fixer. Sa gorge lui faisait un peu mal. Il s'en voulait de ne penser à rien, de ne pas savoir prier à l'heure où la prière avait le plus de valeur, de si peu partager la ferveur de Monique, alors que cette messe resterait entre eux le grand départ. Mais il ressentait physiquement la présence de sa jeune femme dont l'épaule par moment effleurait la sienne. Depuis les paroles du prêtre les unissant pour toujours, il n'avait osé la regarder, bêtement, de peur de perdre contenance. Monique, sa femme ! Quelle drôle de chose ! Il avait envie de rire et de pleurer tout à la fois, comme un gosse, lui le garçon solidement bâti et d'ordinaire peu sensible aux attendrissements. Derrière eux, les copains dialoguaient l'épître et leurs voix se répercutaient sous les voûtes. Des femmes faisaient claquer la fermeture de leur sac. Les chaises remuaient sans cesse. Marc écoutait vaguement tous ces bruits et il tâchait de maintenir son imagination.

- Uxor autem timeat virum suum, acheva le prêtre en revenant au milieu de l'autel.

- Deo gratias ! répondit, correctement cette fois, l'enfant de chœur.

Marc qui heureusement ne savait pas le latin et n'aurait pas été d'accord avec ces paroles d'une liturgie aussi désuète, releva la tête et son regard rencontra celui de Monique. Il y eut entre eux un sourire, leur premier sourire d'amour conjugal, à la fois malicieux, gai, profond. Ce n'est pas extraordinaire de se marier. Pourtant, c'est immense. Du coup, Marc se retrouva lui-même. Ses craintes ridicules s'évanouirent.

L'assistance se leva pour l'Evangile. Profitant du mouvement, Marc se rapprocha de Monique et lui prit la main. En réponse elle serra fortement la sienne.

- A quoi tu penses ? demanda-t-elle.

La question le surprit. Mais brusquement il trouva la réponse :

- A des cartes et à du marc de café.

Elle mit les doigts sur son visage pour cacher son rire.

- Méchant !

Derrière eux, le père Lorin suivait la messe en récitant son chapelet car il ne savait pas faire autre chose pendant une cérémonie. De temps à autre, il coulait un regard réprobateur sur sa femme qui pleurait à côté de lui. A-t-on besoin de pleurer à un mariage ? Elle avait déjà pleuré pour le leur. Le leur... c'était loin ça...

- Trente ans que nous sommes ensemble... On épousait plus tard en ce temps-là... On était plus des gosses... Elle portait une robe beige et un grand chapeau avec un triangle pour tenir son chignon... Trente ans... A la place de cette église, il y avait un marais où les gosses allaient pêcher les grenouilles... La cérémonie s'était passé dans la vieille église de la Roche, un matin qu'il faisait beau comme aujourd'hui... On s'était bien aimés, nous aussi... Comme les petits... Et ce voyage de noces sous une pluie de tous les diables ! Le train jusqu'à Lyon. On est revenu le lendemain soir parce qu'on travaillait le jour après. Mais on était contents... Aujourd'hui le monde a changé. Ils ont des congés. Ils se marient jeunes... Et puis demain ils vont partir en vélo tous les deux... Et loin, loin. Du temps que j'étais à l'école, on aurait pas pris un vélo pour si loin... Et leurs culottes courtes... Et leurs nuits sous la tente qu'on aurait eu peur, nous, de prendre froid... Fallait-il être bête dans le temps !... Ah, ça a ben changé... Et ça changera ben encore... Jamais nous, on aurait fait ce que le Marc, la Monique, l'Ours et les autres ils ont fait... Moi, j'engueulais le Marc parce que des tours comme ça, c'était pas aux ouvriers à les faire... D'abord, dans le temps jamais on aurait vu un qui va à la messe se fréquenter avec un rouge... Encore moins écrire à un évêque, oh non... Ils y sont arrivés... Et comme le Marc il l'avait dit, l'abbé Campeaux est resté... Et puis que c'est l'autre qui a filé... Avec les honneurs encore, le brave vieux... Et tout le monde sont bien contents... Avec un brave jeune curé qui nous invite tous, les deux familles, à venir trinquer au café à la sortie... Ah ! Les temps ont changé... Aujourd'hui, j'y comprends plus rien... Si ! J'ai compris que c'était pas parce que les Héry, ils étaient rouges qu'il fallait faire de la peine à nos gosses... Et même que j'ai passé à la porte mes deux vieilles filles de sœurs quand elles sont venues faire bazar chez nous contre ce mariage. Ça a pas traîné... Je les ai invitées le lendemain parce qu'il faut pas des rancunes dans une famille. Et aujourd'hui, là, à côté, elles ont l'air bien contentes... Ah ! On s'asseoit... Elle a pas fini de mouiller son mouchoir, ma Glaé ? Ça pleut comme à la mine... Elle doit encore penser que je l'aime pas... Toujours elle me dit que je l'aime pas... Moi, je sais pas ce qu'il faut y faire... Je l'ai toujours bien aimée, je sais pas ?... Oh, mais, faut pas chercher à comprendre... Elle est comme elle est... La Monique, elle, ça sera pas le même genre... Oh, puis, c'est pas pareil, les jeunes d'aujourd'hui, ça se débrouille, ça a du culot, ça se laisse arrêter par rien, ça taperait sur le ventre du Président de la République... Ils ont ben raison... Nous, ce qui nous a fait tort, c'est qu'on se laissait faire. On croyait que parce qu'on allait à la messe, il fallait se laisser bouffer comme des lapins... Baste ! Nous, on a fait notre temps... Notre temps... Quand même, c'était ben le bon temps... Mon Dieu, vous protégerez bien ces deux petits qu'il leur arrive rien...

Au premier rang, à côté des parents de Marc, deux chaises restaient vides. Monique avait voulu démontrer ainsi à tous l'affection qu'elle conservait à ses parents défunts quand bien même elle rompait le deuil de son père. Au second rang, venaient le Tienne, le Loulou, Jeannot et Line.

Malgré son désir, Jeannot ne servait pas la messe attendu qu'il faisait partie de la famille. A le voir les yeux perdus dans son livre de messe, on le devinait absorbé dans une prière intense. Il résistait assez bien aux bavardages du Tienne. Celui-ci se penchant vers lui, lui chuchota :

- Ça y est ! On est beaux-frères !

Jeannot répondit par un coup de coude :

- Oui ! La barbe ! Tais-toi !

Car, en dépit de son attitude pieuse, Jeannot poursuivait un rêve. Un jour, devant un autel tout pareil, Jeannot, l'abbé Jeannot, marierait le Tienne. Et dire que cet animal venait de le déranger juste au moment où il leur faisait un beau discours, à lui et à sa vaporeuse compagne, laquelle, faute de modèle, prenait vaguement les traits de Line, là, très droite sous son chapeau à fleurettes, fière de jouer le rôle d'une grande personne. Il retrouva le fil de son discours

- Et vous, ma sœur, puisque vous allez avoir des enfants, vous serez ... T'as pas fini de faire bouger le banc !

Il y avait encore la tante de Monique qui regardait sa nièce par derrière comme s'il se fut agi de sa propre fille. Ni son mari, le Claudius, ni ses enfants ne semblaient plus compter pour elle. Quant à ses fâcheuses prédictions, apparemment elle les avait oubliées.

Venant après les deux tantes de Marc, vieilles filles dévotes à l'air sévère, la section des jocistes se pressait au grand complet, garçons d'un côté, filles de l'autre. La Mine avait fermé ses portes la veille pour la période des congés. Ils en avaient profité pour participer à la cérémonie et ils la rehaussaient d'une messe dialoguée.

L'Ours et sept de ses compagnons de cellule formaient un groupe compact près d'un pilier. Ils avaient tenu à venir à la cérémonie pour manifester leur sympathie aux deux jeunes mariés, leurs voisins, leurs camarades de travail et leurs alliés dans le grand combat de la classe ouvrière. A vrai dire, ils ne savaient pas bien quelle attitude prendre. Ils écoutaient la messe dialoguée, ils regardaient le prêtre, ils répétaient avec application les mouvements de l'assistance, l'air un peu étonné et cherchant à comprendre ce dont voici peu de temps ils se seraient moqués

L'Ours, lui, tortillait son béret dans ses doigts, les yeux fixés sur le prêtre dont les gestes lui paraissaient bizarres. Il se demandait pourquoi la religion s'accompagnait de simagrées aussi ridicules alors qu'elle comportait au contraire une pensée raisonnable, une morale élevée, une bonté incontestable. Pour lui, comme pour la plupart des non-croyants, la religion se présentait sous deux formes opposées : la religion qui offre aux hommes une conception de la vie et une espérance de futur parfaitement acceptables, capables même d'enthousiasmer la raison et d'exalter le cœur, et la religion du culte avec ses pratiques fantaisistes et ses croyances étonnamment naïves pour notre siècle et dont l'être de bon sens malgré la meilleure volonté du monde ne peut que sourire.

C'est ce qui le coule les curés, pensait-il, leur eau bénite, leurs encensoirs, leurs soutanes, leurs bénédictions, et tout leur fatras quand ils font des messes, des baptêmes, des enterrements... Ça veut rien dire ça... C'est que bon pour faire rigoler le peuple... Et comme le peuple voit que ça, que les types à la Campeaux sont rares... Et puis quand ils vont raconter aux gens que le bon Dieu a changé l'eau en vin, qu'un saint a passé trois jours dans le

ventre d'une baleine, que la mère du Christ était vierge, c'est la fin de tout... Ils sont fous... Je me demande même comment ils peuvent tenir les gens à l'église avec ça... Et puis ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'eux, Campeaux et le nouveau curé et les autres, je crois qu'ils y croient... C'est pourtant des types intelligents, bon Dieu !... J'y comprends rien.

L'Ours était troublé, mêlant tout. Jusqu'à présent tout dans la vie s'était présenté à lui d'une façon claire. Certes, il y avait beaucoup de choses qu'il ne comprenait pas, mais rien ne heurtait sa raison. Or voici qu'il se trouvait en face d'une pensée qui bouleversait ses facultés intellectuelles. Cette pensée, il ne pouvait la rejeter après ce que lui en avait dit son ami, l'abbé Campeaux. Il ne pouvait non plus l'accepter puisqu'elle ne tenait pas debout. Et il cherchait en haussant les épaules.

On avait rarement vu une assistance aussi nombreuse à un petit mariage. Une foule d'hommes et de femmes se tassait dans la petite nef latérale face à l'autel de la Vierge. Presque toutes les familles des quartiers populeux s'y trouvaient représentées prouvant ainsi combien l'union s'était faite dans la paroisse. Comme la plupart de ces gens étaient peu habitués aux cérémonies religieuses, il s'ensuivait des bavardages et un certain désordre, heureusement tempérés par le dialogue des jocistes et les explications claires et simples du nouveau curé.

L'abbé Campeaux se penchait sur l'hostie qu'il tenait entre ses doigts et il prononçait lentement les paroles de la consécration. La clochette de l'enfant de chœur sonna et arrêta derrière lui le brouhaha de l'assistance. Il fit une genuflexion profonde et présenta au peuple l'hostie, présence du Christ.

Une paix profonde régnait dans l'âme du prêtre. Ses anciens scrupules, ses anciennes craintes avaient disparu. Aujourd'hui, il pouvait s'abandonner sans réserve à la direction spirituelle de son nouveau curé, l'abbé Jacques Midel, son ami intime. Il pouvait poursuivre sans histoire son œuvre d'apostolat. Maintenant que les anciennes barricades d'ordre politique et social étaient tombées, le champ du Père se trouvait libre pour la moisson.

En effet, l'abbé Campeaux ne partait plus. On l'avait d'abord informé que son déplacement était remis à une date ultérieure. Quinze jours après cette information, un grand changement intervenait dans la paroisse. Le curé était nommé chanoine titulaire et cet honneur amenait par le fait même son remplacement. Il partit après une émouvante cérémonie bien méritée par quinze ans de dévouement à Sainte Clotilde, dévouement sans doute mal adapté aux exigences d'un apostolat ouvrier mais non moins incontestable. Et l'abbé Campeaux eut la joie de voir lui succéder son ami.

Les gens regardaient le nouveau curé en surplis, à genoux sur un prie-dieu à coté de l'autel tandis qu'il commentait cette prière incomparable : le Notre Père. Il avait le visage d'un homme de trente à quarante ans, des traits forts et bien taillés, des yeux très mobiles et une voix chaude. Tout le monde savait qu'il était un ancien prêtre-ouvrier et un grand ami de l'abbé Campeaux. A la nouvelle du maintien du jeune prêtre et de la nomination d'un nouveau curé aussi compréhensif que lui, un vent d'exaltation s'était mis à souffler sur les quartiers ouvriers de Sainte Clotilde provoquant ça et là des manifestations déplacées comme toujours lorsque le peuple manifeste une émotion quelconque. Mais l'avenir de la paroisse était assuré. Pour tous ces mineurs, les deux jeunes prêtres étaient leurs amis. Ils vivraient avec eux et, qu'ils soient croyants ou non, ils les soutiendraient moralement dans leurs luttes

légitimes. Cette paroisse ouvrière appartenait désormais aux ouvriers. Et les ouvriers se chargeraient eux-mêmes de la faire vivre.

Comment ce résultat avait-il été obtenu ? La masse des pétitions avait ouvert les yeux de la hiérarchie, abusée auparavant par les quelques bourgeois cultivés et riches qui parlent aux évêques alors que l'immense foule des pauvres se tait. Ainsi, fabrique-t-on sans opposition une mauvaise renommée à des prêtres qui ne plaisent pas à une certaine classe. Grâce à deux militants ouvriers, cette paroisse avait retrouvé une vérité qui n'aurait jamais dû se ternir : l'Eglise est un être vivant dont tous les membres doivent normalement réagir les uns sur les autres de bas en haut de la hiérarchie et qui doit réagir lui-même sur le monde sans rien abdiquer de son indépendance. Quand donc en finira-t-on partout de cette administration où chacun n'est qu'un rouge sans personnalité destiné à exécuter pieusement les ordres et consignes décrétés par les hauts fonctionnaires ? Il faut redonner aux catholiques le sens de cette vie intense des premiers siècles qui voulait qu'informations, initiatives, protestations, interactions de toutes sortes circulent et bouillonnent comme une sève dans l'unité d'un même arbre et l'amour du Christ. Quant au reste, le Christianisme possède assez de ressources en lui-même pour n'avoir pas besoin de se mettre à la remorque de qui que ce soit, ni de s'accrocher à des formes éphémères de la cité. L'Eglise s'est affadée en vendant son indépendance évangélique pour les facilités d'une alliance avec les puissances de ce monde. Rien de plus logique si aujourd'hui la déchristianisation des masses pèse sur nous comme une punition de Dieu.

- "Après avoir prié pour nos deux jeunes amis, disait le curé à la Communion, nous, les Chrétiens, nous prions aussi pour nous tous, croyants et incroyants, qui formons cette paroisse. La tâche qui se présente à nous est longue et dure. Mais elle est pleine de promesses et Dieu ne refuse jamais son soutien. Il s'agit de rien moins que de travailler notre petit secteur dans le sens de la justice et de la fraternité afin que, par nos modestes efforts, joints à toutes les forces de progrès qui pétrissent le monde, l'humanité arrive à réaliser autant que possible la consigne du Christ : Aimez-vous les uns les autres. Je voudrais que tous ici, celui qui croit au ciel et celui qui n'y croit pas, nous prenions la résolution de rester unis quoi qu'il advienne, en nous respectant mutuellement dans nos croyances, en nous soutenant partout où ce sera conforme à l'idéal de chacun, en maintenant entre nous, même s'il nous arrive de nous quereller, une solidarité profonde..."

Cette solidarité se manifestait déjà par l'assistance nombreuse qui emplissait la moitié de la vaste église. Dans l'autre nef latérale les cinq ou six bigotes attirées par la curiosité devaient se scandaliser à plaisir de la qualité de cette assistance et surtout de l'attitude de certains de ses membres qui commentaient tout haut les réflexions du curé et se tenaient très mal. Elles estimaient sans doute que dans cette paroisse privée de son ancien père la religion courait à sa perte sans s'apercevoir que c'était leurs vieilleseries à elles qui allaient disparaître. Comment auraient-elles pu comprendre que la présence de la mère la Grolle avait une signification merveilleuse ?

Celle-ci était venue en grande pompe assister à la cérémonie. Elle se tenait tout au fond de la nef, dignement assise sur un prie-dieu tourné à l'envers. Elle portait une robe brillante et bien rapetassée, un parapluie neuf et un chapeau conique orné d'une imposante grappe de cerises de bois. Elle se grattait. Les trois de ses gosses qui avaient voulu venir voir s'ennuyaient bien



davantage encore. La fillette suçait le goulot d'une petite fiole. Les deux gamins se balançaient sur une chaise.

Tout à coup, un craquement fit sursauter l'assistance, suivi de pleurs d'enfants. Furieuse, la mère la Grolle essayait de réemboîter les morceaux de la chaise. Elle s'y énerva, chercha en vain une ficelle dans son sac, fit un accroc à sa robe d'apparat sans cesser d'injurier à mi-voix ses gosses. Les morceaux de la chaise lui restaient toujours dans les mains. Alors, lançant des regards craintifs de droite et de gauche pour voir si on ne l'épiait plus, elle ouvrit la porte du confessionnal et elle y cacha les morceaux.

- On criera quand on verra la ville.

Marc et Monique peinaient côte à côte sur leurs vélos lourdement chargés. Ils grimpaient la dernière pente qui les séparait du col d'où ils avaient hâte d'apercevoir de nouveau la vallée. La sueur perlait sur le dos de Marc. Monique, le short enroulé très haut et la chemisette largement ouverte, se rafraîchissait en suçant de temps en temps une orange qu'elle tenait à la main contre son guidon.

Ils venaient de passer deux semaines de vacances à parcourir les Cévennes et le Languedoc. Ils avaient même poussé jusqu'à la mer. Deux semaines de vent et de soleil, de nuits scintillantes sous lesquelles on aime chanter et même une nuit d'orage sous une tente bien fragile, deux semaines de matins en pleine forme, de midis brûlants, de soirs paisibles, deux semaines de routes sans fin, de paysages toujours renouvelés avec leurs coins d'ombre où l'on fait halte pour préparer le repas sur un feu de brindilles, deux semaines avec leurs imprévus comiques, avec leurs rivières dans lesquelles on plonge au passage, deux semaines d'efforts et de liberté, deux semaines un peu folles d'amour.

Monique s'était montrée l'égale de Marc dans les plus rudes montées et celui-ci ne l'en admirait que davantage. Tous deux revenaient les muscles raffermis, la peau bronzée, pleins d'énergie pour de longs mois, capables de tout affronter pour entreprendre leur vie commune. Longuement, ils avaient parlé de ce qu'ils voulaient faire ensemble de cette vie et toujours ils s'étaient trouvés d'accord.

Ils revenaient donc par ce soir brûlant de la fin août, à l'heure où le soleil rase les pentes des montagnes. Loin de regretter les splendides paysages qu'ils venaient de savourer à deux, il leur tardait de se replonger dans la ville noire car une tâche exaltante les attendait à leur retour. Monique resterait à la maison, s'occuperait de ses frères, s'acquitterait de son rôle de ménagère encore mieux qu'elle s'en était tirée jusqu'ici. Marc, lui, descendrait dans la mine pour faire le piqueur comme son père en dépit de l'opposition de ses parents et des critiques de ses tantes car le travail au fond est mieux payé qu'en surface. Il faut beaucoup d'argent aujourd'hui pour arriver à se meubler et boucler le budget d'un jeune ménage.

Mais là ne s'arrêtait pas leur ambition. Un champ d'activité s'ouvrait à tous deux dans le domaine social. Marc, le jociste, se voyait délivré depuis l'intervention de l'abbé Campeaux d'un préjugé anticommuniste qui freine toute l'Action Catholique. Monique l'aiderait. Ses copains, alliés à ceux de l'Ours, s'engageraient pour la libération de la classe ouvrière. Ensemble, de toutes leurs forces, ils travailleraient dans les remous des grèves et des

manifestations comme dans le calme des jours sans histoire à l'avènement d'une société plus juste, plus humaine, où les richesses matérielles et morales deviendraient accessibles aux travailleurs. Demain de leur ferveur unie à celle d'une foule d'autres dans le monde naîtrait une société meilleure.

- On arrive ! cria Monique.

La route passait devant une ferme et obliquait à droite sous des sapins. Elle fit encore un large tournant et subitement elle déboucha sur la grande vallée.

- Hip hip hip ? fit Monique.

Et elle cria avec Marc :

- Hourrah !

Ils descendirent de vélo. Tout en bas, très loin, la ville fumait dans une sorte de cuvette sombre. De ses usines et ses puits, des vapeurs blanches s'élevaient en volutes molles. D'autres fumées grises traînaient, pesantes, sur le chaos des toits noirs, puis elles se réunissaient en un nuage horizontal qui s'élevait lentement au nord par pans diaphanes vers le ciel bleu.

Un étranger n'eut éprouvé aucun plaisir à descendre s'enfermer dans cette agglomération aux maisons tristes d'où la chaleur de ce soir d'été semblait rayonner comme d'une fournaise alors qu'ici, près des sapins, dans le calme des hauteurs, on respirait un air si pur. Mais les yeux de Marc et de Monique étaient des yeux d'enfants de la Mine, des yeux qui perçaient les murs ternes des maisons, les placages des puits, les verrières des usines, des yeux qui transfiguraient d'amour le lieu de leur naissance. Tous deux se sentaient liés à ce paysage irréel de hautes cheminées, de remblais, de poutrelles, de rails, de charbon et de feu par les liens du sang. Ils savaient qu'au fond de cette fournaise bouillonnaient les passions des foules. Ils sentaient que le véritable travail qui s'y accomplissait n'était pas la production de ce sous-produit qu'on nomme le capital mais l'enfantement douloureux et sublime de l'homme nouveau.

Debout, épaule contre épaule, tous deux regardaient. Le soleil baissait sur les montagnes sèches des gorges de la Loire. Le vent du soir agitait le nœud rouge que Monique portait dans les cheveux.

- Notre beau pays ! murmura-t-elle.

Au loin une locomotive siffla et le son se répercuta de vallée en vallée. Ce fut comme un signal. Elle s'écria, joyeuse :

- On y va ?

- Youpi ! On y va !

Ils remontèrent sur leurs vélos et se lancèrent à toute vitesse dans le vent de la descente.